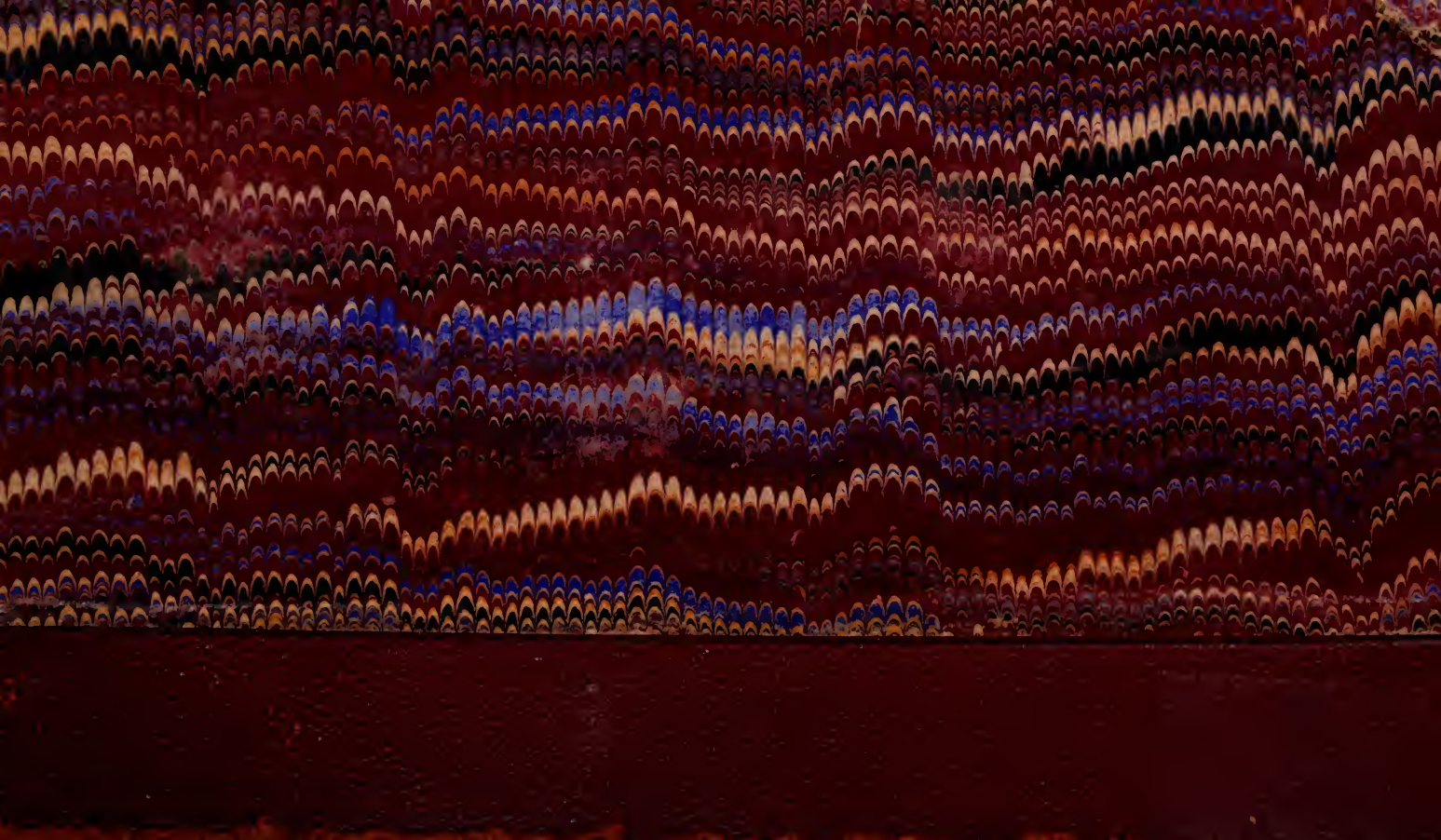


LIBRARY OF PRINCETON
JAN 24 1900
THEOLOGICAL SEMINARY.

BX 9439 .B75 A3 v.1
Bost, Ami, 1790-1874.
M emoires pouvant servir a
l'histoire du r eveil

MÉMOIRES.

LA ROCHELLE. — TYP. AUG. SIRET.

MÉMOIRES

POUVANT SERVIR A L'HISTOIRE

DU RÉVEIL RELIGIEUX

DES ÉGLISES PROTESTANTES DE LA SUISSE ET DE LA FRANCE,

ET A L'INTELLIGENCE

DES PRINCIPALES QUESTIONS

THÉOLOGIQUES ET ECCLÉSIASTIQUES DU JOUR.

PAR

A. BOST.

L'auteur de cet Ouvrage se réserve de le traduire.

PARIS

LIBRAIRIE PROTESTANTE DE CH. MEYRUEIS ET C.E, ÉDITEURS

2, rue Tronchet;

GRASSART ET CHERBULIEZ.

—

1854

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/memoirespouvants01bost

PRÉFACE.

—

Si l'auteur de ces Mémoires ne sent pas précisément le besoin de venir « dans une humble préface » demander grâce au lecteur, il voudrait cependant lui demander quelque chose de ce genre; il sent le besoin d'être jugé avec une bienveillance chrétienne, sur quelques points plus particulièrement.

Quoique nous ayons plusieurs biographies publiées par ceux même dont elles racontent la vie, comme la *Vie de Kœllner*, les *Dispensations de Dieu envers Georges Muller*, et bien d'autres encore, j'aurais cependant hésité à publier et même à rédiger l'ouvrage actuel, si je n'eusse eu à cet égard un appel qui m'a semblé décisif. J'ai parlé de cet appel dès les premiers mots de l'annonce qui a précédé cet ouvrage; mais comme cette annonce n'accompagne pas nécessairement mon écrit, je viens en répéter, et même en préciser davantage le

contenu sur ce point, pour moi important. J'entends par appel la demande qui m'est faite depuis bien des années par un assez grand nombre de personnes, de mettre par écrit l'histoire de ma vie publique, et celle de l'origine du réveil religieux de Genève. Cette demande devint plus positive, j'ose dire instante, au printemps de 1850, à la suite d'une tournée que je fis en Alsace. J'hésitais cependant encore à m'y rendre, lorsque j'appris, peu de temps après, qu'on faisait néanmoins déjà courir dans cette contrée une liste de souscription qui s'éleva rapidement, m'a-t-on dit, à près de deux cents noms : c'est alors seulement que je me décidai à écrire. Et même alors je différai encore de m'y mettre jusqu'à l'année suivante. J'étais retenu par les scrupules qui se présentent à l'esprit de chacun, et que plusieurs ont exprimés hautement : je sentais, aussi bien que d'autres, je crois, le danger et surtout la difficulté qu'il y a à parler de soi, puis à juger autrui ; je n'ai donc point cédé, en écrivant cet ouvrage, au désir de paraître, ni à un besoin personnel.

Il est vrai, comme le porte aussi mon annonce, que mes scrupules ont disparu devant l'exécution. Me connaissant mieux que d'autres ne peuvent le faire, je n'ai éprouvé nulle tentation de m'admirer; et quant aux jugements défavorables que je pouvais avoir à porter sur autrui, j'ai suivi invariablement la règle de ne parler que des actes publics ; ceux-ci appartiennent de plein droit à la critique et à l'histoire.

Dès-lors j'ai pu me mettre en paix à l'ouvrage : on a demandé un fragment de l'histoire ecclésiastique de nos jours : le voilà.

Mais on sent aussi, — et voici le second point sur lequel je désire trouver chez le lecteur des dispositions équitables ; — on sent que je n'ai pu éviter de donner, de temps à autre, quelques détails sur ma vie individuelle. Le réveil religieux de Genève se rattache incontestablement, comme on le verra, à de petites réunions qui se tenaient chez mon père, et auxquelles je prenais part depuis l'âge de douze ans, comme le firent quelques jeunes gens qui ont formé le noyau du réveil, MM. Guers, Empeyta, Gonthier, Pyt, Lhuilier, Porchat. Comment ne pas toucher aux dispositions religieuses de ceux que Dieu a bien voulu employer à cette œuvre dès sa naissance? Même pour les époques suivantes, je ne pouvais guère donner l'histoire de ma vie publique sans parler jusqu'à un certain point de ma vie intérieure. Ne voulait-on voir dans cette histoire que le mouvement des aiguilles? Aurais-je eu tort d'ouvrir un peu la montre pour en laisser voir les rouages ? J'ai peine à le croire. Qu'est-ce qu'une vie sans une âme ; une œuvre sans ses mobiles? Je n'aime pas les réticences, les précautions, les cœurs qui ne s'ouvrent qu'à demi : je n'ai pas su m'astreindre à faire une continuelle et laborieuse distinction entre l'homme public et l'individu : je donne donc mon histoire un peu personnelle ; c'était, il me semble,

la seule bonne manière de raconter une vie qui a été missionnaire du commencement à la fin. Quelques hommes froids me trouveront peut-être un peu naïf : mais je ne tiens pas au jugement des cœurs froids.

Sans doute il y aura, même dans une meilleure catégorie, quelques personnes qui ne seront pas contentes de mon ouvrage en tous points : même parmi les bons il se trouve des faiblesses, des timidités, des prudences, des politesses aux dépens de la vérité, qui, l'une ici, l'autre là, voudraient effacer ou ajouter à mon ouvrage, modifier, adoucir, renforcer, affaiblir : que sais-je?... Mais aussi qui a jamais contenté tout le monde? Et qui le pourrait? Ici donc encore je voudrais demander à mes frères, soit pour mon repos, il est vrai, soit aussi dans leur propre intérêt, d'apporter à la lecture de mon travail difficile quelque chose de cet esprit large et bienveillant qui n'exige pas que tout le monde soit jeté dans le même moule, et voie en tout absolument de même. Sommes-nous seuls sages?

J'eusse néanmoins beaucoup accordé, dans la rédaction de mon ouvrage, aux jugements connus ou pressentis de mes frères, si ces jugements eussent été unanimes. Mais comme il s'en fallait de beaucoup qu'ils le fussent, je n'ai pu, avec la meilleure volonté possible, écrire sous la dictée de personne ; j'ai fait, comme le fait tout le monde, tant bien que j'ai pu, et, dans le sens le plus innocent de ce mot, comme il m'a semblé bon.

Autre réponse anticipée à une critique possible.

Dès que je donnais une vie un peu complète, il fallait parler de ma famille ; or, la famille, ce sont les enfants. Comment ne pas en parler ? Fleur et enfant, ne sont-ce pas deux mots pour une même chose ? Les enfants ne sont-ils pas les fleurs de la maison, comme les fleurs sont les enfants des arbres et des champs ? Je rapporte donc, à certaines époques de ma vie où les évènements sont moins abondants, beaucoup de leurs petites histoires et plusieurs des lettres qu'ils m'écrivaient.... La justice que je voudrais demander ici, c'est qu'on ne tire pas de ces quelques communications la conclusion que je croirais mes enfants supérieurs aux autres ; il n'en est rien absolument. Seulement ce n'est pas l'histoire des enfants d'autrui, ni celle de leurs familles qu'on m'a demandée : c'est la mienne. Donnez-moi donc des histoires d'enfants de quoi en former un volume, une bibliothèque : c'est avec délices que je lirai tout cela ; mais une pareille collection, mise dans mon ouvrage, eût été aussi déplacée que les quelques lettres ou les quelques traits que je pourrais rapporter de mes propres enfants m'y semblent à leur place.

Je ne parle pas ici d'un prétendu défaut de gravité qu'on reprocherait à ces histoires. Est-ce que les fleurs ont de la gravité ? Elles ont de la sérénité ; et c'est pour cela que Dieu les a faites ! Miséricordieuse attention de sa part. Ah ! la vie est bien assez pesante, pour que

nous n'allions pas encore l'alourdir par une gravité de commande !

Encore un point sur lequel je voudrais prévenir, si possible, de faux jugements. Les premiers livres de mon histoire feront assez souvent mention de la pauvreté dans laquelle je vivais pendant la première moitié de ma vie. Est-ce à dire que je veuille me plaindre de cette pauvreté passée? ou m'en vanter? Nullement. Mais puisque j'ai voulu raconter ma vie telle qu'elle a été, puisque la pauvreté modifie profondément tout ce qu'elle touche, qu'elle aggrave singulièrement toutes les douleurs, et que ma vie n'a pas manqué de ce genre de douleurs, je devais représenter les choses telles qu'elles ont été; cette partie de l'histoire a son côté édifiant et instructif. Raconter n'est pas se plaindre. Si j'avais voulu acquérir un peu plus d'aisance, la chose m'eût été facile : un peu plus de prudence et de bonne volonté eût fait l'affaire. Si donc je ne l'ai pas fait c'est que j'ai reconnu que la pauvreté, dès qu'elle ne devient pas misère, est une grâce dont on ne doit pas se plaindre.

Dernière observation. On verra, dans ces deux volumes, que j'ai une idée fixe; c'est l'aversion pour la déclamation, pour le guindé, le tendu, l'enflé, la fausse majesté, la solennité sacerdotale.... « Vous êtes tous frères, » voilà, dans ce sujet, mon mot chéri; et à tout prédicateur qui, pour me rappeler la grâce de Dieu, *fait le beau* devant moi, et me parle philosophie ou

littérature, je suis disposé à dire, comme Diogène à Alexandre : « Ote-toi de mon soleil. » — C'est dire d'avance que toutes les critiques qui tomberaient sur cette partie de mon travail, s'il s'en fait, seraient pour moi comme non-avenues, ou plutôt ne feraient que me confirmer dans mon jugement à cet égard. C'est une affaire réglée : sur ce point je suis cuirassé.

Mais c'est assez d'avant-propos. J'avoue que de loin, j'avais rêvé à une préface bien solennelle ; car la publication que je présente à mes frères est, pour moi, toute pleine de ce sentiment : cet ouvrage est bien sûrement mon dernier grand ouvrage ; et, si je l'eusse tenté, il m'eût été très-facile de me monter au ton que comportait cette circonstance : mais j'ai voulu rester simple et sans artifice jusqu'au bout. Le vrai aussi est une belle chose ; et le simple est l'un des grands caractères du vrai. Lecteur, soyons donc solennels, mais soyons-le dans nos consciences, plutôt qu'en imagination. Vous avez entrepris de lire ce livre ? Lisez-le avec un cœur charitable et avide de grâce ; vous le rendrez bon, même dans ce qu'il aura d'imparfait. « Heureux les pauvres en esprit ; heureux les débonnaires ; heureux ceux qui ont le cœur pur ; » c'est, j'ose le croire, dans ces dispositions que je l'ai écrit : lisez de même. Et s'il reste, après tout, dans cet ouvrage, quelque chose qui vous déplaise, veuillez en prendre occasion d'élever votre cœur à Dieu en faveur

de celui qui l'a écrit ; ce sera une grâce pour l'auteur, et une grâce pour vous-même.

Gloire à celui qui est venu couvrir toutes nos infirmités du manteau de sa miséricorde ! Gloire soit à l'*Agneau* qui nous a rachetés à Dieu *par son sang,* de toute tribu, langue, peuple et nation !.... à cet Agneau qu'adorent tous les anges !... On voudrait nous dire aujourd'hui que nous ne pouvons rien recevoir, rien admettre que ce que nous comprenons ? Orgueilleuse démence ! C'est précisément la grandeur de cet amour qui le rend incompréhensible ; car il surpasse toute intelligence ! Et est-ce pour cela que nous le rejetterions ?... A qui irions-nous qu'à toi, Jésus ? Tu as les paroles de la vie éternelle !

MÉMOIRES

POUVANT SERVIR

A L'HISTOIRE DU RÉVEIL RELIGIEUX

DES ÉGLISES PROTESTANTES DE LA SUISSE ET DE LA FRANCE, ETC.

LIVRE I.er

DEPUIS MA NAISSANCE JUSQU'A MA CONSÉCRATION.

DE 1790 A 1814 (DE 1 A 24 ANS.)

Naissance et premières impressions religieuses. Celles-ci se rattachent aux frères moraves. — Quatre ans à Neuwied. Premières traces du réveil. — Aucun but de dissidence. — Piété de mon père. — Il forme sans cesse des réunions. — Mélancolie précoce. — Coulin, Empeyta, Guers, Gonthier, prémices. — *Etudes de littérature et de philosophie.* — Le frère Mettetal. — *J'entre en théologie.* — Décadence de la foi et de la moralité. — *Société des Amis.* — Aversion précoce pour la rhétorique. — Nouveaux symptômes d'un réveil. — Mme de Krudener. — Campagne de Russie. Leipsik. Entrée des autrichiens dans Genève. — Genève ne se relève qu'en apparence. — Consécration. — Paix générale. — Décadence religieuse de Genève. — Nouveaux mouvements du réveil. — Notre penchant d'alors vers le catholicisme romain. — Bien passé.

SECTION I.re — JUSQU'A L'AGE DE 19 ANS.

Premiers mouvements du réveil.

Aimer Dieu et le servir, vivre en sa présence selon sa sainte parole, chercher avant tout le royaume des cieux et sa justice, tel est le but et le caractère de tout réveil, parce que c'est le but et le caractère du christianisme

1790 à 1802

1790 à 1802 dans ce monde : tel a donc été aussi l'objet du réveil dont j'entreprends de raconter la naissance et de suivre les développements, dans la petite part que j'y ai prise.

Je sais que ce qu'on attend surtout de moi dans cet ouvrage, c'est l'histoire de ma vie publique. Je ne rapporterai donc ici, de ma jeunesse et des temps qui précédèrent mes missions en Allemagne et en France, que ce qui touche plus ou moins à l'histoire du réveil ; on pourra voir plus de détails dans le *Supplément* du présent écrit (n° 1.)

Je suis né à Genève, en 1790 (10 juin), de parents réduits à la dernière pauvreté par les persécutions de Rome. Leur aïeul avait été obligé de quitter la France (Beaumont en Dauphiné), en y laissant tous ses biens, caché, me dit-on, dans un char de fumier, pour se soustraire aux cruautés de cette église qui se donne pour être l'église sainte par excellence ! Néanmoins mon père, qui voulait me donner plus d'éducation qu'il n'en avait reçu lui-même, m'envoya dans un institut de frères moraves à Neuwied, près de Coblence (de 1798 à 1802). Ce n'est pas là, pour parler avec une rigoureuse exactitude, que je reçus mes premières impressions religieuses, qui datent de l'âge de trois ou quatre ans ; mais c'est pourtant à Neuwied qu'elles se développèrent d'une manière bien décidée. Et comme mon père lui-même avait été amené à la piété par les Frères, c'est bien à ceux-ci qu'il faut faire remonter les premiers germes du mouvement qui éclata plus tard à Genève, quoique ce mouvement n'ait pris chez eux que son point de départ, et nullement son caractère ni sa vigueur. On sait que Zinzendorf avait fondé dans cette ville, en 1741, un troupeau d'environ six cents personnes. L'œuvre avait rapidement décliné ; et, en 1800, ce troupeau ne comp-

tait plus, outre mon père et moi, que quatre ou cinq pauvres femmes et un vieillard des vallées du Piémont. Il a achevé de se fondre dans l'œuvre nouvelle. 1790 à 1802

Cependant il reste vrai que c'est dans cette œuvre mourante que se trouvent les premiers germes du réveil évangélique de Genève, puisque c'est à mon père, membre de ce troupeau, que se rattachent incontestablement ces germes, et que, élevé à Neuwied chez les frères moraves, depuis l'âge de huit à douze ans, je me suis trouvé ensuite, je ne dis nullement l'auteur, mais le premier né de cette œuvre religieuse qui a pris le vaste développement que nous avons maintenant sous les yeux.

Si nous cherchons, dans l'ordre des temps, l'époque où ce mouvement a commencé, c'est vers 1802, au moment où je revenais de Neuwied, que nous la trouvons : car c'est dès ce moment que se formaient de petites réunions d'édification, précurseurs de cette *Société des Amis* dont nous aurons à reparler plus loin, et dont M. le pasteur Guers a pu dire avec quelque raison, mais en ne reculant pas encore assez dans l'histoire, « qu'elle marque le » commencement du nouveau réveil et qu'elle en fixe » la date avec précision. » (*Vie de Pyt*, p. 9). Cette société, dis-je, ne fut que la suite de plusieurs tentatives antérieures du même genre que mon père ne cessait de faire dès l'époque que je viens d'indiquer. Arrêtons-nous donc quelques moments à cette date intéressante pour nous faire de la chose des idées justes et précises.

Ni mon père, ni personne d'autre dans tout Genève, ni à peu près, à ce que je pense, sur tout le continent, ne savait alors ce que c'était que dissidence. Pour ce qui concerne mon père en particulier, il avait le caractère trop liant, sa théologie était trop simple et s'attachait trop étroitement aux vérités purement édifiantes pour

1790 à 1802 qu'il ait jamais conçu alors, ni même bien compris plus tard, aucune question ecclésiastique. Et nous tous qui avons formé le noyau du réveil quand il a éclaté, nous étions à cet égard dans la même ignorance, ou si l'on veut, dans la même innocence. Quand mon père fondait constamment ses petites réunions religieuses, et que, plus tard, nous y prenions une part active, nous cédions donc les uns et les autres à un simple besoin instinctif de piété; et il y avait dans toute notre conduite si peu de formalisme que jamais en sa vie mon père, dont il s'agit surtout dans ce moment, n'a songé à faire un discours ni à présider une seule assemblée. Les réunions dont je parle étaient le plus souvent des soirées, surtout des soirées du dimanche, qui se passaient sous forme de conversation libre, sauf quelques lectures édifiantes et quelques chants. Il n'y avait aucune forme de culte proprement dite.

La piété de mon père avait le caractère qu'on trouve souvent chez les personnes qui n'ont pas connu un réveil: c'était une piété moins théologique, moins agressive, et qui se mêlait avec moins d'effort à toute la vie, que celle qui surgit plus tard. La foi était entée en lui sur un caractère doux, sans profondes passions; et il passsait des plaisirs innocents aux sentiments religieux, sans pour ainsi dire changer de terrain. Toute sa vie était simple. Il se levait toujours de grand matin; en hiver entre cinq et six heures, en été vers quatre heures. Dès qu'il avait fait son tour de promenade, fût-ce dans la neige, par les froids les plus rigoureux, il se mettait à tailler des plumes pour sa classe d'écriture. En été il rafraîchissait les tiges des bouquets de fleurs que ses élèves lui apportaient alors en abondance; et pendant tout ce temps il chantait continuellement et presque exclusivement des cantiques ou des psaumes. J'en indique ici quelques-uns:

Que sans terreur je puisse au bout de ma carrière 1802
Voir le trépas.... à
Qu'est-il pour l'homme juste ? Un tranquille passage 1805
A des jours plus heureux, &ct.

ou bien :

O Toi dont je tiens l'être,
Toi qui règles mon sort,
Seul arbitre, seul maître
De mes jours, de ma mort,
Je t'offre les prémices
Du jour qui luit sur moi,
Et veux, sous tes auspices,
Ne le donner qu'à toi !

ou :

Brillante étoile du matin, &ct.

ou :

Le suivre pas à pas,
L'aimer, lui plaire, &ct.

et bien d'autres semblables. Il vivait, pour ainsi dire, dans le chant des cantiques ; et mes sœurs et moi nous avons toujours senti les souvenirs de notre enfance parfumés, j'oserais dire, de la poésie de ces temps passés, si ce mot de poésie n'était si indignement déshonoré en nos jours par des productions bien peu poétiques.

On conçoit que ce caractère devait favoriser les bonnes impressions que j'avais reçues à Neuwied. Pendant les deux ou trois années qui suivirent mon retour de cette pension, je ne rencontrais pas une personne sans demander à mon père, lorsque je me trouvais avec lui : « Est-ce que cette personne aime le Sauveur ? » — Je crois même qu'il finit par me le reprocher un peu.

Pour en finir sur ce qui regarde cet ami de mon enfance, un seul trait suffirait presque pour le caractériser ; il avait constamment à la bouche cette charmante maxime : « *Quand on n'a pas ce qu'on aime, il faut aimer ce qu'on a.* »

Je ne me serais pas permis de parler si longuement

1802 de mon père, si je n'avais cédé en cela qu'à l'amour
à filial. Mais, comme on ne se trouve jamais sans émotion
1805 à la source d'un grand fleuve, quelque obscure qu'elle soit en elle-même, j'aurais cru faire un acte d'ingratitude envers Dieu en ne m'arrêtant pas quelques instants sur la vie de l'homme, d'ailleurs si humble, auquel se rattache en grande partie, quant aux hommes, l'œuvre étendue du réveil français.

Je dis quant aux hommes; mais on entrevoit déjà par ce qui précède que ce réveil se préparait évidemment à l'insu des instruments mêmes que Dieu y employait. On a fait quelque part cette observation saisissante, et qui s'applique aux petites choses comme aux grandes. « Notre horloge sonne à chaque nouvelle heure qui finit » et qui commence; mais le temps n'a pas d'horloge » pour annoncer à l'univers la fin d'une ère et le com- » mencement d'une autre. » Cette observation est vraie et d'une application générale. Entre le 31 décembre, par exemple, et le 1er janvier, la terre roule silencieusement dans l'espace et commence une nouvelle année, ou même un siècle nouveau, pendant que la moitié du genre humain est endormie ou s'étourdit dans les plaisirs. Il en est de même pour de plus grands évènements. A quel moment précis le christianisme a-t-il succédé au judaïsme? Est-ce à la naissance ou à la mort de Christ? le jour de la Pentecôte? le jour de la conversion de Corneille? de la ruine de Jérusalem? — A quel moment fixer la chûte de l'empire romain? le commencement de la réformation?

Il en est encore ainsi de l'objet qui nous occupe en particulier. L'éclat du réveil religieux de Genève eut lieu dans les années 1816 et 1817; c'est en 1810 que se firent sentir ses premiers mouvements; mais c'est déjà vers 1802 que Dieu en jetait les germes dans nos cœurs.

Il est d'autant plus permis de regarder ce moment-là comme un moment solennel, que c'est, depuis la réformation, celui où la foi, arrivée au degré le plus bas de sa décadence dans les églises de la langue française, recommençait son mouvement ascensionnel. La piété qu'avaient d'abord apportée à Genève les saints martyrs et les prophètes des Cévennes et du Dauphiné expirait ; le réveil des Moraves même s'éteignait ; et voilà de nouveaux témoins et une nouvelle œuvre qui apparaissent : d'abord la petite église du Bourg-de-Four, puis celle de M. Malan, puis la Société évangélique avec ses travaux étendus... 1802 à 1805

Mais je rentre dans le récit des choses inaperçues d'alors, dont j'ai seulement voulu consigner l'existence.

Quant à ce qui me concerne personnellement, ma vie commençait, vers 1805, à se montrer déjà fort mélangée; car cette époque me rappelle également de beaux cantiques, hélas! et des lectures ou des pensées bien mondaines qui venaient m'occuper presque simultanément. En fait de cantiques c'était :

Que du chrétien la vie est belle....

ou ce cantique déjà cité :

Que sans terreur je puisse au bout de ma carrière
Voir le trépas,

paroles qui portaient une très-belle musique ; puis cet autre :

Heureuse l'âme où règne l'innocence
Et qu'embellit sa première beauté !
Non ! Les attraits d'un monde si vanté,
Les vains plaisirs qu'enfante l'opulence,
N'ont rien d'égal à sa félicité ;

ou encore ce cantique du matin, pareillement cité plus haut :

O Dieu dont je tiens l'être, &c.

1805 et enfin de nombreux cantiques des Frères:
à
1809 Le suivre pas à pas, &ct.
Il est notre modèle, &ct.

D'un autre côté, hélas ! c'étaient les deux hommes dont parle l'Écriture, qui se développaient en même temps l'un et l'autre. Ceux qui ont passé tout d'un coup de l'amour du monde à l'amour de Dieu, ou ceux dont la nature est plus calme, moins impressionnable et moins passionnée, ceux-là se figurent difficilement une vie chrétienne entachée du mélange de sentiments que je décris: mais ces personnes n'auraient qu'à se connaître mieux elles-mêmes pour sentir la vérité de ce que j'avance ici en parlant d'un cœur partagé.

Heureusement que les affections même selon le monde, que je commençais à éprouver alors, prenaient cette teinte un peu mélancolique qui s'éloigne, moins que la légèreté, des sentiments religieux. Je ne pourrai éviter de revenir quelquefois sur cette disposition de ma nature, qui m'a poursuivi même au plus fort de mon activité. Pour le moment je n'en citerai qu'un trait qui me semble singulier. Dès l'âge de treize ans, j'ai versé, pendant de longues années, des torrents de larmes dans la prévision de la mort de mon père. Même après mon mariage, encore à l'âge de 26 ou 27 ans, j'ai pleuré aux sanglots le décès futur de cet être que j'aimais tant, et qui pourtant n'est mort qu'en 1843 ! Je l'ai donc ainsi pleuré pendant quarante ans. Voilà ce que c'est que de s'inquiéter pour le lendemain.

Il est probable que ce penchant aux pleurs, même appliqué aux émotions religieuses, peut nous faire illusion sur notre piété. L'expérience nous prouve qu'on peut s'y livrer, y résister, ou les provoquer. Les Frères moraves en particulier, chez lesquels j'avais passé quatre ans, donnent, je crois, à cette sensibilité, surtout quand

elle porte sur le souvenir des souffrances de Jésus, plus 1805
de valeur qu'elle n'en a peut-être réellement. Chez eux, à
cette émotion est particulièrement sensible dans la se- 1809
maine qui précède Pâques. Là, et nommément dans l'assemblée du vendredi soir, au moment où se lisent les paroles: « *Et ayant baissé la tête il rendit l'esprit*, » le lecteur ne manque jamais de s'arrêter ; toute l'église tombe à genoux ; il n'y a plus de paroles ; il n'y a plus que des larmes... Et la scène est tellement émouvante qu'en écrivant ces lignes je suis repris par cet attendrissement.

Mais c'est ce dernier fait lui-même qui montre que, si cette émotion peut avoir son côté vraiment religieux, elle a aussi son côté simplement contagieux, simplement physique. C'est ce que m'apprit plus tard ma petite philosophie de treize, de quatorze et de quinze ans, lorsque je fus revenu de Neuwied. A Genève aussi nous avions, quoique en tout petit nombre et très-inaperçus, nos assemblées de semaine sainte: là aussi, comme d'autres, je cédais abondamment pendant les premières années à cet attendrissement; mais, je le répète, — soit la simple réflexion, qui me faisait trouver assez singulier qu'on pût pleurer ainsi à jour fixe, — soit, surtout, que je m'aperçusse que ma conduite n'était pas toujours sainte à proportion de l'attendrissement que j'avais éprouvé, — je compris bientôt qu'il ne faut pas prendre des émotions de ce genre pour mesure de sa piété. Seulement j'ai pu voir encore plus tard, à quelles continuelles oscillations sont soumises notre pauvre logique et notre pauvre nature; car j'ai pourtant regretté plus d'une fois d'avoir tari volontairement les larmes de ce genre; et j'ai senti qu'après tout, un homme qui pleure est plus accessible à l'action de Dieu et à toute grande pensée qu'un homme qui est dans la joie ou dans l'aridité. « Heureux les pauvres,

1805 à 1809 » heureux ceux qui pleurent !... » O ! Seigneur, donne nous donc des larmes qui te soient agréables ; et que nous sachions vivre de repentance et d'amour, et non d'études seulement !

La mention que je viens de faire de nos petites assemblées moraves, qui ne consistaient jamais que dans quelque lecture que faisait mon père, me ramène aux commencements du réveil. Vers cette époque (1802 à 1805), se joignirent à nous un frère Coulin (ce n'est pas le pasteur), puis, un peu plus tard, trois jeunes gens, qui figurèrent dès les premiers temps du réveil, MM. Empeyta, Guers, et quelquefois Gonthier; puis Pyt, dont on connaît la biographie.

Je me rappelle, encore de cette même époque, un petit fait qui semble déjà indiquer un germe de dissidence. Il faut se souvenir du triste état où se trouvait alors la religion dans Genève, se rappeler le catéchisme d'alors (le petit), qui terminait la section sur la rédemption par cette question : « *Que devons-nous en conséquence à Jésus-Christ?* » et par cette réponse : « *Nous lui devons beaucoup de respect, de soumission et d'amour,* » et l'on concevra aisément qu'un adolescent, habitué à l'évangile, éprouvât une aversion fondée contre une pareille religion. Cependant je me rendais encore au temple ; nullement pour m'y montrer, mais pour le seul besoin de me trouver au temple, et parce qu'on n'aime pas à être absolument sans culte. Mais les catéchismes auxquels j'assistais ainsi étaient si peu édifiants, que je me rappelle y avoir une fois porté une feuille de papier de musique, et y avoir composé, sur mes genoux, un de mes premiers airs.

SECTION II. — DE 1806 A 1809.

(DE 16 A 19 ANS.)

Études de Littérature et de Philosophie. — Continuation des approches du réveil.

Les années où nous entrons me conduisent à une jeunesse aussi dépourvue de direction que le fut mon adolescence ; car mon père n'avait pas reçu assez d'éducation pour pouvoir diriger la mienne. Cette fâcheuse absence de direction se fit sentir vivement, soit sous le rapport scientifique, soit surtout sous le rapport religieux; et l'époque où j'entre, époque qui se prolonge pendant quelques années, même après mon entrée au saint ministère, fut un vrai chaos où je passai tour à tour par des doutes, par des moments d'incrédulité, par toutes les nuances du rationalisme, au milieu d'un dédale d'affections et de travaux décousus, de littérature, de musique, d'ambition, de mauvaises lectures même, de penchants catholiques, de tendresse morave, d'enthousiasme mystique, de plaisirs mondains; lisant comme je l'avais déjà fait précédemment, tour-à-tour, mais avec plus de mélange encore, la Bible, Gessner, Voltaire, Rousseau, Gresset, Florian, Calmet, Virgile, Gœthe, Gibbon, et couronnant tout cela par la consécration, que j'abordai dans ce triste état ! 1806 à 1809

Cependant les bases du réveil continuaient à se poser, lentement et à notre insu. Les assemblées moraves étaient par elles-mêmes sans aucun effet apparent ; mais il est probable qu'elles faisaient pourtant quelque bien, soit en fournissant un petit point de ralliement à ceux qui avaient quelque besoin religieux, soit en appelant à Genève, une fois ou deux par année, quelque frère visiteur de cette église, surtout l'excellent Mettetal, une

1806 à 1809 de ces âmes que j'ai appelées quelque part des âmes « vendues au ciel. » — Puis, il y avait toujours ces petits essais, sans cesse renaissants, de réunions religieuses que formait mon père, avec la patience infatigable du simple instinct et de l'instinct le plus innocent : car je dois repousser encore une fois l'idée qu'il songeât alors, lui ou aucun de nous, à une dissidence : l'œuvre qui se préparait à cette époque, et qui s'est continuée plus tard, était due à la force des choses, et nullement à l'action personnelle de qui que ce soit au monde. Nous ne savions ce que c'était que dissidence ; nous ne connaissions, en ce genre, que le système morave et celui de Spener et des Wesleyens, *ecclesiolæ in ecclesiâ*, de petites associations dans la grande : toutes nos assemblées avaient lieu entre les services publics ou le soir.

Je viens de dire *nous*, parce que c'est dans ces années que je me liai plus décidément avec les quelques amis que j'ai indiqués plus haut, et qui formèrent plus tard le noyau de la nouvelle église. Cependant toute l'œuvre était encore vague et faible au plus haut degré.

Voilà mes deux années de philosophie passées, et une nouvelle phase qui s'ouvre, l'entrée en théologie.

SECTION III. — DE 1809 A 1814.

(DE 19 A 24 ANS.)

Entrée en théologie. — Consécration au saint ministère. — Mariage. — Institut. — Aurore du réveil. — Attrait pour le culte et l'ascétisme catholique-romain.

J'entrai en théologie vers la fin de 1809.

Cette époque se ressentait encore fortement du caractère de la grande révolution française, qui venait

à peine de se terminer : la doctrine, quant à l'église, et 1809
les mœurs en général, étaient arrivées à un relâchement à
dont on ne peut facilement se faire aujourd'hui une idée : 1814
la manière de vivre des étudiants, aussi bien des étudiants en théologie que des autres, y correspondait : les propos, les chansons, les dessins sur les bancs des auditoires, la conduite de quelques-uns, étaient au-dessous du tolérable.

Quant à l'enseignement, il y a un fait qui domine tous les autres, et qui semblerait incroyable, mais qui est authentique. Pendant les quatre ans que nous passions à étudier la théologie, et sauf l'usage qu'on était obligé de faire de l'ancien testament pour apprendre un peu d'hébreu, en traduisant environ cent psaumes pendant ces quatre années, *on n'ouvrait pas la bible dans nos auditoires* : ce livre y était inutile et inconnu ; en d'autres termes, il n'entrait pas dans les cours ; et, sauf son usage comme thème de langue, on pouvait ne pas le posséder ! Sans doute on nous en parlait quelquefois, soit pour nous y montrer quelques beautés poétiques ou des mouvements oratoires, soit pour appuyer les dogmes qu'on appelait de religion naturelle, même celui d'une résurrection et d'un jugement à venir : mais, à part cela, rien. Et quant au nouveau testament en particulier, comme plusieurs de nous savaient le grec, et que les autres étaient censés le savoir, ce livre ne paraissait ni comme thème de langue, ni autrement. Aucun cours non plus, ni bon ni mauvais, de dogmatique chrétienne : c'était le déisme pur ; et j'ose bien dire que, sauf la franchise qu'on n'y mettait pas, c'était un déisme impudent.

Voilà les études, voilà l'atmosphère d'où Dieu a tiré, par sa grâce merveilleuse, la plupart des pasteurs et des ministres qui ont le plus figuré dans le réveil, et dans

1809 à 1814 leur nombre MM. Guers, Empeyta, Malan, Gaussen, Merle, Galland, et l'auteur du présent livre. J'étudiais, jour pour jour, à la même époque que M. Gaussen; M. Malan nous avait devancés de 2 ou 3 ans; MM. Galland et Merle nous suivaient à un an ou deux de distance.

Sous le rapport scientifique c'était la même misère; et il ne pouvait en être autrement. On ne cultivait alors en théologie un peu soigneusement que l'art oratoire; et encore négligeait-on complètement, en ce point, le fonds des idées, puisque à côté de Saurin, on nous donnait une masse de sermonnaires catholiques romains, Massillon, Bourdaloue, Bossuet, Réguis, avec toutes les erreurs que ces prédications recouvraient de leurs belles paroles.

Pour nous former à la piété nous n'avions donc de secours qu'en dehors de nos études, et particulièrement dans les petites assemblées auxquelles tout nous ramène sans cesse, et qui formaient à notre malheureuse position un léger correctif. C'est vers ce temps (1810) que fut fondée cette *Société des Amis*, mentionnée précédemment. Elle n'a pas duré jusqu'à l'éclat du réveil en 1816; mais elle prit alors un peu plus de solidité qu'aucune des précédentes, et nous allons la retrouver dans un moment. Elle se composait uniquement d'hommes, surtout de jeunes gens, et elle comptait une vingtaine de membres.

On conçoit le triste effet que, dans cet état de choses, mes études théologiques devaient produire sur moi, déjà si mal dirigé et si plein de contradictions. D'un côté, je tâchais, lorsqu'il fallait composer des sermons, de faire un peu d'art oratoire; de l'autre, j'avais dès-lors au fond de l'esprit, en fait de réthorique, le principe dans lequel je me suis enraciné de jour en jour, savoir que, l'évangile étant en lui-même une puissance de Dieu et une action surhumaine, il faut le prêcher sans aucune préoc-

cupation littéraire, sans aucun calcul de rhétorique. J'ai 1809
trouvé plus tard ce principe tel quel dans Pascal, qui à
dit ouvertement, dès le début de son admirable écrit 1814
sur l'*Art de persuader:* « Je ne parle pas ici des vérités
» divines, *que je n'aurais garde de faire tomber sous*
» *l'art de persuader;* car elles sont infiniment au-dessus
» de la nature: *Dieu seul* peut les mettre dans l'âme, et
» *par la manière qui lui plaît.* » (*Pensées,* Ed. de Fougère,
t. 1, p. 155.)

Ce tiraillement produisait chez moi, en résultat, quelque chose de fort médiocre; et j'ai passé longtemps auprès de mes collègues et dans le public, pour plus borné que je ne l'étais réellement.

Au milieu de cette décadence de l'enseignement et de toutes ces infidélités de ma part, je me portais cependant pour défenseur de l'orthodoxie, et j'étais alors dans l'auditoire le seul qui remplit ce rôle pénible et périlleux: car M. Gaussen, qui s'acheminait déjà vers la vérité, n'était pourtant pas encore très-déclaré. Mais je défendais l'orthodoxie plus comme théologien que comme chrétien, et sans aucune onction.

Comme exemple de plus des continuelles contradictions de ma pauvre vie d'alors, je dirai qu'à côté de mes lectures de Virgile et de Voltaire, et au milieu de toutes sortes d'attachements et de projets ou de plaisirs futiles, je composais (en 1811), du 1er au 4 octobre, pour notre *Société des Amis* un morceau très-développé et assez sérieux contre la danse. J'ai encore cette pièce, dont je donne un passage dans le 3e volume. Elle commence académiquement par « messieurs, » mais elle arrive vîte à « mes frères. » C'est évidemment une pièce médiocre, mais qui peut intéresser comme document. J'y vois, en souriant, ce style à amplification qui n'est certes pas dans ma nature, et dont je sentais dès-lors la mono-

1809 à 1814 tonie, mais auquel j'étais arrivé involontairement par la lecture assidue et tuante de Massillon, qu'on m'avait recommandée !

Je trouve dans ce même discours une note qui renvoie à « l'article 4 de nos réglements; » — ce qui confirme ce que je viens de dire, que la société avait déjà pris quelque consistance, et que nous faisions aussi des réglements ! Du reste, cette société n'était pas strictement orthodoxe; je me rappelle qu'au grand scandale de quelques-uns d'entre nous, qui étions déjà plus éclairés, un brave homme nous apporta un jour avec admiration une pancarte intitulée : « des devoirs de l'*honnête homme*.»

Dans mes papiers de cette époque, je vois encore une conclusion d'un rapport fait à la *Société du dimanche* (la même que celle des Amis), cinq semaines plus tard, le 3 novembre 1811, par feu notre frère Empeyta. Toutes ces choses sont maintenant pour nous des reliques intéressantes. Il y avait dans son morceau moins d'amplification que dans le mien, et l'on y trouvait moins le caractère littéraire ; mais on y sentait davantage le tempérament religieux.

Dans ces années de théologie, un M. de Végobre, réfugié français, ou français de naissance et membre du consistoire de Genève, recevait de temps en temps chez lui les étudiants en théologie pour leur parler, non de religion ni de piété, mais de littérature. C'est dans une de ces réunions que je conçus une de ces pensées risiblement gigantesques qui se présentent à l'esprit de gens qui se sentent quelques moyens, et qui n'ont pas encore eu occasion d'en reconnaître les bornes en se mettant à l'œuvre, ou qui trouvent toujours quelque raison particulière pour excuser leur faiblesse lorsqu'ils en ont donné une preuve. M. de Végobre nous exhortait à profiter de nos vacances pour faire quelque travail un peu sérieux

et considérable. Nous n'avions plus à disposer que de trois semaines. — « Je veux faire une tragédie en vers, » lui dis-je. — Il sourit et se récrie. — « Pourquoi pas ? lui » répondis-je gaîment ? Voltaire n'a-t-il pas fait *Zaïre* » dans cet espace de temps ? » — Il faut se souvenir que je suis né Génevois. 1809 à 1814

Au milieu de tout cela, que faisait le réveil ? Je vois dans la vie de Pyt (p. 9), un morceau qui vient répondre à cette question, et qui se place ici par l'ordre des temps. Le mouvement religieux continuait évidemment à couver dans les esprits; M. Guers écrivait dans son journal, à la date du 30 novembre 1812 : « Un excellent sermon » de M. le pasteur Moulinié, sur les mœurs des premiers » chrétiens, nous a engagés, Pyt, Empeyta et moi, à » secourir les pauvres et les affligés par tous les moyens » que le seigneur mettrait à notre disposition. »

On voit par ces quelques mots que, pour ce moment-là du moins, mes rapports religieux avec mes amis s'étaient affaiblis. Et en effet je continuais à vivre dans les contrastes dont la description souvent répétée pourrait lasser le lecteur. Outre tout ce que j'ai déjà indiqué en ce genre, mes souvenirs de cette époque me rappellent trois choses bien différentes qui m'occupaient à la fois et qui achèvent le tableau de ma vie bigarrée.

1° Composition de la musique du grand morceau : « *Je dirais tes douleurs*, » une de mes meilleures productions musicales, inédite ;

2° Talma ! j'en dis quelque chose dans le *Supplément ;*

3° Madame de Krudener. C'est en 1813 que cette femme célèbre vint à Genève pour la première fois. Elle produisit, sur moi en particulier, une profonde impression. Sans doute elle se montait un peu elle-même : elle cherchait à arriver aux miracles par

1809 à 1814 l'échauffement, et en se battant les flancs : mais je passais par dessus ce côté de son ministère. Non que j'aie jamais douté de la parfaite possibilité des miracles, en nos jours comme en ceux des apôtres : au contraire, je suis convaincu, et je l'étais déjà alors, qu'il s'en est fait dans tous les temps, et qu'il s'en fait aussi de nos jours; mais madame de Krudener n'en faisait pas. Cependant elle avait un fond de foi et de charité si réel et si grand, qu'il lui était facile de produire de l'effet sur toute âme bien disposée; et, grâce à Dieu, je l'étais grandement, au milieu de toutes mes faiblesses et de toutes mes infidélités; comme je le suis encore à présent.

Quant aux évènements généraux, cette époque était bien solennelle. L'Europe était alors tout entière ébranlée. La campagne de Russie venait d'avoir lieu. En cinq mois, quel rêve ! en cinq mois Napoléon avait passé le Niémen à la tête de cinq cent mille hommes, atteint Moscou, et repassé la Bérésina à la tête de quarante mille. Le moment où je me rencontrais avec Mme de Krudener était celui des batailles de la Katzbach, de Culm, de Dresde et de Leipsick.

Hélas ! je faillis alors m'engager dans les rangs des alliés; et je ne fus retenu d'exécuter ce projet que par l'amour que je portais à mon père, dont le cœur eût été déchiré de voir tomber ainsi d'un seul coup toutes les espérances qu'il avait fondées sur moi, et pour lesquelles il avait fait tant de sacrifices.

Le 30 décembre de cette même année 1813, les Autrichiens entraient à Genève; et la pauvre Genève croyait reprendre vie. Mais elle allait mourir, peu d'années après, de la longue consomption du socinianisme, et sous les coups avilissants du radicalisme et des paroisses catholiques romaines qu'on adjoignit à notre patrie; ces dernières n'ayant pas honte, depuis lors, de trafiquer de

leurs votes entre les deux partis politiques qui divisent 1809
la République, et de se vendre ouvertement à celui qui à
leur offre le plus d'avantages. Mais l'Eglise du pape n'a 1814
pas peur du bonnet rouge quand elle y trouve son profit!... Voyez comme ce clergé a béni, lâchement béni les arbres de la liberté en 1848! Et prenez-en note!...

Ces grands mouvements du monde d'alors ne sont pas étrangers à ma biographie personnelle. Napoléon, ramené sur la France, se défendait en désespéré contre la première invasion des alliés. Les Autrichiens, qui s'étaient avancés sur Lyon, subirent quelques échecs, et reculèrent jusqu'à Genève (février ou mars 1814). Nous fûmes bloqués; et je vis, un soir, un combat au pied de Salève : les feux des deux partis se distinguaient sensiblement par leurs couleurs; bleuâtres d'un côté, jaunes de l'autre. Genève était donc entourée de troupes; et c'est, littéralement, au bruit du canon que la volée d'étudiants à laquelle j'appartenais fit une des compositions exigées pour les grands examens. On conçoit comment tout se traitait alors! Quelques-uns de nos professeurs n'étaient pas hommes à se laisser jeter de la poudre aux yeux; mais on entendait le canon, on eut pitié de nous; et je passai, comme d'autres qui ne firent pas mieux. (V. *Supplément*, n° 1, vers la fin.)

Le 10 mars 1814 eut lieu ma consécration. Ce furent deux sociniens qui signèrent mon diplôme d'aptitude à prêcher l'évangile. Ils s'en repentirent plus tard.

Le 30 mai, paix générale, signée à Paris; et Napoléon se rend dans l'île d'Elbe.

Le 27 août mon mariage. Mon père me laisse à cette occasion une partie de son institut.

J'ai passé rapidement sur les quatre ans de mes études théologiques, parce que c'est, comme l'époque précédente, une pauvre époque d'un souvenir pénible.

1809 à 1814 A côté de pensées très-rationalistes, dont je trouve des traces abondantes sur les marges de mes livres, il me restait, il est vrai, un fond et une persuasion orthodoxes : mais, je l'ai déjà confessé, j'exprimais ces sentiments avec peu d'onction; et mes professeurs me trouvaient désagréable.

Du reste, je me rappelle, à cette occasion, un nouvel exemple de la décadence où se trouvait alors la pauvre église de Genève. Un de nos professeurs, parfait honnête homme, humainement parlant, mais franc déiste en théologie, me dit un jour au sujet d'un de mes sermons sur le péché originel: « Voyez, M. Bost, tout cela est très-bon; mais ce n'est pas ainsi qu'il faut prêcher! » C'est à cette même époque que j'ai entendu faire un sermon dont l'objet était de prouver, par l'histoire des noces de Cana, que nous devons nous donner du plaisir dans cette vie, et même y engager les autres! Oui, ce furent là les deux parties et l'objet avoué du sermon! (1)

Mais revenons à notre Genève de 1814. Le réveil, au devant duquel nous marchons à grands pas, ne faisait encore point d'éclat : seulement nos petites assemblées commençaient à inquiéter la Compagnie, notre clergé, plus clairvoyant en cela que nous-mêmes. Je me sou-

(1) Qu'on me permette de faire incidemment, sur ce trait si mal compris de l'évangile, une réflexion bien simple, et que je suis surpris de n'avoir jamais rencontrée. A-t-on jamais entendu parler d'une noce, même chez les plus pauvres gens dès qu'ils en font une, où on se soit laissé manquer de vin? Cela n'est pas dans la nature humaine : on mettrait plutôt ses habits en gage. Bien loin donc de voir, dans l'épuisement du vin qui eut lieu en cette occasion, la preuve qu'il y avait eu quelque excès, j'y vois précisément, au contraire, un exemple unique de pauvreté et de sobriété. Peut-être notre Sauveur avait-il attiré ce jour-là avec lui plus de monde qu'on ne s'y était attendu. Quoi qu'il en soit, je le répète, les hommes ne se laissent pas manquer de vin à une noce; et le prédicateur dont nous parlons s'était fait une triste idée de l'état des convives de Cana, et, il faut le dire, de la conduite de notre Sauveur en cette occasion. Seulement on est péniblement surpris de voir, en nos jours, une femme pieuse insinuer les mêmes pensées et en termes qui ne brillent pas par la dignité, « il paraît que les convives n'étaient pas restés *oisifs!*..»

viens d'un jour où M. le pasteur C. vint chez mon père, 1809
pour lui demander de discontinuer ces réunions. Peut- à
être fut-ce cette démarche de sa part qui fit dissoudre 1814
la Société des Amis dont il a été question précédemment.

Quand je dis que le réveil n'éclatait pas encore, je me rappelle cependant, et très-distinctement, un fait assez important, quoique personne de nous n'en ait peut-être conservé la date, et qui peut être considéré comme un des premiers mouvements de ce réveil; le fait eut lieu vers cette époque. Depuis longtemps mes amis et moi nous suivions peu régulièrement le culte public, parce qu'il nous édifiait fort peu, comme on a pu en juger, et que souvent il nous scandalisait. Nous ne savions encore le remplacer convenablement; et ainsi nos dimanches se passaient souvent mal, à rôder de lieu en lieu et d'objet en objet, sans culte ni édification. Je me souviens que nous posâmes, en conséquence, au nombre de trois ou quatre qui nous trouvions réunis, ce principe et cette alternative. Il nous faut suivre un culte quelconque; et prendre par conséquent l'un de ces deux partis : ou recommencer à fréquenter régulièrement celui qui existe, ou en établir un pour notre compte. Une expérience, et je puis dire une patience de plusieurs années, nous avaient appris que nous ne pouvions prendre le premier des deux partis; nous nous décidâmes pour le second. — Je ne crois pas que cette résolution ait eu de suite immédiate : mais cependant j'ai un souvenir distinct de la chose; et dans des évènements de ce genre chaque pas est digne d'intérêt.

Je terminerai l'histoire de cette époque en mentionnant le penchant qui nous portait vers le catholicisme romain, du moins mon ami Empeyta et moi. Le socinianisme est un système si bâtard, si terre à terre, si faux, si ennemi de tout sentiment élevé, et d'un autre côté la

1809 à 1814 religion de Rome offre un système si complexe et si élastique ; à côté de son idolâtrie elle admet si bien la foi à un Sauveur, et elle proclame tellement la doctrine de la croix, que faute de mieux, et en présence de l'incrédulité générale, nous nous sentions portés vers elle. Nous allions très-souvent à Saint-Germain, seule église romaine qu'il y eût dans Genève ; nous aimions le parfum de l'encens, qui me rappelait, à moi, Neuwied, parce que les frères Moraves, sans avoir d'autel, ni même de chaire, dans leurs salles d'assemblées, y brûlent pourtant de l'encens en certains jours de fête : bref, toute la poésie de cette communion, d'ailleurs couverte du sang des chrétiens protestants, nous éblouissait, et nous passâmes plusieurs années combattus entre l'attrait que cette église exerçait sur nous par son élément chrétien, et la juste aversion qu'elle nous inspirait par son élément idolâtre. Je me rappelle même, que plus tard, après la formation de l'église du Bourg-de-Four, M. Empeyta, qui avait suivi M^me^ de Krudener pendant quelque temps, était encore tellement travaillé par un penchant vers cette église romaine, qu'il nous en parlait sans cesse, et que fatigué, je lui dis un jour : « Eh bien ! fais-toi catholique, et que ce soit fini ! » Il me répondit que je l'effrayais en lui donnant cette liberté ; et je crois réellement que dès lors nous n'en avons plus parlé, et n'y avons plus songé. Bien s'en faut, ajouterai-je.

LIVRE II.

DEPUIS MA CONSÉCRATION ET MON MARIAGE JUSQU'A MON DÉPART POUR MOUTIERS-GRAND-VAL. — NOUVEAUX SYMPTOMES DE RÉVEIL.

MARS 1814 A OCTOBRE 1816 (DE 24 à 26 ANS.)

Sans vocation. Naissance de mon fils aîné, *Augustin*. — Encore un symptôme du réveil. M. Gaussen, prières. — *Le réveil n'est point dû aux Anglais*. — Lettre de Mme de Krudener à moi. — *Nouvelles assemblées*. MM. Galland et Coulin. — Tâtonnements théologiques. — Wilcox. Grande impulsion. — Littérature allemande. — *Essais d'improvisation*. — Je cherche un poste. Usage du sort. — Je suis appelé à Moutiers-Grand-Val. — *Repas des douze*. — Rudesse orthodoxe. — Fausse charité. — *Départ pour Moutiers*.

J'avais donc été consacré le 10 mars 1814. Je me mariai quelques mois après ; et mon père me céda à cette occasion l'institut qu'il avait fondé, de même qu'une pension alimentaire qu'il tenait pour des étudiants ; mais ces deux établissements ne subsistèrent pas longtemps dans mes mains peu exercées ; et je retournai demeurer chez mon père, qui avait conservé une simple classe où il donnait l'instruction primaire. 1814 à 1815

En été 1815 naquit le premier de mes fils ; et je me vis ainsi, pour le moment, père de famille et sans vocation. 1815

A cette époque le réveil présentait déjà un symptôme

1815 important, qu'on n'a pas assez remarqué. Il se fait à Genève, tous les jours, dans quelques-uns des temples, à 3 heures de l'après-midi, un service public, où l'officiant lit une portion de l'écriture sainte, en y ajoutant — du moins c'est ce qui se faisait alors, — la lecture des réflexions d'Ostervald. Ces offices, qui étaient quelquefois confiés à de jeunes ministres, le furent bientôt à M. Gaussen, qui avait été consacré en même temps que moi. Dès qu'il fut chargé de ces fonctions, il fit selon son habitude ; il les agrandit. Au lieu des froides et insignifiantes réflexions d'Ostervald, il apporta à ces exercices un commentaire de sa composition, écrit, vivant, et assez longuement développé ; c'était presque un sermon. De quatre ou cinq personnes qui formaient l'auditoire habituel, le nombre d'assistants monta rapidement jusqu'à 10, 20, 60, 100, même 200 et au-delà : le public arrivait comme un dimanche, surtout la classe aisée.

La Compagnie des pasteurs s'alarma naturellement bientôt : les corps constitués n'aiment pas les innovations ni le mouvement, et le monde n'aime pas l'évangile. On interdit donc cette espèce de culte à M. Gaussen et à tel autre qui aurait tenté de l'imiter ; et il fallut en revenir à ces réflexions d'Ostervald que peut lire chaque régent de village.

J'avais suivi, dans ma faible mesure, la marche de M. Gaussen ; et je possède encore plusieurs des méditations que je composai à cet effet. — Je crois être fondé à dire, comme je viens de le faire, qu'on n'a pas assez remarqué ce prélude du réveil qui allait bientôt éclater ; et c'est pour moi une raison de plus de ne pas laisser ce fait tomber dans l'oubli. Il est beau et rare de faire le bien sans chercher à paraître, surtout lorsqu'on a reçu de grands dons ; et c'est ce qu'a toujours fait M. Gaussen.

A l'occasion de ces prières, je ferai observer encore

une fois, qu'à cette époque ni M. Gaussen, ni le petit 1815
cercle d'amis chrétiens dont j'ai souvent parlé, n'agisssait d'après une influence étrangère : l'œuvre était bien directement de Dieu. Il faut même observer que cette action de M. Gaussen ne se liait pas même alors à la petite confédération de mes amis : nous soutenions à cette époque très-peu de rapports avec ce frère : c'était le souffle de Dieu qui, comme au printemps, agissait en divers lieux à la fois: il y avait simultanéité, sans concert.

A côté de mes préparations pour les prières, je me rencontrais souvent avec les amis dont il vient d'être question; puis il nous arrivait quelques encouragements du dehors. C'est vers ce temps, par exemple, que je reçus une réponse de Mme de Krudener à une lettre où je lui avais témoigné le désir de me consacrer au service de Dieu, en ajoutant que si elle découvrait dans ses voyages ou dans ses nombreuses relations, une place de prédicateur quelconque, *pourvu qu'elle suffit à mon entretien*, elle voulût bien me la faire connaître. Elle me répondit dans son grand style prophétique, et me donna en passant cette bonne leçon :

« Allez, mon jeune ami; marchez dans cette foi que vous avez reçue : » *qu'aucun calcul ne l'altère*, &ct.

On voit que ce qu'elle appelait calcul n'était pas bien ambitieux; mais elle avait raison, et je lui sus gré de l'avis. On peut être payé parce qu'on prêche, mais il ne faut pas prêcher pour être payé. — Elle m'écrivit cette lettre en revenant de Paris, à la suite de la bataille de Waterloo, et de ses entrevues avec l'empereur Alexandre. En voici quelques lignes :

« 16 Novembre 1815.

» Votre lettre, mon jeune ami, m'a trouvée à Berne, où je suis venue » passer quelques jours avec mon fils qui avait quitté Paris où le Sei» gneur a comblé notre séjour de bénédictions...

1815 » Votre lettre m'a comblée de joie.... Oui, le divin Epoux, vous aimant » plus que jamais, car il est près des cœurs contrits, vous appelle de » cette voix à laquelle vous ne pouvez plus résister, et vous offre le » splendide bonheur de prêcher Christ crucifié !...

» .... Quand il appelle tous les peuples, tarderions-nous encore à nous » prononcer hautement ? N'avons-nous pas été assez coupables de ne » pas le faire plus tôt ?...

» Mais laissons le passé, c'est une goutte ; l'Océan nous reste, si nous » voulons faire de nos infidélités même un motif de l'aimer davantage, » ce Dieu si grand et si tendre.

» Oui, son cœur gémit de voir son église ainsi dans le deuil, et les » chaires, où l'on devrait parler de la croix, devenues une arène où le » faux savoir et la dureté de cœur se disputent le prix. &ct. »

C'est à peu près vers ce temps que je fis au Seigneur un de ces sacrifices inaperçus de tous, mais qui marquent quelquefois dans la vie, et qui ont toujours leur récompense. Un de mes amis m'avait fait cadeau des idylles de Gessner, en allemand : on sait que c'est le Florian de cette langue si pleine d'âme. J'avais lu et relu Gessner avec avidité ; mais je sentais que c'était une nourriture malsaine pour mon cœur. Un beau jour donc je le pris avec moi : j'allai m'asseoir au bord d'une haie, sur le magnifique coteau de Chambéry, et après avoir, hélas ! lu encore une fois dans ce petit livre, je le jetai au loin dans une vigne, où je ne sais ce qu'il est devenu. « Si ton œil droit te fait broncher, &ct. »

1816 Mes reliques, très-nombreuses de cette époque, contiennent des comptes-rendus de quelques nouvelles assemblées que nous avions formées, mes amis et moi, pour notre édification mutuelle. Nous eûmes pendant quelque temps une soirée du jeudi. Une autre de ces associations ne compta, pendant quelque temps, que quatre membres : c'étaient M. Galland, qui partit peu après pour Berne, où il était nommé pasteur français, et plus tard pour Paris, où il dirigea pendant quelque temps la maison des missions ; M. Coulin, plus tard chapelain de

l'hopital, M. Guers et moi. Je lis dans mon journal, à la 1816
date du 13 février : « Aujourd'hui, comme les jours pré-
» cédents, nous étions fort découragés. Guers surtout
» était au désespoir. Moi j'avais repris quelque courage,
» dans cette pensée que nous ne devons pas désespérer
» lorsque nous ne retirons pas tout de suite de nos
» efforts et de nos travaux, les fruits que nous pour-
» rions désirer...

» Mercredi, 14 février. — Aujourd'hui j'ai exposé à
» mes frères le changement qui s'était passé depuis deux
» jours au dedans de moi, savoir : qu'après avoir tant
» crié à la pratique et à la recherche des vertus chré-
» tiennes, j'ai senti ces jours le vide où cela me laissait,
» et la fatigue d'un effort continuel qui n'était pas sou-
» tenu par un entraînement du cœur.... Ces messieurs
» ont trouvé que je me jetais dans l'autre extrême : j'ai
» répliqué : ils se sont fâchés : nous avons fait du
» galimatias : l'un d'eux m'a dit qu'il fallait regarder à
» sa vie passée, et a eu l'air de faire des allusions. Mais,
» mon Dieu, je veux te chercher avant tout, &ct. »

J'ai déjà dit qu'à cette époque, et pendant plusieurs années, j'eus le caractère peut-être encore plus déplaisant qu'à cette heure-ci; on me le témoignait de temps à autre. Mon ami Galland, qui était bien aussi quelquefois un peu bilieux de son côté, sautait en l'air à mes irrégularités et aux légèretés dont j'entremêlais mes grandes idées : il nous quitta bientôt. M. Guers vivait dans l'humilité des âmes qui passent par l'angoisse. On sait que dans le *Voyage du chrétien* (ou de la *chrétienne*), de Bunian, l'*Angoissé* (1) passe sans la moindre difficulté à travers la *Vallée d'humilité*, où tous les autres bronchent

(1) On dit que ce mot n'est pas français. Quand l'académie nous en donnera un qui le remplace, je le substituerai à celui-ci avec empressement. En attendant je le garde.

1816 à chaque pas. Mon ami Guers était alors dans ce cas. Il m'a rappelé plus tard qu'un jour où il retombait dans le récit de ses tristesses, je lui dis avec une brusquerie théologique : « Ah bah ! tu es toujours sous la loi ! » — Il a ajouté que cette parole lui fut utile. C'était un abrégé un peu rude de l'épître aux Galates.

Quelque temps après, notre petite société comptait sept membres, et parfois « une grande grâce était sur nous; » tout cela encore avant l'arrivée d'aucun étranger: remarque importante.

Cependant il en vint un à ce moment; et son souvenir nous sera toujours en bénédiction. C'était un méthodiste calviniste, nommé Wilcox, industriel anglais. Il avait des principes fort élevés et beaucoup de cœur : nous le fréquentions en grand secret. Oh ! les douces heures dérobées que nous passions là, comme dans une sainte conjuration!

Sa doctrine tombait sur un terrain si bien préparé qu'il faillit obtenir plus qu'il ne voulait. Nous songions, moi du moins, à tout quitter absolument, perspective d'une vocation, famille, patrie et avenir de ce monde, pour aller, je ne sais où, prêcher l'évangile. M. Wilcox fut effrayé des conséquences qu'aurait pour lui une pareille résolution, qui l'aurait fait regarder comme un embaucheur, et il nous calma. Le cher Gonthier, mort peu après, faisait alors partie de notre petite confrérie : décidément le feu était déjà allumé.

Et cependant, chez moi, toujours le même mélange de vie religieuse et de vie mondaine: tout en rêvant la sainteté chrétienne, je lisais, non seulement Schiller, mais Gœthe, Wieland, Voss et autres. Je dois pourtant ajouter que j'avais alors, outre mon goût pour la littérature allemande, une raison particulière et légitime de m'appliquer à cette étude. La place de professeur de

langue allemande était vacante au collége ; et j'étais sans 1816
vocation aucune. J'essayai donc de me présenter. J'avais pour compétiteur un Allemand, homme instruit, M. Ruffer, avec qui je me trouvais alors en relation, l'auteur de la grammaire qui porte son nom, et d'après laquelle, chose singulière ! je viens, trente-cinq ans plus tard, d'enseigner l'allemand au gymnase de Neuchâtel ! Mais, avec cette présomption, plus superficielle, il est vrai, qu'orgueilleuse que j'ai déjà confessée, et sans me faire une idée suffisante de tout ce qu'exige la véritable connaissance d'une langue, je me mis avec lui sur les rangs. On comprend que je ne l'emportai pas. Mais je reçus pourtant à cette occasion, du recteur de l'académie, une lettre fort encourageante.

Je viens de parler de présomption : je demande la permission de revenir en deux mots sur ce genre de péché, dont je me suis rendu coupable plus d'une fois en ma vie. Je crois qu'il faut, pour être juste, convenir que ce défaut a ses variétés, et qu'il n'est pas toujours le fruit de l'orgueil ; il peut provenir d'imprudence et d'une simplicité mal éclairée : je crois qu'il a eu, en outre, chez moi encore une autre source : plein d'aversion pour la prétention et pour la fausse profondeur, il est probable que cette disposition m'aura fait pencher vers la légèreté. Mais je conviens que le droit chemin est entre deux : s'il est vrai que la vraie philosophie se moque de la philosophie, il est vrai aussi qu'il ne suffit pourtant pas de manquer de philosophie pour en avoir.

Quant à la religion, pour combler la bigarrure de mes idées d'alors, je lisais avec délices, à côté de bien des mauvais ouvrages, les excellents sermons de Nardin, de ce Nardin que je respecte encore profondément. Précieux et vénérable Nardin !

Nous nous exercions aussi quelquefois à l'improvisation,

1816 ou plutôt nous tâchions de nous y exercer. Mais nous ne savions pas nous y prendre, et nous suivions la méthode qu'on suit, je crois partout, avec les pauvres étudiants en théologie, pour leur apprendre à prêcher. Au lieu de les faire prêcher réellement, en commençant par des instructions toutes simples données à des enfants, puis en montant à des auditoires de plus en plus considérables, on leur fait composer des sermons en l'air, des sermons sur le papier, qu'il faut ensuite réciter devant des professeurs et des juges auxquels le jeune orateur se gardera bien de s'adresser réellement! C'est ainsi que nous essayions à cette époque d'improviser en chambre sans auditeurs... Oh! les folies des hommes! mensonge dans l'église, mensonge dans l'état, mensonge dans la littérature et dans les beaux-arts; partout le mensonge, le faux, le tendu, le pompeux, le boursouflé, le prétentieux, le manque de vérité et de simplicité!...

C'est encore vers cette époque, si douce par ses souvenirs, que nous chantions, mes amis Guers, Coulin, Gonthier et moi, entre autres beaux cantiques, celui qui commence ainsi:

Cœurs qui savez aimer,
Donnez toutes vos flammes
A l'époux de vos âmes,
Lui seul peut les charmer!

On voit que nous ne marchions pas alors par voie de concordances, de dictionnaires et de commentaires.

Au milieu de tout cela je continuais de chercher, comme il était bien naturel, une place de pasteur; et enfin il s'en présenta une, mais bien loin; c'était celle de Frédéricia, en Danemark, qu'ont occupée plus tard, sur mon refus, d'abord le pasteur Coulin, puis ensuite le digne pasteur Rieu, mort au poste peu de temps après son

entrée en fonctions ! Peut-être que la même contagion 1816
qui l'a enlevé m'aurait aussi atteint ; en tout cas c'était une toute autre destinée qui se fût ouverte devant moi. Nous avons donc en ce moment de ma vie un exemple de plus de cette vérité, que de grandes décisions se cachent souvent sous des formes bien petites : car c'était le oui ou le non pour cette place qui allait déterminer toute ma vie future : et on ne devinerait pas d'où dépendit ce oui ou ce non ? — De deux billets portant ces mêmes deux mots, et que je jetai sur la table pour être tirés au sort ! — Qu'on s'épargne ici des déclamations sur l'usage du sort : je ne le défends nullement comme mesure ordinaire ; je n'en ai usé que trois ou quatre fois en ma vie, et lorsque tout se balançait tellement que je ne savais absolument à quoi me décider : j'en citerai bientôt un autre exemple, qu'on trouvera remarquable, j'ose en répondre d'avance. — Or, dans la circonstance dont il s'agit, j'éprouvais un besoin si naturel de trouver une vocation régulière et pieuse en même temps, que cette place de Danemark, faute d'autre, m'attirait puissamment, comme elle attirait aussi ma femme, sans l'assentiment de laquelle je n'ai jamais voulu prendre une grande résolution. — D'un autre côté, nous étions, elle et moi, encore bien jeunes ; nous n'avions jamais quitté notre pays ; les communications étaient alors bien plus difficiles que de nos jours ; et une place en Danemark m'apparaissait à cette époque aussi lointaine, que me semblerait aujourd'hui un poste à Archangel. Notre cœur s'épouvantait de cette distance ! — C'est dans l'incertitude complète où nous étions entre ces diverses considérations que j'eus recours au sort ; non pour savoir si je devais accepter la place ou la refuser (j'étais presque résolu à l'accepter), mais seulement pour savoir si je devais donner mon oui ce jour-là, ou différer de huit jours. — Le sort fut pour

1816 l'attente ; et dans les huit jours je me décidai pour le refus ! — Dieu me préparait une tout autre carrière.

Pendant les quelques mois qui s'écoulèrent avant que se présentât le poste de Moutiers-Grand-Val, qui devint le mien, je continuai à faire quelques prières dans les temples, à me réunir de temps à autre avec les amis que j'ai nommés, puis à jouir des premiers développements de mon petit aîné : tout cela au milieu d'une pauvreté extrême ; de sorte que nous entrions ainsi insensiblement dans ce mélange de vives joies et de vives douleurs auxquelles m'appelaient également et mon caractère et mon penchant, et les desseins de Dieu sur moi ; état qui dura dans son intensité, pendant près de vingt ans.

La place de pasteur français à Berne, dont j'ai parlé plus haut, venait de se présenter. J'y aurais eu pour collègue un ancien ami de Neuwied, qui s'y trouve encore au moment où j'écris ces lignes ; mais apprenant que mon ami, M. Galland, se mettait sur les rangs pour ce poste, je ne voulus pas lui faire concurrence.

Peu après, un vieux pasteur aveugle de Moutiers-Grand-Val (canton de Berne, près de Delémont), demanda un suffragant en lui offrant une paie beaucoup plus forte que celle qu'on donne habituellement à des suffragants, c'est-à-dire 1250 fr., et une petite maisonnette indépendante, de six pièces, avec un jardin. Qu'on se rappelle que j'étais depuis un an dans la triste position d'un jeune père de famille sans vocation : qu'on joigne à ce fait l'idéal dont la jeunesse revêt toutes choses : et l'on comprendra que c'était le paradis terrestre qui s'ouvrait devant nous ! Nous nous décidâmes, ma femme et moi, avec de vrais transports de joie.

C'est à l'occasion de ce départ, comme le dit M. Guers dans sa vie de Pyt (p. 14), qu'eut lieu ce repas des douze, ainsi appelé à cause du nombre des convives. Il se fit

chez notre frère Gonthier, élève de la faculté théologique 1816
de Genève, mais qui différait encore d'embrasser la carrière ecclésiastique, et qui en fut empêché bientôt après par la mort. Je me trouvai là avec MM. Guers, Pyt, Porchat, Bailli, Lhuiller, Wilcox, un frère Coulin (non pas le pasteur) et quelques autres dont je n'ai pas retenu les noms. — Ne nous lassons pas de remarquer à quel point le réveil était déjà avancé avant que parussent, dans nos murs ou dans ses rangs, aucune des personnes auxquelles on l'a quelquefois attribué. Les faits sont évidents.

Je ne terminerai pas ce qui concerne cette époque de ma vie sans citer un trait qui la marque d'une vive empreinte, et qui n'est pas étranger à l'histoire générale du réveil.

On a vu comme j'aimais mon père. Cet homme si conciliant et si doux, poussait quelquefois ces qualités jusqu'à la faiblesse; et déjà, depuis un an, les premiers mouvements du réveil lui paraissaient un peu bruyants. Il voulait nous retenir : je voulais aller en avant : nous lui faisions de la peine ; et il en revenait toujours à nous prêcher le ménagement. C'est dans ces dispositions que, peu avant mon départ, il vint un jour me faire une de ses douces visites, et me recommander la prudence. — Il ne faudra pas, me dit-il, avec son expression favorite, — « il ne faudra pas casser les vitres... »

— « Je les casserai toutes ! » —

Telle fut ma réponse superbe et brutale;... puis il y eut un moment de silence. — Je ne sais comment nous renouâmes.

Père chéri ! comment pourrais-je me plaindre si mes enfants étaient jamais durs avec moi, quand j'ai été tel avec toi, le plus doux des hommes !... Ma plume a peine à tracer ces lignes ; et je répands à ce souvenir touchant

1816 et sacré, quelques-unes de ces larmes que Dieu n'accorde plus que rarement à mon âge fatigué ! Cette douce créature ne répondit rien : et c'est ce silence dont le souvenir me serre le cœur chaque fois que je songe à cette scène. Heureusement qu'il était abondant en pardon. Peut-être même oublia-t-il bientôt ma rudesse; ne fut-ce qu'à raison de bien d'autres paroles d'une sauvage orthodoxie qu'il entendit de moi !

Cependant je n'en ai pas fini sur cette conversation caractéristique; car elle me paraît instructive.

On voit ce que j'en pense, et que je ne me juge pas avec ménagement. Mais maintenant que j'ai fait justice du mal, je crois que tout n'est pas dit sur ce point; et que, dans la réponse que je viens de commenter, tout n'était pas péché, tant s'en faut. Quiconque a essayé de faire fortement le bien dans ce monde, et d'y combattre vivement le mal, se sera vu harcelé de gens prudents et doux, qui lui auront dit qu'il ne fallait pas aller si fort, qu'il fallait se modérer, ou plus crûment encore, qu'il ne fallait pas se compromettre. J'ai vu cela pendant toute ma vie : j'ai vu, il n'y a que peu d'années, des hommes qui passent pour pieux, me reprocher d'avoir signalé à l'indignation publique les horreurs qu'endurent de pauvres détenus qui n'ont aucun moyen de faire connaître leurs souffrances inouïes : partout et toujours quand il a fallu agir avec énergie, j'ai entendu siffler à mes oreilles d'éternelles exhortations à la prudence et à la modération, tandis qu'il n'y a pas une voix sur mille qui vienne vous pousser au zèle et au dévouement. Or, voilà le sentiment que j'éprouvais dès l'époque où nous sommes arrivés : voilà ce que j'éprouvais parfois, même auprès de mon père bien aimé. N'est-il pas bien naturel qu'un jeune homme engagé dans une lutte brûlante, seul, ou presque seul, contre une multitude; qu'un jeune homme

qui n'a pas trop de toutes ses forces pour soutenir le 1816
combat, et qu'on vient sans cesse prendre par le bras pour le modérer, éprouve quelques mouvements d'impatience? Je dis plus encore, n'est-ce pas son devoir de repousser les appels continuels aux ménagements? Sans doute la perfection de la conduite c'est de savoir allier la charité à la force. Mais pourquoi vouloir toujours la perfection dans une de ces vertus et jamais dans l'autre? Et puis, de quel droit exige-t-on la perfection chez autrui, quand on ne l'a pas soi-même? Pourquoi surtout confondre toujours la douceur avec la charité, et dire qu'on manque de charité dès qu'on est vrai et sévère? On se rappelle le mot de Jésus à cet égard, ce mot que j'ose citer, maintenant qu'on voit dans quel sens je le cite : « Celui qui ne haït pas son père, sa mère et même sa propre vie pour l'amour de moi, n'est pas digne de moi. » Mon tort dans cette affaire, et dans tant d'autres semblables, n'a donc pas été d'être trop sévère, mais de n'avoir pas eu en même temps une charité proportionnée: aux hommes brusques il ne faut pas ôter de la force ; il faut leur donner, si on le peut, de l'onction. — Je reviens à mon histoire.

Voilà le jeune homme qui partait pour son premier poste. Voilà comment je quittais ma famille et Genève, Genève, alors encore l'ancienne Genève, avec ma femme et mon fils aîné. C'était le 19 octobre 1816.

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva.

Je ne devais y reparaître que pour y être traité de sectaire par des sociniens, et de mauvais Génevois, par un magistrat né Savoyard ; puis pour répondre à ceux qui me traitaient ainsi : « C'est toi qui es cet homme-là. » — Je parle de mon procès de 1826, qui eut lieu dix ans plus tard.

LIVRE III.

DÉPART POUR MOUTIERS-GRAND-VAL. — PREMIERS TEMPS DE MON MINISTÈRE DANS CET ENDROIT.

OCTOBRE 1816 A DÉCEMBRE 1818 (26 A 28 ANS.)

Adieux à mon père. — Connaissance unique à Neuchâtel. — M. Gibolet à Bienne. — *Arrivée à Moutiers*. — Nous souffrons de la disette. — *Grand idéal*. — Je visite trop les malades ! — Matthison et Gœthe. Impiété de ce dernier. — Tiraillement entre la littérature et la piété. — *La famille du préfet* (grand-bailli), de Rodt et de Graffenried. — Visite à Mme de Krudener. — Missionnaires élégants. — Idéal et tristesses. — Doutes. — *Imitation de J.-C.* Jugement sur ce livre.— *Tersteegen*.— Encore sur l'improvisation.— *Education vicieuse des étudiants en théologie*. — Tentative du Darbysme à cet égard. — *Gobat*, mon catéchumène.

1816 Que les voyages sont plus faciles et moins coûteux maintenant qu'il y a trente ans ! Nous partîmes de Genève le samedi, 19 octobre, par ces lentes voitures demi-publiques, qu'on trouvait dans les auberges, qui mentaient tous les jours aux voyageurs sur les heures de départ et d'arrivée, et qui employaient une journée entière à faire les onze lieues qui séparent Genève de Lausanne. On donnait à manger aux chevaux à Nyon ; les cochers dînaient pendant trois heures à Rolles : et on s'arrêtait de nouveau à Morges : c'était le beau temps des chevaux et des cochers.

Nous fûmes accompagnés à notre départ par mon

bien-aimé père; et puis nous trouvâmes à Lausanne un 1816
vieux pasteur de nos amis : il était avec nous au moment où je quittai mon père. Je me le rappelle par la dureté, bien intentionnée sans doute, mais malentendue et contre nature, avec laquelle il coupa court à nos adieux. Nous étions le dimanche soir ensemble, lui, mon père, ma femme, mon enfant et moi, sur la terrasse de la cathédrale. Mon père devait retourner le lendemain à Genève, et moi partir pour Neufchâtel. Il fallait donc se quitter; mais la séparation était inexprimablement cruelle pour nos cœurs : nous hésitions à nous dire adieu, quand tout-à-coup notre ami me sépare de mon père; sans que j'aie, je crois, pu l'embrasser ! C'était horrible; ce fut un de ces noirs serrements de cœur, comme j'en ai, hélas ! éprouvé tant d'autres depuis lors ! Notre ami n'était pas marié; il ne savait ce que c'est qu'un père; mais il aurait pu savoir ce que c'est qu'un fils !

Nous allâmes nous coucher dans notre petite auberge; puis, en pleine nuit, vers trois heures et demie, il fallut se lever pour partir par la diligence. Cette paisible diligence faisait alors en quinze heures le trajet de Lausanne à Neufchâtel, qu'on fait maintenant en six. Elle détournait flegmatiquement par Cossonnay, Lassarraz, Orbe et Yverdun, enrayant à chaque descente, mangeant et buvant à chaque étape; puis, en compensation, elle faisait payer quinze francs pour la journée; juste ce que l'on paie maintenant pour faire tout le trajet de Genève à Neufchâtel en douze heures, sans dépenses d'auberge ! Ces dépenses m'étaient alors bien pénibles; car si la pauvreté a ses jouissances, elle ajoute aussi beaucoup aux peines de cette vie. Je commençais à l'éprouver de plus en plus.

Nous ne pouvons cependant nous rappeler, ma femme et moi, sans douceur, combien notre lever, si pénible,

1816 de ce jour-là, fut adouci par la gaîté de notre petit Augustin, qui n'avait alors que quinze mois; il put nous faire sourire dans notre douleur. Quelle fleur qu'un enfant!

A Neufchâtel où j'ai trouvé plus tard tant d'amis, nous n'avions alors qu'une seule connaissance, un petit homme d'une tournure ridicule, chantre, je crois, et doué d'une puissante voix ; nous avions eu son fils en pension chez nous. Quel trésor Dieu me fit cependant trouver, je ne dis pas en cet homme, mais chez lui ! J'ai dit combien j'aimais les sermons de Nardin : mais non, je n'ai pu le dire dignement : Nardin était alors la joie de mon cœur; et je lui conserverai toujours un profond et reconnaissant respect. Or mon père, qui appréciait pourtant bien moins que moi ses sermons, avait désiré les garder : et je crus lui devoir faire ce sacrifice, parce que je pensais dès lors que le sacrifice qu'on fait à Dieu d'une grande jouissance, même religieuse, je dis d'une jouissance et non d'un devoir, est plus profitable et plus agréable à Dieu que cette jouissance elle-même. Mais c'était pour moi une privation extrême. Jugez donc de mon bonheur, lorsque faisant incidentellement mention de cet ouvrage chez l'ami dont je viens de parler, il me dit qu'il avait au grenier deux volumes de ces sermons (son édition en avait quatre); et qu'il me les donnait volontiers! Ce fut un des bonheurs de ma vie, quoique, par une de ces singulières faiblesses de la nature humaine, la différence du format et du caractère ôtât à mon plaisir une partie de sa vivacité.

Vu l'imperfection des communications de l'époque, et sûrement aussi parce que nous avions été mal informés, nous passâmes par Berne pour nous rendre à Moutier. Je laissai un moment ma femme à l'auberge; et je sortis pour chercher mes amis, MM. les pasteurs Schaffter et Galland. Je me rappelle avoir eu, dans ces rues, le sen-

timent le plus écrasant que j'aie jamais éprouvé de ce 1816
que c'était qu'un complet renoncement au monde. Aspirant en mon cœur à ce renoncement, me trouvant jeté au milieu d'une ville étrangère après avoir quitté tout ce que j'aimais à Genève, sans avoir encore rencontré de nouveaux objets d'affection, seul au milieu d'êtres qui ne me connaissaient pas même... Non, je ne puis décrire cet affreux moment!

Je ne me rappelle plus les détails de ce court séjour à Berne; je sais seulement que nous passâmes quelques heures avec notre ami, M. Galland, probablement aussi avec son collègue; puis nous repartîmes au bout de trois ou quatre jours, pour Moutiers-Grand-Val, en passant par Bienne.

Là nous trouvâmes de nouveau un personnage singulier; c'était le doyen du chapitre de ces contrées; très semblable à notre unique connaissance de Neufchâtel, petit homme à grosse voix et à grosse tête, et — orthodoxe à ce qu'il me parut..... Mais j'avais besoin de trouver quelque être aimant et aimable; et, quoique bien éloigné de me croire vivement pieux, j'avais pourtant faim et soif de rencontrer des hommes qui le fussent: je dois avouer que je ne vis pas précisément dans mon doyen ce que je cherchais. Comme je lui parlais de tant d'ecclésiastiques qui n'étaient pas animés de l'esprit de leur vocation et qui ne prêchaient pas l'évangile: — « Ha! me dit-il, de sa puissante voix, et roulant les *r*, » il n'y a qu'à les prendre par la paie; nous leur ferons » bien prêcher Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, ces » *cottiens-là.* » (C'est ainsi qu'il prononçait le mot coquins)! — Vis-à-vis de l'idéal dans lequel je passais ces quelques années, on comprend qu'un pareil style me serrât le cœur, mon cœur hélas déjà si serré!

Nous arrivâmes à Moutiers dans l'après-midi du 28

1816 et 1817 octobre, après avoir fait, par un beau jour, la montée ravissante de Bienne à Tavannes, qui nous jeta, pauvres jeunes gens, dans l'idylle ecclésiastique et dans l'enivrement. Le curieux passage de Court à Moutiers, ajouta encore au romanesque de nos impressions.

Mon constituant (1), vieux pasteur, affligé de cécité et malade de la goutte, m'accueillit avec bonté, de même que sa famille; et nous fûmes au bout de peu de jours installés dans notre charmante petite maison.

Mais nous arrivions dans la triste année de 1816; le pain fut pendant trois mois à 75 c. la livre (5 batz). Pour une multitude de familles pauvres il y eut non-seulement disette, mais famine réelle; des centaines de personnes, dans le pays, moururent lentement d'inanition; et pour notre part nous souffrîmes très-sensiblement aussi de cette cherté excessive de toutes les subsistances. Nous avions déjà été dans une véritable pénurie en quittant Genève; et nous voilà pour la seconde fois, depuis mon mariage, dans cet état, qui dura six mois entiers.

En mars (1817) ma femme eut un second enfant, qu'elle essaya de nourrir comme elle avait fait du premier : mais elle ne le put. Elle en contracta de longues souffrances; et notre enfant, celui qui est maintenant pasteur à La Force (Dordogne) fut nourri à la bouteille, avec toutes sortes de laits, vu qu'on ne trouvait pas toujours cet aliment à son gré, même à prix d'argent.

Pendant ces premiers six mois, plusieurs de nos paroissiens eurent la bonté de deviner notre position et de venir à notre secours : mais, après tout, nous n'eûmes pas toujours autant de pain que nous en aurions voulu ; nous n'en mangions guère qu'à déjeûner, et nos chers enfants eux-mêmes s'en ressentaient! Je me rappelle

(1) En Suisse on appelle ainsi le pasteur dont on est le suffragant.

que notre pauvre petit aîné, alors âgé de 18 à 20 mois, 1816
allait quelquefois découvrir des marmites à l'écart pour et
y voler quelques pommes de terre bouillies, toutes 1817
froides.

Sous le rapport moral et intellectuel (je ne dis pas encore théologique) ma vie devenait toujours plus romanesque : on me pardonnera, je l'espère, l'emploi que je fais de cette expression : elle est nécessaire. Je me trouvais alors au plus fort de cette disposition, comme au plus haut degré de l'idéal que je me faisais du christianisme ; et toute ma prédication s'en ressentait. Ma paroisse, composée de 1700 âmes, en renfermait quelques-unes de vraiment pieuses, et en particulier quelques hommes en rapport avec l'église des Frères. Je le savais bien : et pourtant je m'oubliai un jour en chaire jusqu'à dire que je ne connaissais pas dans ma paroisse un seul chrétien. Ajoutez que j'avais devant moi, en parlant ainsi, le préfet du lieu (grand bailli), véritable homme de bien, et sa femme, grand caractère, peu avancée peut-être, comme tout le monde l'était alors, dans la vérité évangélique, mais qui était loin d'être irréligieuse. — L'un des Frères moraves dont je parlais tout à l'heure me dit, quelques jours après, qu'il avait trouvé le propos « un peu sévère. »

En même temps j'étais loin de vivre tout entier dans des principes si élevés ; et c'est surtout à cette époque que je sentais l'existence prononcée de ces deux hommes qui se disputent l'âme du chrétien, quand Dieu n'a pas envahi le cœur en son entier. J'ai déjà reconnu que quelques personnes ne conçoivent pas bien ce combat des deux natures. Mais j'ai répondu à leurs scrupules ; et pour achever de le faire, je ne dirai pas que je les attends dans quelques mois, ou dans quelques jours, ni au grand jour où tous les secrets des cœurs seront

1816 et 1817 dévoilés : je souhaiterais seulement à ces personnes de bien rentrer en elles-mêmes, et de se souvenir de tel jour de leur vie passée qui leur inspirerait peut-être des sentiments bien plus humbles.

Quoi qu'il en soit, je sais que pour ce qui me regarde, je vivais alors sensiblement de deux vies, bien différentes. Grâces à Dieu les hommes n'accusaient aucune partie de ma conduite : au contraire, j'étais taxé d'exagérer, en certains points, l'idée du devoir : pourra-t-on croire, par exemple, que mon vieux constituant ait osé me reprocher, et directement, que je visitais trop les malades ? Il donnait pour motif de ses reproches que cela ôtait à la visite de sa solennité ! O solennité ! Triomphe du sacerdoce ! Ver rongeur de la piété !

Mais la double vie contradictoire n'en était pas moins là. J'avais laissé, il est vrai, dans des caisses à Genève toute ma littérature profane, que je finis même par vendre tout entière, deux ans après.... Mais, outre celle que renfermaient mon cœur et ma mémoire, j'en retrouvais ici chez autrui ! Le pasteur avait une très-grande bibliothèque, où figuraient Rousseau, Voltaire et autres auteurs semblables. D'un autre côté la grande baillive, puis le précepteur de ses enfants, me faisaient connaître des œuvres de la littérature allemande qui m'ouvraient un monde nouveau. C'est alors que j'appris à connaître Matthisson, ce payen mélancolique, qui avait été lié avec Charles Bonnet et M. de Bonstetten, charmant écrivain, jamais immoral, mais qui empoisonnait mon cœur par son sentimentalisme sans piété.

Je relisais aussi Gœthe. Et je profiterai de cette occasion pour dire ce que je pense de cet homme. Je tombai alors, pour la première fois, sur son *Wilhelm Meister*. Sauf l'admirable morceau *Kennst du das Land*, où l'on trouve, comme dans une foule de ses petites pièces, la

touche d'un écrivain de premier ordre, l'ensemble de 1816
l'ouvrage me parut singulièrement vulgaire. J'en dis et
autant de *Gœtz de Berlichingen*. *Werther* me plut da- 1817
vantage. Mais en fin de compte, et sans excepter ce détestable *Faust*, où Gœthe s'est dépeint lui-même, je ne connais pas, de cet auteur, une seule grande production qui me semble mériter de passer à la postérité. C'est là encore un des cas, on le voit, où je ne me mets pas à genoux devant la procession du public.

Quant au caractère moral de Gœthe, je me fais un devoir de dire hautement qu'il m'inspire une profonde aversion. — J'ai vu quelques gens de bien, même quelques hommes pieux, qui trouvaient ce jugement un peu sévère; mais j'ai vu aussi, et à ma grande surprise, que ces hommes, et dans ce nombre des hommes de lettres allemands, ne connaissaient pas, ou avaient entièrement perdu de vue quelques-uns des plus mauvais morceaux de cet auteur. Quand je les ai montrés on a été surpris; puis on a essayé de donner aux paroles un sens moins odieux que leur sens évident. Il vaut la peine de vider cette question; et j'en prends pour juges tous mes lecteurs. Ne craignez pas que je fasse de citations immorales : je ne signalerai que de l'impiété. Je prends dans les épigrammes datées de Venise.

N° 67. Vieles kann ich ertragen. Die meisten beschwerlichen Dinge
Duld' ich mit Muth, wie es *ein* Gott mir gebeut.
Wenige sind mir jedoch wie Gift und Schlange zuwider;
Viere : Rauch des Tabaks, Wanzen, und Knoblauch, und †.

C'est-à-dire :

« Il y a beaucoup de choses que je sais souffrir. J'endure la plupart » des ennuis avec patience, comme *un* Dieu me l'ordonne. Mais il y en » a quatre que je déteste à l'égal du poison et du serpent : la fumée » du tabac, les punaises, l'ail et la †. »

On a voulu dire que, par la croix, Gœthe entendait

1816 et 1817 peut-être ici les épreuves, les contrariétés : mais ce n'est pas admissible. Il vient de dire, au contraire, qu'il y a beaucoup de choses qu'il sait supporter ; et il n'énumère que quatre objets spéciaux qu'il déteste : ce n'est donc pas l'épreuve prise dans son sens général qu'il a en vue dans son dernier mot. D'ailleurs que signifierait cette petite croix au lieu du mot même, si Gœthe n'avait voulu exprimer qu'une idée tout ordinaire ?

Les passages suivants, comme une foule d'autres que je ne cite pas, expriment de même une impiété haineuse et moqueuse envers l'évangile, plus profonde encore que celle de Voltaire.

N° 48. Bœecke zur Linken mit euch !
So ordnet künftig der Richter :
Und ihr, Schaefchen, ihr sollt ruhig zur Rechten mir stehn !..
Wohl ! Doch eines ist noch von ihm zu hoffen : dann sagt er :
Seyd Vernünftige, mir grad gegenüber gestellt.

« Boucs, retirez-vous à ma gauche ! » Ainsi parlera un jour le juge suprême. « Et vous, brebis, placez-vous tranquillement à ma droite ! » — Bien. Mais nous espérons qu'il dira ensuite encore : « Et vous, gens » de bon sens, placez-vous droit vis-à-vis de moi. »

C'est-à-dire, selon Gœthe, que les brebis ne sont que des imbéciles ; et que ce que Gœthe appelle les gens de bon sens, les gens d'esprit comme lui, ne seront jamais classés parmi les méchants !

Plus qu'un passage :

N° 52. Ieglichen Schwaermer schlagt mir ans Kreutz im dreyssigsten Jahre.
Kennt er nur einmal dit Welt, wird der Betrogene der Schelm.

« Clouez-moi à la croix tout fanatique dans sa trentième année ! Car » une fois qu'il connaîtra le monde, celui qui n'est encore qu'une dupe » deviendra un fripon. »

Je pense qu'en voilà assez pour juger cet auteur ; et qu'il n'y a pas même besoin d'être pieux pour sentir la grossièreté d'un homme qui ne sait pas apprécier ce qu'il

y a de beau et de grand dans l'évangile et dans le ca- 1816
ractère de Jésus, même au simple point de vue humain. et

Du reste, on s'explique cet abaissement du sentiment 1817
moral chez Gœthe, quand on le voit dans la même collection d'où j'ai tiré mes citations, et en plusieurs autres endroits de ses ouvrages, se plaire à célébrer le libertinage de la plus basse espèce, les plaisirs des caves et des mauvais lieux, comme un homme qui les a étudiés sur place.

Seulement on est surpris, après cela, de voir Jung Stilling, évidemment homme pieux, trouver du plaisir à la société de cet écrivain, comme à celle des autres encyclopédistes de la cour de Weimar; c'était le relâchement du temps! Il faut du courage pour fuir la société des gens d'esprit, quand ces gens manquent de piété : mais ce courage nous devrions toujours l'avoir.

Je ne l'avais pas toujours moi-même quant à leurs livres, comme on vient de le voir; je restais partagé. Rien ne donne une idée plus juste du cahos de mes sentiments d'alors, qu'un petit cahier que je m'étais fait à cette époque et que je possède encore, où j'inscrivais pêle-mêle tout ce que j'aimais particulièrement en fait de littérature, religieuse ou profane, bonne pour le fond et mauvaise pour la forme, ou l'inverse, en français ou en allemand; car j'avais, pour le moment, fait le sacrifice du latin et du grec.

Voici quelques morceaux tirés de ce recueil, à peu près dans l'ordre où ils se suivent :

Marcher en la présence
De Dieu, notre Sauveur,
Toujours d'intelligence
Avec le Rédempteur,
Ne chercher qu'à lui plaire
Dans tout ce que l'on fait,
C'est le ciel sur la terre,
C'est le bonheur parfait.

1816 et 1817

Nur wo der Kindheit Rosenpfade daemmern,
Und im Dunkel des Todes wohnt der Friede:
Darum dehnt mit strebenden Fluegel Psyche
Aengstlich den Schleier, &ct.

A qui regardes-tu, — O Dieu suprême
Quel est le cœur élu — Que ton cœur aime?
Ah! c'est le cœur brisé — De repentance
C'est un esprit froissé — Par ta souffrance!

Die Nachtigall klagt bang im Bluethenschatten,
Wie um den Liebling die verlass'ne Braut;
Der Abendstern blickt auf die Veilchenmatten
Blass, wie der Schmerz auf Sarkophage schaut.
Ein Trauerflor scheint laengs dem See zu wallen;
Der Felsen Hoerner bleicht ein falbes Licht,
Wie Vollmondglanz in dunkle Klosterhallen
Durch truebe Scheiben bricht.

Le suivre pas à pas — L'aimer lui plaire
Ce doit-être ici-bas — Ma seule affaire.
Ainsi rempli d'amour, — Vivant de grâce,
J'attendrai l'heureux jour. — De voir sa face.

Je trouve encore dans ce recueil quelques vers d'un ami de l'époque, nommé Ganz, longtemps prédicateur puissant de l'évangile pour les masses, mais qui s'est de bonne heure retiré dans une complète solitude, après avoir embrassé les principes de Madame Guyon. En voici les premières lignes :

Matt von meiner Pilgerreise
Steh' ieh thraenend am Jordan;
O reich mir doch neue Speise,
Neu Getraid aus Canaan!

On peut voir quelques morceaux de plus de ce petit recueil dans le *Supplément*.

Quoique ma nouvelle paroisse renfermât, en sa qualité de chef-lieu d'un bailliage, un bon nombre de personnes instruites et de bonne compagnie, c'est, comme on peut s'y attendre, au château du bailli que je rencontrais au plus haut degré ce genre de société. Sa

femme surtout, hélas! qui mourut dans la force de l'âge, 1816
avant que j'eusse quitté Moutiers, sa femme, qui n'avait et
encore jamais vécu que dans la grande société de Berne, 1817
enthousiaste elle-même, était surprise — elle me le disait assez — de trouver chez le jeune pasteur du village dans lequel elle était condamnée à vivre, un être qui la dépassait encore en idéal : et je puis d'autant plus librement parler de nos rapports qui devinrent journaliers, que, quoique cette dame fût parfaitement affectueuse et aimable avec moi, c'était uniquement l'intelligence et la littérature qui nous rapprochaient.

Je ne dois pas oublier, au nombre des relations que je formai à Moutiers, celle de la sœur de cette même dame, dont je ne puis dire tout le bien que je voudrais, puisqu'elle est encore vivante. Elle vint, peu de mois après mon arrivée, demeurer au château chez sa sœur. Bien que douée d'un esprit juste, elle apportait, en religion, le fond des idées allemandes qui avaient cours à cette époque, des idées fausses sur la charité, mêlées de quelque chose de puéril dans la manière de considérer l'évangile, et de rêvasseries poétiques; un peu dans le genre de ce que Lamartine nous a donné en France. On conçoit que nous eûmes des lances à rompre ensemble. Mais avec sa vive intelligence et avec un cœur droit, cette personne ne pouvait manquer de se déclarer pour l'évangile : chaque pouce de terrain m'était disputé; mais nous avancions tous les jours d'un pas : puis il m'est arrivé là, comme avec la plupart de ceux que j'ai été appelé à instruire, que l'élève a dépassé le maître. Que de fois je me comparais alors à un aveugle qui porte une lanterne : il éclaire les autres et ne voit pas clair lui-même!

Les deux précepteurs qui se succédèrent dans la maison de M. le bailli, et qui tous deux sont actuellement pasteurs

1816 et 1817 dans le canton de Berne, passèrent également, si j'ose m'exprimer ainsi, par les mains de la même personne, et en vinrent, malgré leurs projets anticipés de résistance, à une foi plus ou moins prononcée. Arrivée à l'évangile par la discussion, elle soumettait les autres par la discussion.

Au nombre des enfants du bailli était le cher pasteur de Rodt (je n'ai aucune raison de cacher les noms quand ils viennent si naturellement), qui conduit depuis plusieurs années avec tant de paix et de piété une petite église indépendante à Berne, et qui rédige le *Christ* de cette ville, feuille qui est aux contrées allemandes ce qu'est à la Suisse française la Feuille religieuse; puis son digne frère, le missionnaire de Rodt, mort dans le Bengale, après avoir servi son maître pendant un court ministère avec une fidélité distinguée : — et enfin une bonne jeune fille, également pieuse, actuellement mariée avec une homme qui travaille activement à l'œuvre de Dieu dans sa patrie. Comme tout se prépare de loin!

Parmi mes autres connaissances était la famille de mon cher collègue Schaffter, que j'avais vu à Neuwied, et qui était dès-lors pasteur à Berne. J'étais aussi très-lié avec le fils de mon constituant, ministre lui-même, mais qui ne pouvait alors remplacer son père parce qu'il était malade de la poitrine. Enfin je trouvai comme maître d'école, en arrivant à Moutiers, un M. Mérillat dont j'avais été écolier à Neuwied. Je n'eus aucune peine à comprendre le respect que je lui devais, malgré le changement de notre position relative; et nous n'avons soutenu que des rapports très-agréables, et parfaitement aisés.

Je trouvai en outre, en fait de connaissances, avec une joie difficile à décrire, un certain nombre d'âmes

fidèles dans les cinq ou six villages qui composaient ma paroisse. Sans répondre à l'idéal que je me faisais du chrétien, ces personnes me faisaient oublier momentanément cet idéal même, et me satisfaisaient pleinement pendant que j'étais dans leur compagnie. Plusieurs possédaient ou les sermons de Nardin ou les cantiques des Frères, ou les uns et les autres; et ainsi je me sentis, dès les premiers jours, de nouveau en famille. Ces mêmes amis m'exprimèrent aussi de leur côté la joie et la surprise qu'ils avaient éprouvées dès les premiers mots de mon sermon d'entrée. On sait que chaque école religieuse a son langage à elle, le rationalisme aussi bien que l'évangile; et qu'on s'entend de part et d'autre au premier mot. C'est ce qui m'arriva. 1816 et 1817

Le besoin pressant de communion et de vie fraternelle me porta aussi à demander à mon ancien ami, le pasteur J. Linder, de Bâle, alors placé dans un village de son canton, un petit rendez-vous, qui eut lieu effectivement pour quelques heures, peu après mon arrivée à Moutiers, dans un village situé à moitié chemin entre nos deux paroisses.

Une autre visite à laquelle me porta encore le besoin de communion religieuse, fut celle que je fis à Mme de Krudener, alors à Grenzach près de Bâle. Quels souvenirs à la fois doux et pénibles tout cela me rappelle ! Et que de peines entassées dans ce cœur déjà si travaillé! C'était en hiver. Quoique malade par suite d'anciens réfroidissements, je partais à pied; par économie, car on se rappelle la famine de l'époque. Les routes étaient couvertes d'une neige fondante. Soit lassitude, soit maladie, je ne poussai le premier jour que jusqu'à Delémont, à trois lieues de Moutiers. Là, je sentis que je ne pourrais achever mon voyage à pied. Je m'enquis donc d'une voiture; mais je ne trouvai en ce genre que la charrette

1816 et 1817 d'un roulier à moitié couverte : il devait partir le lendemain ou plutôt cette nuit même, vers quatre heures. Il eut assez peu de conscience pour me demander six francs jusqu'à Bâle ; il fallut en passer par là, quoique une bonne diligence ne m'eût guère coûté davantage ! Je lui demandai permission de rester chez lui la nuit dans un coin, sans y prendre un lit ; et il m'accorda de m'asseoir sur un de ces grands poëles à degrés, où je réchauffai mes pieds trempés d'eau de neige, et pus dormir un peu. Le matin, comme on lui servait une grande tasse de café au lait, il m'invita à en prendre une aussi. Je lui dis que je ne pouvais payer ; et il me fit cadeau de ce déjeûner, qui fut pour moi un vrai festin.

Enfin j'arrivai à Bâle. Je fus reçu chez un digne ami appartenant à la société des Frères moraves de cette ville. Sainte chose que l'amour des frères, quand il sait ne pas faire acception de parti !

Je me hâtai dès le lendemain de me rendre chez Mme de Krudener, but de mon voyage. Mais quel spectacle confus se présentait là à mes yeux ! J'y retrouvais, il est vrai, mon ancien ami Empeyta ; mais la maison était dans une espèce de désordre, et portait de toute part l'empreinte de ce mélange de vrai et de faux qui caractérisa de plus en plus cette mission. C'étaient partout des vierges Marie de toutes les couleurs dans leurs petites niches, partout aussi cette sorte de chaleur factice dont j'ai parlé, et qui devait tenir lieu d'une inspiration supérieure ; enfin quelques pauvres affamés qui affluaient de tous côtés, dans cette malheureuse année, attirés par les aumônes de la prophétesse, bien plus sans doute que par sa piété. Mon cœur, avide de vérité, n'était pas pleinement satisfait de cette atmosphère. Mme de Krudener prédit il est vrai que je les suivrais un jour; mais cette prédiction a manqué, comme bien d'autres.

Je me rappelle encore, de cette visite à Bâle, un de 1816
ces petits faits qui, pour être petits, n'en sont pas et
moins caractéristiques. Le frère qui m'avait reçu chez 1817
lui m'introduisit un soir dans un de ces cercles (sociétés d'hommes), assez répandus dans cette ville, qu'on appelle des *Kaemmerle* (casino.) J'y trouvai des hommes pieux, comme je m'y attendais Mais quelle chûte pourtant pour mon idéal! On y fumait! Puis, un moment après, encore un autre serrement de cœur. On me montra des portraits de missionnaires, mais vêtus proprement et comme d'autres hommes, en cravattes blanches et en habits noirs!... Vous souriez lecteur! mais j'étais bien sérieux. Je ne rêvais alors que renoncement complet au monde et imitation parfaite de Jésus-Christ, dans sa pauvreté comme dans tout le reste; et à ce moment encore je voudrais bien en être là! Or, je ne trouvais, dans tout ce que je voyais autour de moi, que l'état tranquille, mais un peu ordinaire, de gens convertis depuis longtemps et qui ne songent pas à réveil... Je secouai la tête en silence; et je redis en moi-même, avec tristesse, ces vers que j'avais appris à Moutiers.

Wo bist du, mein gelobtes Land,
Gesucht, geahnt, und nie gekannt? &ct. (1)

Du reste il est juste de convenir qu'à cette époque je n'étais pas dans une assiette religieuse qui pût me faire supporter bien courageusement ce que je trouvais d'épreuves dans la vie. D'un côté quelques restes de doutes sur la certitude de l'évangile, de l'autre, en supposant l'évangile vrai, des doutes sur la part que je pouvais avoir au salut : puis, le rêve continuel d'un renoncement complet au monde, mais une pratique fort imparfaite ; tiraillement qui avait pour résultat que je ne

(1) Où es-tu, o terre promise, que je cherche, que je pressents, mais que je n'ai pu trouver encore?...

1816 et 1817 jouissais bien ni des joies de la foi, ni de celles du monde; lutte pénible qui n'a passé que lentement et par degrés insensibles, et qui même fatigue bien encore un peu mon cœur.

Chrétiens joyeux, qui m'entendez exprimer ces sentiments, ne vous prévalez pas trop de cet aveu : car j'aime pourtant mieux ma tristesse, qui, au fond est une tristesse selon Dieu, que la joie de plusieurs d'entre vous, qui est légère, et par cela même dangereuse.

Cependant il est clair que la tristesse, même selon Dieu, ne doit pas être de l'abattement; or, j'éprouvais de l'abattement : je vivais « sous la loi » : on sait que cette expression désigne l'état de celui qui se préoccupe plus de ses devoirs que de la miséricorde du Seigneur, et qui, par conséquent, vit toujours dans la crainte et connaît peu l'amour. Je luttais contre cet état, que j'avais brusquement reproché moi-même à mon ami Guers; et, pour me guérir de cette disposition, j'avais cessé, depuis quelques années déjà, de lire le livre célèbre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont j'avais fait mes délices entre 15 et 20 ans. Certains théologiens rigoureux ne l'ont pas aimé; et je crois qu'on peut, en effet, lui faire quelques reproches fondés. Sans parler de sa doctrine superstitieuse quant à la cène, par exemple, ce livre, d'ailleurs si distingué, se borne pourtant trop exclusivement au point de vue de la sanctification, et laisse trop dans l'ombre la doctrine fondamentale de la rédemption, celle du salut que Dieu accorde gratuitement au pécheur repentant, « à celui qui ne fait pas les œuvres, » selon l'expression hardie de saint Paul. Sous une forme onctueuse, c'est encore la loi qu'il nous présente, et non la grâce; or, ce n'est pas l'impératif qui gagne les cœurs, ou du moins certains cœurs.

Il est vrai que je fais là tout-à-coup une restriction qui

contrariera les théologiens systématiques, et qui justifiera 1817
de nouveau la doctrine des deux principes opposés qui règnent dans toute question. Qu'y faire cependant? Nous devons accepter la vérité en tout, et reconnaître, dans ce cas particulier, qu'il y a en effet, dans l'évangile même, un impératif qui est plein d'onction, et qui agit salutairement sur le cœur. Nous le trouvons, cet impératif si beau et si doux, dans le sermon de la montagne, comme dans plusieurs portions de l'ancien-testament, et entre autres dans ce Deutéronome, cette *répétition de la loi*, si remplie en même temps de l'idée de l'amour de Dieu. Or, il faut en convenir, l'*Imitation* de Jésus-Christ, tout en insistant particulièrement sur nos devoirs, a aussi cette onction évangélique qu'on retrouve dans les âmes pieuses de l'église romaine, quelque fausse que soit d'ailleurs la doctrine de cette église sur le prétendu mérite des œuvres. Oui, cher Pascal, oui, sœur Angélique, oui, noble Patrick, et vous tous, pieux cénobites du moyen-âge, moines de Bangor, de Yona, de Lindisfarne, Colomban, Saint-Gall, roi Alfred, armée de solitaires, qui avez vécu dans la prière et dans les pénitences, oui, vous aussi vous étiez dans la foi et dans la grâce! Vous avez cru comme nous à une rédemption; et, comme vous, nous devons rechercher la sanctification!

Mais, après tout, cette tendance-là ne m'allait pas pour le moment; et je ne lisais plus l'*Imitation*, parce que je voulais m'occuper de l'autre point de vue de l'évangile, non moins capital, non moins fondamental, c'est-à-dire de grâce et de pardon. C'était là le point de vue du réveil de Genève; c'était, comme on va le voir, celui que les Anglais étaient venus nous apporter.

Cependant Dieu, qui voulait probablement me maintenir dans l'équilibre des doctrines, me fit tomber entre les mains, à cette époque, quelques livres de « piété

1817 intérieure » que je lus avec un profond intérêt. C'était revenir par une autre porte, sauf une légère nuance, à l'*Imitation* de Jésus-Christ. Mais qu'importe, si les livres étaient bons? Et ils l'étaient; et j'en fis mon profit avec délices. J'avais lu précédemment divers auteurs mystiques, même théosophes et métaphysiques, par exemple Saint Martin, auquel M. Moulinié m'avait initié. Maintenant je me retrouvais parmi ceux qui insistent principalement sur le culte du cœur, sur le recueillement solitaire, sur le silence, même sur la passivité. L'un des meilleurs écrivains en ce genre est sans contredit *Tersteegen*, homme profondément et pratiquement pieux, l'un des auteurs religieux que j'estime le plus, encore aujourd'hui, comme écrivain et comme chrétien. Voici un fragment d'une prière qu'on trouve vers la fin de son *Kleine Kempis*, 10e édit., 1804 :

« Accepte, très-saint Père, l'offrande souverainement agréable du corps » de ton Fils que tu t'es préparé toi-même, et que tu as voulu qui fût » éternellement satisfactoire, et suffisant pour détruire tous nos péchés, » aussi bien ceux avec lesquels nous sommes nés que ceux que nous » avons commis nous-mêmes... O précieuse victime, qui t'es présentée » au Père éternel, Fils éternel comme lui, Victime véritable, vivante, » unique et parfaite... Souverain sacrificateur sans péché, qui t'es inter- » posé *une seule fois* pour ceux qui avaient mérité la mort, et qui ne » pouvaient rien offrir... Je ne désespérerai plus jamais du pardon de » mes péchés et de ma guérison, lors-même que le péché viendrait » encore me saisir : car j'ai trouvé un lieu où je puis me réfugier pour » en être lavé, un médecin pour en être guéri, &ct. »

Évidemment il ne se peut rien de plus évangélique; et la prière continue encore longtemps sur ce ton. D'un autre côté voici une autre prière qui précède immédiatement celle qu'on vient de lire, et qui sort du même cœur : je conviens que, sans contredire nullement la précédente, elle ne satisfera pas au même degré certains théologiens : mais enfin la voici : en voici du moins le titre et le commencement, presque effrayant :

Prière dans laquelle l'âme renonce à tout, *et choisit Jésus pour son seul objet.* 1817

» Seigneur Jésus-Christ, mon espérance et mon parfait asyle!... Je » renonce aujourd'hui, pour l'amour de toi, à tous les objets qui sont » dans le monde; et je désire effectuer cette résolution à l'honneur de » ton nom.

» Je renonce à tous mes amis, parents, proches et relations; à tous » ceux que j'aime et qui me sont connus.

» Je renonce à toutes villes, châteaux, villages, montagnes et vallées, » fleuves et fontaines, champs, prairies et forêts.

» Je renonce à toute parure et à tous beaux édifices; à toute musique, » chants et parfums.

» Je renonce à tous plaisirs, sociétés, festins, repas, visites, conversa- » tions, salutations, faveur, honneur et douceur de la part des hommes.

» Je renonce à tous discours légers, à tous récits, tous jeux, tout » badinage, tout rire, toute dissipation, bruit et occupations inutiles, &ct.

» Et je te choisis aujourd'hui pour mon Dieu et mon protecteur » unique, &ct. »

Je ne discuterai pas avec ceux qui trouveront cette prière exagérée : je crois que Jésus, le saint et le juste, a eu des affections particulières, et qu'un être parfaitement pur pourrait, sans péché, trouver quelque jouissance dans la plupart même des objets que présente notre monde visible. Mais qui de nous est parfaitement pur? Qui n'est pas sujet à être détourné de Dieu par son attachement à la créature? — Je reste donc, pour mon compte, plein d'admiration devant des élans, ne fût-ce que des intentions aussi prodigieuses; et je m'humilie sincèrement pour avoir souvent connu, approuvé et conçu moi-même de pareilles aspirations, sans avoir jamais eu le courage d'y conformer ma vie.

Voilà quelle était à Moutiers, après la bible, une de mes principales lectures pieuses.

Mais on ne peut toujours lire : la piété même le défend, puisqu'elle nous ordonne d'agir. A quoi donc employer le reste de son temps? Je faisais quelques visites, quelques promenades : mais comme je me refusais par principe les études de littérature et de science, il me

1817 restait de longs moments de désœuvrement. C'est pour combler quelques-uns de ces moments toujours très-cruels, que je me mis à quelques travaux moitié littéraires, moitié religieux. De ce nombre est le petit recueil bigarré dont j'ai déjà donné quelques extraits; puis un autre recueil, tout religieux, composé surtout de morceaux de Tersteegen; et enfin une nouvelle édition que je préparai alors du *Voyage du Chrétien*. Je n'en fis à Moutiers que le manuscrit, que je publiai deux ans plus tard à Colmar. Je crois que la division par chapitres et les notes que j'y ai introduites sont utiles. Cette édition a été, dès-lors, reproduite plusieurs fois.

Mais, au nombre de mes travaux, j'allais oublier de parler de mes sermons... Mes sermons! Plusieurs seront surpris de trouver ces mots dans ma bouche; et je dirai même qu'ils m'étonnent, pour ma propre part. Mais c'est pourtant un fait que j'écrivais alors mes sermons; et j'ai encore redoublé de surprise en rouvrant cette vieille collection, et en voyant ces sermons composés avec soin et même écrits très-proprement. — On s'expliquera cette surprise de l'auteur lui-même, en réfléchissant à la masse d'évènements qui se sont passés depuis, et au libre essor qu'ont pris, depuis longtemps, mes idées sur ce sujet. J'ai montré si peu de respect pour ce genre de littérature, et j'ai si peu figuré comme sermonnaire, que je conservais moi-même de mes anciens discours une idée trop défavorable. Je ne ferai aucune citation; et mes lecteurs m'en sauront sûrement gré: mais je me permets de répéter, par voie de compensation, qu'après cette inspection il m'a semblé que j'avais été, à cette époque, plus régulier et plus laborieux que je ne m'en souvenais. Il ne faut pas plus être injuste envers soi-même qu'envers d'autres.

Ainsi donc j'écrivais mes sermons. Mais, ma mémoire ayant toujours été quinteuse, et surtout rebelle au dé-

testable exercice de la mémorisation d'un discours, je 1817
me mis, dès les premières semaines, à lire mes discours; et
puis je me préparai par gradation à l'improvisation à 1818
laquelle j'aspirais, en notant sur mon cahier par un seul mot, dans le courant d'un discours écrit, une idée dont les développements étaient faciles. J'apprenais ainsi à nager au bord du fleuve; et quand j'apercevais que les forces me manquaient je reprenais terre en retournant à mon cahier.

Puisque nous y sommes, j'ajouterai quelques mots sur cette grande question de l'improvisation (v. déjà p. 42.) Mon grief contre la composition écrite, et surtout contre la mémorisation, c'est que le prédicateur qui ne s'est pas émancipé de cette servitude est obligé d'employer, en moyenne, deux jours de la semaine environ, à préparer une instruction d'une heure, quatre jours pour deux heures, et ainsi de suite; ce qui conduit les pauvres prédicateurs à cette conséquence pitoyable qu'ils ne voient venir qu'en frémissant les plus beaux temps de l'année religieuse, les époques où ils sont appelés à prêcher le plus fréquemment. Réunir leurs semblables pour leur annoncer le salut tous les jours une fois, puis deux ou trois fois le dimanche, c'est pour eux un objet de terreur, tandis que le vrai missionnaire (et ne devons-nous pas tous l'être?) devrait nécessairement trouver dans la prédication sa plus grande joie. — Une autre circonstance qui me désolait dans le travail de la mémorisation, c'est l'obstacle que ce travail mettait à l'élan de mon cœur. Lorsque, à la suite d'une phrase écrite, il m'en venait une qui ne l'était pas, et qui valait pourtant mieux que celle qui suivait dans le cahier, il fallait obéir à cette dernière, de peur de ne pas retrouver la suite; et mon cahier devenait ainsi une chaîne qui m'ôtait toute liberté. Une dernière objection, peut-être plus grave encore,

1817 et 1818 contre la mémorisation et un peu contre la composition, écrite et lue, c'est qu'il y a dans ce travail quelque chose qui semble n'être pas parfaitement sincère et vrai. Qui n'a éprouvé, à l'égard des meilleurs, des plus beaux, des plus puissants discours religieux, une sorte de répugnance à les entendre deux fois? Or, ce sentiment ne provient nullement d'ennui, mais de ce qu'on se sent involontairement affecté alors de la pensée qu'il y a, dans ce cas, chez l'orateur même le plus pieux, un peu d'artifice et de drame? N'y a-t-il pas en effet quelque chose de faux dans ces élans qu'on peut prévoir pour la page suivante? dans ces morceaux qu'on peut annoncer d'avance à un amateur, comme on pourrait lui montrer par le libretto les différentes scènes d'une tragédie? « Celui » qui récite, dit M. Villemain, n'est plus orateur, *il est* » *acteur.* » (*Cours de littérat. française au XVIII*e *siècle*, t. 4, 48e leçon, p. 6.)

Et que sera-ce si nous réfléchissons à la manière dont on enseigne généralement à prêcher aux pauvres étudiants! J'ai déjà dit ce que je pensais de ces sermons d'essai qu'on ne fait pas en vue d'un auditoire réel, mais uniquement par manière d'exercice. C'est un système faux et mensonger!... Aussi que produit-il? Oui; je pose courageusement cette question, car le public la pose aussi de plus en plus : qu'est donc, sauf chez quelques hommes pieux bien clair-semés, qu'est donc la prédication? Sans doute il y a un tout petit nombre de prédicateurs assez pieux pour être parfaitement simples : mais ce qui suffit pour mettre ceux-là personnellement hors de cause, suffit-il pour justifier le genre même de la prédication telle qu'elle a lieu en général? Ah! ce n'est point assez, il faut en convenir, d'être chrétien et d'avoir reçu quelque éducation, pour être prédicateur capable et utile : bien moins encore suffit-il pour cela d'avoir été

jugé tel par une faculté de théologie ! Il faut, pour re- 1817
muer les masses, un genre de don qui ne s'enseigne pas, et
et que l'enseignement amortit plutôt : il y faut de l'élan, 1818
une chaleur réelle, précisément le contrepied de la chaleur factice, de la liberté, je dirais presque de l'irrégularité, parce que cette irrégularité frappe, désagréablement peut-être, mais utilement, ne fût-ce qu'en excitant quelque attention. Oui ; il faut une réforme dans les établissements destinés à former des prédicateurs, des hommes de Dieu. La vie scientifique et la fausse éloquence y dominent beaucoup trop aux dépens de la vie religieuse : ces institutions tiennent trop de la fabrique. N'ai-je pas vu introduire, dans un établissement pourtant pieux, un professeur de déclamation, entièrement étranger aux sentiments de l'évangile, qui enseignait à de pauvres jeunes chrétiens à réciter des pièces de théâtre, et, dans ces pièces, des morceaux absolument contraires aux sentiments chrétiens, les fureurs d'Iphigénie, ou d'Oreste, par exemple, ou autres choses semblables ?... Tout cela est faux, je le répète sans crainte, et sans m'inquiéter du nombre, ni même de la qualité de ceux qui penseraient autrement : on y gonfle de pauvres jeunes cœurs d'une vaine apparence de savoir : on fait du simple serviteur de Jésus un prêtre, un sacrificateur, un prophète factice, un être qui ne parle pas comme les autres : on l'habille autrement que les autres : et puis tout cela aboutit à rien, et souvent à moins que rien ! Oui ; ce que je dis ici tout haut, c'est le jugement que porte, je le répète, de plus en plus, le public lui-même. Je n'accepte nullement, comme excuse, ce qu'on pourrait alléguer de l'affluence que produit le talent, le talent même véritable : l'effet vital sur les âmes n'est jamais en proportion de ce talent. Je ne puis me lasser de rappeler la sentence remarquable de M.

1817 et 1818 Guizot à ce sujet, de M. Guizot que, depuis Otahiti, je ne prendrais pas pour juge bien compétent en matières religieuses, mais qui s'entend en éloquence. Après avoir comparé la prédication toute simple, il ose même dire triviale, mais réellement et sincèrement pieuse de quelques prédicateurs du cinquième et du sixième siècle à celle des plus grands orateurs modernes, il se déclare hautement pour la première, et il finit par ces mots charmants: « C'est plus que de l'*éloquence sacrée*, c'est de la *puissance* » *religieuse*. » — J'ai cité ce mot dans ma *Visite aux Hautes-Alpes*, page 145 et 146, en le faisant suivre d'un autre morceau, pareillement écrit en faveur de l'improvisation, et dont je n'extrais que ces lignes: « Il y a dans » la parole instantanée une puissance à laquelle rien ne » supplée... Les prédicateurs ont tant usé de ces saintes » colères amenées par la logique, de toutes ces feintes » oratoires, que l'esprit le plus grossier ne s'y laisse plus » prendre, &ct. »

Sans doute, oh! j'en conviens pleinement, il y a de mauvaises, de très-mauvaises improvisations, qui ne valent pas mieux que de mauvais, de très-mauvais sermons; et il se pourrait que j'en eusse fait moi-même de pareilles. Mais de mauvaises improvisations valent toujours bien de mauvais sermons; et, à misère égale, elles ont l'avantage de ne pas coûter autant de temps et de travail. Puis elles sont, généralement parlant, plus courtes; et enfin les églises qui admettent la prédication improvisée laissent souvent parler plus d'un orateur; et alors un bon corrige le mauvais.

On a tâché, depuis quelques années, de résoudre ce problême difficile de la prédication en faisant une dissidence dans la dissidence, et en rappelant, comme on en avait le droit, le principe scripturaire qui donne la parole à tout membre de l'église qui désire la prendre. C'était

bien : mais on n'a pourtant pas encore trouvé là le vrai 1817
remède au mal. Car, s'il est incontestable que la bible et
accorde à tout chrétien le droit de prendre la parole 1818
dans l'église, il faut nous rappeler que les règles ne sont faites que pour les cas réguliers : la règle en question suppose évidemment le cas d'un chrétien vivant, d'un chrétien intelligent, d'un chrétien qui prend la parole poussé *par l'Esprit de Dieu;* et en cela elle est excellente : oui ; laissez monter en chaire, de temps en temps, tel laïque, employé civil ou militaire, tel magistrat, tel homme de loi, homme de cœur et d'intelligence, qui aura de la piété ; et il produira, j'en conviens, un excellent effet sur le troupeau. Mais la bible ne prétend nullement qu'un homme sans moyens et sans idées, un sot ou un niais, vienne faire l'orateur dès qu'il lui en prendra la fantaisie. Or c'est ce qui arrive. Et ainsi la difficulté n'est pas encore levée ; il n'y a qu'un seul principe qui puisse résoudre ce problème, et nous amener la bonne prédication : c'est la piété, une vraie piété, une profonde piété, une piété pratique ; celui qui a vraiment l'Esprit de Dieu parlera toujours assez bien : autrement non.

Je reviens à mon histoire.

Il me tarde, pour mes lecteurs, d'arriver à des faits d'un intérêt général, à l'éclat du réveil ; et nous y touchons : je ne donne plus qu'un petit souvenir de mon séjour à Moutiers. L'évêque actuel de Jérusalem, le missionnaire de l'Abyssinie, notre cher frère Gobat, était alors un de mes catéchumènes ; comme l'a été aussi le missionnaire Schaffter de Tinevelly, et comme l'avait été un frère aîné de ce dernier, nommé Théophile, mort à l'institut des missions de Bâle. Gobat avait déjà été admis à la communion, lorsque j'arrivai à Moutiers ; mais il n'en était pas moins encore mon catéchumène, en vertu d'un excellent usage qui régnait alors dans le pays. Les jeunes-

1817 et 1818 gens des deux sexes qui avaient été reçus à la cène continuaient, jusqu'à l'âge de 25 ans, à moins qu'ils ne se mariassent avant cette époque, à être considérés comme catéchumènes ; ils devaient assister à chaque catéchisme, et ils étaient interrogés dans le temple par le pasteur, comme ceux qui en étaient encore à leur première instruction. Gobat était d'une famille pieuse du village de Crémine, situé à une lieue de Moutiers. Quoiqu'il n'eût pas encore donné pleinement son cœur au Seigneur il était déjà sérieux ; et il m'en donna plus d'une preuve. Je sortais un jour de chez ses parents ; il était venu m'accompagner jusqu'à moitié chemin, et il avait cherché, pendant toute la route, à mettre la conversation sur les objets religieux ; mais je n'avais pas voulu y bien entrer. Je sais qu'il m'est arrivé souvent d'agir ainsi faute de zèle ; mais je l'ai fait aussi quelquefois à dessein, et parce que je n'aime pas à causer de religion avec ceux qui ne cherchent pas à en parler par un vrai besoin du cœur. Quoi qu'il en soit, nous nous quittâmes au bout d'un quart d'heure ; puis, — à ce qu'il me raconta plus tard, « Le voilà, se dit-il, attristé de ce qu'il n'a pas cru pou- » voir soutenir avec moi une conversation religieuse !... » C'est ainsi que ceux qui sont bien disposés donnent à toutes choses l'interprétation la plus favorable !

Ce cher jeune homme fit bientôt des progrès rapides dans la grâce. Je le revis, peu de temps après avoir quitté Moutier, dans un de mes voyages missionnaires ; il m'accompagna alors encore une lieue ou deux, me portant mon havresac ; puis nous nous quittâmes pour aller à nos missions respectives. — Je suis sûr qu'il me rendrait le même service encore à présent, tant il est resté simple de cœur.

C'est au milieu de scènes de ce genre que je vivais dans cette paisible vallée de Moutiers. Paisible, oui : la

vallée était paisible, comme aussi ma vie extérieure ; 1817
mais on a vu que mon cœur ne l'était pas ; et pourtant et
j'étais sur le point d'entrer dans la plus grande phase de 1818
ma vie, dans cette carrière missionnaire qui en a fait le caractère presque unique.

Mais cela même me ramène à Genève, où venaient de se passer de grands évènements, et où le réveil venait de se déclarer. C'est cette histoire intéressante qui fera le sujet du livre suivant.

LIVRE IV.

HISTOIRE SUIVIE DU RÉVEIL DE GENÈVE, REPRIS DÈS SES PREMIÈRES ORIGINES JUSQU'A SON ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF, EN 1818.

(DE 1800 A FIN 1818.)

Décadence de la foi au commencement du siècle. — Fermentation sensible du réveil.— *Considérations sur la divinité de J.-C.*, de M. Empeyta. — Mon jugement sur cette brochure. — Haldane. — Effet capital de sa visite. — MM. Gaussen et Malan. — *Réglement du 3 mai.* — *Henry Drummond.* — *La nouvelle église* (Bourg-de-Four, puis Pellisserie).— Théologie spéculative. — *Antinomianisme* chez les calvinistes et chez les moraves. — Brochures anonymes des catholiques-romains contre la compagnie. — Répliques anonymes de la compagnie. — *L'avocat Grenus* attaque la compagnie sur le terrain des lois. — Répliques indécentes et anonymes. — *Lutte ouverte.*— Grenus réimprime les *Ordonnances ecclésiastiques.* — *Première cène* de l'église indépendante. — *Société continentale.* — Nouvelles publications inconvenantes en faveur de la compagnie. — Grenus continue ses attaques. — Mauvaises répliques anonymes.— *M. Chenevière* nommé professeur de théologie. — *Conversion de F. Neff.*— *Scène tumultueuse.* — *Première publication du réveil.* — Origine du mot *mômiers.* — M. Malan. Il établit des prédications chez lui. — La compagnie se fait encore une fois recommander le silence par le gouvernement.— Grenus attaque la compagnie devant les tribunaux.— Sa condamnation *apparente* à dix ans de prison : *annulée.*

1800 à 1810 En y comprenant les données assez détaillées que renferment les livres précédents, on trouve ici pour la première fois l'histoire complète et authentique de l'origine de ce réveil religieux de la Suisse française, qui a pris dès lors un si puissant développement.

Pour s'en faire une juste idée, il faut se rappeler tout ce qu'on a lu, ici ou ailleurs, sur la décadence dans

laquelle se trouvait Genève au point de départ, et com- 1800
parer son état d'alors avec son état actuel. On a vu que, à
vers 1816, la compagnie des pasteurs, qui se composait 1810
alors d'environ quarante membres, n'en comptait guère que trois ou quatre professant ouvertement, bien que d'une manière intermittente et avec quelque faiblesse, la doctrine de la rédemption et de la divinité du Sauveur; c'étaient MM. Cellerier père, Moulinié et Demellayer. (V. *Genève religieuse).* A parler en général, Genève était livrée au déisme.

En dehors du clergé il n'y avait, du côté des doctrines chrétiennes, que le troupeau très-faible et mourant des frères Moraves, qui a servi de transition entre l'ancienne et la nouvelle église de Genève ; puis quelques obscures assemblées mystiques et peu scripturaires, mentionnées dans l'ouvrage que je viens de citer.

Aujourd'hui, si le nombre des pasteurs décidément évangéliques de l'église nationale ne dépasse pas de beaucoup celui que nous trouvions à l'époque précédente, ces hommes prêchent avec une liberté et avec une force incomparablement plus grandes, et devant des auditoires beaucoup plus nombreux. D'ailleurs, outre les services officiels qui se font dans les temples, les pasteurs nationaux eux-mêmes se sont mis, à leur tour et avec succès, à ces « assemblées nocturnes » qu'on reprochait d'abord si amèrement et si ridiculement aux dissidents : puis, en dehors de l'église nationale, on trouve maintenant à Genève quatre églises indépendantes: je les nomme dans l'ordre de leur ancienneté : celle du Bourg-de-Four, maintenant de la Pellisserie; celle de M. Malan, ou du Pré-l'évêque, sans doute affaiblie, mais qui peut renaître d'un moment à l'autre, et qui subsiste d'ailleurs comme un monument de ce qui se fit dans les premiers temps du réveil ; puis l'œuvre puissante de la Société

1810 à 1816 évangélique, avec sa chapelle et son école de théologie; et enfin une dissidence de la dissidence, une assemblée darbyste qui renferme un bon nombre de chrétiens respectables et fidèles. Voilà l'œuvre dont nous voulons maintenant étudier la naissance et les premiers progrès.

On en a vu les premiers pas. On se rappellera ces tâtonnemens instinctifs et étrangers à toute idée de dissidence, indépendants aussi de toute action venant du dehors, ces petites réunions qui se reformaient sans cesse chez mon père dès les premières années du siècle; — puis l'éducation fortement évangélique par laquelle Dieu m'avait préparé, de mon côté, chez les frères Moraves de Neuwied; — puis, un peu après mon retour de cet institut, et vers 1810, *la Société des Amis;* — puis le mouvement religieux qui pointait chez quelques étudiants pieux, MM. Guers, Empeyta, Gonthier et Pyt; — un travail religieux du même genre chez d'autres étudiants, et particulièrement chez M. Gaussen; — les services de prières qui se faisaient en 1814; — l'importante visite de M. Wilcox au commencement de 1816; — et enfin notre repas des 12 (octobre de la même année). — C'est à cette époque que nous avons laissé l'histoire du réveil de Genève; c'est là que je la reprends.

Au moment où je quittais Genève (octobre 1816), M. Empeyta, que nous comptions parmi les nôtres, c'est-à-dire parmi les frères de Genève, quoiqu'il se trouvât depuis deux ans à la suite de Madame de Krudener, publia une brochure adressée aux étudiants en théologie, sous ce titre : *Considérations sur la divinité de Jésus-Christ.* Elle était datée du mois d'août; mais elle ne parut qu'en novembre. Cette fusée qui tombait sur un amas de poudre produisit une vive sensation. Pour être toujours fidèle à ma conscience et à ce que je re-

garde comme la vérité, je dois dire qu'il y avait, dans 1816
cet ouvrage, deux choses qui me déplurent dès le premier moment, et que je n'y puis approuver encore à l'heure qu'il est. Je suis d'autant plus impartial en parlant ainsi, que M. Empeyta fut, dans l'origine, un de mes intimes amis, et qu'il combattait alors, comme il l'a fait jusqu'à son heureuse fin, pour la même cause que nous, pour la cause de l'évangile. Mais l'affection fraternelle ne prend rang qu'après la vérité. La première chose qui me déplut dans l'ouvrage (et plusieurs seront surpris du fait) c'était le choix du sujet. J'ai toujours admis la divinité de notre Sauveur, non-seulement comme vraie, mais même comme enseignée avec évidence; mais je ne crois pas qu'il soit conforme à l'évangile de faire de cette doctrine le début de la prédication, le dogme initial du christianisme. Elle a quelque chose de spéculatif qui ne sent pas aussi directement la piété et ne saisit pas aussi vivement la conscience que celle du péché de l'homme, de la régénération et surtout de la rédemption. D'ailleurs, par cela même qu'elle a quelque chose de spéculatif, on peut se persuader qu'on croit à la divinité de Christ, ou même y croire réellement, sans être pour cela un vrai chrétien. Enfin, ni Jésus, ni les apôtres n'ont fait de ce point le foyer où convergeât leur prédication. Si ces observations sont fondées, ce n'est pas par là qu'il faut commencer un réveil; ce n'était pas là le vrai côté de l'attaque; le clergé de Genève était devenu, non-seulement arien, mais presque déiste et mondain; là était son mal.

La seconde chose qui me parut fautive, et bien plus encore, dans cet ouvrage, c'est que l'auteur cherchait à prouver que l'arianisme de Genève, non-seulement causerait à Genève une perte pécuniaire, en détournant de cette ville les étudiants français qui jusqu'alors s'y ren-

1816 daient en grand nombre, mais qu'il était même contraire aux intérêts politiques de ce petit état (page 70) ! Je ne crois pas que les faits aient justifié la première de ces craintes, qui d'ailleurs ne devait pas figurer dans une discussion religieuse ; mais surtout je ne pense pas que la crainte d'encourir le « déplaisir des grandes puissances » (page 71) doive décider nos consciences à embrasser ou rejeter un dogme ! Le point de vue de cette brochure plut sans doute beaucoup aux rares catholiques-romains qui se trouvaient alors à Genève, et ils en firent grand bruit dans plusieurs journaux de France et de Belgique ; mais cette circonstance, on le sent, ne prouve rien en faveur de l'écrit, tant s'en faut : c'étaient tout au plus des arguments à la Montalembert et à la Veuillot, non à la manière de l'évangile.

La même influence de l'esprit catholique romain se trouvait encore, et bien plus forte, dans une note (page 12) où l'auteur rapportait que les Turcs même ont plus de respect pour Jésus-Christ que les ariens de Genève, et que l'un d'eux fut *empalé* à Constantinople pour avoir blasphémé contre la naissance de Jésus-Christ. Une pareille argumentation n'était nullement dans l'esprit du réveil de Genève ; et je ne pus en accepter ma part de responsabilité.

Cependant, comme le clergé de Genève était dans son tort quant au fond de la question, la brochure produisit chez les étudiants une grande agitation, et dans la compagnie une grande alarme. M. Guers en rapporte les détails dans la vie de Pyt, où il nous apprend en même temps que MM. Merle et Frédéric Monod, qui plus tard ont figuré d'une manière si prononcée dans les rangs du réveil, tenaient alors encore pour la compagnie. Mais MM. Guers et Pyt se déclarèrent ouvertement pour la vérité.

Après un peu de bruit l'affaire tomba. C'est très-souvent 1816
ainsi que le monde, ou même les chrétiens, quand ils sont et
incrédules sur un point particulier, tuent une œuvre, une 1817
démonstration ou une puissante attaque. On dédaigne, on se tait; et l'indifférence fait le reste.

Cependant le silence et le dédain ne réussissent pas toujours: et le réveil continuait à fermenter. Seulement la théologie de ce réveil était faible; nous avions de la foi, du zèle, quelque amour pour le Sauveur et pour les Frères; mais il nous manquait la précision dans les vues, une base nettement scripturaire; voilà ce que Haldane vint apporter à Genève. Il y arriva en janvier 1817.

Sans doute la précision rigoureuse dont je parle ici marchait chez M. Haldane, c'est du moins mon avis, avec l'inconvénient qui accompagne presque toujours une qualité portée à sa plus haute expression. Haldane n'entrait pas dans l'idée si vraie de dualité, comme le faisait pourtant très-décidément un autre docteur écossais, non moins fidèle et plus célèbre encore que lui, le docteur Chalmers. Ce dernier me dit un jour: « Oui, je crois que » Dieu veut sincèrement *(bonâ fide)* que tous les hommes » soient sauvés. » Le respectable Haldane était calviniste rigide en doctrine; et quand aux formes ecclésiastiques, baptiste prononcé. On peut admettre qu'il fallait au commencement de l'œuvre, et en présence d'une incrédulité presque absolue, des principes rigoureux: et tous ceux qui ont connu M. Haldane s'accordent, sans exception, à en parler avec un amour, une reconnaissance et un respect également profonds. Quant à moi, qui me trouvais encore à Moutiers à l'époque où il vint à Genève, je ne l'ai pas connu personnellement. Il est probable que, même après avoir subi son influence, je l'eusse secouée plus tard dans ce qu'elle avait de trop étroit: mais je ne suis point fâché de n'avoir pas eu à

1817 faire ce travail. Grâces à Dieu je crois aux Écritures; et c'est précisément parce que j'y crois que j'en admets tous les enseignements; et dans ce nombre ceux que je ne sais pas concilier à mon entière satisfaction.

Mais, après tout, l'influence de M. Haldane sur Genève fut capitale ; d'abord parce que M. Haldane était un homme de poids, mais sans doute aussi parce que son influence tombait sur un terrain parfaitement préparé, et qu'elle avait l'avantage du contraste avec un état de chose incroyablement déchu. La preuve que ces circonstances entrèrent pour beaucoup dans le succès de M. Haldane à Genève, c'est qu'il n'eut, plus tard, aucun succès comparable à Montauban. Mais quant à Genève, je le répète, l'effet fut capital : c'est par M. Haldane que M. Gaussen fut affermi et conduit plus avant dans la foi évangélique; c'est par lui que M. Malan y fut amené. Il en fut de même, je crois, de l'excellent Charles Rieu, mort peu après en Danemark. Mes amis Pyt, Gonthier, Guers, puis MM. Frédérick Monod, James de Breda et autres, trouvèrent de même une abondante lumière dans ses enseignements rigoureusement scripturaires. (Voyez à ce sujet *Vie de Henry Pyt,* page 18 et suivantes.) Une vingtaine d'étudiants ou de jeunes ministres allaient l'entendre deux fois par semaine, puis employaient leurs autres soirées à faire, dans de petites réunions, l'apprentissage de leurs futures fonctions de pasteurs ou de missionnaires. Cela dura du 6 février au 20 juin.

Au bout de peu de semaines tout Genève était en émoi. Pour ou contre, bon gré malgré, tout le monde s'occupait de questions religieuses; et les chaires même retentirent bientôt de prédications opposées. M. Malan en particulier trouvait dans les doctrines absolues de Haldane quelque chose qui correspondait à son tempérament d'esprit; il prononça un sermon que la compa-

gnie lui défendit de prêcher de nouveau : il en fit d'autres 1817
qui excitèrent le même mouvement : évidemment cela ne pouvait continuer ainsi : il s'agissait de trouver le remède. La compagnie des pasteurs crut le trouver dans ce réglement du 3 mai qui, dans des termes obliques, interdisait de prêcher sur les points capitaux de la théologie chrétienne. — Je ne puis entrer à ce sujet dans des détails, qu'on retrouvera facilement partout, et en particulier dans ma *Genève religieuse* et dans ma *Défense des fidèles:* je me borne aux traits généraux de cette crise. M. Guers, qui allait faire ses grands examens pour la consécration, refusa de se soumettre au réglement, et se vit ainsi fermer la carrière ecclésiastique ; M. Pyt, moins avancé dans ses études, quitta également les auditoires ; M. Malan protesta de son côté, et on lui interdit la chaire. Il est vrai que, peu après, sur les explications qu'on lui donna de ce réglement rédigé en termes très-élastiques, désireux d'ailleurs de remonter en chaire, il déclara se soumettre, et il recommença à prêcher. Mais, sans manquer aucunement à la lettre du réglement, il en viola évidemment l'esprit, et la chaire lui fut de nouveau interdite.

Au milieu de ces débats, MM. Guers, Pyt et autres continuaient, soit à suivre les leçons de Haldane, soit à tenir des réunions ; et, déjà en mai, quinze à vingt jeunes-gens commençaient à s'occuper de la pensée de se constituer en église. On a vu (p. 33) que, depuis quelque temps, cette pensée n'était plus entièrement nouvelle parmi nous. Seulement nous considérions alors la chose comme un droit plutôt que comme un devoir ; et c'est encore mon avis.

M. Haldane voyant que l'œuvre qu'il était venu tenter était en pleine prospérité, partit de Genève le 20 juin pour Montauban. Nous avons déjà fait observer combien les succès de cet homme fidèle furent moindres dans

1817 cette ville que dans Genève; et quoique nous ayons pu en entrevoir les causes, le fait ne nous en montre pas moins comment tous nos succès sont subordonnés à la bénédiction de « celui qui ouvre, et personne ne ferme, » qui ferme et personne n'ouvre. »

De même que M. Haldane était arrivé au moment du départ de Wilcox, ainsi M. Drummond arrivait au moment du départ de M. Haldane. M. Drummond, qui plus tard s'est associé à l'œuvre improprement appelée d'Irwing, n'avait alors aucune doctrine particulière, à moins qu'on n'appelle ainsi celle du baptême des adultes, qu'il a même abandonnée plus tard. Quoiqu'il soit encore vivant, je crains d'autant moins d'en dire le bien que j'en pense, que nos vues sont malheureusement, à l'heure qu'il est, bien différentes sur des points importants. Mais tous ceux qui le connaissent lui rendront le témoignage que c'est un caractère sincère et droit : ses changements de vues, fréquents et considérables, qui n'accusent pas même son intelligence, seraient à eux seuls une preuve de sa sincérité : il va toujours, et aussitôt du côté où il croit trouver le vrai. Sans doute il accorde trop à son imagination vive et grandiose; et ses jugements sont quelquefois trop ironiques; mais après tout c'est un caractère honnête et sérieux. Nous nous retrouverons, je l'espère, aux pieds du Seigneur.

Quoique je fusse encore à Moutiers à l'époque dont il s'agit, je fis sa connaissance à Genève, où je fus obligé de me rendre momentanément avec ma femme assez gravement indisposée. Je fis ce voyage, comme j'en fis beaucoup d'autres par la suite: je la mettais, elle, en voiture, puis je faisais à pied, par économie, les mêmes journées qu'elle faisait en voiture, pour la retrouver le soir à l'hôtel. Bon vieux temps! On voyageait lentement et cher!

Cette visite à Genève tomba pour moi, sur un moment 1817
qui semblait particulièrement marqué par la providence de Dieu; car je m'y rencontrai au mois d'août, précisément à l'époque où se constitua ce que nous appelâmes *la nouvelle église*, et plus tard l'église du Bourg-de-Four, maintenant celle de la Pellisserie. Ainsi je me retrouvais avec mes frères primitifs, si je puis ainsi parler, dans le moment le plus saillant du réveil, dans ce moment solennel dont nous étions loin de pouvoir alors pressentir toute l'importance et la gravité ! Je me rappelle même un détail assez intéressant de nos petites délibérations à ce sujet. Quelques-uns des frères demandaient si, en quittant l'église nationale, nous ne devions pas notifier notre démarche à la compagnie des pasteurs. Ennemi dès-lors, comme toujours, de tout ce qui a l'air administratif et officiel, je repoussais, pour ma part, cette proposition comme tout-à-fait inutile; et elle n'eut pas de suite.

Ni M. Gaussen, déjà pasteur à Sattigny, ni M. Malan, quoique déjà à moitié repoussé de la compagnie, ne voulurent faire partie de cette église. M. Malan sentait, comme depuis lors, le besoin d'agir seul; M. Gaussen pensa avec raison qu'il n'avait pas de motif suffisant pour quitter son poste, puisqu'il y prêchait librement l'évangile.

Je viens de dire que je vis M. Drummond à Genève. Je me rappelle à ce sujet une petite circonstance qui peint assez vivement, je ne dirai pas une différence de doctrine, mais la différence de caractère qui existait dès-lors entre ma manière de concevoir le christianisme et celle de MM. Haldane, Drummond et autres. En entrant chez ce dernier, dans la campagne qu'il avait louée à Sécheron, je vis dans les corridors une ou deux caisses de bibles ou de nouveaux testaments; et je jetai, en souriant, sur Gonthier qui m'accompagnait, un certain

1817 coup-d'œil où il entrait un peu de pitié. Il comprit aussitôt que je trouvais dans cette manière de répandre l'évangile quelque chose de matériel, et il me répondit avec sa douceur et sa sagesse ordinaires: « Il faut aussi de ces choses! » — On comprend que notre idée à tous deux, et surtout la mienne, était, comme elle l'est encore, que la grande prédication, celle que J.-C. a instituée, est la prédication orale, accompagnée de ce que l'apôtre appelle la « démonstration d'esprit et de puissance » chez celui qui annonce l'évangile. Ce sont de ces choses qu'on ne fait pas venir en caisses, par roulage, ni avec de l'argent et des comités.

M. Drummond insistait alors particulièrement sur l'union du croyant et de l'église chrétienne avec Christ. Certains chrétiens de nos temps reviennent souvent à cette doctrine; je vois bien en effet que l'Écriture en parle à plusieurs reprises; et peut-être que je ne la comprends pas encore suffisamment. Cependant je commence aussi à me lasser de toutes ces découvertes qui se font dans la théologie. J'ai vu, il y a un an ou deux, une brochure de 24 pages, intitulée tout simplement : « *La chrétienté a fait fausse route; ou Exposé de la véritable voie du salut:* » — rien que ça. Il me semble que, quand l'évangile est dans le monde depuis dix-huit siècles, ce titre est un peu fort, même pour un Génevois. Or, je fais la même observation sur toutes les nouvelles manières de concevoir l'évangile qu'on nous présente de nos jours. Il me semble qu'elles sont au-dessus de la portée des *pauvres en esprit,* que notre Sauveur place en tête des heureux (Math., 5, 3); dans tous les cas, il est consolant de se dire, en s'appuyant sur la parole de Dieu, qu'on peut en quelque degré *avoir* sans *savoir*; comme aussi il faut se rappeler qu'on peut *savoir* sans *avoir*.— Seigneur! donne-nous la vraie connaissance, non celle

qui vient de l'étude, ni de la réflexion, mais celle que 1817
donnent aux plus simples la fidélité et l'obéissance!

M. Drummond professait en outre une doctrine susceptible de nombreuses nuances, et commune à des classes de chrétiens très-différentes entre elles; savoir que la sanctification se produit d'elle-même, sans notre concours, par la foi seule; que le commandement, la loi même de Dieu, est incapable de créer en nous la sainteté; et que tous nos efforts, même les mieux intentionnés, n'y font rien. C'est ce qu'on appelle *antinomianisme*, c'est-à-dire *opposition* à toute idée de *loi*. On trouve, dis-je, cette doctrine dans les partis et chez les hommes, d'ailleurs les plus opposés entre eux: c'est celle des calvinistes rigoureux: c'est celle entre autres de M. Malan; c'est celle aussi de M. Darby et de ses disciples, également calvinistes; puis, tout d'un coup, c'est celle encore des Frères Moraves, qui repoussent absolument la doctrine d'une élection inconditionnelle. Et puis, autre chose singulière! il en est de cette théorie comme de certaines substances de la nature matérielle, qui, employées à une légère dose, produisent des effets merveilleux, et ne produisent plus rien si vous en prenez trop, ou l'inverse; c'est-à-dire que cette doctrine, suivant le cœur dans lequel elle tombe, produira, dans la conduite, ou une sanctification véritable et presque complète, ou un relâchement presque complet aussi. L'admirable St-Augustin a dit à ce sujet: « *Aime* (Dieu), *puis fais ce que tu voudras*. » C'est vrai: seulement il s'agit de l'aimer réellement, et non en imagination et en poésie. Les Moraves, dont je viens de parler, ont poussé jusqu'au paradoxe, eux aussi, la doctrine dont nous traitons; mais ils l'ont corrigée en s'établissant réellement dans l'amour de Dieu; car d'un côté ils ont osé écrire, et cela sous la rubrique de la sanctification, ces vers incroyables:

1817

Coulons donc des jours filés d'or
Dans la jouissance des biens
Que, pour l'âme et le corps,
Sa bonté nous dispense. (Psalm. 351.)

mais de l'autre ils ont aussi écrit :

Le suivre pas à pas,
L'aimer, lui plaire,
Ce doit être ici-bas
Ma seule affaire.

Rends-moi, Bonté suprême,
A ma misère extrême — Sensible jusqu'au fond
Aimant la petitesse — Et *détestant sans cesse*
Tout péché sans exception.

Cœur unique ! Toutes mes délices
Sont de ne vivre qu'à toi, &ct...

..... De nature je ne suis point
Un ange ; j'en conviens :
Mais *le devoir* m'en est enjoint
Et j'en ai les moyens.

Cette poésie est très-plate comme poésie ; mais nous parlons principes ; et ces idées sont grandes et saintes. Cela vaut mieux que la littérature.

Les mêmes Frères, si opposés à l'idée de tout effort qui pourrait provenir de l'homme, ont fait cent autres cantiques semblables. Ils ont même mieux fait que d'écrire ces choses, ils les ont pratiquées ; et les vrais Frères les pratiquent encore aujourd'hui. On voit donc que lorsqu'ils ont parlé, d'une manière si peu scripturaire, de jouir en liberté des biens de ce monde, ils ne voulaient que repousser toute idée de mortifications volontaires, ou même d'efforts moraux partant de nous-mêmes : ils voulaient que tout provînt directement de l'amour de Jésus, et que rien ne fût pour les chrétiens un sacrifice pénible. En cela même ils ont été trop systématiques ; mais la force de leur piété a corrigé la faute du raisonnement ; et les bons ont vécu dans la fidélité.

Je dirai la même chose de certains prédicateurs calvi- 1817
nistes. Voilà pour le beau côté de la doctrine.

D'un autre côté il n'est pas besoin, malheureusement, d'aller bien loin pour trouver des hommes qui abusent des doctrines de la grâce, qui ne veulent entendre parler de renoncement au monde ni en spéculation ni en pratique, et qui ne prendront de la théorie dont il s'agit que « les jours filés d'or. »

Enfin il faut encore observer qu'on trouve dans cette manière de concevoir l'abolition de la loi, des nuances intermédiaires très-nombreuses; à tel point que le même homme vous présentera tour à tour en lui-même, à cet égard, des contradictions flagrantes. Nous en verrons plus loin des exemples singuliers. Mais je rentre dans l'histoire du réveil.

Pendant que je retournais à Moutiers, l'œuvre continuait à Genève avec puissance. M. Drummond, qui jouissait d'une fortune considérable, fit réimprimer à ses frais une nouvelle édition de la bible, version de Martin, celle qu'on lui donna comme la meilleure, et qui l'est peut-être aussi, à tout prendre. Je parle sur ce point avec quelque indécision, parce que je n'ai jamais cru absolument nécessaire de faire à ce sujet une longue comparaison. Comme ce ne sont pas, après tout, les mots mais les choses qui nous sauvent, et que, quoiqu'on en dise, une même chose peut s'exprimer de bien des manières différentes, tout en appréciant une bonne traduction je ne lui donne pas le même degré d'importance que d'autres.

Outre cette publication, qui n'avait rien de polémique, on commença dès lors à voir paraître, contre le clergé de Genève, quelques feuilles anonymes provenant des catholiques romains, alors encore en petit nombre dans Genève. La compagnie qui se sentait d'une faiblesse ex-

1817 trême, se fit interdire par le conseil d'état de répondre aux attaques dont elle était l'objet. Je dis « se fit interdire » sans avoir les preuves matérielles du fait; mais tout le monde l'a pensé et le pense encore. Il est d'ailleurs évident que, cette interdiction, fût-elle émanée spontanément du conseil d'état, était de la part de l'autorité séculière d'une telle inconvenance qu'un clergé réellement calomnié ne s'y serait jamais soumis. Personne ne peut nous obliger à nous laisser souffleter sans répondre.

Mais, faute de répondre directement, les défenseurs de la compagnie eurent recours au pauvre moyen d'envoyer des articles anonymes, — toujours anonymes — à quelques journaux politiques et catholiques de l'étranger, en France et en Belgique! Et ainsi le réveil de Genève se voyait attaqué, comme il se vit bientôt défendu, par des gens qui lui étaient les uns et les autres ou étrangers, ou hostiles.

Les écrits catholiques romains dont je viens de parler, se succédèrent avec rapidité. Le prêtre violent qui se trouvait alors à la tête du parti catholique de Genève, et un protestant qui, après avoir été en son temps un terroriste, s'était joint à sa communion, publièrent coup sur coup, soit à Genève, soit dans des journaux étrangers, plusieurs écrits, anonymes comme ceux du clergé, pleins d'une hypocrite admiration pour les chrétiens évangéliques, mais dans lesquels on sentait la haine profonde du prêtre contre le protestantisme, et la joie des catholiques à la vue de cette guerre entre protestants. Le prêtre ne nous aimait pas plus les uns que les autres; mais comme la compagnie représentait alors encore le protestantisme de Genève, c'est contre elle qu'il dirigeait ses coups; et ce corps se voyait ainsi, comme un vaisseau désemparé, foudroyé de plusieurs côtés à la fois.

Je dis de plusieurs, parce que le réveil eut alors, de 1817
la manière la plus inattendue, un autre auxiliaire auquel il n'avait pas songé un instant. Je n'ai jamais su les causes qui purent porter tout à coup un M. Grenus, avocat, à fondre, comme il le fit, sur la compagnie : mais le fait est qu'il vint faire, au milieu de la bataille, un feu de flanc effroyable contre ce corps, qui sûrement ne s'y attendait pas plus que nous. — Le point de vue de cet écrivain était tout juridique et temporel : on en jugera par cette seule phrase: « Et encore même que ces opinions » erronées (l'arianisme) leur soient devenues personnelles » (aux ariens de Genève) ne doivent-ils pas, ces mes- » sieurs, en faire le sacrifice — *au moins extérieur* — *à* » *l'opinion publique*, *et surtout* aux principes manifestés » *dans le traité de la sainte alliance* auquel notre Canton » a adhéré? »..... On voit que l'auteur, quoique zélé protestant, entrait là évidemment dans le système catholique romain, qui se contente d'une adhésion apparente, et qui cherche à l'obtenir du sabre s'il ne peut l'obtenir du raisonnement.

Cependant la partie juridique de son ouvrage était fondée : le clergé de Genève était complètement et certainement en dehors de la position légale. Le premier ouvrage de M. Grenus qui présenta encore ce genre d'argumentation portait le titre de *Fragments de l'histoire ecclésiastique de Genève au XIX^e^ siècle*, et ne faisait encore qu'insinuer confusément l'assertion que je viens d'indiquer : il portait principalement sur l'idée générale que Genève, par ses fausses doctrines, nuisait à ses intérêts politiques et matériels.

Cet ouvrage parut, je crois, en août. Qui répondit? Hélas ! malgré l'anonyme l'homme se reconnaît au style. Mais que l'auteur ne craigne pas, ni que je le nomme ici ni même que je le désigne d'une manière quelconque :

1817 sa tête a blanchi depuis; nous sommes tous deux bien plus près qu'à cette époque de comparaître devant notre juge : et il n'écrirait probablement plus maintenant comme il le fit alors. Mais je ne puis sacrifier l'histoire aux ménagements de la charité personnelle : les faits, d'ailleurs, ont trente-cinq ans de date ; tout s'est adouci depuis lors ; je reste donc libre de dire qu'à cette époque le ton des défenseurs de la compagnie était incroyablement profane, et qu'en particulier l'auteur dont je viens de parler ne répondit à l'écrit de M. Grenus que par un malheureux article anonyme, qui parut dans le *Journal du Commerce*, à la date du 12 septembre, où il faisait entre autres un jeu de mots sur un de nos traités intitulé le vieillard d'Ellacombe : le défenseur de la compagnie l'appela du nom d'un vieux voiturier assez remarqué de la populace à cette époque. Il s'élevait aussi contre les traités religieux, seul genre d'ouvrage que les frères de Genève eussent encore publié ! Enfin il se plaignait encore de la réimpression qu'on venait de faire de la traduction de la bible par Martin.

M. Drummond, attaqué sur ce dernier point, répondit convenablement et sans peine, sous la date du 23 septembre, au journal qui venait de l'accuser.

Je passe sous silence quelques autres brochures qui parurent à la même époque ; mais je dois mentionner l'une des publications qui parut alors en faveur du clergé, et en réponse aux fragments dont je viens de parler. Cette brochure porte le titre : *Première lettre à un ami sur l'état actuel de l'église de Genève*, &ct. — Elle eut au moins deux éditions. Hélas! c'est ici surtout que s'applique l'observation que je faisais plus haut sur le mauvais ton de ce genre d'écrits. Voici le début de la brochure :

« Aujourd'hui que notre heureuse aggrégation à la Suisse nous re-
» tranche le plaisir de nous disputer sur nos droits politiques et nous

» prive de nos prises d'armes, des hommes inquiets, frappés de la pensée 1817
» que vivre en paix est une mort anticipée, ont conçu le projet de
» ressusciter d'antiques disputes, &ct. » (p. 3.)

Plus loin :

« Pourquoi M. Grenus, ne va-t-il pas, avec Jeannot Lapin, plaider sa
» cause devant Grippeminaud ? » (p. 13.)

Et ailleurs, pour répondre à ce qu'avait dit M. Grenus « du déplaisir des puissances alliées : »

« Voici venir dans leur courroux les empereurs de Russie et d'Autriche,
» les rois de Prusse, ligués contre Genève, &ct... A vos tentes, Kalmouks,
» Baskirs, Polonais, Moscovites, &ct., &ct. (p. 17.)

Ceci parut également en septembre.

Et dans le même mois encore, le *Journal du Commerce* annonçait que la compagnie avait adressé, le 8, une députation au conseil d'État pour « *demander la permission* » de prêcher et d'écrire contre les puritains de Genève, mais que le conseil avait refusé !...

Au milieu de tous ces débats, la petite église cheminait en paix ; et de son côté M. Malan, qui ne pouvait plus monter en chaire, s'efforçait d'annoncer l'évangile à la jeunesse, dans une école du dimanche très-nombreuse, qu'il tenait dans une des salles du collége, et où il recevait des jeunes gens étrangers à cet établissement. Comme il dépendait, en qualité de régent du collége, des autorités civiles et ecclésiastiques, il dut fermer cette école au bout de cinq mois. Cependant ses fonctions même de régent l'appelant à donner des leçons de religion à ses nombreux élèves, il profita de cette circonstance pour rendre témoignage à l'évangile auprès de ces jeunes gens, en introduisant l'Écriture-sainte comme base de ses enseignements, à côté du catéchisme de Genève, puis, un peu plus tard, à la place de ce livre. — Nous le retrouverons dans ce fidèle travail en 1818. Pour le

1817 moment il continuait à ne point prendre part, non plus que les Frères de la nouvelle église, à la guerre de plume qui se faisait au sujet du réveil, qui ne s'alimentait, comme on vient de le voir, que par M. Grenus et par quelques anonymes, catholiques ou amis de la compagnie.

Cependant cette guerre continuait dans toute sa vivacité. Aux brochures qui venaient de paraître contre lui, M. Grenus riposta par un fait puissant : il ramena au grand jour, par une nouvelle édition qu'il en fit, les vieilles *Ordonnances ecclésiastiques* qui devaient régir notre église. C'étaient des lois revêtues de la sanction civile, et qui n'avaient jamais été abrogées : c'est cet ouvrage surtout qui servit à établir, ce que j'ai dit plus haut, que le clergé de Genève était complètement sorti, quoique sorti en secret, de la voie légale. Les personnes désireuses de s'en convaincre trouveront le développement de cette observation, soit dans les écrits mêmes dont je parle, soit dans le *Procès* que je publiai en 1826. Le fait même de la malversation du clergé de Genève au point de vue légal, fut reconnu alors (en 1826) par nos deux tribunaux ; et l'assertion que je viens de faire reçut ainsi une sanction officielle : oui, *le clergé était alors en contravention flagrante avec la loi*.

Au milieu de tout ce bruit quelques frères prirent la cène, le 21 septembre, chez M. Drummond. « C'était sans doute la première qui se fût célébrée en dehors de l'église nationale depuis les jours de la Réformation » (*Vie de Pyt*, p. 29). Ce fut M. Malan qui la distribua; mais sans prétendre par là, comme on l'a vu, faire partie de la nouvelle église. Il refusait encore de se séparer ; et il prêcha même, quelque temps après, très-fortement contre la dissidence, jusqu'à l'époque où il fut cassé par la compagnie, et se vit alors dissident lui-même.

Le 5 octobre les Frères de l'église naissante prirent la 1817
cène entre eux et comme église. Ce fut M. Pyt qui la distribua. L'église avait nommé ses pasteurs. C'était un ministre qui avait déjà officié en France, quoique fort jeune encore ; puis, MM. Gonthier et Pyt, tous deux morts depuis. Je rappellerai, moins que d'autres, le premier des trois, quoiqu'il ait passablement figuré dans le commencement de cette histoire; d'abord parce qu'il survint quand tout était déjà commencé, et qu'il ne peut, en aucun sens, être considéré comme un des fondateurs de l'œuvre ; puis surtout, pour parler sans détour, parce que je l'ai vu, dès l'origine, s'engager dans la doctrine pernicieuse de l'antinomianisme, et persévérer dans cette théorie d'une manière peu conforme à la vraie piété. Je ne me crois pas obligé de taire que, plus tard, lors du mouvement irvingien, s'adressant à moi, qui de tous les Frères de Genève entrais le plus avant dans ces vues, il vint me dire un jour combien les Frères d'Angleterre seraient heureux de voir s'établir à Genève une église sur ces principes, et me proposer d'en être le conducteur, en ajoutant ces quelques mots : « Avec une paie de 300 » liv. st. » Sans doute cette odieuse addition était, aux yeux de ce frère, plus innocente que je ne la juge ici : mais cependant une offre de ce genre me laisse une mauvaise impression. On me trouvera peut-être un peu sévère de faire une révélation de ce genre; mais quand des hommes se donnent plus particulièrement pour envoyés de Dieu, et pour réformateurs de l'église, on a le droit d'être sévère avec eux à proportion, et de l'être même publiquement.

Du reste il n'y en a que trop d'autres qui se tournent vers la richesse comme l'aiguille aimantée vers le pôle! Oh ! prions Dieu de purifier son église !

C'est à la suite de la cène prise chez M. Drummond

1817 qu'on posa les bases de la première société continentale, celle au service de laquelle entrèrent bientôt Neff, puis M. N. dont nous venons de parler, puis moi et quelques autres encore.

En dehors de ces assemblées d'édification, la guerre, j'entends la guerre de plume, continuait à gronder. A la dernière publication de M. Grenus, l'auteur de la 1re *Lettre à un ami* répondit (en octobre) par une *seconde Lettre*, hélas ! encore pire que la première. En voici quelques passages :

« Nos exclusifs se réunissent chaque soir pour célébrer un culte nocturne; » ce n'est pas sans raison qu'ils craignent le grand jour ! (p. 3 et 4.) » [Quel jeu de mots !] « Les journaux leur ont déjà donné deux ou trois » couches de ridicule, sur lesquelles on se propose de repasser un vernis... » Des raisonnements bien clairs, recouverts de plaisanteries n'ont pas » encore l'art de leur plaire ;... *ils auraient voulu du sérieux !* (p. 5.) » [Notez lecteur !...] « Leurs Philamintes et leurs Belises se pâment à leur » voix, et se croient au quatrième ciel, quand ils effleurent la quintessence » des sujets préférés.... Ils ont plus d'un rapport avec le Vert-vert des » Visitandines ;... et très-souvent, comme les jeunes sœurs, on pour- » rait croire qu'ils parlent grec ! (p. 7.) Ils couchent en joue et fusillent » la dernière traduction » [socinienne] « de la bible, tandis que leurs » artilleurs la canonnent avec des pièces de gros calibre... (p. 8.) Cette » multitude de petits traités, *cette canaille de la littérature*, &ct. (p. 15.)»

Plus loin, dans un dialogue supposé, un artisan dit :

« Il vaudrait donc autant que je fusse voleur, adultère, assassin ! — » Le Docteur : Je ne dis pas cela. Mais dans ce cas encore, *si la grâce* » *venait vous chercher*, si vous étiez prédestiné au salut, vous auriez une » bonne chance, &ct. (p. 18.)»

J'aurais pu faire d'autres citations, encore plus étonnantes et plus affligeantes que celles-ci ; mais c'en est bien assez ! D'un autre côté, je ne puis me reprocher d'avoir fait celles qu'on vient de lire : il faut savoir prendre son parti de voir en quelque degré le mal dont l'évangile nous a tirés. J'ai vu des personnes répugner à ce genre de citations : mais c'est à mes yeux une faiblesse : il semble,

que de nos jours, on n'ose plus parler qu'en chuchotant, 1818
ou qu'en prenant le cothurne: c'est toujours et partout manque de vigueur et de simplicité!

A ces tristes plaisanteries qui, à elles seules déjà, eussent tué la cause du clergé, M. Grenus répliqua par une *Suite aux Fragments*. Cette suite, s'appuyant sur les *Ordonnances ecclésiastiques* précédemment réimprimées par lui, donnait à son argumentation un poids bien supérieur à celui de ses premières lettres. C'est là qu'il commence à développer nettement la position illégale du clergé de Genève.

Au milieu de ce fracas, un nouvel anonyme essaya d'apporter à la compagnie le faible secours des *Lettres d'un ami de la Religion sur les discussions théologiques du moment*. J'ai entendu attribuer cet écrit, que M. Chenevière appelle ironiquement *une douce homélie*, à un homme pieux; mais l'ouvrage est décidément au-dessous de ce qu'on devait attendre d'un vrai fidèle. Dès le début, il traitait de « scandaleuses » les attaques dirigées contre le clergé (p. 3) (or, on a vu où était le scandale); puis il finissait par ces mots :

« Lorsque nous serons inquiets sur notre *salut* ou sur notre *croyance*, » attachons-nous à suivre leur voix [celle de nos pasteurs]: elle appaisera » nos alarmes *et nous dirigera toujours dans le chemin de la vérité et de* » *la vie*. (p. 35.) »

C'était oublier que Jésus ne nous a pas recommandé la paix à tout prix, mais la paix dans la vérité, et la guerre à l'erreur et au péché.

Cependant la petite nouvelle église continuait à porter en silence le fardeau de la lutte : elle ne se défendait pas, mais elle agissait. Vers la fin de cette année (1817) les trois pasteurs de cette église, unis à M. Empeyta, alors de retour d'Allemagne, et à M. Guers, s'entendirent pour régler ce qui concernait les deux assemblées de la ville

1818 et du quartier de Saint-Gervais, puis pour aller, les uns ou les autres, prêcher tous les dimanches à Fernex, bourg situé sur le territoire français, à une lieue de Genève. Ils établirent encore en ville, comme M. Malan l'avait fait de son côté, une école du dimanche; et ils s'édifiaient en paix sous l'orage des calomnies et de la moquerie *(V. de Pyt*, p. 30 et 31), sans y répondre.

L'année 1818 s'ouvrit par l'expulsion de M. N. (p.95), qui, comme étranger, dut obéir après quelques réclamations. — Nouvelle brochure anonyme de quelque catholique à ce sujet: on en reconnaît l'auteur au style. Puis, réplique anonyme d'un défenseur de la compagnie, paraissant dans le *Journal des Débats*, 24 janvier, et toujours sur le ton léger. On y dit que:

« Les assemblées dissidentes réunissent cinquante personnes, souvent » davantage, principalement beaucoup de *femmes âgées*.... La police se » réserve de les faire fermer aussitôt qu'il s'y passerait *quelque chose* » *d'inconvenant*.... Le fondement de leur doctrine est une espèce de » mahométisme modéré !... &ct. (1)

Un autre évènement de cette époque, c'est l'arrivée de M. le pasteur Chenevière au poste de professeur, qu'avait jusqu'alors occupé le pasteur Picot. C'était passer de la

(1) Je tire plusieurs des faits que je cite ici, après les avoir toujours contrôlés comme ils en ont besoin, d'un des ouvrages, tous anonymes, que publiaient alors les catholiques romains sur ces débats. Cet écrit malveillant, dont je n'ai pas même voulu introduire le nom dans le corps de mon ouvrage, et dont on découvre l'esprit dès le titre, est intitulé: *Histoire véritable des Momiers de Genève;* mais il parle aussi du canton de Vaud. Paris, 1824. — L'auteur feint d'être protestant, mais se trahit en plusieurs endroits, et en particulier à la page 110, où il reproche aux réformés d'avoir introduit dans leur théologie le dogme « du salut par la foi sans les œuvres, » — c'est-à-dire le dogme du pardon du brigand sur la croix, le dogme que développe la consolante parabole de l'enfant prodigue repentant, le dogme, en un mot, qui concentre en lui-même l'évangile tout entier.

Quant au morceau satyrique ci-dessus, il est évidemment de la même plume qui a tracé les fragments que nous avons lus plus haut; et le trait d'esprit sur le *mahométisme* se rapporte sans doute à la doctrine de l'élection que l'auteur repousse et ridiculise, comme il le fait des autres doctrines de l'évangile.

nullité à la négation ; et ainsi Genève ne faisait que des- 1818
cendre d'un degré de plus dans l'hostilité envers l'évangile. Qui se serait douté alors qu'elle dût descendre plus bas encore ! Il est vrai que le nouveau rationalisme ne vient pas d'un Génevois.

Mais en même temps Dieu continuait son œuvre. C'est vers cette époque qu'eut lieu la conversion de l'admirable Neff: un seul homme comme lui vaut une armée. Puis l'esprit missionnaire s'emparait de la petite église : elle commença à agir sur le canton de Vaud : un de nos frères (Ant. Porchat) se rendit à S^te^-Croix, beau village de ce canton : Neff, Coulin et d'autres allaient bientôt y paraître à leur tour.

Dans ce même moment le mariage de ma sœur aînée avec M. Pyt me rappela de nouveau, pour quelques jours, de Moutiers à Genève : c'était en juin. Mon beau-frère partit, peu après, pour aller prêcher l'évangile à Saverdun, dans l'Arriège, en qualité de suffragant d'un pieux pasteur de l'endroit : c'était là encore un des missionnaires suscités par le réveil.

Enfin c'est dans ce même mois de juin que M. Grenus publia sa *Correspondance avec M. le professeur Duby*. De part et d'autre toujours même méthode. M. Grenus parlait comme jurisconsulte; M. Duby en revenait sans cesse, comme tous les autres défenseurs de la compagnie, aux mêmes principes, ou plutôt aux mêmes idées générales et mal appliquées de paix, de tolérance et de charité reposant sur un vague absolu, je dois même dire sur un vrai mépris du dogme.

Mais au milieu de toutes ces écritures survint tout à coup une bourrasque plus violente que tout ce qui avait précédé. J'en emprunterai le récit à une bonne petite brochure que publièrent alors les dissidents de la nouvelle église, leur première publication apologétique. Elle

1818 parut peu de jours après l'évènement, sous le titre : LES MEMBRES DE L'ÉGLISE NOUVELLEMENT FORMÉE A GENÈVE, *à ceux d'entre leurs concitoyens qui ont pris une part directe ou indirecte aux actes de violence exercés sur eux.* Voici leur récit :

« Réunis en église depuis une année environ [disent-ils en débutant] » nous avions, jusqu'ici, par la protection de Dieu, joui d'une assez » grande tranquillité, lorsque, le jeudi 2 et le vendredi 3 juillet, nous » avons eu à essuyer, à l'occasion d'un changement de local, divers » outrages, qui ont été répétés jusqu'au lundi 5 du même mois, et même » quelques jours après. Des enfants d'abord, puis des jeunes gens, et » enfin des hommes faits, attroupés devant le lieu de nos assemblées, » ont troublé notre culte par des huées et des clameurs injurieuses, au » milieu desquelles nous n'avons pu, sans douleur, entendre ces paroles » déplorables : *à bas Jésus-Christ, à bas les moraves ; à mort, à la lan-* » *terne !* et nous ont accueillis, à notre sortie, avec de semblables voci- » férations. Mais notre silence au milieu de toutes ces insultes ne les » satisfaisant point, ils n'en sont pas restés là : menaces, malédictions, » coups de pierres, poursuite dans les rues, violation de domicile : voilà » ce que nous avons eu à souffrir. Et sans la protectien de Dieu, et les » soins de la police, il y aurait eu peut-être des scènes encore plus » funestes. La personne chez qui nous nous assemblions a momenta- » nément abandonné pour la nuit sa demeure, et nous avons interrompu » nos réunions. »

On voit par ce récit où en était Genève. Les catéchumènes futurs ou passés des pasteurs de cette ville criaient, non-seulement « à bas les moraves », mais *à bas Jésus-Christ !* Le peuple, et surtout la race française, n'entendent pas finesse en théologie : quand ils ne croient pas ils le disent ; c'est plus franc.

L'orage passa pourtant au bout de quelques jours ; et les réunions, interrompues pour quelque temps, furent reprises peu à peu avec prudence. En même temps les Frères publièrent la brochure dont je viens de parler : ils s'y attachaient à répondre, avec une parfaite simplicité, aux divers reproches, les uns puérils, les autres sérieux mais erronnés, que leur adressait le public complètement ignorant de ces choses.

Ils me l'envoyèrent à Moutiers, où je venais de rentrer 1818
et où j'en fus bien réjoui. Je regrettais, il est vrai, jusqu'à un certain point que les Frères se fussent, quoique très-légèrement, appuyés sur les diverses confessions de foi que le Protestantisme a publiées de temps à autre; mais je compris combien l'allégation qu'ils en firent répondait naturellement à l'accusation ridicule qu'on élevait contre eux, d'innover en fait de doctrines. Je ne rapporte mon jugement à cet égard, qu'afin de noter chemin faisant, quelle était ma manière de voir sur ce point : je n'en ai pas changé. Faites une déclaration de votre foi chaque fois qu'on vous la demandera, mais ne stéréotypez rien.

A la même époque parurent, en faveur de la compagnie, deux nouvelles brochures, dues à un M. Manget, qui eut assez de conviction pour se nommer. Mais elles sont sans aucune importance.

C'est au sein de ces débats que naquit l'ignoble épithète de *momiers*, qui du reste n'a jamais été employée que par la populace, ou par les catholiques anonymes de Genève, ou par le gouvernement du canton de Vaud, dans une loi de persécution qu'il vota quelques années après, contre les dissidents. La date et l'origine de ce mot sont précises l'une et l'autre; je n'éprouve aucune répugnance à les donner : elles nous ramènent à M. Malan.

On a vu que les Frères de Genève s'étaient occupés de Fernex. M. Malan entra dans cette œuvre ; et s'y fit remarquer particulièrement, comme il l'avait déjà fait, par ses dernières prédications et par quelques-uns de ses beaux traités d'alors, la *Valaisane*, *Germain le bûcheron* et autres. Peu après que ces prédications de Fernex eurent commencé, on vit paraître tout à coup, le 7 octobre, sur la feuille d'avis de Genève, sans que rien l'eût fait pressentir, l'article suivant :

1818 « Dimanche prochain, à Fernex, la troupe des *momiers*, sous la direc-
» tion du sieur Régentin, continuera ses exercices de fantasmagorie,
» jonglerie, tours de force simples. Le paillasse noir continuera, par ses
» lazzis, à faire rire ses auditeurs. On trouvera des billets d'entrée près
» le bureau de la loterie. »

C'est près de ce bureau qu'était le temple, où se faisaient les prédications.

A ces prédications M. Malan joignait d'autres travaux. Nous avons déjà dit que, forcé de fermer une école du dimanche, indépendante du collége, il s'était rabattu sur l'enseignement auquel l'appelaient ses fonctions mêmes de régent. Seulement, tandis que les autres régents se bornaient à enseigner d'après le catéchisme socinien de Genève, M. Malan avait pris pour base de ses enseignements l'Écriture-Sainte. Il avait eu cependant la précaution de ne faire cette innovation, tout innocente qu'elle fût, qu'avec l'autorisation du principal du collége : mais la chose inquiéta bientôt l'administration; on lui demanda de se borner exclusivement à enseigner le catéchisme ; et comme il ne voulut pas reculer, on le destitua. Cette mesure exigeant la sanction du Conseil d'État, M. Malan en appela à ce corps ; mais ce fut en vain ; et la destitution fut sanctionnée (4 novembre). Tout cela fut exposé au long par M. Malan dans deux brochures successives, où il ne lui était pas difficile de montrer l'inconséquence d'un clergé qui ne veut pas de confession de foi, et qui interdit cependant de prêcher telles ou telles doctrines qu'il désigne spécialement.

Dès lors M. Malan, se voyant exclu à la fois et des chaires et de l'enseignement du collége par ceux qui déclament tous les jours contre l'exclusisme, commença à tenir chez lui quelques réunions, auxquelles il consacra d'abord un petit local qui pouvait contenir environ cent cinquante personnes : puis il rouvrit une école du dimanche indépendante : mais il ne quittait point encore l'église

de Genève ; il ne se joignit point à la petite église du 1818
Bourg-de-Four : et il n'administrait pas la cène. Sa séparation n'eut lieu que six ans plus tard, en 1824.

Devant ces attaques, le silence de la compagnie comme corps devenant de plus en plus inconcevable et même ignominieux, le Conseil d'État — chose à la fois absurde et bien grave ! — crut devoir venir encore une fois à son secours, comme on le voit par la pièce suivante, que les pasteurs de Genève publièrent eux-mêmes dans la *Gazette* de Lausanne, du 9 octobre.

« Genève, 8 octobre 1818.

» La compagnie des pasteurs vient de publier l'extrait suivant de ses registres sous la date du 2 de ce mois.

» La compagnie des pasteurs de Genève, depuis longtemps en butte à des imputations *auxquelles elle n'a opposé que le silence*, croit devoir aux fidèles de son ressort de les informer qu'indépendamment des nombreuses adresses par lesquelles ils l'ont assurée de leur attachement et de leur confiance, elle vient de recevoir du noble Conseil d'État l'extrait de registre ci-joint, où il donne une entière approbation à la conduite qu'elle a tenue, et oppose ainsi l'honorable suffrage *des magistrats du canton* aux inquiètes attaques des ennemis de la paix de l'Église. »

« Le Conseil d'État délibérant sur les nouvelles attaques dirigées » contre la vénérable compagnie (1), l'avis a été de lui déclarer que » l'intérêt de la religion, la paix de l'église et la dignité de ses ministres » exigent de la vénérable compagnie qu'elle continue à *garder le silence* » sur les discussions théologiques qui se sont élevées en matière de » doctrine :

» Que le Conseil d'État reconnaît les services importants que la vénérable compagnie rend à la religion et à la morale : qu'il prend une » vive et profonde part aux peines et aux tribulations qu'elle éprouve ; » qu'il donne son entière approbation à la conduite pleine de sagesse et » de dévouement religieux qu'elle a tenue dans ces circonstances difficiles ; et qu'en lui témoignant dans cette occasion la pleine confiance » que lui inspire la manière dont MM. les pasteurs s'acquittent de leurs » fonctions pastorales, il renouvelle à la vénérable compagnie, de la » manière la plus pressante et la plus forte, l'invitation de s'abstenir de

(1) Notez qu'il s'agissait là précisément des terribles attaques de l'avocat Grenus, de celles qui ne traitaient pas le point de vue théologique, mais le point de vue moral et juridique de la contestation.

1818 » répondre aux attaques dirigées contre elle, autrement que par l'exemple » de la conduite et des vertus qui, jusqu'ici, l'ont si honorablement dis- » tinguée.

» Pour copie conforme :

» Signé : De Roches, *secrétaire d'État.* »

Pour mettre le comble à la gravité, on peut même dire, au scandale de la situation et des débats, il faut ajouter que l'avocat Grenus, découvrant de jour en jour davantage la force réelle de sa thèse, savoir que la compagnie des pasteurs avait violé et continuait *de violer les lois de l'état* en ce qui la concernait, poussa les choses si loin que les tribunaux furent obligés de s'en occuper. Mais que faire? Lorsque, plus tard, la même cause tomba entre mes mains, je prouvai aussi devant nos tribunaux que, loin d'avoir calomnié notre clergé, je pouvais, à la rigueur des lois, faire condamner les sociniens de Genève à la peine du bannissement; seulement je me hâtai d'ajouter que je me garderais bien de pousser ma défense jusqu'à ce point, et que je sacrifiais en entier ce moyen trop puissant de ma cause. Les avocats présents, prenant les choses légèrement, se dirent entre eux en riant: « Oh! » il aurait dû insister! » — parce qu'ils ne voyaient pas d'issue pour les juges. Or c'est en effet dans cet embarras que se trouvèrent nos magistrats quand M. Grenus refusa, lui, d'user de la générosité dont j'usai plus tard, et insista sur ses conclusions. Pour se tirer d'affaire on eut recours, comme le font les faibles, à un expédient. M. Grenus écrivait ses derniers ouvrages du fond d'un lit où il était retenu depuis quelques années. On le cita néanmoins; puis, commettant, sans aucun doute à dessein, une faute grave dans la procédure, afin que la sentence contre lui ne pût avoir d'effet, on le condamna à dix ans de prison. Cette condamnation, quoique entachée à dessein de nullité, marque à elle seule, par sa gravité, la gravité des

accusations. — M. Grenus protesta contre l'irrégularité 1818
de la procédure, et montra que le jugement était non avenu, puis il mourut bientôt après. La chose en resta là pour le moment. On peut lire toutes ces choses dans la *Gazette* de Lausanne de l'époque.

Est-ce là, je le demande, une manière honorable de justifier un clergé?.....

Ainsi se termina, quant au réveil de Genève, cette année 1818, qui montra d'une manière si frappante la vigueur et le bon droit du réveil, l'impuissance et les torts des ennemis de l'Évangile. Ici se termine en même temps, non pas sans doute l'histoire entière du réveil, mais bien celle de son origine et de son établissement. On a, dans ce qui précède, la partie à la fois la moins connue de cet évènement, et celle dont l'histoire était le plus difficile à faire. Nous ne le perdrons pas entièrement de vue dans la suite : mais le voilà introduit sur la scène.

Peut-être le lecteur aura-t-il trouvé cette histoire du réveil naissant plus aride et plus contentieuse qu'il ne s'y attendait : mais voilà les faits, du moins les faits matériels. L'histoire du mouvement intérieur et spirituel n'est pas susceptible d'une longue exposition. Elle se trouve dans les publications de l'époque, dans les traités et les cantiques qui se composaient ou se chantaient, dans les prières qui se faisaient, dans le zèle et l'ardeur qui animaient la majorité des fidèles d'alors, dans la vive piété qui en caractérisait un grand nombre. C'était la trame qui se mêlait à la chaîne qu'on vient de voir.

En tout cas on a ici les faits, assez saillants, qui caractérisèrent cette lutte ; et le lecteur me permettra de revenir maintenant à l'objet spécial, quoique moins intéressant, du présent écrit, à l'histoire de mes destinées particulières. Je ne me suis pas engagé à plus que cela.

LIVRE V.

MOUTIERS ET RETOUR A GENÈVE.

1817 ET 1818 (27 ET 28 ANS.)

Mes dispositions à Moutiers. *Qu'est-ce què le Christianisme ?* — Mauvaise littérature allemande. — Je songe à entrer dans quelque établissement morave. Déception. — Naissance de mon deuxième fils, *John*. — Nombreuses visites à *Berne*. — Romantisme. Idéal. — Culte du Vendredi saint. — Je comprends la *justification gratuite*. — Doutes pénibles. — *Je songe à quitter le ministère*. — J'y reste sur l'avis de mes Frères. Mais alors *je veux être missionnaire*. — Réformes dans le culte de ma paroisse. — Je veux quitter Moutiers. *Mais où aller ?* — *Retour à Genève*. *Lady Carnegie*, notre mère. — Autres amis et bienfaiteurs. — *J'accepte la vocation missionnaire*. — État du réveil de Genève. Vive piété. — *Des songes*. — Naissance d'un troisième fils, *Ami*. — Beaux textes pour ces jours. Est-ce de la superstition que d'y avoir égard ?

1817 Qu'est-ce que la religion chrétienne ?.....

Telle était la vaste question qui, sans que je m'en doutasse, m'agitait alors à Moutiers, et qui m'a agité encore bien longtemps après que j'eus quitté cette paroisse. Elle le ferait même encore si je n'eusse appris à ne point tenter de la résoudre dans toute sa profondeur. C'est être, selon moi, bien superficiel que d'aspirer à encadrer les vues de Dieu, quant à la race humaine et à sa destinée éternelle, dans les définitions d'un catéchisme ou d'un cours de théologie. Sans doute, si l'on consent à s'en tenir à une vue générale, on peut répondre à la grande question que je viens de poser que tout l'évan-

gile revient à Jésus-Christ sauveur, à Jésus-Christ cru- 1817
cifié; et c'est vrai, grâces à Dieu. La réponse est bonne, quand elle est sincère ; elle est pleinement suffisante pour un cœur pieux; et elle a de plus le mérite d'être très-facile à faire. Mais comme on ne sait pas toujours en rester à cette simple déclaration, qui n'est qu'un résumé, quelle vaste question, encore une fois, lorsqu'on veut essayer d'être plus précis! Ou, en d'autres termes, dès qu'on en vient aux faits, que de manières d'être chrétien ! C'est en vain que les esprits exacts s'irritent contre les diversités de vues. Eux-mêmes, lorsqu'un cœur généreux corrige en eux la rigueur, c'est-à-dire l'étroitesse de l'intelligence, eux-mêmes ils sont obligés de convenir qu'il existe à cet égard des nuances sans nombre. Quelle différence entre un Saint-Augustin et un Zinzendorf ! entre un Calvin et un Wesley ! entre un Luther et un Pascal! Et qui tracera exactement les limites où un homme cesse décidément d'être un vrai chrétien? Bossuet, par exemple, était-il enfant de Dieu? Il est permis d'en douter. Mais la certitude, l'avons-nous? Et si nous admettons un instant, par manière d'exemple, qu'un homme comme lui, un adulateur de Louis XIV et un persécuteur des protestants, ait pourtant eu part au salut, quel gouffre, je ne dirai pas entre lui et Fénélon, mais entre lui et Jurien ou Saurin ! Et ces différences vous les trouvez ailleurs. Combien peu de rapport entre un frère Morave et un docteur écossais ou génevois, entre un prophète des Cévennes et un chrétien qui attribue à Satan des prophéties que l'autre attribue à Dieu !

J'ai opposé des noms propres à des noms propres : mais on comprend que les noms renferment autant de dogmatiques différentes. Y a-t-il une élection? Est-il bien vrai que le grand nombre des hommes marche à sa perdition? Sans doute, l'évangile le dit; mais n'y a-t-il pas

1817 d'autres déclarations qui laissent espérer une ressource, un remède quelconque à cet effroyable malheur? Il n'y a de sauvés que ceux qui croient en Jésus, qui sont nés de nouveau. C'est vrai. Mais les caractères de la génération sont-ils si précis et si décisifs? Les vierges folles se croyaient sages ; et beaucoup des premiers seront les derniers! Quel est le moyen de s'assurer qu'on ne se trompe pas là-dessus? La masse des hommes, d'ailleurs, de pauvres ignorants, des paysans, des artisans, de vieilles gens qui ne savent à peu près rien, et qui ne nous paraissent réellement ni bons ni méchants, sont-ils faits pour l'enfer? sont-ils disposés pour le ciel? Est-ce la connaissance seule et positive de l'évangile qui dispose le cœur? Melchisedek qui tombe des nues, Job qui n'était pas du peuple de Dieu, la veuve de Sarepta, Naaman le syrien, qui n'en étaient pas non plus, et tant d'autres qui viendront d'orient et d'occident pour se mettre à table avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux, tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures (Math. 8, 11, Luc 13, 29), tout cela cadre-t-il bien avec des dogmes équarris et, j'en conviens, avec l'ensemble des déclarations qui constituent la doctrine orthodoxe?..... On conçoit que j'eusse pu décupler le nombre de ces questions si profondes.

Du reste, quand je parle ainsi on comprend, je l'espère, que je ne le fais pas dans le vague indéfini qui forme la religion du socinien ou du rationaliste. Je n'ai nommé ci-dessus que des hommes qui croyaient tous, ou qui ont paru croire de cœur à la rédemption, ce dogme fondamental du christianisme ; et c'est entre eux que j'ai fait remarquer des diversités que nous avons bien de la peine à concilier. Voilà le problème que j'ai en vue en posant la grande question qui ouvre ce livre.

Cependant, je l'ai déjà amplement indiqué, j'avais à

Moutiers, c'est-à-dire à l'âge de 26 à 28 ans, et pour long- 1817
temps encore, bien d'autres choses que ces grandes pensées qui m'occupaient et qui agitaient mon cœur. L'éclectisme à lui seul est déjà fatiguant. En voulant tendre les bras à tous les extrêmes à la fois, on se sent comme crucifié; et la nature humaine a peine à y suffire. Or, s'il est fatiguant d'être éclectique dans l'élément de la piété, et de chercher à concilier des doctrines divines qui semblent opposées entre elles, combien plus l'est-il encore lorsque c'est entre Dieu et le monde que le cœur est tiraillé! C'était là, sans aucun doute, mon plus grand mal : ma lutte même, contre ce travail intérieur, ajoutait à ma souffrance; et les deux ans que je passais à Moutiers s'écoulèrent en entier dans cet état. A côté de mes lectures religieuses habituelles, et de celles que me fournissait la sœur de la grande baillive, cette dernière m'en mettait entre les mains, surtout dans les premiers temps, d'autres qui étaient purement littéraires : c'étaient les productions du jour, surtout en allemand, et dans ce nombre quelquefois des romans, toujours honnêtes, il va sans dire, mais pourtant des romans. Il y avait alors un écrivain très-fécond dans ce genre d'ouvrages, et qui donnait quelque nouveau produit à chaque foire de Leipzig : j'ai oublié son nom; mais j'ai gardé celui d'une de ses héroïnes, Aléarda. Au nombre de ses livres se trouvait aussi un ouvrage intitulé *Bilder des Lebens*, livre plein d'une douceur mielleuse et fade que l'auteur mettait à la place du mâle amour de l'évangile. On sent qu'avec Gœthe et Matthisson, que j'ai déjà mentionnés, cela ne faisait pas pour le cœur une nourriture bien saine.

Du reste la vie religieuse était pourtant bien loin de s'endormir chez moi. Je visitais continuellement les six villages ou hameaux qui composaient ma paroisse, et dont l'un était situé sur le haut de la chaîne de montagnes

1817 et 1818 qui nous dominait : et, avec la bonne provision d'imagination et de sensibilité qui me causait à la fois tant de jouissances et tant de douleurs, ces courses étaient romantiques au plus haut degré. Je faisais aussi des visites journalières chez les pauvres, et des visites non moins journalières au château ; puis je donnais tous les jours, pendant six mois de l'année, deux heures d'instruction à mes catéchumènes. Enfin je recevais, au milieu de tout cela, des nouvelles du réveil de Genève, qui ne faisaient que nourrir ma révolte intérieure, déjà si vive, contre la roideur et le formalisme du culte public dans ma propre paroisse.

Ce dernier sentiment, joint à l'idéal qui me dévorait, me jeta tout d'un coup, avec une violence qu'on ne peut se figurer, dans le projet enthousiaste d'aller vivre dans une communauté de frères Moraves, et d'y faire venir mon père..... Oh ! que ce dernier rêve fut délicieux !... — Mais quelle chûte, lorsque j'en parlai à ce régent morave déjà mentionné, et qui avait été l'un de mes maîtres à Neuwied !..... « On vous demandera d'abord quels sont » vos moyens d'existence, » me dit-il, en souriant de mon ardeur ! »..... Mes moyens d'existence, m'écriai-je en moi-même ! Une question d'argent ! faite par les Frères ! et à moi ! « Quand vous serez parti, prêchez et dites que » le royaume des cieux approche ! Guérissez les malades, » nettoyez les lépreux, ressuscitez les morts, chassez » les démons. Ne prenez ni or, ni argent, ni monnaie dans » vos ceintures, ni sac pour le voyage..... L'ouvrier est » digne de sa nourriture. » Tel était mon rêve : je tombai des nues ; et je vis là encore un idéal flétri ! — Il est vrai qu'il s'agissait d'aller demeurer matériellement parmi les Frères ; et que, pour une adhésion purement spirituelle, ils n'auraient pas exigé tant de choses. Mais je n'en fus pas moins abasourdi pour le moment, et radicalement guéri de mon projet.

C'est pendant ces deux ans de séjour à Moutiers que je commençai mes nombreuses visites à Berne, pour les répéter ensuite pendant plusieurs années. Il devenait de plus en plus évident que j'avais l'instinct missionnaire : le mouvement du réveil m'y entraînait; et mes deux collègues, et particulièrement M. Galland, y entraient avec zèle. Ce dernier avait fondé une réunion du mercredi soir, où se trouvaient entre autres la femme du premier magistrat du canton. J'étais admis à ce mercredi, où l'on souffrait mes allures excessivement brusques et irrégulières, qu'on appelait même avec raison un peu cosaques : mes collègues en particulier me supportaient, tour à tour avec patience et avec quelque impatience. Hélas! il n'était pas étonnant que mes dehors eussent quelque chose de cahoteux, quand le dedans l'était si fort! 1817 et 1818

Cependant, si l'on regarde aux intentions qui m'animaient à cette époque en particulier, c'était, après tout, je crois devoir en convenir, le bon côté qui l'emportait dans ma vie. Outre le petit recueil, moitié littéraire et moitié religieux dont j'ai parlé plus haut, j'en faisais alors d'autres, que je possède encore, uniquement consacrés à une piété qui avait quelque chose d'un peu ascétique et qui tendait une main à la piété catholique romaine. Vers la fin de mon séjour à Moutiers, et quelque temps encore après avoir quitté cet endroit, je portais pendue devant moi, une petite croix noire en verre : j'aimais aussi beaucoup à entrer dans les églises catholiques; et j'y priais quelquefois.

Enfin je continuais d'entretenir des relations précieuses avec nos Frères de Bâle. Le bon vieux M. Linder en particulier, père du pasteur de ce nom, nous envoyait de temps à autre, des traités qui à cette époque nous remplissaient de joie... Des traités! C'était alors un trésor que

1817 et 1818 je ne répandais autour de moi qu'après en avoir vivement joui tout le premier. A ces envois il ajoutait quelquefois quelques petits dons en argent, quelques hardes ou d'autres objets pareils, qui nous étaient également bien précieux dans la gêne où nous vivions; car il faut se rappeler qu'il y eut longtemps famine dans le pays.

Je mentionnerai encore ici une innovation que j'introduisis dans le culte vers la fin de mon séjour à Moutiers. Je ne traiterai pas ici la question des fêtes religieuses, Noël, l'Ascension, la Pâque chrétienne et autres. Il y a, dans ce sujet comme partout, beaucoup à dire pour et contre. L'inconvénient de ces choses se voit abondamment dans l'église romaine, qui a étouffé l'esprit sous les cérémonies; et même dans une église pieuse, je crains qu'il ne se mêle bien de l'illusion aux émotions que ces fêtes produisent. Mais d'un autre côté, on ne peut le nier, ces émotions produisent souvent des effets salutaires et réels.

Quoi qu'il en soit, je me borne à rapporter un fait. Je voulus alors introduire dans l'église que je desservais, un service du vendredi saint. Je l'annonçai timidement à mon troupeau : je déclarai même bien positivement qu'il n'y avait obligation pour personne de se rendre à ce service ; et jusqu'au dernier moment je n'osai m'informer de la manière dont ma proposition était reçue, ni si j'aurais un auditoire quelconque. Trois heures de l'après midi arrivent: la cloche sonne, et je m'achemine craintivement vers l'église... Quel est mon étonnement! Je la trouve toute remplie, comme aux plus grandes solennités; et tout mon auditoire habillé de noir, hommes et femmes!.... Je fus saisi d'une émotion que je ne puis décrire ; et j'eus une véritable peine à prendre la parole. Cette émotion redoubla encore, lorsque mes catéchumènes, réunis au pied de la chaire, chantèrent, sur sa

musique admirable, ce cantique des Frères que je leur 1818
avais appris :

« Chef couvert de blessures, — Tout meurtri, tout en sang,
» Chef accablé d'injures, — D'opprobres, de tourments,
» Chef de gloires divines — Autrefois couronné,
» C'est maintenant d'épines — Que ton front est orné ! »

C'est encore vers la même époque que je fis deux pas assez sensibles vers la paix du cœur. Un jour que je montais, seul, pensif et triste, le petit verger situé derrière ma maisonnette, ce passage des Écritures me vint à l'esprit avec une vivacité particulière : « Heureux ceux » qui ont faim et soif de la justice ; car ils seront rassa- » siés ! » — Ils sont déclarés *heureux*, me dis-je, même dans le simple état de faim et de soif, et avant même d'être rassasiés : oh ! je suis donc heureux, au jugement du Seigneur ; car s'il y a dans ce monde une âme qui ait faim et soif de la justice, c'est moi. — Ma vie monta alors, au moins pour ce qui regarde la paix du cœur, d'un degré ; et je n'en suis jamais redescendu.

Un second pas que je fis vers ce temps, ce fut de comprendre ce qu'on appelle en théologie la *justification gratuite*. Comment avais-je donc fait pour ne pas la comprendre plus tôt, quand depuis vingt ans je croyais pourtant à la miséricorde divine et à la rédemption ? C'est que probablement je pensais, comme tant d'autres, que Dieu me pardonnerait *pourvu que*, c'est-à-dire moyennant certaines conditions, autres que celles d'une simple et humble acceptation de l'amnistie qu'il proclame dans l'évangile ! — On ne voit les choses divines que lorsque Dieu nous ouvre les yeux.... Et puis les termes abstraits obscurcissent tout.

Cependant tout n'était pas dit encore sur le grand point de la foi ; et il me restait à cet égard une écharde dont j'ai à peine fait mention jusqu'ici. Plus je considérais

1818 la piété dans ses exigences, et la gloire à venir dans sa grandeur, plus je me posais involontairement ces deux questions: « Tout cela est-il bien vrai? Et si cela est vrai, suis-je, moi, un vrai chrétien? » Quant à la première de ces questions, sans doute je croyais à l'évangile; mais je sentais pourtant ma conviction ébranlée en quelque degré quant à la réalité des faits, quant à la base historique du christianisme, c'est-à-dire quant à sa base véritable. La conviction l'emportait, il est vrai; et c'est ce qui fait que, pendant toute la durée de ces doutes, qui ne m'ont pleinement passé qu'en 1827, je n'ai jamais manqué de sincérité en prêchant l'évangile: car le doute ne se présentait à moi que comme une pénible tentation, comme un état maladif; et même dans cet état je restais fort vis-à-vis des faux docteurs qui, professant croire à l'évangile, lui faisaient proclamer une doctrine toute différente de celle qu'il enseigne réellement. Je sentais que, sa vérité une fois admise, c'étaient les doctrines orthodoxes qui étaient les seules vraies: là-dessus je n'ai jamais eu de doute. J'étais donc sincère; mais on sent néanmoins que je devais souffrir de la double incertitude que je viens d'indiquer. Quant à celle qui roulait sur ma qualité de vrai chrétien, j'avais une même sévérité pour moi et pour les autres; je me rappelle avoir alors pensé plus d'une fois que je ne connaissais que trois chrétiens véritables : ce Wilcox dont j'ai parlé précédemment, et qui probablement n'était pas plus pieux que bien d'autres; le frère Mettetal, qui reste en effet, aux yeux de tous ceux qui l'ont connu, un des beaux types du chrétien; et puis Madame de Krudener. — Je ne sais ce que je faisais, dans des moments pareils, de mes frères de Genève et de quelques autres hommes pieux que j'aurais pu me rappeler!

Au milieu de ces pensées exaltées et de mes doutes je

devais me sentir mal à l'aise dans mes fonctions de pré- 1818
dicateur. Et en effet, malgré ce que j'ai pu dire tout à l'heure de ma sincérité, je me reprochais réellement ces fonctions, et je me mis à chercher sérieusement quelque autre état. Je fus, à Bâle, sur le point de prendre une place d'organiste qui était alors vacante ; il ne s'en fallut que de cinq minutes que je trouvasse une personne qui devait arranger la chose ! Mais, comme le fit le sort, lors de l'affaire de Frédéricia (p. 43), ces cinq minutes décidèrent peut-être de toute ma carrière future; et, au milieu même de mes efforts pour abandonner le ministère, je fis à l'avis de mes frères une de ces concessions qui se sont présentées plus d'une fois en ma vie et qui me prouveraient, si c'était nécessaire, que je ne suis pas toujours aussi obstiné que quelques-uns peut-être l'auront cru. Je me faisais un devoir de conscience de quitter le ministère : je doutais de ma qualité d'enfant de Dieu : et en tout cas il me manquait à un haut degré l'assiette morale qui semble nécessaire aux fonctions d'un prédicateur ou d'un missionnaire. Eh bien, je passai sur ces scrupules si respectables, et je revins de ma décision, sur le seul avis de mes frères, soit de Bâle, soit de Genève, avec qui je m'en étais entretenu. Je me rappelle en particulier une phrase de feu notre cher Gonthier qui m'écrivait : « C'est l'ennemi de l'évangile qui veut détourner du combat un de ses adversaires ; » et je fis alors ce raisonnement : « Tout ce que je connais de chrétiens, de chrétiens, qui sont tels à mon propre jugement, me conseillent de rester dans le ministère : il faut donc qu'ils aient raison ; et que ce que je regarde comme un cri de ma conscience soit une illusion : » je restai en conséquence.

Mais alors je voulus faire la chose comme il faut. Le petit travail de pasteur de village, ou même de pasteur

1818 quelconque, eût-ce été dans une ville, ne m'allait plus ; je m'élançai vers la grande et libre carrière missionnaire, libre, pour celui du moins qui sait prendre la liberté, et non la demander. Les nombreuses entraves qui entourent tout ministère régulier et particulièrement tout ministère rétribué par le gouvernement, ces entraves dont l'habitude seule dissimule l'existence, me pesaient : car, malgré les quelques innovations dont j'ai parlé plus haut, j'avais essayé d'introduire dans la paroisse d'autres réformes, auxquelles s'opposaient, tantôt le vieux pasteur, dont je n'étais que suffragant, tantôt le grand bailli.

Et pourtant on m'accordait beaucoup ; et j'avais déjà fait bien des choses de ce genre. Déjà avant l'innovation du vendredi saint, j'en avais fait une autre quant aux annonces qui se publiaient à l'église. Le gouvernement de Berne, alors fortement aristocratique, chargeait les pasteurs de lire en chaire, avant ou après le service, toutes les publications quelconques dont on charge ailleurs avec raison un simple crieur public : une maison, une pièce de terre à vendre, un taureau au service de ceux qui avaient des génisses, et autres choses pareilles. Je m'opposai absolument à jouer ce rôle qui convenait si peu, non-seulement à mes fonctions, mais au lieu et au moment où se faisaient les publications ; et le grand bailli eut la bonté de charger de ces annonces un homme qui les lisait à la sortie du service devant la porte du temple, où personne n'était forcé de les écouter. Il y eut pourtant un cas où il me déclara qu'il ne pouvait m'exempter de faire la lecture en chaire : c'était une proclamation relative au service militaire : deux pages grand in-folio ! Il fallut en passer par là : mais je m'en acquittai assez librement et d'une manière peu respectueuse. En face du bailli qui était là dans son banc, l'épée au côté, comme à l'ordinaire, j'introduisis ma lecture par

ces mots : « Mes frères, je vous demande pardon de venir 1818
vous entretenir, en ce lieu et en ce moment, de choses de ce genre, mais j'y suis obligé, etc. » Puis après avoir fini, je jetai le papier de côté dans la chaire. Le bailli, en homme patient et doux, me passait ces incartades.

J'avais pareillement tapissé la liturgie de corrections à la plume; je ne sais si on l'a conservée telle. Dans celle du jeûne public, par exemple, aux mots « les scandales du troupeau, » j'avais ajouté « et les scandales des pasteurs » : dans celle du baptême des enfants, j'avais corrigé le faux raisonnement qui s'appuie sur ce que Jésus avait béni des enfants, pour en conclure que nous devons les baptiser; et beaucoup d'autres choses semblables.

Mais l'innovation dont il me reste le plus doux souvenir fut une opposition que je fis à un vieil usage que mon constituant (*rector*) voulait réintroduire. C'est la seule opposition que je lui ai faite, mais celle-là fut décisive. Ce bon vieux pasteur essayant peut-être d'entrer un peu dans mon esprit réformateur, eut l'idée de renouveler une ancienne peine disciplinaire relative aux filles tombées dans le péché. On les faisait paraître en consistoire, une torche à la main et une couronne de paille sur la tête!... « Jamais, lui dis-je, pareille infamie ne se fera » avec mon concours et en ma présence! Passe pour la » comparution en consistoire, ajoutai-je ; mais rien du » reste! » On céda : la fille parut : je lui parlai comme il convient qu'un pécheur parle à un autre pécheur; et cette pauvre créature, qui peut-être se serait roidie devant des déclamations hypocrites et hautaines, fondit en larmes devant des reproches charitables.

Enfin, désireux que tous les actes du culte fussent toujours sincères, je voulais qu'un jour de jeûne, dès qu'on prétend en faire un, fût célébré, de mon côté du moins, effectivement comme un jour de jeûne. En con-

1818 séquence, quand le mois de septembre nous amena cette espèce de fête, je fis du même jour, sans sortir de chaire pendant les intervalles des prédications, et sans avoir rien pris depuis la veille, trois grandes prédications, comme on les fait toujours ce jour-là. Et ce n'était pas pour être vu que je jeûnais ainsi; mais je voulais bien qu'on vît pourtant et qu'on sût que je ne me prêtais pas à de vaines simagrées. Après le troisième service, qui eut lieu de trois à quatre, j'allai prendre un léger bouillon; puis je revins faire, de cinq à six, encore un service surérogatoire.

Lecteur chrétien, je vous dis de moi à ce moment plus de bien que de mal. Mais voudriez-vous que je fisse confidence au public, et même à vous seul, de tout ce qui pouvait se passer de mal en moi à la même époque? Vous n'en seriez pas édifié. Rendez-moi donc la justice de croire que je me juge en mon cœur comme vous vous jugez sans doute vous-même; et alors vous serez convaincu que je ne songe pas plus à me vanter de cette partie de ma vie que d'aucune autre. Le mal, hélas! va sans dire : supposez-en tant que vous voudrez, sauf dans les intentions; et vous aurez une juste idée du pauvre prédicateur d'alors, et presque de celui d'aujourd'hui.

Cependant, on le comprend, cet esprit réformateur ne pouvait se concilier avec les allures d'une église nationale, toujours amie du *statu quo*, ou du moins des réformes paisibles et lentes : je déclarai donc à mon constituant que, tandis qu'il trouvait que je prenais trop de liberté, je me trouvais, au contraire, trop gêné; et il me laissa partir.

Mais où aller? La question était beaucoup plus difficile qu'on ne le pense en lisant ce livre commodément dans sa chambre et loin de toute lutte. On supposera peut-être que mes frères de Genève m'attendaient;

qu'une société continentale était toute prête à m'accueillir; 1818
et que les guinées anglaises allaient m'ouvrir toutes les voies! Il n'en était rien absolument. La société continentale était à peine constituée; j'en ignorais alors l'existence; et plusieurs de mes frères de Genève, MM. Guers, Gonthier, Empeyta, qui s'étaient d'abord destinés au saint ministère et qui s'en voyaient maintenant exclus, n'avaient par eux-mêmes aucun moyen de subsistance. Donner des leçons? Eh! qui nous en aurait demandé, dans l'état d'exaspération où étaient alors les esprits à Genève? Car il faut se rappeler que c'était le moment où le réveil était dans sa lutte la plus acharnée. Les scènes de Juillet venaient d'avoir lieu : Grenus venait d'être condamné, quoique pour l'apparence seulement, à dix ans de prison : M. Malan était destitué de toutes ses fonctions : et moi, j'étais à cette époque aussi mal vu et, je le crois, plus méprisé qu'aucun de mes frères. Que faire donc? Et où aller? Je me rappelle avoir dit un jour à ma femme, moitié en souriant, mais moitié sérieusement aussi : « Demandons à un voiturier de nous » emmener d'ici, à une journée de distance, de tel côté » qu'il voudra. »

Cependant il fallut se décider; et le parti le plus raisonnable fut pourtant de retourner à Genève. Je prêchai mon dernier sermon à Moutiers le 20 septembre; et peu après nous rentrions dans notre patrie. Pauvres parents, et surtout pauvre mère, qui n'avait pas les consolations de l'évangile! Quelle espèce de vagabond revenait ainsi chez vous! J'étais absolument sans ressource pécuniaire.

Heureusement que Dieu nous suscita alors à Genève, à mes frères et à moi, juste au moment nécessaire, une véritable mère, en une riche dame écossaise! O lady C.! Je croyais que parvenu à ce moment de mes récits, je trouverais, pour parler de vous, quelques-unes de ces

1818 paroles entraînantes et éloquentes qui jaillissent d'un cœur reconnaissant, pour élever ici un monument à votre mémoire bénie ! Et je sais à peine raconter..,. Mais ne suffit-il pas ici de raconter, pour être éloquent? Digne sœur ! Jésus vous dira au grand jour : « J'étais nu, et » vous m'avez vêtu; j'avais faim, et vous m'avez donné » à manger; car ce que vous avez fait à l'un de ces plus » petits de mes frères, vous l'avez fait à moi-même..» Plusieurs de nous vous ont revue dès-lors dans une glorieuse vieillesse, portant sans trop de peine le poids de quatre-vingt et dix années. Si ces lignes vous atteignent encore ici-bas, recevez de nouveau les bénédictions de ceux que vous avez couverts de vos ailes durant le fort de leur détresse, en attendant l'heureux jour où le Seigneur vous dira : « Cela va bien, bonne et fidèle servante, » tu as été fidèle en peu de chose ; je t'établirai sur » beaucoup: entre dans la joie de ton Seigneur! »

Du reste ce que je dis ici plus particulièrement de cette bienfaitrice, je pourrais le dire de toute sa famille, dont les noms ne sont pas moins connus dans les rangs des amis et des soutiens de l'évangile. Mais ils ne voudraient, pas plus que leur mère elle-même, que je les désignasse par leurs noms. Je les attendrai donc dans les tabernacles éternels si j'y arrive avant eux, pour les accueillir selon la parole de l'évangile, et pour que nous nous réjouissions ensemble, du bien que nous avons reçu et de celui que nous avons pu faire.

Et puis, comme les souvenirs s'enchaînent ! Le nom de cette première bienfaitrice et de sa famille ne fait qu'ouvrir devant moi une longue liste d'amis du même genre que le Seigneur m'a suscités, dans la suite des temps, soit en Angleterre, soit à Genève, en Alsace, à Bâle, à Paris et ailleurs, en me faisant ainsi trouver, selon sa promesse, « des pères, des mères, des frères

» et des sœurs; » cent fois autant que ce que j'avais pu 1818
en sacrifier à mon Rédempteur. — Recevez-en tous ici, fidèles amis, les remerciements de votre frère et de toute sa famille!

Et que dirai-je de la manière dont je suis soutenu dans le moment présent? Je laisse cet objet, comme il le mérite, dans un sanctuaire à part; en me bornant à dire que j'étais destiné à voir jusqu'au bout que le Seigneur est bien autrement fidèle envers ses enfants qu'ils ne le sont envers lui!....

Arrivés à Genève, nous nous installâmes avec nos deux enfants chez les parents de ma femme, dans leur petite possession des Pâquis; et je louai, en outre, dans Genève même, une chambre haute pour les moments que je devais passer en ville. Là, en attendant de savoir ce que Dieu voulait faire de moi, je travaillais avec bénédiction à traduire en français quelques portions du *Magasin des missions de Bâle*. Toutes ces nouvelles des missions et des sociétés bibliques avaient alors pour nous cette fraîcheur particulière de la jeunesse ou même de l'enfance, cette vivacité qui finit toujours par disparaître avec le temps, ne fût-ce que pour faire place à la maturité de l'âge. Je faisais mes traductions en vue du *Magasin des missions à Genève,* que M. Guers commença à publier à cette époque.

C'est au milieu de ces paisibles travaux que se décida mon appel à la vie missionnaire : je consentis à entrer au service de la société continentale, c'est-à-dire à partir, comme on dit, avec « l'or des Anglais. » Nos adversaires, qui ne vivent pas plus que nous sans manger et sans être vêtus, gardaient pour eux l'or de notre patrie commune, et même celui d'anciens fidèles Français qui avaient confié un capital important aux académies, alors évangéliques, de Genève et de Lausanne, afin de contribuer à

1818 l'entretien des étudiants français ou des professeurs de théologie de ces deux villes, — capital de l'emploi duquel on n'a jamais pu obtenir, jusqu'à ce jour, un compte-rendu satisfaisant. On sait que je ne m'occupe pas beaucoup de questions d'argent; mais j'ai fait cette observation afin de repousser une fois pour toutes le reproche ridicule qu'on fait à des hommes pieux d'une nation, quand ils soutiennent des frères qui, chez un autre peuple, participent avec eux à une même foi.

J'allais donc partir comme missionnaire, et entrer dans cette carrière orageuse à laquelle j'avais été destiné. C'est ici la grande époque de ma vie ; c'est ici proprement que m'attendent ceux qui ont voulu connaître de plus près cette vie si agitée. J'espère cependant qu'on voit par les choses mêmes qui précèdent, que je ne pouvais m'exempter de donner cette espèce d'introduction, quelque longue qu'elle ait été. Même en racontant ma jeunesse je n'ai point parlé de moi seulement ; on a lu les origines et la naissance du réveil général; on va voir maintenant l'esprit missionnaire se manifester et se répandre en Suisse et en France. Ma sœur et mon beau-frère Pyt venaient de partir comme évangélistes ; Neff était entré dans la même carrière ; d'autres encore allaient les y suivre de près.

Je vois, dans mes souvenirs de l'époque, un fait que je crois bon de mentionner spécialement. Notre foi avait cette vivacité qu'on trouve, je crois, toujours aux époques du réveil, et qui, pour ainsi dire, s'approche de Dieu de plus près qu'en temps ordinaire, et éprouve le besoin de sentir son action directe et de voir des symptômes de sa présence. Au moment où j'écris, et depuis plusieurs années l'évangile a fait des pas étonnants et a reconquis une position presque incontestée : alors tout était à faire ; le bien était un scandale ; ceux qui

prêchaient vivement l'évangile passaient pour des fana- 1818
tiques ; leur nombre était imperceptible ; nous avions plus besoin, ou plutôt nous sentions mieux qu'à présent le besoin de secours extraordinaires ; il nous fallait souvent les directions immédiates de Dieu. Au fort de la bataille et dans les moments critiques, ce n'est pas assez pour le soldat des règles générales de la tactique : il lui faut les ordres spéciaux du général. Nous recherchions donc à tout moment des signes de la volonté de Dieu ; et dans ce nombre nous remarquâmes plus d'une fois certaines choses que, dans des temps plus calmes, on penche à ranger au nombre des superstitions, comme par exemple des songes. Je m'en rappelle un en particulier, que je veux citer : car pourquoi ne le ferais-je pas? Les songes, bien loin d'être à mépriser sans distinction, sont au nombre des promesses, oui des promesses faites à la nouvelle alliance par un prophète, et rappelées par un apôtre, le jour même de la Pentecôte : « Vos jeunes gens auront des *visions,* et vos vieillards des *songes.* » — (Act. 2, 17. — V. encore Job, 35, 14 et 15.) J'en raconterai donc un, même deux.

Notre frère Guers — je dis frère, parce que c'était alors le style, et que ce style est loin d'être entièrement passé ; notre frère Guers, songea à cette époque, qu'il voyait surgir une belle étoile, extrêmement brillante, qui éclata tout d'un coup en plusieurs petites parcelles lumineuses. Ce songe le frappa plus que d'ordinaire : il y vit le réveil de Genève, qui éclatait en missions. Et pourquoi pas, encore une fois ?

En voici un qui me vint à moi. Sous le mépris où nous vivions à cette époque, objets de scandale, par notre dissidence, même pour beaucoup d'hommes pieux, je songeai que je voyais et entendais un de nos professeurs s'écrier avec dédain en parlant du réveil : « Qu'est-

1818 ce que c'est que ce réveil ? sa devise est » (et notez bien que je ne comprenais pas, dans mon songe, les deux mots latins que je vais rapporter, tandis que je les compris aussitôt à mon réveil) « Sa devise est : *Terebro tenebras !* » Outre que je ne comprenais pas ces mots, je trouvais, dans mon songe, ces sons cliquants; mais à mon réveil il me sembla que la devise n'était pas si mal trouvée; et qu'en effet le réveil perçait bien les ténèbres par un violent effort, comme celui d'une tarrière pénétrant dans le bois.

J'espère que je n'ai pas besoin de dire que je ne m'occupe pas habituellement de songes ; mais chacun fait à son tour l'expérience qu'il y en a qui vous laissent, malgré toute notre philosophie, une profonde impression. On en a des exemples qui sont d'autant plus saisissants qu'ils avaient présenté des avertissements plus graves et plus détaillés. Encore une fois, d'ailleurs, ils sont au nombre des promesses.

Mon départ fut retardé de quelques jours par la naissance d'un troisième fils, Ami (18 nov.) La naissance de cet enfant avait lieu, pour moi, dans un moment particulièrement intéressant. C'était la première fois que j'allais quitter pour longtemps (deux ou trois mois) ma femme et mes enfants : j'avais le cœur triste; et j'entrais d'ailleurs dans une carrière importante. Je remarquai avec émotion que les textes des Frères moraves en ces jours étaient étonnamment adaptés à ma position. Quelques personnes penseront peut-être que cette remarque encore est de la superstition : ce sera comme on voudra; mais je suis très-peu encyclopédiste, et je crois à une providence qui compte les cheveux de notre tête. Voici donc ces textes; et d'abord celui que j'avais pour le 18 novembre, jour de la naissance de cet enfant que j'allais abandonner pendant un an, pour m'en aller en mission

(car nous le laissâmes à Genève pour nous rendre à 1818
Strasbourg) : « *Va dans les chemins et le long des haies et* » *presse d'entrer ceux que tu trouveras.* » (Luc, 14, 23). — Le surlendemain, 20 : « Jacob continua son chemin, » et les anges de Dieu lui vinrent au devant » (Genèse, 32, 5). — Pour le 24 : « Ne soyez point en souci pour » le lendemain, etc. » (Matthieu, 6, 24.) — Pour le 25 : « Quiconque me confessera devant les hommes, etc. » (Mathieu, 10, 32), avec cette addition des Frères : « Nous » voulons témoigner en tous lieux que ce n'est qu'en » Jésus qu'on peut trouver pardon et délivrance. » — Pour le 28 : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a » haï avant vous » (Jean, 15, 18.) — Et enfin, pour le jour de mon départ, ces deux textes : « Les ennemis » nous épouvantaient tous, disant : « leurs mains seront » fatiguées du travail, de sorte qu'il ne se fera point. » « Maintenant donc, ô mon dieu, fortifie mes mains. » (Néhémie, 6, 9.) — Puis ces paroles de Jésus lui-même, comme évangéliste : « *Le temps est accompli ;* » *et le règne de Dieu approche : amendez-vous et croyez* » *à l'évangile.* » (Marc, 1, 15) ; avec cette addition : « Nous prêchons, ô notre roi, ton évangile de la foi. » — On conçoit que c'étaient là pour moi de puissants encouragements.

Je partais donc avec ce mélange de sentiments qui s'est étendu sur toute ma vie, joie et serrement de cœur tout à la fois. Le but de ce premier voyage missionnaire était d'aller explorer le terrain, pour choisir mon futur champ de travail : c'était aussi d'aller voir un peu le monde religieux au dehors ; puis, en même temps, de répandre l'esprit de réveil qui venait de se manifester si puissamment à Genève. Ces différents buts ont été atteints au delà de nos espérances d'alors. — Me voilà lancé dans un monde nouveau.

LIVRE VI.

PREMIÈRE MISSION, ET GENÈVE RELIGIEUSE.

DE NOVEMBRE 1818 A FIN MARS 1819 (28 ET 29 ANS.)

Douceurs et peines. — Départ pour mon *premier voyage missionnaire.* — Lausanne, trois amis ! — Yverdon ; *Sainte-Croix.* — Fermentation à Sainte-Croix. — Joie enfantine de l'époque. — Les Frères moraves inquiets. — Douces missions de ces jours. — Mes tristesses. — On peut *avoir* sans *savoir.* — Assemblée dans une grange. — Scène émouvante. — Sur l'*improvisation.* — Du pasteur, du missionnaire. — Belle vie de l'évangéliste. — Missionnaires sans paie. — Chanter les larmes aux yeux. — L'église morave réveillée. — MM. Legrand, Laschnall, Ganz. — Mysticisme. — Un bon et un mauvais. — Fatigue de cœur et tristesse. — Retour à Moutiers. — *Gobat* m'accompagne. — Arau. Soir douloureux à *Zurich.* — *Schafhouse.* Heureux souvenir. — *Bouch.* — Enfants dans l'extase. — De la *prophétie* dans l'église. — Elle est promise. — *Spleiss. Beau réveil.* — Une extase. — *Angelus* protestant. — Schafhouse. Soirée au Rosengarten. — Première prédication en allemand. — Autres assemblées. — Départ. Donaueschingen, *source du Danube.* — *Kœnigsfeld*, établissement morave. — J'y prêche. Je ne demande ni ne refuse jamais de le faire. — *Strasbourg.* — Ban de la Roche. Visite à *Oberlin.* — Des pierres précieuses et du chaume. — J'y prêche sévèrement. — Retour vers Genève. — A genoux dans un champ. — *Genève religieuse*, manifeste du réveil. — Démarche grave. — Analyse de l'ouvrage. — Causes de ma dissidence. — Points où je cède à mes frères. — Emotion au moment d'imprimer. — *Je consulte l'Eternel.* — *Des Consultations* de ce genre. — Je pars pour Strasbourg.

1818 Enfance du réveil ! Enfance de la mission ! Douces peines ! Doux travaux ! Doux souvenirs !

Hélas ! que dis-je ? doux souvenirs ! Ce mot révèle bien vivement cette admirable dispensation du Seigneur qui jette sur le passé une teinte riante, dont la douceur fait oublier les peines et les amertumes qu'on a dû tra-

verser, et ne laisse guère subsister que l'impression des 1818
joies! Doux souvenirs, ai-je dit? Et quelle était alors ma vie? Je quittais ma famille, pour voyager péniblement, seul, à pied, portant moi-même mon petit bagage; ne cherchant partout que le bien, il est vrai, mais traité par les hommes, et souvent même par des personnes pieuses comme un boute-feu et comme un sectaire! et, pour combler toutes ces peines, n'ayant pas même la joie d'une foi bien assise, pleurant souvent en route; fatigué, triste et pauvre!... Il est vrai que cette dernière circonstance était, j'ose le dire, une épreuve volontaire, et que je n'aurais eu qu'à demander plus pour avoir plus; mais je n'ai jamais pu me représenter un missionnaire vivant dans l'aisance! La richesse affaiblit le dévouement, et contraste d'une manière presque choquante avec les doctrines de patience et de soumission qu'on adresse aux pauvres. Un homme dans l'aisance est mal placé pour parler de renoncement au monde.

Quoi qu'il en soit, je répète pourtant mon premier mot: doux souvenirs! Mais on verra bientôt ce qu'étaient ces douceurs.

Je prends mes premiers récits dans un journal que je tenais alors de mon voyage. Il faudra, pour en comprendre certains passages, se rappeler ce qui précède sur les obscurités qui troublaient encore ma foi.

Je pars le 30 novembre 1818.

« Texte remarquable. » (1) — Accompagné jusqu'à Bellevue par mon père et mes frères Junod et Guers; ce dernier vient jusqu'à Coppet. — Depuis Rolle annoncé l'évangile à un paysan; puis à une jeune femme vaudoise.

« Morges, à 5 h. 1/2. — Bien de la tristesse; — seul,

(1) On a vu ce texte plus haut (p. 125); il était singulièrement remarquable en effet, vu l'occasion.

1818 sans amis, ayant quitté ma chère famille pour longtemps ; — et presque sans Dieu ! J'étais seul à genoux dans ma chambre, à la lueur d'une faible chandelle (1). »

Mardi, 1er *décembre*. — Parti à 6 h. 1/2, après avoir lu un moment dans mon lit. Arrivé à 8 h. 1/2 à *Lausanne*. Reçu très-amicalement chez Pétillé (2). Bon vieillard, plein de droiture et de vivacité. — Visité le prêtre catholique-romain de cette ville (3). Mystique un peu dur, et peut-être un peu orgueilleux de son humilité et de sa religion intérieure. — Vu M. L., autre mystique. Grandes prétentions à la perfection. — Fait une lecture à M. Pétillé. — Couché au *Cerf:* 6 batz (18 sous). »

« *Mercredi*, 2 *décembre*. — Parti pour *Vevey*. Logé chez M. N...., en relation avec les Frères moraves. — Charmant homme. Lui et sa femme bons chrétiens, mais souffrant de l'entourage du monde. — Vu la chère sœur N..., pauvre femme éprouvée, souffrante, mais tout occupée d'*âmes*. Dieu bénisse son zèle !... *Dieu paraît avoir un grand peuple à Vevey*. »

« *Jeudi*, 3 *décembre*. — Retour à *Lausanne*. Bien accueilli, et logé par Madame N..., sœur morave. — Petite assemblée de trois personnes dans la soirée. »

« *Vendredi*, 4 *décembre*. — Parti à 7 h. 1/2 pour *Yverdon*. — Excellent M. Brousson, Frère morave aussi. Zèle sans pareil, constant, infatigable; joyeux au Seigneur; charité qui ne se dément jamais ; ferveur sans interruption. — Il croyait à des calomnies affreuses sur le réveil

(1) Quel contraste entre cette époque, où je faisais toute une journée sans connaître une seule âme pieuse sur mon chemin, obligé de coucher à l'auberge, et le moment actuel, malgré toutes ses imperfections !

(2) C'était un libraire très-pieux, de l'école mystique. J'avais fait sa connaissance chez Madame de Krudener. Il était aveugle depuis quelque temps.

(3) Où il n'y avait encore pas d'église romaine. Il vivait absolument ignoré.

de *Sainte-Croix* (1). Je redresse un peu ses jugements. 1818
— Heureux moments avec la famille. »

« *Samedi*, 5 *décembre*. — Lu ma Bible à 6 h. Écrit quelques lettres. Parti à midi et demi pour *Sainte-Croix* avec le messager. Entretiens avec Coulin. Belle soirée. Site magnifique en face des Alpes, à 2,000 pieds de hauteur. — Logé pour quelques jours, moyennant une légère rétribution, avec Coulin, chez M. Jacques, autrement dit chez M^me^ Jacques, grand'mère de Pyt. »

Voilà quelques mots de mon journal : je reprends le récit direct.

M. Coulin avait déjà commencé en cet endroit une petite œuvre d'évangélisation. On peut juger du style dans lequel tout cela se conduisait alors, par une annonce manuscrite qu'il fit répandre, plus tard il est vrai, et en un autre lieu, mais qui caractérise parfaitement toute notre action de ces années :

« AVIS AUX AMES AFFAMÉES ET ALTÉRÉES DE LA JUSTICE. ALLEZ A JÉSUS !

» Qui est-ce d'entre vous, de tout son peuple, qui veuille s'employer » à cette œuvre ? Que son Dieu soit avec lui ; et qu'il remonte à Jéru- » salem qui est en Judée, et qu'il rebâtisse la maison de l'Éternel, le » Dieu d'Israël : c'est le Dieu qui habite à Jérusalem. »

« Lecture de la sainte bible de 7 à 8 heures du soir dans la maison » de Madame v^e^.....

» On commencera, s'il plaît à Dieu, aujourd'hui lundi, 23 août.

» Nic. COULIN, serviteur de Jésus-Christ, par la grâce de Dieu. »

On remarque le style biblique de ce cher frère, nourri des Écritures. Son caractère religieux était un composé du genre de Bunian et de celui des Frères moraves. — On conçoit aussi, par le seul fait d'une annonce pareille,

(1) Notre frère Nicolas Coulin (qu'il ne faut pas confondre avec le prédicateur de ce nom) m'y avait précédé, et y avait commencé des prédications. Sainte-Croix est un beau village sur le Jura.

1818 combien le réveil était, à nos propres yeux, aussi bien qu'à ceux du monde, une nouveauté, un évènement, une ère nouvelle.

Ce même caractère de joie enfantine et d'une certaine ardeur belliqueuse, se trouve encore dans ces beaux vers que M. Malan faisait à la même époque :

Accourez tous à la bonne nouvelle
Car *aujourd'hui* le salut est prêché !
C'est Jésus, le Sauveur, qui vous appelle ;
De vous ce bon berger s'est approché.

On conçoit que je fus heureux de retrouver en mon frère Coulin, un ami, un frère, un compagnon d'œuvres. Je tins dès le lendemain de mon arrivée à Sainte-Croix, le dimanche, 6 décembre, une nombreuse assemblée à 1 h. 1/2 ; puis vers 4 h., je me rendis à l'assemblée du petit troupeau morave de l'endroit. Dans ces premiers temps du réveil, les Frères moraves se tenaient un peu en arrière, et étaient même quelquefois hostiles. On sait qu'ils ne forment de congrégations indépendantes que lorsqu'ils sont en assez grand nombre, et que toutes les circonstances sont favorables ; et que même, dans ce dernier cas, ils reconnaissent la légitimité des églises nationales. Le réveil était alors, au contraire, même chez les plus larges d'entre nous, sévèrement dissident ; et surtout son humeur beaucoup plus guerrière que celle des Frères moraves. Cela produisait de ces frottements inévitables qu'on trouve partout à la naissance d'une œuvre, même entre gens bien intentionnés. Je m'occupais avec succès à détruire cette hostilité : mais elle reparaissait toujours ; car, quelque temps après, les frères de Genève m'écrivaient à Strasbourg : « Coulin est *persécuté* par les Frères moraves, parce qu'il ne veut pas prendre la cène au temple » et du reste on sait, quant

au mot persécuté, qu'on en usait alors à bon marché. 1818
Mais ce qu'il y a de vrai c'est que ces Frères s'opposaient, non-seulement aux tendances séparatistes, mais aussi à la vivacité de notre action. Je pus cependant les réconcilier, pour l'heure, presque complètement avec nous ; à tel point que me rendant, immédiatement après cette assemblée, de Sainte-Croix à la Sagne, où se trouvait un autre troupeau morave, les Frères de ce dernier troupeau me chargèrent de présider leur réunion.

A cette époque, je parlais beaucoup sur le 13e chapitre de Néhémie ; et je me rappelle que, précédemment déjà, en le lisant un jour chez lady Carnegie à Sécheron, j'avais arraché un sourire à cette dame par le soin avec lequel je relevais la rigueur de cet homme fidèle : « Il » ne fit pas emporter, disais-je, les meubles de la maison » de Tobijà ; il les jeta hors de la chambre » (13, 8). C'est ce texte que je pris encore dans cette assemblée. Mon journal ajoute : « Ils ont paru frappés.... J'ai en- » suite exhorté à la largeur dans les principes, et à la » charité. » Puis mon journal continue :

« Entretiens toujours plus satisfaisants sur Coulin, sur la nouvelle église, la séparation, la communion, etc. Ils m'ont demandé de tenir, mardi, à une heure, encore une de leurs assemblées ; et ils ont ajouté qu'ils viendraient demain à l'assemblée publique, tandis qu'ils s'étaient absentés de nos réunions depuis huit ou dix jours. Jolie soirée par conséquent. — En sortant de chez eux j'ai joui avec délices de l'air léger de la montagne et d'un clair de lune splendide. — Mais, hélas ! que devient, au milieu de tout cela, mon état spirituel à moi-même et le zèle de ma vocation? J'ai parlé avec plaisir et chaleur, et cependant je me trouve sec et triste au dedans !... Le Seigneur veuille prendre en pitié son indigne serviteur ! »

1818 On voit par ces dernières phrases les dispositions mêlées de zèle et d'abattement dans lesquelles j'agissais. Je ne crains pas d'entretenir le public chrétien et même le public tout entier, d'un état d'âme pareil, parce qu'il y a beaucoup d'instruction à puiser dans des expériences de ce genre. On est souvent étonné de voir par ces sortes de confessions, à quel point ceux qu'on juge pieux et fidèles, et qui le sont en quelques points, se sentent souvent pauvres, et le sont en effet : cela nous fait mieux comprendre ce que c'est que la foi et le salut par grâce. Non seulement le défaut de joie spirituelle, dont je parlais alors, cette absence de tout amour sensible pour Dieu, ces doutes mêmes sur ma régénération m'ont obsédé pendant près de vingt ans, et n'ont disparu que lentement ; mais je me ressens plus ou moins jusqu'à cette heure-ci de quelques-unes de ces peines ou de ces tentations. Je suis parfaitement tranquille sur mon salut à venir, parce que je vois que Dieu « ne rejette pas *quiconque vient à lui ;* » mais j'ai peu de jouissance spirituelle. — Tout cela m'a inquiété pendant longtemps : à présent l'inquiétude a disparu ; il ne m'en reste qu'un défaut de joie, et de l'humiliation. C'est probablement le régime qui me convenait.

Ajoutons du reste ce que j'ai déjà insinué, que s'il y a des chrétiens joyeux, admirablement fidèles, vrais types du racheté d'après la bible, il y en a d'autres dont la joie semble ne provenir que du tempérament, et dont la conduite répond peu à leur bonheur apparent : c'est une joie contre laquelle je ne voudrais pas changer mon humiliation et mon sentiment de pauvreté. Je ne reviendrai plus sur ce sujet qu'en passant ; et je prie, en conséquence, le lecteur de se souvenir qu'il a là, une fois pour toutes, le fond du cœur de celui dont on lit l'histoire, et qui a fait en sa vie tant de bruit contre

toute espèce de faux-docteurs et de grandeur préten- 1818
tieuse, soit hors de l'église, soit au dedans. Ce n'est point comme on l'aura cru si souvent, la fougue ni l'échauffement qui m'ont jamais entraîné dans ma carrière laborieuse : c'est une impulsion étrangère à moi-même ; ç'a été de la part de Dieu une élection évidente, et de ma part une pure obéissance à un instinct qui ne m'a jamais abandonné ! C'est là que se trouve la clé de ma vie.

Arrivé le samedi à Sainte-Croix, j'allai dès le lundi faire visite au pasteur. — Avec l'aversion que j'ai toujours eue pour tout sermon qui ne sort pas du cœur et qui sent le métier, je n'avais pu prendre sur moi d'aller assister au service public de la paroisse, parce qu'on ne m'avait pas parlé du pasteur comme d'un homme converti. Mais, rendu indulgent par les principes et les dispositions que j'ai exposés plus haut, je suivis pourtant dès-lors la règle que j'ai suivie invariablement depuis, de ne jamais prêcher la Parole dans un lieu quelconque sans aller d'abord faire une visite au pasteur de l'endroit, à quelque communion ou dénomination qu'il appartînt. Ne me proposant jamais qu'un but honnête et charitable, pourquoi me serais-je déclaré ennemi d'un homme sur de simples ouï-dire? — J'allai donc voir le pasteur; et, comme toujours, oui toujours, sans exception, je m'en trouvai bien. Il est vrai que, dans le cas actuel, je n'avais nullement affaire à un adversaire de l'évangile proprement dit: mais, même dans des cas de ce genre, j'ai vu qu'un entretien personnel, un au moins, était toujours salutaire. Le faux-docteur, si vous avez affaire à un homme qui mérite vraiment ce nom, le faux-docteur, à moins d'être complètement endurci, se gêne toujours devant un homme affermi dans la foi évangélique : je n'ai pas vu un seul exemple du contraire. S'il y a du malentendu entre vous et lui, ce malentendu se lève

1818 ou s'adoucit par un entretien sérieux et charitable ; si c'est un homme décidément ennemi de l'évangile, vous avez l'avantage de ne pas vous être glissé dans son œuvre avec les apparences de la lâcheté ; vous faites, en conscience, une guerre ouverte à ses mauvais principes.

Dans ce cas-ci, le pasteur m'accueillit si bien qu'il m'invita à aller prendre le thé chez lui, pour l'heure qui précédait celle où j'allais tenir une assemblée. Dieu me donna de lui parler chrétiennement, à lui et à sa femme ; et ils me témoignèrent tous deux, j'ose le dire, une grande satisfaction. Dans le courant de la conversation le pasteur se plaignait entre autres choses, et non sans quelque fondement, de la grandeur d'une paroisse de dix-sept cents âmes ; mais quand je lui répondis que c'était aussi une grande grâce de pouvoir annoncer continuellement l'évangile à un pareil nombre de pauvres pécheurs, il parut, et sa femme surtout, très sensible à cette observation.

Au sortir de chez eux j'allai tenir une assemblée qui se composa de plus de deux cents personnes, lesquelles s'entassèrent comme elles purent dans trois chambres. « J'ai tâché (ajoute mon journal) de bien disposer le » troupeau envers le pasteur, comme j'avais fait du » pasteur envers le troupeau. Il paraît qu'il y a ici une » grande bénédiction (1). J'aurai demain trois assemblées. » Ce soir j'ai parlé sur Luc 1, 64-80, et, à ce qu'il pa- » raît, avec bénédiction. — Hélas! quand Dieu voudra- » t-il me réjouir moi-même par cette parole ! »

« Le lendemain, 8 décembre, j'allai tenir une assemblée à 3/4 de lieue de Sainte-Croix. Toujours beaucoup d'affluence et d'émotion. — A midi, je fis ma visite d'adieu

(1) En effet Sainte-Croix n'a cessé dès-lors de renfermer un grand nombre d'âmes fidèles, comme aussi d'avoir, à ce que je crois, toujours des pasteurs plus ou moins évangéliques.

au pasteur, qui me témoigna de nouveau, de même que 1818
sa digne femme, une vraie affection. » Où êtes-vous, chers amis? Et qu'êtes-vous devenus dès lors?

« A deux heures, j'ai tenu une assemblée des Frères moraves, suivie d'une agape. A 5 1/4 assemblée de trois à quatre cents personnes. Il fallut la tenir dans une grange, parce qu'aucun autre local n'était assez grand. » — C'est un spectacle, je ne dis pas seulement touchant, mais émouvant, qu'une assemblée de ce genre. Il s'y mêle, il est vrai, toutes sortes d'autres sentiments moins agréables. Le local manque souvent, comme c'était alors le cas, de cette dignité que notre nature voudrait, à raison ou à tort, toujours associer à la religion. Les assistants ne sont pas tous pieux, tant s'en faut : il y a toujours des curieux, et quelquefois même des moqueurs, qui ne sont point contenus par ce qu'on appelle la sainteté du lieu. J'entrais donc, ce soir-là, au milieu d'une foule dont quelques-uns se poussaient sur les bancs, d'autres riaient, et plusieurs parlaient assez haut; et il était déjà nuit! Tout cela me poussa à la prière; et je dois dire que, dès que je parus, mon auditoire fut respectueux.

Mais nous n'étions pas à bout du manque de dignité; et je suis plus sensible sur ce point que plusieurs ne le croient peut-être, plus sensible aussi qu'il n'est juste. On avait pris pour cette assemblée une grange complètement vide; on avait vîte rangé partout des bancs improvisés; elle était pleine en haut et en bas; et c'est dans le haut naturellement, au *soli*, comme on dit dans le pays, qu'on m'avait marqué ma place, devant une petite table, pourvue de deux chandeliers. Il fallut prendre mon parti de monter le seul escalier qu'avaient monté tous ceux qui occupaient déjà le haut, c'est-à-dire une échelle! Quelle figure aurait fait là une robe! Heureusement que je n'en avais point.

1818 Je n'avais déjà grimpé l'échelle qu'avec un sentiment très-peu poétique ; et quand je me vis ensuite en présence de tant de monde, devant cette petite table, avec mes deux malheureux chandeliers à droite et à gauche, je me sentis encore une fois mal à l'aise ; disons-le franchement, cela me fit l'impression d'un escamoteur avec ses gobelets devant lui. Mais, ô mon Dieu ! il se dit là de bien meilleures choses que dans la plupart de ces cathédrales protestantes ou catholiques, où le pompeux orateur s'occupe plus de sa gloire que de son ministère, et encense tour-à-tour ou la raison, ou la vierge Marie, ou l'art oratoire ! Le spectacle avait d'ailleurs son grand côté. Croira-t-on que, les places étant toutes prises, quelques jeunes gens s'étaient assis sur les poutres transversales qui formaient la charpente du toit, les pieds suspendus au-dessus de l'auditoire d'en bas ! L'un d'eux, entre autres, qui tenait une lanterne à la main, me fit penser à Eutyche qui s'endormit sur une fenêtre pendant un discours de Paul et tomba à la rue. Il est vrai que je ne me proposais pas de « prolonger, comme cet apôtre, mon discours fort avant dans la nuit » : mais je n'étais pas non plus Saint Paul : et la chûte d'un de ces jeunes gens eût pu être mortelle, ou pour lui-même ou pour quelqu'une des personnes placées au-dessous de lui.

Je commençai par une prière où Dieu me mit au cœur de recommander à sa faveur le pasteur de la paroisse. Bonne idée ! Sans que j'y eusse seulement pensé, sa femme était présente ; et il n'est pas difficile de se figurer l'heureuse impression que ce fait dut produire sur elle, et par contre-coup sur son mari. Je pris pour texte le chapitre 49 d'Esaïe, tout entier.

A ce sujet j'ajouterai quelques mots à mes observations précédentes sur l'improvisation, en les appliquant plus spécialement au cas du missionnaire. Sans jamais exclure

entièrement, pour des cas de ce genre, le travail de l'in- 1818
telligence ou celui du cœur, il est clair qu'un discours peut provenir principalement de l'une ou de l'autre de ces facultés. Or, tout ce qui vient d'une forte excitation de l'une ou de l'autre est bon; et on ne doit appeler mauvaise improvisation que celle où l'on ne sent ni l'une ni l'autre. Evidemment ce n'est pas celle-là que je recommanderais. Mais celle qui jaillit d'une intelligence ou d'un cœur vivement émus, me paraît être fort légitime. L'homme de pensée est habitué à l'exercice de la pensée; il a, je ne dis pas des lieux communs, mais des pensées toutes prêtes et toutes faites sur tous les sujets principaux; et nous pouvons bien supposer que son habitude de réflexion n'ira pas le quitter justement à l'heure où il en aurait le plus besoin, au moment de parler en public. Quant à celui qui parle du cœur, chacun sait que c'est de son abondance que la bouche parle. Ainsi, avec un fond habituel de sentiments ou de pensées sérieuses, les sentiments et les pensées de détail peuvent jaillir abondamment pendant une improvisation: il faut seulement qu'il y ait chez le prédicateur le fond réel et abondant dont je parle ici. Avec ce fond il improvisera bien: sans ce fond, sa composition, même préparée, restera pauvre et blême. N'est-il pas vrai que, l'un portant l'autre, nous avons, en dernier résultat, autant de mauvais sermons écrits que de pauvres méditations? — Pour le moins, dirai-je.

Voilà les considérations qui me semblent justifier, comme système de prédication, celui d'une improvisation sérieuse et raisonnée. Ayez habituellement l'esprit et le cœur bien nourris; et vous pourrez toujours communiquer de bonnes choses à ceux qui vous en demandent.

Et si ces observations sont vraies pour la prédication en général, combien ne le sont-elles pas encore plus

1818 pour un missionnaire? Comment veut-on qu'un homme prépare trois ou quatre discours par jour? On dira, sans doute, qu'il devrait parler moins souvent, pour parler mieux. Mais quand des âmes simples et avides de vérité vous appellent ou vous entraînent de lieu en lieu pour leur annoncer le salut; quand surtout vous les voyez remplies de joie et de consolation à l'ouïe de vos discours, tout simples qu'ils sont, et se convertir à Dieu, qu'appelez-vous donc parler mieux, gens de salon? Encore une fois, un homme ne peut préparer longuement ses discours quand il en a à faire trois ou quatre par jour, et que, dans l'intervalle des assemblées, il est appelé à recevoir ou à faire une suite continuelle de visites. Douce et belle vie, quand tout le reste va bien, que cette vie de l'évangéliste, qui annonce le salut avec simplicité et *sans art*, oui, sans art!

Qu'ils sont beaux sur les montagnes,
Les pieds de tes serviteurs
Qui parcourent les campagnes,
Prêchant la grâce aux pécheurs
O délicieuse vie
D'un serviteur de Jésus
Qui pour son maître s'oublie
En annonçant ses vertus!

Libre de toute autre chaîne,
Le chrétien qui sert son Dieu
Dans la souffrance et la peine
Suit son modèle en tout lieu. etc.

Sans doute tout cela n'était encore pour moi qu'un idéal: et je ne suis, hélas! guère plus avancé aujourd'hui, à trente-six ans de distance d'alors. Mais c'est une douce chose que de poursuivre un idéal aussi élevé.

L'assemblée dont je viens de parler fut abondamment bénie. Aussitôt rentré chez moi je reçus de nombreuses

visites, et il y avait de la joie dans tout le village. Cette 1818
mission de Sainte-Croix fut donc un heureux début pour ma vie missionnaire.

Le lendemain je partis pour continuer mon voyage; et quand je voulus payer ma pension elle se trouvait déjà payée. C'est ainsi que j'ai vu, dès les premiers jours, ce que toute ma vie ultérieure n'a fait que me confirmer, qu'un évangéliste peut, si les circonstances l'y appellent, vivre sans traitement : j'ai vécu ainsi pendant plusieurs années. Il s'agit seulement d'y être appelé, et de ne pas se jeter dans cette position par légèreté ou par paresse. A part ces deux cas, le missionnaire peut être tranquille : il peut se voir abandonné par des comités ; les sociétés peuvent devenir quinteuses ou ne plus avoir de fonds pour le soutenir : mais Dieu reste là, avec ses promesses et son pouvoir merveilleux.

Je fus accompagné pendant une heure par un bon jeune homme qui, depuis, s'était jeté dans quelques singularités et avait momentanément abandonné la société de ses frères, mais que le Seigneur a, je crois, ramené à une position plus simple. Si vous êtes encore ici-bas, cher frère S...., et que ces lignes vous tombent sous les yeux, recevez ici ma salutation respectueuse et fraternelle.

Je descendis à *Buttes*, où je ne rencontrai pas, sur le moment, les frères qu'on m'avait indiqués. Je trouve du moins dans mon journal que je dînai avec la domestique seule. Mais, peu après, les maîtres rentrèrent; et j'eus à subir avec une sœur liée aux Frères moraves le même genre d'attaques que j'avais rencontré à Sainte-Croix. Tout finit cependant, là aussi, par s'arranger à l'amiable.

Je repartis pour Fleurier, Motier et Travers. Je me vois encore comme si c'était d'hier, cheminant à pied, mon parapluie étendu devant moi horizontalement entre

1818 mes deux mains : je chantais sur la route, non dans la joie, mais au contraire, dans l'intention de bannir la tristesse, les larmes aux yeux et le cœur serré :

Toujours content ! C'est la maxime
D'un cœur ami du Rédempteur.
Dès que sa grâce nous anime
Elle adoucit notre douleur. etc.

Mais j'avais le cœur bien gros !

A *Travers* je fus bien agréablement surpris de trouver mon collègue et frère, M. le pasteur Perrot, dont j'avais fait connaissance à Genève pendant mes études. Il eut la bonté de me recevoir pour la nuit. — Je viens de le revoir, plus de trente ans après, dans ce même canton de Neufchatel ! Les évènements ont été divers ; la fraternité est restée.

Le lendemain je traversais Neufchatel sans m'y arrêter, vu que je n'y avais alors, comme on l'a vu, aucune connaissance qui méritât ce nom ; et j'allai coucher à Montmirail dans l'institut des Frères. — On conçoit que, dans l'état d'excitation où se trouvait le réveil de cette époque, j'aie pu trouver alors que les Frères manquaient d'ardeur ; et je ne suis pas sûr d'avoir eu complètement tort. Je crois qu'ils conviennent eux-mêmes d'avoir reçu une heureuse impulsion du réveil religieux qui s'est manifesté dans presque toute l'Europe il y a trente ans : il est même incontestable que cette impulsion a eu lieu. Du reste mon journal termine mon article à ce sujet par ces mots : « Mais ne regardons pas tant aux » autres pour les juger ! »

A *Berne* je fus reçu chez un frère B. de L..., que j'ai perdu de vue, hélas ! quelques années après. Que de changements il se fait en peu de temps ! Et quelle expérience pénible, quand des hommes qui se sont aimés et

bien entendus pendant quelque temps, se séparent ensuite 1818
de vues et de sentiments, pour ne plus se comprendre! C'est ce qui m'est arrivé entre autres quant à ce frère, quoique la séparation soit tout entière de son fait. — Je passai cinq jours dans cette ville, où je retrouvais mes chers collègues, MM. Schafter et Galland.

Celui-ci tenait toujours son mercredi dont j'ai déjà parlé. Mon journal porte : « J'ai beaucoup prié, dans cette assemblée, pour que les illusions du monde ne nous gagnassent pas au milieu de notre profession de foi. »

Je me rendis ensuite à Moutiers-Grand-Val, ma précédente paroisse, où je réunis mes anciens catéchumènes et quelques amis. Mlle de G... continuait d'y exercer une excellente influence. Je passai là quatre jours : je tins une fois cinq assemblées en un jour.

A *Bâle* je fus reçu chez un respectable Frère morave, dont j'ai déjà parlé sans le nommer (p. 62). C'était un M. Wenk, maintenant en son repos depuis plusieurs années. Il me mena de nouveau à leur petit casino *(Kœmmerlé)* où j'avais eu le cœur si serré de voir des missionnaires trop bien mis. On m'y attaqua sur la séparation et sur le baptême des adultes : mais j'avoue que, pas plus là qu'en aucune autre circonstance, je n'ai trouvé de force aux objections. Ces deux vues font de nos jours, et depuis cinq ou six ans, de nouveaux progrès ; comme elles en ont le droit. Ne les craignons pas : les formes ecclésiastiques naissent des besoins d'une époque ; l'esprit crée toujours celles qui lui conviennent le mieux ; et si la dissidence se répand, c'est qu'elle a sa raison, et sa très bonne raison d'être.

C'est dans ce voyage que je fis la première connaissance de cette chère famille Legrand, que je ne puis éviter de nommer dès le début, et où je n'ai cessé de trouver dès-lors un amour fraternel infatigable.

1818 C'est encore à cette époque que je commençai à me lier avec le cher professeur Laschnall et avec M. Ganz. — Le premier, tout professeur de logique qu'il était, avait suivi Mme de Krudener pendant quelque temps; il était aussi grand admirateur de Bœhme. Il chercha même à m'initier dans la doctrine de ce profond penseur; mais cela ne prenait pas. Je ne me rappelle de toutes ces doctrines de Bœhme qu'un échantillon qui a quelque chose de comique. Ce philosophe allemand définit quelque part la science, ou plutôt le mot *sciens* (savant) en disant qu'il vient de ce que la science « *zieht das Ens*, » (attire l'être). *Daz zog mein Ens aber gar nicht an;* je ne me sentis nullement attiré par une définition pareille; et je doute fort encore, à l'heure qu'il est, que les Latins, en faisant leur langue, aient songé à l'allemand, et aient voulu composer un mot dans les deux langues réunies!

Du reste M. Laschnall est un de ces hommes de bien et de talent qu'on trouve à Bâle en si grand nombre; et son cœur profondément pieux est un excellent correctif à ce que son imagination pourrait avoir d'un peu irrégulier.

Ganz avait dès-lors déjà embrassé les vues quiétistes et mystiques dans lesquelles il s'est fixé. Le mot de mysticisme étant souvent si mal appliqué, je crois devoir dire que j'appelle ainsi toute doctrine religieuse qui prétend provenir de l'Esprit de Dieu sans s'appuyer sur le texte des Écritures. Je crois, et l'expérience m'a prouvé, que ce système peut conduire aux plus grandes erreurs de l'entendement, et même aux derniers écarts du péché. Sans doute il est loin de conduire toujours là : je reconnais au contraire qu'on trouve souvent les vues mystiques chez les âmes les plus distinguées; et pour n'en donner qu'un seul exemple, l'excellente demoiselle Calame du Locle était mystique, et grande amie de Ganz : or on connaît ses œuvres.

Cependant il reste vrai qu'entrer dans ce système c'est 1818
jouer quitte ou double : et c'est ce qu'on doit toujours éviter dans toute chose importante, et surtout sur le terrain des choses de la foi.

Le cher Ganz avait débuté avec un succès éclatant par la prédication de l'évangile dans le sens ordinaire de ce mot ; et ses succès étaient d'autant plus remarquables qu'ils avaient lieu dans le canton d'Argovie, l'un de ceux où le rationalisme était le plus répandu. Maintenant il croit devoir vivre à cet égard, et presque à tout autre, dans une complète inactivité : son unique travail est le tricotage. Il me reste de lui de beaux souvenirs ; en particulier ces vers, qui sont de lui même, et dont j'ai déjà cité les quatre premières lignes :

Matt von meiner Pilgerreise
Steh' ich thraenend am Jordan.
O reich' mir doch neue Speise
Neu Getraid aus Canaan ! —
Du, mein Gott, mein grosser Kœnig,
Bist dies heil'ge Canaan :
O mach mich dir unterthaenig,
Liebe, zieh mich himmelan ! etc.

« (Fatigué de mon pélerinage, je pleure sur les bords du Jourdain. O donne-moi une nouvelle nourriture, le froment qui vient de Canaan ! — C'est toi-même, o mon Dieu et mon roi, qui est la Canaan véritable et sainte : soumets-toi donc mon cœur, amour céleste, et attire-moi dans ton ciel !) »

Qui ne serait indulgent envers des hommes qui expriment de pareils sentiments?

C'était surtout la maison Laschnall qui me fournissait l'élément mystique pendant les longues années de combats et de tâtonnements dogmatiques que je traversais alors. O quelle fatigue j'éprouvais à passer ainsi d'un système à l'autre, ou plutôt à vouloir retenir ensemble des systèmes

1818 qui s'excluaient mutuellement! Partout je voyais des gens en paix, quoique peut-être dans une paix un peu charnelle; des hommes fixés dans leur position et dans leurs vues; des pasteurs nationaux commodément casés dans leur paroisse; des Frères moraves, des mystiques, les frères de la maison des missions, les pasteurs français, en un mot des chrétiens de toute nuance, tous en repos; tandis que je courais le monde pour le réformer et le vivifier, sans être encore pleinement vivifié ni réformé moi-même! Partout des amis, il est vrai, mais des amis compatissants, qui me laissaient aller mon chemin en quelques points sans pouvoir se joindre à moi, ni moi à eux; souvent seul, tout seul!... Ah! il y a peu de personnes, je crois, qui aient senti ce que c'est que d'être seul dans ce monde! C'est une chose effrayante!

Ce qui augmentait cette fatigue, c'était précisément ce que je pouvais avoir de charité chrétienne; car je m'efforçais de m'élargir assez pour comprendre tous ces frères à la fois, et pour les aimer, quelquefois peut-être plus qu'ils ne m'aimaient! Ajoutez à cela les peines que chacun trouve plus ou moins dans la vie; puis celles que vous attire un caractère irrégulier et quelquefois brusque. Oh! que c'était fatigant! Oh! que j'aimais dès-lors, et que j'ai aimé longtemps depuis, le mot défunt *(defunct)*! ... *Defunctus labore;* un homme qui a fini sa tâche, les rudes *fonctions* de la vie humaine!

Grâce à Dieu, cela va mieux maintenant: il s'est écoulé depuis lors trente-cinq ans; et me voici occupé paisiblement à décrire toutes ces peines, presque entièrement passées. L'arrivée devant le trône de grâce fera le reste, — si même il faut attendre jusque-là!

C'est donc dans ces tristesses que je voyageais. Je me permets de répéter que les peines matérielles résultant d'une continuelle économie, et les voyages à pied, par la

pluie, par la boue, par la neige, ou par des chaleurs brû- 1818
lantes, ajoutaient encore beaucoup à ces douleurs morales. Je me soumettais à ces peines matérielles pour ménager les fonds d'une société, ces fonds que d'autres dépensaient avec prodigalité; je le faisais par conscience et sans regret; mais je n'en sentais pas moins la fatigue. Si je reviens sur ces choses, c'est en répétant ce que j'ai dit dès la préface, que je ne m'en vante pas plus que je ne m'en plains : je raconte ma vie; il faut que je la raconte telle qu'elle a été.

Retournons à mon voyage.

Mes amis de Moutiers m'avaient fait promettre de revenir passer chez eux les derniers jours de l'année et les premiers de la suivante : j'y retournai donc le 28 décembre. Le 29 j'écrivais dans mon journal : « Je ne fais pas ici une grande œuvre visible. J'ai un besoin immense de la grâce de mon Dieu. Il paraît que mon successeur (le fils du pasteur dont j'avais été suffragant), s'est moulé sans s'en douter sur mon genre de prédication; car quelques personnes d'ici croient qu'il récite mes sermons. »

C'est donc à Moutiers que s'ouvrit, pour moi, l'année 1819
1819. Pendant les quatre ou cinq jours que j'y passai cette fois, j'allais faire quelques visites; je lisais la bible dans quelques maisons; et, dans quelques moments de liberté, je continuais de traduire le *Magasin des Missions* de Blumhardt, pour le magasin évangélique de Genève.

De là je me dirigeai sur Zurich par Arau, accompagné jusqu'à Olten par ce jeune frère Gobat dont j'ai déjà parlé, l'évêque actuel de Jérusalem. Nous eûmes, la veille de mon départ, une assemblée édifiante chez ses parents à Crémine. A *Arau* je fus reçu fraternellement par le pasteur Hunziger, qui était en relation avec les Frères moraves.

A *Zurich*, c'est encore chez un Frère morave que je fus reçu et logé. Je fis visite à l'anthistès Hess, au pas-

1819 teur Gessner et à quelques autres amis. Je trouvais donc dans cette ville quelques chrétiens, mais pourtant pas de réveil; et mon cœur en souffrait. Je me rappelle particulièrement un soir où seul, de nouveau seul, sur les remparts de la ville arrangés en promenade, ayant sous les yeux, par un beau clair de lune, un lac riant et de magnifiques glaciers, j'eus un de ces moments dans lesquels la joie et la souffrance se partagent singulièrement le cœur, et le serrent à l'envi. Mes pensées se reportaient beaucoup sur Genève, et, particulièrement sur cette chère dame écossaise qui avait été notre mère depuis quelque temps; puis sur mes frères, sur ma famille... Je priais beaucoup; mais la tristesse reprenait cruellement le dessus.....

Je passai là deux jours; puis je me dirigeai sur *Schaffhouse*. Ah! les beaux et les grands souvenirs! Ce n'est pas de moi ni de mon œuvre que je parlerais ainsi, quoique mon œuvre aussi ait été bénie en ce lieu et en ce temps : mais je veux parler de ce que Dieu avait fait dans cette ville, et plus encore dans les environs, depuis neuf à dix mois, comme on va le voir.

Descendu d'abord à l'auberge, j'allai aussitôt voir le pasteur *Maurer*, en qui je trouvai dès les premiers moments un précieux ami. Les séjours dans un hôtel m'étaient toujours si pénibles, que dès que j'eus aperçu chez lui un cœur de frère, je lui fis assez franchement l'insinuation de mes désirs. — « Voulez-vous accepter le logement chez moi? » — « Oh! de tout mon cœur! » — Et me voilà installé. Le soir même il me lut le récit du réveil admirable de Buch (1) qu'on trouve dans le *Supplément*, et il me persuada aisément de me rendre dans ce village dès le lendemain matin, qui était un dimanche.

(1) Prononcez *Bouch*.

Le même soir, un M. Altorfer, *aveugle-né*, qui avait 1819
été heureusement opéré par Jung-Stilling, me mena dans les principales maisons qui s'intéressent aux affaires religieuses. Ce cher frère vivait dans une foi très-simple. Comme il avait voué à Stilling une juste et vive affection, et que je lui demandais s'il n'avait pourtant pas trouvé dans la doctrine de cet auteur certaines choses singulières, il mit probablement ces dernières parmi celles qu'il ne comprenait pas; car il me dit paisiblement dans son allemand suisse : « Tout ce que j'en comprends est beau; et ce que je n'en comprends pas, *das lass' ich stoh* (je le laisse). » —

Le dimanche, 10, je me levai donc de bon matin; car Buch était à trois lieues de distance; et on y allait à pied. Les personnes qui devaient venir me prendre, voyant qu'il avait dégelé et plu pendant la nuit, crurent que j'aurais peur de la boue, ou en eurent peur elles-mêmes, et ne vinrent pas. Je fis alors demander mon ami Altorfer qui me conduisit chez un autre frère; et nous partîmes ensemble par un soleil moitié hiver moitié printemps. Mais, ainsi retardés, nous n'arrivâmes à Buch qu'à onze heures pendant le dernier chant du premier service. Cependant nous aperçûmes, dès notre entrée dans le village, des symptômes singuliers du mouvement religieux dont j'ai parlé : les enfants étaient dans des espèces d'extases dont nous vîmes encore les derniers mouvements : ils se tenaient par la main, riant, chantant, et quelques-uns, je crois, s'embrassant. — Qu'est-ce que c'est donc que cela, dîmes-nous à leur conducteur ? — Oh ! il a fallu les faire sortir de l'église avant la fin du culte, comme cela arrive toujours depuis quelque temps. — Pourquoi donc? — Ils ne peuvent y rester. — Et là dessus on nous raconte qu'au premier jour de cette année même, il y en avait eu dix qui avaient été pris su-

1819 bitement, dans l'église même, d'une sorte de ravissement ; et que leur joie portait dès-lors tous les caractères extérieurs d'une sorte d'ivresse. Dans cet état, nous dit-on, ils chancèlent, ils tremblent, ils tombent même, ou bien ils chantent et poussent des cris de joie..... Nous entrâmes dans la chambre où ils se trouvaient ; et nous les vîmes encore un peu dans cet état. Nous y trouvâmes aussi un paysan converti, qui n'a éprouvé pour sa part aucune de ces agitations, mais qui nous parlait de tout cela avec une grande sagesse.

Il faut nécessairement dire deux mots au sujet de ce phénomène ; car je vais bientôt raconter une scène du même genre dont j'ai été le témoin oculaire. Je ne puis naturellement introduire ici un traité en forme; on peut consulter ce que j'ai dit sur cette question dans un ouvrage sur *les prophètes des Cévennes*, auquel nous arriverons plus loin. Je sais, qu'à tous les degrés de la foi, ce n'est pas le raisonnement qui convainc l'homme ; je ne veux donc ici que prévenir, par une juste concession, la seule objection fondée qu'on puisse faire aux manifestations religieuses qui ont quelque chose d'extraordinaire. Cette concession la voici. Les plus belles, les plus touchantes, les plus extraordinaires et les mieux constatées de ces manifestations religieuses, ne doivent jamais nous faire conclure à l'infaillibilité de celui qui en est favorisé : voilà que je tiens pour une vérité incontestable ; nous devons juger de tout par les Écritures. Seulement cela étant accordé, il ne s'en suit pas, tant s'en faut, que toute manifestation extraordinaire, toute vision, tout songe, toute prophétie et toute convulsion éprouvée par suite d'impressions religieuses soient à rejeter ou à dédaigner. On l'a dit cent et cent fois : la prophétie, les visions et les songes *sont des promesses faites par l'Esprit de Dieu aux temps de la nouvelle alliance tout entiers :* et on a eu de

ces phénomènes-là dans tous les temps et dans toutes les 1819
églises fortement vivantes, chez les Frères moraves, chez les Wesleyens, chez des Calvinistes prononcés, entre autres chez la femme du célèbre Jonathan Edwards, citée avec admiration, quoique anonyme, par ce grand théologien : les hommes les plus pieux d'entre les catholiques romains, et, encore une fois, tous les partis vivement chrétiens ont été les objets ou les témoins de ces choses extraordinaires. L'admirable Pascal, qui a écrit par deux fois ces paroles si scripturaires : « *Dieu ne se trouve* que » par les voies enseignées dans l'évangile. » .... « Il *ne* » *se conserve* que par les voies enseignées dans l'évan- » gile », Pascal, dis-je, a déposé ces deux belles maximes dans le cours d'une vision qui a duré deux heures. Laissons donc les incrédules se moquer de ces choses et dire : « Ils sont pleins de vin doux, » ou, ce qui serait encore pis et bien plus grave, les attribuer légèrement à Satan.

Je reprends maintenant mon récit, tel que je le rédigeai sur les lieux, et je me borne à donner les faits tels quels.

« A une heure et demie nous nous rendîmes au catéchisme. Quel homme que ce Spleiss ! Sans doute son genre n'est nullement académique ; je dirai même sans gêne qu'il n'est pas apostolique ; pas plus que le genre ennuyeux, ou le genre boursoufflé, ou métaphysique, ou sentimental ;.... mais s'il faut passer quelque chose à la nationalité et surtout à l'individualité, quelle onction et quelle piété sous des formes qui sont aux antipodes des nôtres ! Quoique profondément touché et avec un cœur tout ému du fond des choses, j'ai dû, pendant toute la durée de son catéchisme, non pas sourire, mais rire involontairement, au point de me cacher le visage. Nous avions là devant nous un homme de feu, tapant sur la chaire,

1819 criant et se tortillant avec une pétulance inouïe, parlant en patois à ces enfants pour la moitié du discours, mais nous disant, après tout, des choses admirables : toute la scène était pour moi comme une illumination ; et je ne suis ni étonné, ni effrayé que cet homme ait agi sur les nerfs. Après tout, on n'arrive jamais à l'âme qu'à travers le corps.

« Avant la fin du catéchisme il fallut, comme de coutume, que plusieurs enfants sortissent.

» Le service étant fini, ma compagnie est retournée à Schaffhouse; mais M. Spleiss m'a offert de passer la nuit chez lui, et j'ai accepté. Il m'apprit que le réveil, commencé à Buch, venait de se manifester depuis peu dans un autre village, à quelques lieues de là. Ah ! les beaux réveils ! Qu'on en juge par ce qui suit.

» Ce même soir je vis arriver chez le pasteur, dont la femme se trouvait là avec nous, deux femmes du village, une jeune, non mariée, et une d'âge mûr. Leurs yeux brillaient d'un feu doux, mais extraordinaire; et je ne pus m'empêcher de leur dire qu'on voyait facilement combien elles étaient heureuses. Bientôt elles se lèvent et se mettent à chanter le magnifique cantique :

Mir ist Erbarmung widerfahren,
Erbarmung deren ich nicht werth !
Das zaehl' ich zu dem Wunderbaren :
Mein stolzes Herz hat's nie begehrt.
Nun weiss ich das, und bin erfreut,
Und ruehme die Barmherzigkeit.

(« Grâce m'a été faite ! Une grâce dont j'étais indigne. Merveilles » de l'amour ! Mon cœur hautain ne t'eût jamais recherchée. Mais main- » tenant je connais ces choses ; mon cœur s'en réjouit, et je célèbre la » miséricorde de mon Dieu. »)

Pendant le chant je voyais l'expression de la plus jeune monter de strophe en strophe ; ses yeux se fixaient de

plus en plus en haut avec amour et avec joie : toutes ses 1819
intonations étaient d'une douceur céleste, qui contrastait singulièrement avec le *k* et le *ch* si rudes de la Suisse allemande : puis son chant passe insensiblement du chant à la prière : la voilà qui parle avec Dieu ; elle est en extase, réellement en extase. Immobile et pâle comme une statue de marbre ! sa prière est de plus en plus une conversation entre elle seule et Dieu ; sa voix baisse ; mais on l'entend encore.... J'étais tellement saisi que l'émotion arriva à sa dernière expression, les larmes ; et je demandais en même temps à Dieu que cette femme ne finît pas encore. Elle continue en effet. Sa voix devient toujours plus affectueuse, mais moins forte ; et ses yeux sont toujours fixés en haut : enfin elle termine en laissant à peine entendre ces dernières paroles : « Oui, Seigneur Jésus, Amen ! Que le Seigneur soit avec nous tous !... » Puis elle tombe comme évanouie sur son amie, qui était restée debout, pendant tout ce temps, les yeux fermés à côté d'elle.

Que le Seigneur nous donne bientôt cette heureuse folie ! Car notre sagesse n'a pas d'amour ; et le peu d'amour que nous avons n'est souvent qu'une sensibilité purement naturelle.

Avant cette scène déjà, et avant l'entrée de ces deux femmes, à la chûte du jour, j'avais été frappé de l'abondance de vie religieuse qui régnait dans cette maison. Me trouvant, entre autres, vers cinq heures du soir en nombreuse compagnie, je me vis tout d'un coup seul : l'un après l'autre, chacun des assistants avait disparu. Je ne savais d'abord ce que cela signifiait : mais je devinai bientôt la chose en entendant sonner la petite cloche de la paroisse : c'était un signal donné à tous pour se mettre partout en prière. Comme cette cloche n'appelait pas les chrétiens à saluer Marie, mais à s'unir dans une prière

1819 générale adressée à Jésus, je me joignis avec joie à ce concert; puis, au bout de quelques moments, tous mes amis reparurent pour continuer la soirée.

Je retournai le lundi à la ville avec M. Spleiss, et passai la soirée au *Rosengarten*, en douces conversations avec plusieurs personnes pieuses auxquelles Mme de Krudener avait laissé, lors de son passage, de profondes impressions.

Par manière de contraste, j'appris fortuitement qu'un des pasteurs de Genève avait écrit ici « que la petite église était tolérée avec noblesse par la grande; mais que dès que le lion secouerait sa crinière, la pauvre petite serait trop heureuse de rentrer dans le sein de celle-ci: et qu'on l'écraserait dès qu'on le voudrait.» — Je ne savais pas encore à ce moment que dans trois mois j'allais écrire ma *Genève religieuse*, qui ne trouva trace de lion sur son chemin...

Cependant j'allais faire ici, sans m'y être attendu, mon début dans la mission en langue allemande. Enfance du réveil, où partout on voulait des assemblées, où partout on en formait, au premier passage d'un évangéliste, ou d'un pasteur! Enfance en effet, mais enfance normale, qui a besoin de nourriture, et qui la prend avec avidité et simplicité! Ah! je puis le dire en vérité: si je me reporte en arrière, avec un si doux sentiment, sur cette époque maintenant bien passée, je ne le fais nullement dans un sentiment de satisfaction personnelle! Oh! non. Mieux que qui que ce soit peut-être, je connais tout ce qu'il y a toujours eu de faiblesse et d'imperfection dans ma prédication et dans toute ma conduite; cette longue mission de plusieurs années, bénie pourtant, n'est presque, à mes propres yeux, qu'un vacarme de jeune homme, qui a besoin de grâce et de pardon, autant qu'un ministère paresseux: dans tout ce passé je ne vois en

moi qu'une seule bonne qualité, et qui prête moins que 1819
d'autres à l'amour propre, je veux dire la bonne foi, la bonne intention. Mais peut-être m'est-il permis de croire que si j'eusse été plus sage, et que j'eusse mieux connu ma faiblesse, je n'aurais pas eu le courage de me lancer aussi avant que je l'ai fait dans la bataille; et... j'aurais moins produit.

Ces observations que j'applique à ma vie tout entière, ont été assez naturellement provoquées par la première occasion où je figure ouvertement comme missionnaire. Sainte-Croix était un village, et j'y parlais ma langue maternelle : ici, je vais tout d'un coup paraître devant une nombreuse assemblée de personnes instruites, et improviser dans une langue étrangère, que j'avais d'abord très-bien possédée, mais dont j'avais alors perdu l'habitude.

Ce petit évènement s'arrangea tout d'un coup. On me témoignait par de continuelles allusions le désir que je tinsse une assemblée en allemand, vu que la ville était toute allemande. Je laissai faire longtemps, parce que j'étais alors réellement incapable d'improviser convenablement en cette langue; mais comme on insistait je finis par prendre mon parti. Enfin, leur dis-je, si vous voulez j'essayerai. » — Oh! oui, oh! oui. Et quand? — Quand vous voudrez. — Tout de suite? — Ce soir (et c'était cinq heures du soir!) — Accepté. Aussitôt une des demoiselles de la maison où je me trouvais, s'habille à la hâte, va s'informer d'un local, et avertir quelques personnes : l'affaire est résolue pour six heures. — Ainsi soit-il, dis-je encore une fois; vous entendez comme je parle l'allemand. — Oui, oui, c'est tout ce qu'il faut.

« Me voilà donc (comme porte la lettre que j'écrivais » à ce sujet), moi, si pauvre en grâces spirituelles, sans » chaleur, presque sans foi, sans zèle, sans courage, » abattu de corps » (je souffrais alors pendant plusieurs

1819 années, des suites de refroidissements antérieurs) « me » voilà, parlant imparfaitement la langue du pays, ap- » pelé à tenir une assemblée dans une ville qui avait » entendu Mme de Krudener ! A la garde de Dieu ! ç'a » toujours été un de mes mots favoris. Si l'on fait tant » que de croire, il faut croire en effet. »

Au moment de partir on me demanda si je n'étais pas inquiet. — Inquiet ? Nullement. Dès que je vais sur un appel de Dieu, c'est son affaire et non la mienne. — Nous partons donc, et, dans un vaste salon, je vois trente à quarante personnes ! — Encore une fois, heureuse enfance du réveil ! Qui étais-je, pour enseigner toutes ces personnes, dont la plupart, peut-être toutes, en savaient autant ou plus que moi sur l'évangile ? Mais voilà ! Entendre parler de cet évangile avec conviction, hors des temples et autrement que par vocation, cela renouvelait les impressions ; on sentait qu'on s'occupait de la chose sérieusement ; et on ne se lasse pas d'entendre parler de ce qu'on aime. — Je fus vraiment plus touché que troublé du spectacle que j'avais sous les yeux : car je voyais, dans cette belle société, une vraie famine de la parole de Dieu. Je demande la bible, on s'assied : je fais chanter le cantique qui a pour refrain : « *Jésus le crucifié ;* » puis nous nous mîmes à genoux ; et pour prière je lus un cantique de prière que j'avais choisi à cet effet. Afin de soutenir ma faiblesse, je fis, au lieu de me lancer dans un discours, une longue lecture de la parole de Dieu, que j'interrompais seulement par de courtes remarques : je lus ainsi les trois premiers chapitres de la première aux Corinthiens, puis, dans la seconde, la dernière moitié du chapitre 5. — Nous chantâmes encore : je fis une prière comme en commençant ; puis j'adressai quelques mots à dix ou douze enfants qui se trouvaient là. Quand je crus avoir terminé la séance, personne ne

bougeant encore de sa place, j'ajoutai quelques nouvelles 1819
exhortations; et ce ne fut qu'au bout de deux heures que nous nous quittâmes, heureux de nous être occupés ensemble de notre grand salut.... O Seigneur! ramène ces temps!

Le lendemain les Frères moraves m'invitèrent à aller tenir leur assemblée, où se trouvèrent plusieurs personnes qui ne les fréquentaient pas habituellement: puis, le jour suivant, ou le surlendemain, je tins une nouvelle réunion dans le même local où j'avais débuté. Elle fut peut-être encore plus heureuse que la première; et l'on s'y trouva au nombre d'environ cinquante personnes. Nous chantâmes ces beaux cantiques, connus de toute l'Allemagne:

Mir ist Erbarmung widerfahren etc....
Jesus Christus herrscht als Kœnig etc....
Die Gnade sey mit allen etc....

Je trouve parmi les personnes dont je fis particulièrement connaissance à cette époque, les noms de Maurer, Spleiss, Altorfer, Boshardt, Zundel, Peyer (propriétaire du Rosengarten), Kirchhofer, et quelques autres. Si ces lignes leur parviennent, que ces chers amis reçoivent tous, après une si longue séparation, mes adieux lointains! Peut-être auront-ils conservé, comme moi, un doux souvenir de ces temps de grâce.

Mais toute joie a sa fin: il fallut repartir. On me demandait, il est vrai, de venir m'établir à Schaffhouse pour quelque temps avec ma famille; mais, outre que je ne croyais pas la chose faisable, il fallait, même dans cette supposition, achever mon voyage commencé: je dus donc quitter. La lettre dont je viens de tirer ce qui précède finissait par une phrase que coupe une déchirure du cachet, et que je donne ici telle quelle, sans savoir sur qui tombait la sentence:

1819 « Il y a tout autour de Schaffhouse des prédicateurs » réveillés ; mais non des réveillés endormis comme le » sont les fr.... »

J'ai dit plus haut qu'on trouvera le récit de l'origine du réveil de Buch dans le *Supplément,* tel que l'a rédigé le pasteur Maurer. J'ose recommander ce récit au lecteur comme une des parties les plus intéressantes de cet ouvrage ; et je continue mon histoire.

Je partis de Schaffhouse le 14 janvier. A Donaueschingen, je vis avec quelque émotion, dans la cour d'une maison particulière, la source de ce Danube qui, comme l'observe Leibnitz, s'en va de mal en pis, ou du bien au mal, en prenant son origine dans un pays protestant, descendant à travers l'Autriche catholique-romaine, et finissant par tomber chez les Turcs.

J'arrivai le samedi après-midi à Kœnigsfeld, établissement de Frères moraves. Il est situé sur ce vaste plateau de la Forêt-Noire qui commence dès Donaueschingen, se prolonge pendant plusieurs journées vers le nord, et ne s'abaisse, du côté de l'Occident et de Strasbourg, que vers la vallée du Rhin. Là, je retrouvai ce digne frère Mettetal dont j'ai parlé précédemment, qui passait ses vieux jours dans l'heureuse retraite que les Frères accordent volontiers à des ouvriers avancés en âge. Je portais encore sur mon gilet cette petite croix noire que j'avais déjà prise à Moutiers : il ne la blâma pas précisément ; mais je crois qu'il me dit, et avec raison, qu'il valait encore mieux l'avoir dans le cœur que sur son habit.

On me confia la prédication du lendemain. Je crois que, dès cette époque déjà, je me tenais invariablement à la règle de ne jamais demander et jamais refuser de prêcher : — jamais demander : parce que la responsabilité d'une prédication est grande, et qu'un homme qui cher-

cherait à prêcher par amour propre, outre qu'il ferait 1819
souvent en cela une chose ridicule, s'exposerait à être abandonné de Dieu : — jamais refuser : parce qu'un serviteur de Dieu à qui on demande d'annoncer l'évangile, doit toujours considérer cette demande comme un appel de son Maître. Quand des frères ne m'offrent pas la chaire, ce qui m'est arrivé quelquefois, je n'en suis guère peiné qu'à raison du motif qui les porte à agir ainsi, motif qui, je le crains, n'est pas toujours de bonne nature.

Kœnigsfeld est un endroit extrêmement isolé, assez écarté de la grand'route, elle-même peu fréquentée : je ne comprends pas pourquoi les Frères ont été s'établir là ; à moins que ce ne soit dans le besoin, qui serait à mes yeux très légitime, d'y fonder un lieu de retraite, une sorte de couvent protestant. Le bon vieux Mettetal trouvait, et moi aussi, qu'il y avait quelque luxe dans certaines portions de l'établissement, et en particulier dans la belle salle d'assemblée, qui équivaut à une chapelle assez vaste et très-soignée. Du reste l'établissement ne me fournit aucune observation bien particulière : nous parlerons plus au long de l'église des Frères au moment d'une visite que je fis plus tard à Neuwied.

Je repartis le lundi (18) pour l'Alsace ; tout le pays était dans la neige ; et je voyageais toujours à pied. J'atteignis Strasbourg le lendemain ; et me rendis chez un frère négociant, qui présidait chez lui une petite assemblée, dans les principes de Tersteegen. Il me recevait d'abord froidement ; mais quand je lui communiquai les choses que je venais de voir à Buch et à Schaffhouse, il changea vîte de disposition. Je logeai un jour ou deux chez lui, et j'assistai à une de ses assemblées ; peut-être même y portai-je la parole.

Je ne sais si j'allai voir le conducteur de l'assemblée des Frères moraves qui se trouve dans cette ville ; c'est

1819 probable. En tout cas, mon voyage actuel ayant pour but de rechercher le poste où je devais aller m'établir avec les miens, Strasbourg me sembla le plus convenable de tous ceux que j'avais vus sur ma route. Sans doute Schaffhouse m'attirait beaucoup : mais il me parut que je devais préférer le lieu où il y avait le plus de travail à faire et le moins de travail fait : je me décidai donc pour Strasbourg.

Mais je ne voulus pas m'être trouvé si près du célèbre Ban de la Roche sans avoir visité Oberlin. Je partis en conséquence pour ces contrées, par un chemin affreux, et par une neige qui fondait à mesure qu'elle tombait. Mon parapluie devint inutile : j'étais pénétré d'eau de neige : le noir de mon habit fondit sur mon linge de corps : mes souliers étaient mous comme du carton. Malgré mes principes d'économie il fallut prendre chez un paysan une charrette pour faire les deux dernières lieues de la journée ; et je ne pus même pousser, ce jour-là, que jusqu'à Rothau, village dont le pasteur était gendre de M. Oberlin, si je ne me trompe. Il est mort depuis ; et je n'ai pas un souvenir assez complet de l'impression de ma visite auprès de lui, pour pouvoir le juger en aucun sens ; seulement je puis dire que, toujours à l'affut de l'idéal, mon pauvre cœur missionnaire se trouva péniblement désorienté ce soir-là. Je ne m'en rappelle clairement qu'un détail ; c'est que mon hôte me parla avec grande admiration de la Henriade. Nous étions, on le comprend, terriblement loin de compte, et j'eus le cœur bien gros.

Le vendredi, 22, j'arrivai enfin chez Oberlin, à Waldbach. C'était pendant une assemblée. On se rappelle la faim et la soif avec laquelle j'en étais encore à rechercher la vérité ; et je me proposais en conséquence d'avoir à ce sujet de bonnes conversations avec cet homme célèbre. Mais, sans doute par une direction providentielle, il par-

lait avec force, au moment même où j'entrais, contre 1819
ceux qui vont chercher des secours et des directions auprès des hommes..... « Tu as raison, me dis-je en moi-même : nous parlerons de tout, sauf de moi. » — J'aurais sans doute pu tirer de sa maxime une conséquence moins rigoureuse : mais voilà le fait; et il est probable, après tout, que le moment n'était pas encore venu où une conversation quelconque eût pu me fixer. Je crois d'ailleurs, et je le dis librement, qu'Oberlin n'était pas non plus l'homme qu'il me fallait. Chacun sait qu'à côté de l'évangile qu'il a professé fidèlement, il entretenait une masse d'idées particulières sur le monde à venir; il put être théologien distingué à une époque où pouvait l'être aussi Jung Stilling; mais depuis lors la vérité évangélique et scripturaire s'est répandue avec moins d'alliage.

Je conviens néanmoins qu'il reste à Oberlin la gloire d'avoir gardé la foi chrétienne à travers l'affreuse époque de la révolution française et du rationalisme allemand, et d'avoir, pendant un admirable ministère de cinquante ans, introduit dans toute sa paroisse, tout à la fois l'évangile et la civilisation, c'en est bien assez pour que tous les chrétiens conservent de lui un souvenir respectueux et reconnaissant.

Mais comme j'apportais dans ce lieu l'idéal continuel d'un réveil Wesleyen ou Morave, je trouvais là, au lieu des merveilles auxquelles je m'étais attendu, encore un de ces désappointements que j'ai si souvent rencontrés; et, sans me douter le moins du monde que je fusse sévère, je le fis sentir à la paroisse dans la prédication qu'Oberlin m'invita à faire à sa place. C'est du moins ce que me témoigna mon cher frère et ami, M. Daniel Le Grand, dont je fis la connaissance à cette époque, et qui commença dès-lors, lui et toute sa famille, à supporter pendant plusieurs années, avec une infati-

1819 gable charité, les bourrasques de ma mission. Il ne fut pas offensé, mais bien surpris de cet orage qui venait fondre sur leur paisible vallée, dont tout le monde ne disait que du bien; et il était presque disposé à en rire. Mais j'étais sérieux. Comme un enfant j'avais cru, de loin, que tout le Ban de la Roche était converti; et voyant que ce n'était pas tout à fait le cas, je le dis rudement à mes auditeurs. Du reste je répète que je ne m'étais pas douté d'avoir été si sévère; et d'autre part on reconnut que ma sévérité pouvait être utile. Hélas! prédestiné à la guerre, je n'ai pas eu les dons de la paix : mais je n'ai jamais fait la guerre par plaisir; et ma conscience me rend le témoignage que je n'ai jamais voulu de mal à aucun de mes adversaires.

Pour revenir à mon voyage, une des raisons qui me portèrent surtout à venir m'établir à Strasbourg, c'était mon désir de croiser, en fait de religion, la race française et la race allemande. Je n'ai jamais pensé que l'une eût toutes les qualités et l'autre tous les défauts; et, connaissant les deux langues, je crus que mon devoir m'appelait à ce genre de travail.

Je quittai donc le Ban de la Roche le 25 janvier, et m'acheminai rapidement du côté de Genève en passant par Colmar, Bâle et même Moutiers sans m'y arrêter. Je dis rapidement; car, dans ce premier voyage surtout, je sentais douloureusement ma solitude et l'absence de ma famille. Mon voyage avait déjà duré huit semaines, et quelles semaines! Mon retour fut donc pour moi une véritable fête. Je me souviens avec émotion qu'arrivé sur les hauteurs d'Anet, au nord-ouest de Neufchatel, à la vue de ce lac qui me rappelait mon lac de Genève et sa proximité, j'éprouvai une de ces joies qui restent à jamais dans la mémoire; et je sentis le besoin de rendre grâces à Dieu avec effusion pour m'avoir amené heureusement

à la fin de ce long voyage. Après avoir regardé de tous 1819
côtés si je découvrais quelqu'un dans la campagne, me voyant seul, je me jetai à genoux dans un champ, et bénis le Seigneur. Le 30 janvier j'arrivais chez les miens, plein de bonheur et de reconnaissance. — Je finis donc ce récit comme je l'avais commencé et comme on le fait quelquefois lorsqu'on sourit avec quelques larmes dans les yeux, en disant de nouveau : « Doux souvenirs ! »

Mais j'étais loin de prévoir que, tout en débutant déjà dans la carrière missionnaire, j'allais encore débuter dans cette longue suite de guerres que j'ai faites en divers pays à toute sorte de faux docteurs, et en particulier, dans Genève, au parti... comment dirai-je? rationaliste? socinien? incrédule? — aucun nom ne lui va exactement — à ce parti ignorant et flasque, sans amour, sans vie et sans vérité, à cette atonie absolue de la foi, véritable aqua tofana des âmes, qui poussait la pauvre église de Genève lentement à sa perte. C'est pourtant ce qui se préparait pour moi, sans que je m'en doutasse ; car il m'arriva à ce moment, comme ensuite en plusieurs autres occasions de ma vie, que, prêt à faire une chose, une toute différente m'était mise entre les mains, et remplaçait, ou du moins éclipsait la première pendant quelques jours. Je ne sais plus quelles furent les raisons particulières, s'il y en a eu de telles, qui m'engagèrent alors à écrire ma *Genève religieuse :* mais c'était peu après mon retour, et au moment où je comptais partir pour Strasbourg que je me mis à cet ouvrage. Sous le titre que je viens d'indiquer *(Genève religieuse en mars* 1819*)* (1), j'entrepris de faire un tableau de l'état religieux de Genève à cette époque ; et l'ouvrage devint en quelque

(1) Quelques personnes mettent Genève au masculin ; mais la terminaison de ce mot étant féminine, je me suis laissé prendre à cette analogie, faute d'une autorité qui me décidât.

1819 sorte le manifeste du réveil de Genève. Il est vrai qu'à prendre les choses dans l'ordre chronologique, la première publication de ce réveil fut la petite brochure que j'ai mentionnée plus haut et que publièrent, sans nom d'auteur, les frères de la nouvelle église, lors des troubles de juillet 1818. Mais comme ce petit écrit ne se composa que de quelques pages anonymes, presque uniquement consacrées à la défensive, tandis que mon ouvrage était un véritable acte d'accusation, ouvertement développé et modifié, et que d'ailleurs le premier de ces ouvrages a fait beaucoup moins de sensation, il n'y a peut-être pas d'injustice à considérer ma publication comme je viens de le faire. Du reste, première ou seconde, peu importe : mon ouvrage était en tout cas la première agression régulière et presque officielle du réveil contre les adversaires de l'évangile dans Genève.

Je ne mentionne pas en ceci l'ouvrage de M. Empeyta dont nous avons aussi parlé, et qui parut encore avant les deux dont il s'agit, parce qu'il fut plutôt un précurseur du réveil, qu'une publication provenant du réveil même; et puis parce que cet ouvrage, comme je l'ai montré en son lieu, en réduisant tous ses griefs contre Genève au seul dogme de la divinité de Christ, n'exprimait nullement en leur entier le but et la tendance du réveil.

Je reviens à ma *Genève religieuse*.

Cet ouvrage, ou plutôt cet acte de ma vie, était pour moi, et en soi, d'une importance qui touchait au solennel. C'était, à la fois, mon début personnel dans la carrière littéraire (et quel violent début!) puis aussi le début et en quelque sorte, comme je viens de le dire, le manifeste du réveil, sa première publication polémique et saillante. Il faut ajouter encore une autre circonstance. On se rappelle que, tout en introduisant dans la procédure contre

l'avocat Grenus un défaut de forme qui l'annulait de fait, 1819
les tribunaux avaient pourtant prononcé, peu de mois auparavant, une peine de dix ans de prison contre cet écrivain, dont j'allais renouveler les accusations. Je me demandai donc plus d'une fois si mon ouvrage ne risquait pas de compromettre gravement et le réveil et moi-même?

Cependant je me mis à l'œuvre malgré tous ces scrupules; et voici le résumé de mon écrit.

L'église de Genève est déchue. Toujours, ou presque toujours, les novateurs ont manqué de bonne foi dans leur manière d'introduire leurs vues; et les pasteurs de Genève viennent d'en convenir eux-mêmes, pour ce qui les concerne, dans une pièce dont je cite le morceau suivant, devenu célèbre par la multitude d'écrits qui l'ont relevé après moi : c'est un passage transcrit mot pour mot d'un *Discours prononcé en Consistoire*, le 14 janvier 1819, *par Monsieur le pasteur de Fernex*.— Ce n'est pas sans étonnement qu'on y lit les déclarations qui suivent (p. 20) :

« Genève jouissait depuis près d'un siècle du calme » religieux; elle pouvait hardiment soumettre sa cro- » yance à l'examen de sa raison, séparer les vérités » fondamentales, incontestablement enseignées dans l'é- » vangile, de celles qui... ne sont pas d'une égale im- » portance; elle pouvait, en s'attachant fortement aux » unes, suspendre son jugement sur les autres, attendre » que de nouvelles lumières lui permissent de prononcer » avec plus de maturité. Mais cet heureux privilège, » elle le possédait comme à l'insu des autres églises; » elle n'aspirait point à paraître avoir secoué un joug » auquel partout ailleurs on était encore trop asservi » pour qu'elle pût espérer de faire goûter ses principes. » Cependant on l'accuse de s'écarter de la doctrine reçue,

1819 » de mettre moins d'importance à certains dogmes....;
» on la presse de répondre ; elle hésite ; elle craint
» d'engager des querelles ; on insiste ; et, quoique dé-
» cidée à demeurer fidèle au silence que les circons-
» tances et l'autorité des chefs de l'État lui imposaient,
» *elle laisse en quelque sorte échapper son secret*, qui,
» révélé à certaines époques, *eût révolté les esprits* »
(vous remarquez, lecteur !) « et à d'autres n'eût fait
» aucune sensation... etc. »

« Avons-nous bien entendu, ajoutais-je ! Avons-nous bien lu ! L'église de Genève faisant des progrès à l'insu des autres églises ! — L'église de Genève secouant, sans vouloir paraître, un joug qu'on gardait partout ailleurs ! Et appelant un joug la profession des anciennes doctrines ! — ses conducteurs ayant un secret ! — et le laissant échapper, comme malgré eux ! — Résolus, par conséquent, s'ils l'avaient pu, à aller encore plus loin ! — Un secret qui, révélé à certaines époques, eût révolté les esprits !...

» Ainsi, à tel moment donné, l'église de Genève était conduite en secret par ses pasteurs de telle manière, et vers un tel but que, si elle l'eût su, elle en aurait été révoltée !...

» Voilà, ô mes compatriotes, comme on vous conduisait ! voilà comment l'église était menée ! — jusqu'au 14 janvier de l'année présente !... »

Après cette espèce de préliminaire, j'expliquais au public génevois, élevé dans la plus profonde ignorance de tout ce qui concerne les questions théologiques, ce qu'étaient les principales hérésies, savoir l'arianisme, le pélagianisme, le socinianisme et le rationalisme ; et je montrais que le clergé national de Genève d'alors était atteint à divers degrés, de toutes ces fausses doctrines à la fois.

Je faisais ensuite l'énumération des forces, plus ou 1819
moins considérables, qui s'élevaient dans Genève en faveur de l'évangile ; et je les classais sous les chefs suivants : 1° la nouvelle église. J'expliquais ce mot et j'exposais les principes de la dissidence, ou de la séparation, comme nous l'appelions alors ; — 2° l'église de M. Malan. Je considérais sa congrégation comme une église, quoiqu'il n'administrât pas encore la cène à cette époque, et qu'il ne se fût pas encore séparé de l'église nationale de Genève ; — 3° MM. Cellerier père et Gaussen, qui venaient de republier en commun la confession de foi des églises helvétiques ; — 4° quelques autres membres du clergé, plus ou moins prononcés pour l'évangile ; — 5° quelques petits groupes, affaiblis sans doute par des vues mystiques ou superstitieuses, mais désireux pourtant de vivre dans la piété ; — 6° le petit reste de l'ancien troupeau des Frères moraves ; — 7° enfin les protestations de l'avocat Grenus ; et le parti catholique-romain, qui, sans être favorables à l'évangile même, attaquaient pourtant et affaiblissaient le parti socinien et rationaliste du clergé.

Je ferai remarquer un détail de cet écrit qui peut montrer, avec bien d'autres morceaux semblables, combien on s'est trompé en m'accusant quelquefois d'avoir beaucoup varié dans mes vues, soit quant à la dogmatique, soit quant aux questions ecclésiastiques. On trouve, page 48, 49 et 50 de cet ouvrage, huit passages des Écritures à l'appui de la séparation ; et c'est sur ces passages particulièrement que j'ai l'air d'appuyer la dissidence. Or le fait est que je n'en avais pas mis un seul dans ma brochure : et c'est uniquement sur l'avis et à la demande de mes amis Gonthier et Guers que je les alléguai. Ces frères voulaient des textes ; et je les mis. *Exegeticus assuitur pannus*. Encore était-ce à mes yeux une exégèse

1819 fort-douteuse, dont M. Chenevière s'est moqué plus tard, avec quelque raison. Je n'ai jamais conçu qu'une église chrétienne, quelque déchue qu'elle fût, pût être justement assimilée au paganisme : elle peut être plus coupable et plus ennemie de Dieu que le paganisme sans être pourtant du paganisme. J'ai dit tout cela plus tard dans mes *Recherches* sur la constitution de l'Église.

Tels étaient mes principes dès le commencement ; et tels ils ont été dès-lors. J'allègue, page 2 de la brochure qui nous occupe, les raisons qui m'ont porté à abandonner l'église nationale de Genève ; ce sont de tout autres raisons que des raisons exégétiques : j'y dis que je quittais cette église parce qu'elle détruisait la liberté de la prédication ; et ce motif était si réellement la cause de ma séparation, que lorsque plus tard cette liberté reparut, je rentrai. Je n'ai jamais eu d'autres vues. Aussi longtemps que je puis professer l'évangile dans une église j'y reste ; — quitte à n'aller pas entendre ou à réfuter ceux de mes collègues qui prêchent l'erreur, et à ne fréquenter guère la prédication de ceux qui ne font sur l'évangile que des lieux communs ou des déclamations oratoires.

L'admission que je fis des passages en question présente donc encore un de ces cas dont j'ai déjà parlé, où j'ai sacrifié ma vue à celle de mes frères, quand leur avis ne m'a pas paru ouvertement faux et nuisible. L'entêté croit faire merveille en disant qu'il cédera dès qu'on lui aura montré son erreur ; mais c'est précisément d'attendre cette conviction qui constitue l'entêtement. Je crois que nous devons, dans tout ce qui n'est pas fondamental, savoir sacrifier nos vues à celles d'autrui. Seulement il ne faut pas oublier que je n'applique la règle qu'au cas où il s'agit de choses secondaires.

Quand l'écrit fut achevé et prêt pour l'impression, il me prit une grande émotion. Ce n'était pas peur person-

nelle, grâces à Dieu, mais deux genres de craintes diffé- 1819
rentes. D'abord cette pensée : toutes vraies que sont ces choses, est-il convenable de les dire maintenant ? Le public prendra-t-il seulement la peine d'examiner? Puis, toutes vraies qu'elles sont, si l'on m'attaque devant les tribunaux, devant ce juge qui, dans les questions religieuses, est nécessairement incompétent, ignorant et charnel, qui incline vers la paix à tout prix, et ne consulte que l'ordre public et le respect des autorités, pourrai-je, quoique fondé en droit, me faire comprendre et par conséquent me défendre et me justifier? Sans doute mes amis n'étaient pas effrayés comme ils le furent plus tard lors de la publication de ma *Défense des fidèles ;* mais ils me laissaient faire ; et dans cette position périlleuse, dans ce temps surtout de première ardeur et de vive foi, je cherchai alors de nouveau, en dehors de ma conviction, des signes de la volonté de Dieu. Je m'en rappelle un trait qui me laissera à jamais un souvenir profond. Nous étions au mois de mars ; mon départ définitif pour Strasbourg était déjà retardé : il fallait se décider, oui, ou non, à aller chez l'imprimeur ; et je me souviens d'avoir dit à mes alentours : « S'il entrait ici un ami qui me conseil-» lât de jeter ce manuscrit dans le feu que voilà, je l'y » jetterais. » Mais il n'en vint point ; et alors, me levant, je saisis vivement une bible qui était devant moi sur la cheminée, et m'écriai avec un mouvement de foi très-senti : « Mon Dieu, c'est ton affaire, et non la mienne, » dirige moi ! » — J'ouvris et je tombai sur ce passage :

« *Et David consulta* l'Eternel, en disant : « Monterai-» je contre les Philistins, et les livreras-tu entre mes » mains? — Et l'Eternel lui répondit : *Monte; et je les* » *livrerai entre tes mains* » (1, Chron. 14, 10).

On comprend que j'en eus assez ; et j'allai de ce pas chez l'imprimeur.

1819 J'ai déjà parlé de l'attention qu'on peut, en certains cas exceptionnels, accorder à des songes : disons un mot sur la manière de consulter le Seigneur, dont je viens de donner un exemple.

Je désapprouve complètement, comme un usage superstitieux et profane de l'Écriture sainte, l'emploi de la bible comme d'un livre à divination. Souvent, sans doute, j'ai recours à elle dans un embarras, pour y trouver une direction ; mais c'est pour y chercher une direction rationnelle que j'ouvre ce livre, et non dans l'idée d'y prendre le premier passage venu. Bien souvent, en faisant ainsi, je n'ai pas trouvé quelque chose qui allât à ma position du moment, et j'ai cherché ailleurs. Si j'ai besoin de consolations et que je trouve des reproches, je ne les prends pas pour moi. Encore une fois, je l'ouvre raisonnablement. Mais, d'un autre côté, fondé sur de nombreuses expériences, je ne crains pas d'avouer qu'en plus d'une occasion, lorsque j'ai eu besoin d'une direction extraordinaire, j'ai ouvert l'Écriture avec l'espoir d'y trouver immédiatement quelque chose qui allât à mon besoin du moment ; et quelques-uns de ces cas, tels que celui qui nous occupe ici, ont eu quelque chose de si frappant, de si irrésistible, qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître une intervention de Dieu. On voit que ce sont les mêmes principes que ceux que j'ai exprimés dans mes réflexions sur l'usage du sort (p. 43) et sur le cas qu'on peut faire des songes (p. 123). Il y a temps pour les voies ordinaires ; il y a temps aussi pour les extraordinaires.

J'imprimai donc. Mais ce ne fut pourtant pas sans une émotion bien profonde, que j'assistai au tirage de la première feuille de mon ouvrage. Toutes les deux ou trois secondes une feuille entière de seize pages venait jeter de ma part, dans le public, contre un clergé renommé,

des accusations d'une gravité effrayante ! Il me semblait 1819
presque que les ouvriers allaient trop vite. — Heureux qui n'a rien écrit ni rien fait dont il ait à se repentir plus tard ! Je ne puis le dire de tous les actes de ma vie privée, tant s'en faut ; mais je le dis de tous mes écrits. Jusqu'à l'heure qu'il est je n'ai encore jamais regretté une ligne ni un mot dans la longue suite de mes ouvrages, dont quelques-uns sont pourtant si sévères et si violents. Je ne prétends nullement par là que je n'aie commis à mon insu quelque erreur ou quelque faute ; je parle seulement des reproches que la conscience pourrait me faire ; elle ne m'en fait aucun.

Il n'est pas toujours facile d'apprécier l'effet qu'un ouvrage produit sur le public : mais la gravité des accusations que j'élevais contre la majorité du clergé de Genève ne pouvait laisser passer cet ouvrage inaperçu. On essaya cependant de le dédaigner ; et cela de deux manières qui se contredisaient l'une l'autre. Quelques-uns voulurent mépriser l'ouvrage même, et dirent de moi : « Il a travaillé pour l'épicier ; » d'autres, ne pouvant juger ainsi cette publication dirent : « C'est quelqu'un qui la lui a faite. » Ce dernier sentiment sur mon incapacité était si répandu qu'on y revenait encore, cinq ans plus tard, à l'occasion de la *Défense des fidèles :* mais cela a pourtant fini avec le procès.

Voilà l'histoire de ma *Genève religieuse*. Dès qu'elle eut paru, je partis pour Strasbourg.

Encore un moment solennel ! Encore un doux souvenir ! Encore un de ces moments où l'âme est partagée entre le sentiment du courage et le serrement du cœur ! On a déjà vu mon départ pour Moutiers ; puis mon départ solitaire pour mon premier voyage de mission : voici maintenant mon premier départ en famille pour la carrière aventureuse de missionnaire protestant, et comme

1819 je l'ai vu plus tard, pour celle de mes missions qui, après de rudes souffrances, devait me laisser les plus beaux souvenirs ! — Une circonstance venait rendre ce départ plus pénible. Je laissais à Genève, chez une nourrice, mon petit *Ami,* qui n'avait alors que cinq mois. Hélas! il n'y fut pas aussi bien soigné que nous avions cru pouvoir l'espérer ! Et un pareil abandon d'un enfant était en tout cas l'une de ces dures privations qui accompagnent souvent la vie d'un missionnaire.

Cependant il faut partir : en avant donc !

Chers frères partez donc joyeux ;
Allez chercher des âmes !

LIVRE VII.

MISSION DE STRASBOURG, ET GRAND VOYAGE D'ALLEMAGNE.

1819 ET 1820 (29 ET 30 ANS.)

Beaux souvenirs. Premières armes. — Voyage poétique sur le Rhin. — Prière sur le bateau. — Scène missionnaire dans un village. — Beau Strasbourg ; charmante cathédrale. — Connaissances et amis craintifs. — Mes journaux et mes rapports.— Bonne impatience. — Prédication dans le temple français. — Le professeur Ehrmann et M. Kraft. — Grande pauvreté. — Premiers travaux ! — Nouveaux secours de lady Carnegie. — *Eclat de ma mission.* — *Ecrit contre M. Haffner.* — Sujet du débat. — Idée de mon écrit. — *Vive sensation.* — Les étudiants me préparent un *pereat.*— Quatorze articles de journaux contre moi. — *Grand voyage d'Allemagne.* — Francfort. Sénateur Meyer. — Neuwied. — Côtés faibles de l'église des Frères moraves. — Visite à Martin Boos. — Anecdotes. — Cologne. *Calvinisme équilibré.* — MM. Huyssen et Mar. Oberdorfer. — Elberfeld. — Encore Martin Boos. — Scène de sa vie. — Marbourg. *Van Ess.* — Wurzbourg, M. Kœllner. — Nuremberg. — *Erlangen.* Pasteur Kraft. Scène à table.— *Stunden der Andacht.*— Jugements tranchants, souvent légitimes.— Ratisbonne et *Munich.* — Réveil catholique-romain à Munich. — Visite remarquable chez *Lindl.* — *Immense concours.* — Récit de Gossner. *20,000 auditeurs.* — *Lindl* part pour Pétersbourg.— *Stuttgardt et Cornthal.*— Eglises libres en Allemagne.— Agir en silence ! — Retour à Strasbourg. *Le réveil y commence.* — Un millier de N.-T. aux catholiques-romains. — Ekbolsheim. — Heureux effets de ma brochure en Alsace.— *Ecrit* de M. le pasteur *Bein.* — Brochures pour et contre. — Le professeur *Ehrmann.*— Encore une rudesse de ma part.— Sur la *fausse douceur.* — Fausse charité. — Tentative du gouvernement pour m'intimider. — Je refuse toute concession. — On me laisse tranquille. — *Entretien avec le maire.* — *Lettre au préfet.* — *Entretien avec lui.* — *Seize assemblées* par semaine. — Ministre *Ehrmann.* — M^me^ K..., familles Le Grand et Ehrmann. — *Berne,* famille Combe. — Visite à Genève.

Dieu seul connaît celles de nos actions qui ont été le 1819
plus utiles à nos semblables, et celles de nos années qui ont été les mieux employées. Ma mission à Offenbach et dans les environs ; mes voyages et mes écrits en Alle-

1819 magne ; puis, lorsque je fus rentré à Genève, mes diverses publications, et dans leur nombre la *Défense des fidèles*, et *mon procès ;* ma mission à Bourges ; celle de Melun ; celles des années suivantes ont laissé, chacune, quelque heureux résultat. Si donc je jette les yeux avec un plaisir particulier sur ma mission en Alsace, ainsi que le feront peut-être aussi la plupart de mes amis, ce n'est pas que je puisse décider que cette époque de mon ministère ait été au fond plus bénie que d'autres, mais c'est par suite d'une réunion de circonstances particulières à cette mission-là. D'abord un vieux soldat se reporte volontiers au temps de ses premières armes : l'âge de vingt à trente ans, dans lequel tombe cette mission, jette sur toutes choses un attrait tout spécial ; c'étaient aussi, comme on le voit par les lettres de Neff, les nouvelles de cette mission qui contribuaient à encourager cet excellent serviteur de Dieu dans ses travaux admirables : enfin c'est un fait que mes frères d'Alsace, maintenant si nombreux, se rappellent avec reconnaissance envers Dieu cette époque où il n'y avait pas, dans toute leur belle contrée, un seul étendard hautement élevé en faveur de l'évangile. — Grâces soient donc rendues à notre Dieu pour tout ce qu'il a fait dans ces lieux, depuis cette année 1819, où j'y arrivais comme dans un désert !

Un souvenir bien doux qui me reste du voyage que je fis pour me rendre de Genève à Strasbourg avec ma femme et mes deux aînés, est celui de notre trajet sur le Rhin en quittant Bâle pour atteindre cette dernière ville. Je dis mes deux aînés, puisque j'avais laissé mon troisième à Genève. Toujours obligé de songer à une stricte économie, j'avais imaginé de prendre à Bâle, au lieu de la diligence, un de ces grands bateaux du commerce qui charrient des marchandises, et que jamais les

voyageurs ne songent à employer. Il ne nous demanda, 1819
en effet, que trois ou quatre francs, au lieu de trente ou quarante que nous aurait coûtés la voiture. Il est vrai qu'on devait mettre, à faire le voyage, deux jours au lieu d'un, et que nous fûmes assis parmi des caisses, exposés, en plein air, au soleil du printemps et à une forte bise qui souffla pendant tout le trajet. Mais nous étions jeunes; et le voyage eut certainement son côté très-poétique. Il l'eut dès le début. On détache la barque; on la pousse au milieu du courant; et nous descendons rapidement le noble fleuve, lorsque tout-à-coup j'entends, de la part du conducteur du bâtiment, un ordre confus donné à haute voix, comme: « Fâtroun, srueberâ. » Un instant après je remarque que les bateliers ôtent leurs bonnets ou leurs chapeaux, et alors je comprends que c'était : « Vater unser, ueberall, » — un ordre à tout l'équipage de dire *Notre Père*. Je le dis, certes, de tout mon cœur, avec ma femme et mes deux enfants, et avec plus d'ardeur probablement qu'aucun des bateliers. Beaux moments, doux souvenirs, toujours!

Le trajet entre Bâle et Strasbourg par le Rhin est profondément solitaire. Ce sont sans doute les différences considérables de niveau entre les grandes eaux et les eaux basses de ce fleuve, et surtout ses terribles débacles au printemps, qui ont tenu les villes et les villages à près d'une lieue de distance de chaque côté du fleuve : le fait est que, dans ce trajet, on ne voit presque pas trace de civilisation. Nous cheminions donc en silence, mais avec une grande rapidité, entre ces rives solitaires, laissant à droite et à gauche des îles sans nombre, où l'on ne voyait de temps en temps qu'un pâtre et son troupeau. Nous étions enchantés de ce spectacle si nouveau et si imposant. Le soir la barque aborde sur une plage déserte de la rive allemande; et les bateliers nous

1817 disent que nous allons coucher dans un village situé à vingt minutes de distance. Ma femme prend mon aîné à la main, moi mon second sur le bras, puis ensuite sur le dos, à la manière des négresses, et nous partons. Ce village lui-même était loin d'être situé sur une grand'-route. Isolé entre celle-ci, qui courait dans l'intérieur du pays, et le Rhin, il nous offrait l'apparence d'un wigwam indien. On nous introduisit dans un cabaret qu'on nous donna pour l'auberge de l'endroit. Mais quelle auberge ! Elle était pleine de buveurs : le lit de notre chambre n'avait que trois pieds ; la croisée, ou plutôt le guichet de la chambre à coucher donnait sur une cour infecte, de cinq à six pieds en carré ; tous les vases de la maison, ceux en particulier dont on avait besoin pour les enfants, étaient ébréchés au bord supérieur, comme des ventouses ; sauf le désagrément, c'était une vraie curiosité.

Mais si les œuvres de l'hommes étaient pauvres, celles de Dieu étaient magnifiques. La soirée était splendide : une large pleine lune se levait pâle dans un orient rosé : c'était un soir de dimanche (je n'avais pu éviter de partir ce jour-là) ; une foule de jeunes-gens étaient répandus de divers côtés : je voulus commencer ma mission. Je pris ma bible allemande ; j'allai m'asseoir, à côté de deux jeunes filles, sur un gros tronc d'arbre couché sur la vaste place publique de l'endroit, et je leur offris de lire quelque chose. Bientôt vinrent se joindre à nous trois ou quatre autres jeunes femmes, puis cinq ou six, puis dix ou douze, puis vingt, puis enfin plusieurs jeunes gens, formant tout un auditoire debout autour de moi. Plus on venait plus j'élevais la voix, et la foule grossissait toujours. C'était un village catholique. Quelque-uns des jeunes-gens voulurent commencer à rire : mais je leur parlai des ténèbres de dehors, et ils devinrent sérieux. Je lus tout le XXV^e^ chapitre de saint Matthieu ; et voyant

une grande croix élevée devant moi, je leur annonçai 1819
leur « Dieu presque inconnu. »

Tel fut mon début dans la mission d'Allemagne, comme l'assemblée de Sainte-Croix l'avait été dans les pays de langue française, et celle de Schaffhouse, quant à ma mission en général. C'était le 9 mai.

Le lendemain nous abordâmes à Kehl, vis-à-vis de Strasbourg. — Je chantais depuis quelques minutes :

Étends sur nous tes ailes,
O Jésus Dieu fidèle, etc.

puis, par simple souvenir musical, souvenir de mon père, alors encore plein de vie, et à cause de la beauté du chant :

Béni soit qui, rempli de zèle,
Au nom du Seigneur vient ici, etc.

paroles dont je sentis bientôt la singulière application à ma position actuelle.

Dans ce jour, pour moi si solennel, tout prenait de l'importance. Il n'y avait pas jusqu'à ces douaniers qui fouillaient nos malles, qui ne se rapportassent pour moi à l'évangile ; et je pensais qu'ils pourraient peut-être bien, à leur tour, me tomber une fois entre les mains.

Enfin nous voilà à Strasbourg. Beau Strasbourg ! Qu'on me permette de payer, en passant, un tribut d'admiration à sa cathédrale, et surtout à sa flèche majestueuse ; charmante créature, chef-d'œuvre de légèreté, d'élégance et de ciselure ; vraie dentelle en pierre ! Sa couleur brune, si sévère, placée sur le fond azuré du ciel, ajoute encore à la solennité des sentiments qu'elle vous inspire, et la détache admirablement sur l'horizon, partout très-abaissé, de la riche Alsace.

Ma première connaissance fut ce M. W... qui m'avait

1819 déjà accueilli quelques mois auparavant. Il avait quitté, comme on l'a vu, l'assemblée des Frères moraves pour présider une petite réunion d'une trentaine de personnes dans les principes des chrétiens appelés Intérieurs. — Je croyais le pouvoir prendre pour mon point d'appui et comme point de départ ; mais je vis bientôt qu'il avait peur, et trop peur, de mon genre bruyant. Hélas ! j'ai fait cette impression à bien d'autres.

Un autre point d'appui, ou du moins un autre cercle d'amis sur lequel je croyais pouvoir compter, et qui me manqua aussi bientôt, se trouvait dans le troupeau des Frères moraves de cette ville, composé de quatre-vingts à cent membres. Il ne se montra pas précisément hostile à mon égard, il est vrai ; mais il se tint pourtant à distance de mes explosions.

Je ne puis compter ici parmi ceux que je regardais comme des appuis futurs et comme des soutiens de l'évangile une société fortement mystique dont j'allai pourtant visiter le conducteur. Cette société, ou plutôt cet homme me parut professer quelques doctrines complètement erronnées et tendant même à l'immoralité. Cependant j'eus plus tard, comme on le verra, occasion de me convaincre que cette assemblée aussi renfermait quelques âmes vraiment pieuses ; ce qui du reste ne me surprit nullement.

Je tire la plupart de ces détails et de ceux qui suivront, d'une suite de rapports que je composai peu de temps après mon arrivée à Strasbourg, pour les faire circuler en allemand à Bâle, dans le Wurtemberg, à Francfort-sur-Mein et jusques dans la Bavière protestante ; et que j'envoyais en français à Genève.

Peut-être devrais-je essayer de justifier en une certaine mesure cette sorte de production ; car je suis de ceux qui voient à ces rapports de graves inconvénients,

et qui pensent qu'il y a quelque danger à raconter 1819
ainsi ce qu'on a fait : ma justification dans ce cas-ci c'est que les sociétés veulent avec quelque raison des comptes-rendus. La chose a donc son côté innocent et inévitable aussi bien que ses inconvénients. Il est vrai que ce sont peut-être les inconvénients qui l'emportent. Aussi me suis-je arrêté de bonne heure à cet égard ; et si, en publiant actuellement mes Mémoires je fais encore quelque chose de semblable, c'est par exception, et parce que le cas présente aussi de grandes différences. La publicité que j'ai donnée jusqu'ici à mes travaux mérite à peine ce nom ; et j'ai laissé écouler trente-trois ans avant d'en venir au présent ouvrage.

Quoi qu'il en soit, je vais citer mes journaux. Si je commence à décrire ainsi une vie singulièrement active, je n'ignore pas qu'elle manquait grandement de poids : je le sais. Il s'y mêlait quelque chose de cette pétulance qu'on appelle en Suisse du *bougillement :* j'en vois le faible aussi bien que qui que ce soit, et je suis loin d'en tirer gloire. Mais, après tout, et si nous en jugeons selon les résultats, Dieu a béni ces travaux beaucoup plus que l'action majestueuse de bien d'autres ; et il est probable que c'est encore ici le cas d'appliquer la règle qui nous défend de mépriser « aucun de ces petits. » Peut-être fallait-il ce genre d'action parmi des Allemands, et à cette époque. Peut-être même en faudrait-il toujours un peu.

Je trouve, dès le début, dans le journal dont je viens de parler, un exemple de ce genre d'action bruyant et tranchant qui a tant tourmenté pendant toute ma vie mes amis et mes ennemis, et qui ne s'est calmé qu'avec le temps.

« J'ai fait ici la connaissance de quelques personnes » qui me paraissent pieuses, même parmi les ecclé- » siastiques. Je leur ai donné ma *Genève religieuse* et

1819 » l'*Abfall* de mon ami L. (cet ami de Berne dont j'ai
» parlé précédemment, p. 140) Ces deux ouvrages font ici
» un peu l'effet d'une décharge d'artillerie qui commence
» la bataille. Comme je ne doute point qu'on ne puisse
» le plus souvent reconnaître en un instant si quelqu'un
» est chrétien, *et bien mieux encore s'il ne l'est pas*, je
» me fais plaisir de rendre ici témoignage à l'évangile
» avec force et franchise. Mais les gens ouvrent de grands
» yeux quand je me sers ainsi des armes de droite et
» de gauche, un coup ici, un coup là !... »

A part le ton turbulent de ce morceau, il me semble, même à ce moment où je suis plus rassis, qu'il ne s'y trouve rien d'essentiellement faux, surtout si nous admettons, ce que je faisais certainement dès lors, la possibilité d'une erreur dans nos jugements sur les personnes. A présent encore je ne pense pas que notre vie doive rester toujours dans le *pianissimo*, — encore bien moins, beaucoup moins dans le maëstoso de quelques-uns.

Je fis, dès les premiers jours, la connaissance de deux étudiants qui, tous deux, sont à ce moment encore des prédicateurs évangéliques, et qui doivent leur affermissement dans la vérité, si ce n'est même leur conversion, aux relations qui se nouèrent alors entre nous.

Mais je m'impatientais cependant de n'avoir pas de succès plus prompts et plus étendus. Voici, à ce sujet, quelques nouveaux extraits de mon journal :

« Mercredi, 2 juin. — Je cherche tous les moyens possibles de m'occuper pendant le jour entier, avec activité et puissance, de la prédication de l'évangile. Quel dommage que la prédication dans les rues soit sujette, au moins à ce qu'il me semble, à des inconvénients trop grands, si ce n'est insurmontables ! — J'ai faim et soif de travailler; or travailler ce n'est pas passer tout son temps à étudier ; c'est prêcher. Telle a été en tout temps la

manière de travailler de tous ceux qui ont beaucoup 1819
produit. La vie du chrétien ne se réduit pas au seul travail de l'intelligence .....Je cherche comment je pourrais employer dignement et grandement le peu de temps que j'ai encore à vivre parmi les hommes. Je ne puis souffrir, en voyant, de mes fenêtres, sur la place publique (Thomas Plan) les milliers d'hommes qui passent et repassent devant mes yeux, de ne pas leur dire un mot de leur salut éternel ! Et cependant je ne sais pourquoi je ne le puis. Je suis ici depuis un mois (1) : qu'ai-je fait ? Rôdé petitement d'une maison à l'autre pour faire quelques connaissances ; placer quelques paroles d'encouragement ; et offrir à un pasteur, pour dimanche prochain, une prédication qu'il aurait pu ne pas accepter ! Et ce serait là la vie d'un apôtre ? Ou bien ne sommes-nous pas apôtres ? Ne sommes-nous pas appelés à cela ? ....O mon Dieu ! Mon cœur s'aigrit au dedans de moi ! Fais-y entrer des torrents de feu, pour que je les fasse couler sur des milliers d'hommes ! »

J'avais en effet obtenu la chaire pour le dimanche, 6 juin, dans une église française. Quelques pasteurs et professeurs et un grand nombre d'étudiants assistèrent à ma prédication. Je traitai de la nécessité de la conversion, et j'avais écrit d'avance dans mon journal à ce sujet : « Je veux dire à mes auditeurs que, quoiqu'on puisse en effet passer du blanc au noir par des nuances imperceptibles, cependant le blanc et le noir diffèrent du tout au tout, etc. » — On peut bien s'attendre, d'après ces notes, comme d'après tout ce qui précède, à ce qui arriva. Ma prédication fut approuvée des chrétiens ; mais, dit mon journal, « elle fit tinter les oreilles de mes auditeurs ; » et un professeur pieux, que je comptai dès lors parmi mes meilleurs amis de cette ville, me dit qu'il y avait

(1) Il y en a bien qui ne s'impatientent pas si vite.

1819 longtemps qu'on n'avait prêché à Strasbourg ni cela, ni comme cela.

« Une des choses (ajoutais-je encore) qui devaient » embarrasser ceux qui n'ont pas aimé ma prédication, » c'est que j'avais toujours devant moi, non un sermon » écrit, mais la bible, en petit format, que je leur mon- » trais, chaque fois que j'avais à exprimer quelque vé- » rité sévère, en leur disant : Ce n'est pas moi qui le dis, » c'est l'Ecriture sainte. »

« Le professeur dont je viens de parler me dit aussi, » au sujet de cette même prédication, que je pourrais » bien, comme Paul, me faire chasser de lieu en lieu. » Je lui répondis que, comme lui aussi, je pourrais bien » « rester dans cette ville pendant deux ans » pour y » prêcher l'évangile, malgré tous mes ennemis. »

C'est dans ces jours que je fis connaissance du cher ministre Kraft, qui vint m'inviter à aller passer un soir avec lui et les étudiants au séminaire, dont il était directeur.

A côté de tout cela j'étais fortement occupé du mouvement évangélique des catholiques romains d'Allemagne, et en particulier des travaux de Van Ess, dont j'avais sous les yeux l'ouvrage intitulé : « *La bible est un livre pour* » *le peuple et pour les princes , et non pour les prêtres* » *seuls*. Par un prêtre catholique chrétien mais non » catholique romain. » Van Ess appelle la bulle du pape contre les sociétés bibliques, une « lettre honteuse et menteuse, » et accuse le pape lui-même (p. 200) de simonie et de parjure. »

Des apparitions de ce genre m'encourageaient dans mon œuvre parmi les protestants. Je continuais en particulier à m'occuper des étudiants.

« Vendredi, 18, l'étudiant incrédule, qui était venu il y a déjà quelques jours pour me convertir à ses vues,

est revenu ce soir..... Ces gens veulent tout connaître et 1819
tout savoir ; puis ensuite se décider *peut-être*.... à aimer Dieu ! Sa visite a duré de huit à dix heures du soir. Nous avons lu les deux premiers chapitres de l'épître aux Ephésiens : j'étais transporté moi-même de cette lecture; et j'ai passé tout ce temps à lui expliquer ces deux chapitres, verset par verset. »

Au milieu de ces travaux commençaient mes véritables peines, les luttes avec d'autres chrétiens, ou plutôt, dans le cas actuel, l'opposition inattendue et nullement provoquée, que je rencontrais chez un homme qui m'avait d'abord bien accueilli. Voici ce que porte mon journal à trois jours de distance de l'article précédent.

« Lundi, 21 juin. — Que la réalité est pénible par son » contraste avec l'idéal ! Et qu'ils sont rares les chrétiens » dont on pourrait dire comme David (ps. 32) :

.... Qui parmi les faiblesses qu'il sent
De toute fraude au moins est innocent !

Je viens d'apprendre que ce frère N.., que je comptais parmi mes meilleurs amis, se déclare comme un adversaire ! »

Pour surcroît de peines, ma position matérielle était singulièrement pénible. Presque sans amis, et voyant s'amasser autour de moi des inimitiés inattendues, je me trouvais en même temps exposé à toutes les épreuves d'une véritable indigence. Ma paie, l'or des Anglais, était réellement insuffisante. Vivant sans domestique, nous faisions venir nos repas d'un restaurant voisin ; et l'aubergiste spéculait indignement sur la quantité et la qualité de nos aliments. Aimant toujours la pauvreté par principe, comme je l'ai dit, je ne réclamai auprès de la Société continentale qu'après avoir éprouvé pendant quelque temps que nous manquions du nécessaire : la

1819 réponse du comité tarda encore ; et pendant ce temps nous fûmes bien éprouvés. Affaiblis, ma femme et moi, par le défaut de nourriture et d'exercice, et par les chaleurs d'un printemps qui fut brûlant, ne pouvant aller respirer l'air de la campagne, dont nous avons toujours été si avides, parce qu'il nous fallait porter au bras l'un de nos enfants pendant quinze ou vingt minutes à travers les rues de la ville, nous avons passé alors de bien tristes moments. Nos croisées donnaient sur la place où se vendait le fruit. Or, — on aura de la peine à le croire, et c'est pourtant un fait ! — le 10 juin, jour anniversaire de ma naissance, jour qui avait été toujours fêté si brillamment par mes parents dans ma jeunesse, je voyais la place couverte de paniers de cerises, qui ne se vendaient que deux sous la livre, et je n'eus pas le courage, par crainte de dépense, d'en acheter une misérable livre ! Cela semble exagéré ; et je douterais moi-même de mes souvenirs à cet égard s'ils n'étaient parfaitement nets. Evidemment il y avait là la timidité, le défaut de raisonnement que produit souvent un abattement excessif ; car, dans notre position, l'achat d'un peu de fruit eût été une véritable économie. Mais voilà ce qui m'est arrivé ! —

C'est encore à cette époque que je n'osai acheter, pour la somme d'un sou, un vase en terre dans lequel j'aurais tant voulu mettre un de ces œillets sauvages que j'ai toujours si vivement aimés depuis mon séjour à Neuwied, et que j'avais trouvé dans les environs. — Enfin nous entendions quelque fois jouer sous nos fenêtres des pendules à musique et à marionnettes que nous aurions beaucoup désiré montrer à nos enfants, et voir nous-mêmes ; et plus d'une fois nous nous refusâmes ce plaisir, toujours à cause du sou qu'il aurait fallu donner pour cela ! Ce fait me reste bien gravé dans la mémoire : car je me rappelle même, et je joue quelquefois avec un

sentiment douloureux quelques-uns de ces airs. Ce sont 1819
des choses qui laissent de profonds souvenirs.

Voilà comment nous vivions, à cette époque où la plus grande partie du public ne voyait en moi qu'un brouillon bien payé, un méchant ou un fanatique.

Pour appuyer ma réclamation auprès du comité, je n'avais rien vu de plus simple que de faire, sans trace d'ironie, un budget détaillé franc par franc, de ce que peut coûter approximativement l'entretien d'une famille dans mon cas. On m'accorda quelque chose. Mais dirait-on que celui qui me répondit, et qui jouissait, dit-on, d'un revenu de six cent mille francs, ajouta en même temps « qu'il espérait bien qu'à l'avenir je ne mettrais plus ainsi chaque sou de mes dépenses sous le nez du comité !... » Et pourtant c'était un brave homme ; mais riche !... Oh ! le riche ne peut se faire une idée de la condition du pauvre, à moins d'y entrer lui-même de fait ou par des visites personnelles. C'est ce que Dieu a fait, lui, pour connaître les misères de l'homme : il s'est fait homme. Chrétiens riches, méditez bien ceci !

Au sein de cette gêne extrême ce fut un grand soulagement pour nous, de recevoir, de cette chère dame écossaise qui nous avait déjà nourris à Genève, un nouveau don de deux ou trois cents francs, par un ami qui traversait Strasbourg en venant de Genève. C'était un trésor immense. Malheureusement ce jour de joie fut troublé par une épreuve que produisit la joie elle-même. Je faisais, à cette époque, adresser toutes mes lettres poste restante. Peut-être avais-je manqué d'argent ce jour là, pour les aller retirer. Dès que j'eus cette somme en main, je cours à la poste, sans seulement la déposer quelque part, serrant mon trésor dans la main ; et je perds en courant une des pièces d'or que je venais de recevoir ! Je n'eus d'autre ressource que de prier Dieu

1819 de faire tomber cet argent entre les mains de quelque pauvre. Mais perdre vingt francs dans ces années, c'était perdre un royaume !

A cette même époque je souffrais, comme je crois l'avoir déjà dit, des suites d'imprudents refroidissements contractés entre quinze et vingt ans ; de sorte qu'à tout prendre je menais alors une vie bien pénible.

Cependant le Seigneur me soutenait dans sa miséricorde ; et on a déjà pu voir que je ne cédais pas à l'abattement. Avec l'ardeur, pour ne pas dire la fougue qui m'animait à cette époque, je ne pouvais guère manquer de trouver quelques ouvertures : en voici quatre qui se firent en peu de temps.

Dès les premières semaines je commençai à distribuer des Nouveaux Testaments Van Ess parmi les catholiques et les protestants ; cette distribution finit par s'élever à un total d'environ deux mille exemplaires.

C'est dès cette même époque que commença une petite réunion privée du soir, qui nous fut bien précieuse à ma femme et à moi, dans notre position pénible d'alors. Une excellente dame très-pieuse, quoique facilement effrayée, avait cependant le courage de nous réunir, avec une ou deux autres personnes ; c'étaient pour nous des moments pleins de douceur. Le Seigneur l'a prise depuis lors auprès de lui ; mais nous sommes restés dans les rapports les plus précieux avec tel autre membre de sa famille. Oh ! que c'est une chose bonne et belle que l'amour fraternel !

C'est aussi en ce temps que je fis la découverte de quelques amis chrétiens dans le beau village d'Ekbolsheim (le peuple prononce *Ekkelze*.) Je ne cessai dès lors de me rendre de temps à autre dans cet endroit, et d'y tenir des réunions souvent accompagnées de grande grâce, malgré les sourdes oppositions qui venaient de Strasbourg.

Mais l'évènement de beaucoup le plus marquant de 1819
mon séjour à Strasbourg, dès ces premiers mois, celui qui a couvert toute cette mission d'une sorte d'éclat, fut la brochure que je publiai contre le chef du clergé luthérien d'Alsace. Cette publication fit un tel bruit, et fut jugée si importante, que la société biblique de Londres envoya, quelque temps après, tout exprès, un député à Strasbourg pour prendre connaissance de la chose, et pour rendre une justice, au moins partielle, à mes observations. Presque tous les journaux théologiques un peu importants d'Allemagne en parlèrent ; et ce fut incontestablement pour l'Alsace le signal du retour à la vérité évangélique. Je crois par conséquent devoir donner quelques détails à ce sujet.

Par les soins de la société biblique de Londres, il s'était fondé une société branche à Strasbourg ; et Londres avait contribué, en deux ou trois fois, pour une somme de vingt-un mille francs, à faire imprimer une nouvelle édition de la bible de Luther, tirée à dix mille exemplaires. L'édition venait de paraître lorsque j'arrivai à Strasbourg ; et on se préparait à tenir, en Août, une séance solennelle à ce sujet, lorsque tout-à-coup j'appris que M. N..., chef par le fait des églises luthériennes de toute l'Alsace, de la Lorraine, et de la Franche-Comté, et vice-président de la société biblique, avait fait précéder cette édition d'une préface de trente-sept pages grand in-octavo, dont chaque paragraphe exprimait un rationalisme plus ou moins prononcé et un rejet positif de la divine autorité de la bible. En voici quelques preuves prises presque au hasard.

Dès le début l'auteur insinue, quoique en termes louches et ménagés, que ce que nous regardons comme une révélation directe de Dieu ne diffère des découvertes religieuses des payens et de la philosophie humaine que

1819 du plus au moins. « C'est, dit-il, le Nouveau Testament qui est à proprement parler le livre religieux du chrétien ; mais l'Ancien est pourtant très-précieux au fidèle par « une abondance *d'exemples* propres à l'instruire , » de *cantiques* pleins de piété : et de *maximes morales* » remplies de sagesse. » Voilà , selon l'auteur , ce que contient pour nous l'Ancien Testament ; cherchez, dans ces trois choses , ce que deviennent les prophéties , les types , et le plan de la rédemption ! —

Plus loin : « On trouve déjà beaucoup de *philosophie* dans le premier verset de la Genèse. » —

Selon l'auteur, « le péché d'Adam était complètement personnel : » et M. N... ne dit mot de ses effets sur la race humaine. « Les actions racontées dans le livre des juges sont , selon lui , le fruit d'une confiance en Dieu *en partie superstitieuse* (zum Theil aberglauebig) et chargées d'ornements poétiques... Les psaumes portent en partie l'empreinte de l'imperfection des idées morales des temps primitifs.... Les prophètes sont des hommes aux yeux desquels se dévoile l'avenir *prochain* , et qui *pressentent* celui qui est distant. » (Je m'écriais à ce sujet dans ma réponse : « M. le professeur , nous en ferions peut-être bien autant ! » —

Aux yeux de l'auteur les livres apocryphes valent tout autant que les canoniques. —

Quant au Nouveau Testament , et à Jésus son grand objet, l'auteur nous dit que « Jésus a *conçu*, pour le bien du genre humain , *un plan auquel ne s'était élevé aucun des sages de l'antiquité* ; *qu'il pressentit* de bonne heure le baptême de sang qui l'attendait ; mais qu'il n'en poursuivit pas moins *son plan ;* et qu'une pareille fermeté « ne pouvait se trouver que dans un *génie* que Dieu avait sanctifié d'une manière toute particulière » (p. 20) etc.

Il est inutile d'arrêter le lecteur plus longtemps sur

ces détails : j'ajoute seulement que l'analyse de l'épître 1819
aux Romains ne tient, dans cette préface, que seize lignes, dans lesquelles l'auteur prétend que, « lorsque » Paul enseigne que nous ne sommes pas sauvés par de » bonnes œuvres, il parle seulement des œuvres céré- » monielles ; » — ce qui implique évidemment qu'on peut être sauvé par les bonnes œuvres morales, et que le salut ne peut être de pure grâce.

Si l'on se rappelle l'ensemble des dispositions dont j'étais alors animé, on n'aura pas de peine à se figurer mes impressions à la lecture de cet ouvrage, qui me tomba entre les mains à peine quinze jours avant la séance de la société biblique dont j'ai parlé plus haut. Voici ce que porte mon journal de cette époque :

« J'ai été tendu au-dessus de toute expression, pen- » dant ces quelques jours, à faire à la préface de M. N. » une réponse qui lui fera faire des réflexions, à lui et à » tous ceux de Strasbourg, chrétiens et non chrétiens. » Ce sera pour eux un style nouveau ; mais cette préface » est d'une incrédulité si déclarée que son auteur mérite » une leçon. Mon ouvrage est fini ; mais avant de le » livrer à l'impression, j'attends de savoir ce que la so- » ciété d'Angleterre, que j'ai avertie, répondra et déci- » dera. En tout cas, si la préface se met en vente, ma » réponse aussi paraîtra. »

Et je lançai en effet ma brochure dans le public, la veille, si ce n'est même le matin du jour où devait avoir lieu la grande séance de la société biblique. On me dit que cette séance se ressentit de la stupeur dans laquelle ma publication jeta les esprits : car cette publication fut violente, j'en conviens : en voici l'analyse en peu de mots.

Le titre était : *Einige Bemerkungen, etc.*, c'est-à-dire *Quelques observations sur la préface mise en tête de la*

1819 *nouvelle édition* de la bible publiée par la société biblique de Strasbourg. — Et je commençais par ces mots :

« En Christ il n'y a ni étranger ni indigène. L'évangile » appartient à toutes les nations ; et tout chrétien a le » droit de répondre à qui y touche, » etc.

Puis j'ajoutais :

« Le principe fondamental des sociétés bibliques est » de publier les Écritures *sans notes ni commentaires*. — » Personne n'a le droit de faire imprimer ses propres » écrits et ses imaginations aux dépens des sociétés bi- » bliques, et de les faire répandre du même pas avec » les saintes Écritures. Aucun de ceux qui contribuent » aux dépenses de ces sociétés n'a eu cette pensée. Les » pauvres surtout, dont l'argent est sacré, n'y ont jamais » songé. Et quand on réfléchit que la préface dont il » s'agit a trente-sept pages grand in-octavo, et se tire » à dix mille exemplaires, on ne peut s'empêcher de » voir, dans le procédé de l'auteur de la préface, de » l'indiscrétion et un certain manque de délicatesse. » (On me dit après coup que c'était ce reproche qui avait le plus piqué l'auteur.) — « La préface n'a jamais été lue » *en entier* au comité ; et son auteur s'est ainsi mis dans » le cas de répondre personnellement de toute cette » affaire. » —

Ceci n'était qu'une introduction. Je passais ensuite à l'examen des faux principes dont la préface pullule et que j'ai indiqués plus haut en partie ; je montrais combien ils étaient contraires à la vérité évangélique. — Je combattais les fausses idées qui régnaient alors en Alsace comme ailleurs, et en tout temps, sur la charité chrétienne ; et, en citant Galates 1, 8, je montrais que l'évangile ne nous apprend pas *à aimer* les faux docteurs, en cette qualité, mais à leur dire *anathème*.

Je consacrais une autre partie de mon écrit à réfuter

cette prétention de M. N... que, quand Paul dit que nous 1819
ne sommes pas sauvés par les œuvres que commande la loi, il entend par là uniquement *(einzig und allein)* la loi cérémonielle. Je montrai que, dans cette discussion, Paul parle évidemment de la loi morale aussi bien que de la loi cérémonielle, et j'en donnais pour preuve ce passage où il pose cette question : « Anéantissons-nous donc la » loi par la foi?» et où il répond : A Dieu ne plaise : au » contraire, nous l'établissons. » (3, 31 et ailleurs.) Il parle là bien certainement de la loi morale et non de la loi cérémonielle, puisque cette dernière est en effet abolie et non établie par l'introduction du christianisme.—Enfin je montrais que le salut *par grâce* est enseigné dans toute l'étendue du Nouveau Testament ; ce qui m'autorisait à terminer mon ouvrage par cette conclusion sévère, mais fondée : « Comment donc l'auteur de la préface, M. J. » N..., pasteur de l'église de Saint-N..., membre du di- » rectoire des églises de la confession d'Augsbourg, et » vice-président de la société biblique, — comment » peut-il ignorer aussi complètement les saintes Écri- » tures, ou se mettre aussi ouvertement au-dessus de la » véracité, que de soutenir la fausse doctrine que nous » venons de réfuter, sur l'insuffisance absolue de nos » bonnes œuvres morales et de nos vertus pour nous » sauver? Comment ose-t-il soutenir, dans une préface » mise en tête des Écritures, une doctrine aussi évidem- » ment opposée à l'enseignement divin? Et enfin com- » ment les chrétiens de cette ville ont-ils pu, à leur » honte, permettre qu'un écrit pareil, non-seulement » fût distribué, mais qu'il fût mis d'une manière quel- » conque en circulation au nom, aux frais, ou par le » moyen d'une société biblique? »

Je finissais par ces mots : « Chrétiens, réveillez-vous ! » Le Seigneur vomira les tièdes de sa bouche ; il reniera

1819 » les timides. Sortez de Babylone avec chant de triom-
» phe (Esaïe, 48, 20); « c'est le sang de Christ qui nous
» purifie de tous péchés ! »

Je n'ai pas ici à commenter cet écrit, ni à le juger, je ne fais que raconter.

J'ai dit que son effet, ou plutôt ses effets, furent grands et étendus. A commencer par les plus petits, et par ceux qui furent relatifs à ma seule personne, nous reçûmes aussitôt des preuves nombreuses d'affection et de reconnaissance de la part d'un grand nombre de personnes que nous n'avions jamais connues ; et ces preuves étaient peut-être d'autant plus touchantes qu'elles étaient quelquefois plus familières. Ainsi, deux ou trois jours seulement après la publication de mon ouvrage, nous vîmes paraître chez nous la domestique d'une de ces nombreuses jardinières qui peuplent les faubourgs intérieurs de Strasbourg, portant sur la tête une corbeille pleine de toute sorte de légumes, et disant qu'elle était chargée de nous apporter cela. Ma femme, ne se doutant de rien de semblable, disait à cette fille que nous n'avions donné aucun ordre au marché : mais la fille insista, et dit que sa maîtresse envoyait cela au « David que Dieu avait suscité dans le pays. » Cette comparaison se trouva spontanément dans la bouche de plusieurs des personnes chrétiennes, assez nombreuses, que renfermait déjà cette ville ; et elle me fut rappelée, avec une fraîcheur toute nouvelle, huit ou neuf mois après, quand je ne pensais déjà plus à tous ces évènements, et à une époque où nous nous trouvions momentanément dans un embarras matériel. Nous vîmes alors paraître chez nous une dame, membre de l'assemblée mystique que j'ai mentionnée plus haut, me disant qu'elle avait appris notre position, et qu'elle venait nous offrir tous ses services. Touché et surpris de ce sentiment chez une personne que je ne

connaissais absolument pas, je lui demandai son nom ; 1819
mais elle me dit que le nom n'importait pas; qu'elle venait seulement dans un sentiment fraternel, et pour bénir Dieu de ce qu'il avait enfin suscité « un David dans cette ville. » Jusqu'au moment présent je n'en ai jamais su davantage à son sujet.

Sans doute tout le monde ne jugea pas de même de cet évènement. Le directeur des Frères moraves de la ville, à qui j'allai porter un exemplaire ou deux de ma brochure, me dit dès mon entrée : « Ah ! je l'ai déjà ! » *Ach ! was haben sie sich da fuer eine Sache auf den* » *Hals geladen !* » (Quelle rude affaire vous vous attirez là sur le cou !) Ce propos si peu courageux produisit chez moi, au premier moment, beaucoup plus de surprise que d'improbation : car je n'avais pas réfléchi un instant à des conséquences personnelles ; et loin de rien craindre pour moi, je ne concevais pas même que dans une affaire pareille, on s'occupât d'autre chose que de l'affaire elle-même. Je n'avais alors, et n'ai presque jamais eu que le courage de la simplicité : « voilà une chose à faire, faisons là. » C'est le propos de Charles XII : « Qu'a de commun cette bombe avec notre lettre ? »

En fait de démonstrations hostiles, la première qui eut lieu fut un *pereat* (1) que les étudiants en théologie voulurent me donner, peu de jours après l'apparition de mon ouvrage. J'étais tranquillement à souper avec ma petite famille, vers six heures du soir, les croisées ouvertes, lorsque nous entendîmes sous nos fenêtres un piétinement qui n'était pas ordinaire, puis un moment de silence, puis un chant de jeunes voix d'hommes. Je crois bientôt démêler quelques mots latins ; et ma femme croit entendre mon nom ; je m'approche de la croisée

(1) Ce mot exprime chez les Allemands le contraire d'un *vivat*. *(Qu'il périsse !)* Dans ces cas nous disons : *à bas !*

1819 pour savoir ce que c'était, lorsque tout-à-coup débouchent d'une ruelle voisine quatre ou cinq personnes ; et j'entends prononcer d'un ton un peu impératif : « *Nun was gibt's?* » (Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?) — En même temps nos étudiants (car c'étaient eux) se sauvent à toutes jambes ; et tout fut fini. Mais on me dit qu'ils avaient apporté des pierres avec eux, pour m'enfoncer mes carreaux de fenêtre. Imprudents ! qui ne songeaient pas qu'ils auraient pu blesser une femme ou un enfant ! — Les personnes qui étaient venues s'interposer étaient les professeurs de théologie, qui avaient voulu prévenir un scandale.

Une démonstration plus grave fut celle qui eut lieu dans plusieurs journaux d'Allemagne. Sans parler de ceux qu'on ne me communiqua peut-être pas, je comptai quatorze différents articles qui parurent en peu de temps au sujet de ma brochure : on ne peut se faire une idée des absurdités qu'ils répandaient : selon ces journaux : « Je m'étais sauvé de Strasbourg ; j'en avais été » chassé ; j'avais déjà été chassé précédemment de ma » patrie, après y avoir occupé pendant quelque temps la » plus mauvaise cure ; » et mille autres choses semblables. Je vis plus tard le préfet de Strasbourg, puis celui de Colmar, imbus de quelques-unes de ces idées, dont ils reconnurent la fausseté au cri de surprise, ou même au rire que quelques-unes d'entr'elles m'arrachaient.

On m'a dit que la grande société biblique de Londres avait désapprouvé ma publication : si cela est, j'en suis fâché pour elle.

Mais je découvris plus tard une approbation qui me fit plaisir. L'inspecteur ecclésiastique du département du Haut-Rhin, vieillard pieux, mais doux et faible, était si peu mêlé aux débats religieux, qu'il n'eut connaissance

de ma brochure qu'un an après son apparition, au moment 1819
même où j'arrivais à Colmar. Dès qu'il l'eut lue, sa vie religieuse, comprimée depuis longtemps par le despotisme rationaliste, reprit feu ; et il fit cette singulière exclamation de joie : « *Nun werden die Feinde das » Schwerdt ziehen!* » (C'est à présent que les ennemis vont tirer l'épée !) L'Alsace étouffait réellement sous la tyrannie du rationalisme ; les bons étaient faibles ; et le peuple gémissait sans voir d'issue à la position. Partout régnaient, chez les plus pieux, les plus fausses idées possibles sur la charité. On ne savait parler que de charité (*Liébé, Liébé,* comme ils prononçaient) ; mais on en avait très-peu ou point pour Dieu, point pour la vérité, point même pour les frères ; on la gardait toute pour les ennemis ! C'était un vrai défaut de charité, comme de bon sens.

Je n'ai encore indiqué que les moins importantes ou les plus immédiates des conséquences de l'éclat qui venait de se faire. Mais ces conséquences se prolongèrent et prirent de la gravité. Ce manifeste inattendu et violent des principes évangéliques provoqua quelques autres brochures pour et contre, puis des accusations portées à Paris contre moi, puis des pourparlers avec le préfet et le maire de Strasbourg, et surtout de nombreuses assemblées que je tins pendant tout le reste de mon séjour à Strasbourg, — toutes choses dont nous aurons à parler plus bas. Mais on dirait que le Seigneur voulût laisser à cette semence quelques semaines pour porter ses fruits, et m'employer pendant ce temps à quelque autre œuvre ; car ma brochure venait à peine de paraître, que je partis pour faire en Allemagne un voyage que je me proposais depuis longtemps, et dont le but était surtout de voir par moi-même l'œuvre si belle qui avait lieu alors parmi les catholiques de cette contrée, soit au moyen

1819 de Van Ess, soit, et bien mieux encore, au moyen de Boos, de Gossner et de Lindl. Ce voyage dura huit semaines. La société continentale en avait approuvé le projet; et elle demanda à un de mes frères de Genève de venir me remplacer pendant tout ce temps à Strasbourg; ce fut notre frère Empeyta qui en fut chargé.

Parti le 1er septembre, je passai quatre jours à Francfort-sur-Mein, où je fus reçu chez un négociant qui présidait une assemblée morave assez nombreuse. C'était, je crois, l'époque de la foire de cette ville; car je trouvai, dans une soirée convoquée à l'occasion de mon passage, un grand nombre de frères de contrées très diverses, de Nuremberg, de Stuttgard et autres lieux encore. La plupart de ces frères sont restés pour moi de précieux amis jusqu'à ce jour. J'y vis aussi le sénateur Meyer, auteur d'une révision de la bible de Luther, accompagnée d'un commentaire sous forme de notes nombreuses, toujours très-courtes, mais souvent très-utiles. Je me sentis un peu honteux de me voir introduit dans une aussi nombreuse société, et d'être regardé, pour le moment, comme une espèce d'homme important. — Heureusement que le souvenir le plus vif qui me soit resté de cette soirée est celui d'une faute que j'y commis; car je me suis reproché, toutes les fois que j'y ai pensé de nouveau, l'espèce de légèreté avec laquelle j'accueillis une allusion que fit, dès le début, M. le sénateur Meyer à ma dernière brochure : « Vous venez de faire un acte de grande sévérité, » me dit cette homme si doux, et peut-être trop endurant dans ces matières. — « Ha ! dis-je en riant, l'auteur le méritait bien. » — Oui, sans doute, il le méritait; mais c'était mal fait, très-mal fait de rire, ou même de sourire au sujet d'un acte pareil. J'avais bien fait d'être sévère : mais il aurait fallu honorer cette sévérité par un sérieux qui y répondît. Faire le contraire,

c'était momentanément montrer une orthodoxie sans 1819
charité. Il est vrai qu'il y a une gravité pédantesque qui vaut moins, réellement moins que le rire ; mais l'un et l'autre sont mauvais. Ce qui reste de l'homme charnel dans le chrétien n'a pas le droit de se glorifier des grâces qu'a reçues le nouvel homme : j'avais été sérieux en publiant mon ouvrage : je devais rester sérieux en y pensant : c'est ce que j'ai fait plus tard, par la grâce de Dieu, pour d'autres publications non moins rigoureuses.

De Francfort je descendis le long des rives majestueuses et pittoresques du Rhin, pour visiter en passant le poétique Neuwied que je n'avais pas revu depuis mon enfance !

Je ne me rappelle pas si c'est dans cette visite, ou dans quelque autre suivante, que j'eus occasion de faire une observation un peu austère sur un certain degré de mondanité que je vis régner chez les Frères ; mais comme le moment importe peu à la chose j'en placerai le récit en cet endroit. J'assistais à l'une des nombreuses fêtes de l'église ; et j'y trouvai trop d'éclat pour les yeux : toutes les jeunes filles, extrêmement nombreuses, étaient en robes blanches, avec des rubans roses ; la salle, ou la chapelle tout entière, était dans le même style, simple il est vrai, mais pourtant d'une simplicité un peu élégante ; bref, tout était beau ; sauf un point : il manquait, à cette fête, des pauvres et de la pauvreté. Je n'admettrai pas ce qu'on essayera sûrement d'alléguer, que c'est un honneur pour une église de n'avoir point de pauvres. Je conviens pleinement qu'une église chrétienne ne doit pas avoir de membres dans la misère. Mais les pauvres sont une classe touchante du genre humain, dont Dieu reconnaît et prédit plusieurs fois l'existence continuée, et que nous ne devons pas craindre d'accueillir parmi nous. Nous devons, il est vrai, à nos frères tout le nécessaire ;

1819 mais une jolie robe et des rubans de soie ne sont pas des choses nécessaires ; l'ornement du pauvre est sa piété et son honnêteté ; et une pièce mise au genou d'un garçon ou au coude d'une fille n'est nullement un opprobre. Si nous ne voulons pas nous-mêmes balayer nos rues, ou ramoner nos cheminées, ou panser nos chevaux, n'exigeons pas que ceux qui font cet ouvrage pour nous soient mis comme nous ; et aimons-les dans leur bassesse apparente. S'ils sont des frères pauvres, nous sommes peut-être de pauvres frères : que l'un et l'autre se rencontrent.

Du reste me voilà arrivé aux questions du socialisme ; Dieu me garde d'y rester. Je rentre dans mon sujet.

Je fus invité par le pasteur de l'église, qui avait été un de mes maîtres dans mon enfance, à lui dire mon impression relativement à l'église des Frères en général ; je la lui dis ; et comme il n'avait pas l'air de la partager, je cherchais à lui insinuer que cette église pouvait, aussi bien que toutes les autres églises du monde, avoir perdu avec le temps quelque chose de sa première fidélité, puisque l'église même fondée par les apôtres, ajoutais-je, était déchue. — « Ah ! oui, me dit-il ; mais l'église des Frères est sortie du côté percé du Sauveur. »

Qu'on se rappelle avec quelle admiration j'ai publié l'histoire des Frères moraves, la première histoire vivante et complète qui ait paru sur ce sujet, et tout ce que j'en dis encore de bien dans l'ouvrage actuel ; et on ne pourra m'accuser de manquer envers ces Frères ni de respect, ni d'amour, si je trouve chez eux quelque chose qui rappelle l'imperfection humaine. Mais il ne faut nulle part se dissimuler le mal, où qu'il se trouve. L'époque où se forma l'église des Frères les jeta dans le danger, auquel succombent toutes les autres églises les unes après les autres, de se croire la meilleure des églises, la favo-

rite du Seigneur, si ce n'est même la seule vraie église : 1819
et Zinzendorf y poussa les Frères beaucoup trop. On trouve dans le recueil de leurs cantiques allemands des hymnes composées à l'adresse de Herrnhout même ; cet endroit y est mentionné plusieurs fois par son nom. Sans porter ce nom, la traduction française de ces cantiques, apostrophe souvent l'église particulière des Frères, et lui attribue trop exclusivement l'attachement à la saine doctrine ; en appliquant les mots *nous*, *ton troupeau*, ou autres semblables, à cette seule portion de l'église générale. J'en pourrais citer vingt exemples : je ne donnerai que cette strophe :

> Chez *nous*, tout en tous c'est Jésus.
> Si quelqu'un en demande plus
> Il n'est pas de *notre* troupeau :
> *Pour nous* c'est assez de l'Agneau. (*Psalmod.*, 239, 4).

Je sais que les Frères d'aujourd'hui sont loin de persévérer dans ce sentiment peu modeste à l'égard de leur société particulière : ils reçoivent trop de preuves de l'affection de leurs autres frères, pour pouvoir leur refuser de les reconnaître pour enfants du même père. Mais des propos comme celui qui est devenu l'occasion de cet article, indiquent qu'il reste encore quelque chose à faire de ce côté-là. Il ne faut pas objecter que, dans le cantique que je viens de citer, les Frères veulent parler de tous les troupeaux chrétiens. Non : car leur recueil de cantiques traite de l'église chrétienne sous deux chefs différents ; il parle d'abord de l'église en général ; puis ensuite, sous le titre de *Cantiques de l'église*, il ne s'occupe absolument plus que de leur église particulière ; et c'est dans cette catégorie là que rentre le cantique dont il s'agit et bien d'autres du même genre. Ce sont là des choses qui disparaîtront probablement avec le

1819 temps, et qui s'excusent jusqu'à un certain point par la considération qu'à l'époque où naissait cette église, la foi était généralement très-déchue : mais je crois que mes observations restent fondées.

Du reste, il est à peine nécessaire de dire que ma conversation avec le pasteur de Neuwied eut lieu sur un pied très-fraternel : c'était bien intéressant pour moi de me rappeler que le frère avec qui je conversais maintenant avait été, pendant les quatre ans que je passais à Neuwied, un de mes maîtres auxquels je m'étais le plus affectionné. Et la preuve que mon jugement n'avait pas non plus laissé chez lui d'impression trop désagréable, c'est qu'il est, de tous les Frères moraves que j'ai connus, celui qui a le mieux apprécié l'histoire que j'ai publiée de cette église, et qui m'a le mieux pardonné d'avoir raconté les évènements de 1741, évènements qu'il était de mon devoir de raconter aussi bien que les autres.

Je n'avais pris Neuwied qu'en passant. Mon objet véritable dans ces contrées était d'aller voir le respectable Martin Boos, ce pieux curé, que je n'ai pas besoin de faire connaître à mes lecteurs. Il était alors pasteur du village de Sayn, situé à une lieue de Neuwied et du Rhin, sur la rive allemande. Il me reçut avec une parfaite bonté, me logea chez lui, et me communiqua beaucoup de choses dont j'envoyai quelques extraits au Magasin évangélique de Genève. Mais il était obligé de demander à ses amis la plus grande réserve dans les communications qu'ils pourraient faire de ce qui le concernait. Il avait beaucoup souffert ; il se sentait abattu ; et il en convenait abondamment. « *I bi kreuzscheu worde,* me disait-il dans son allemand autrichien (je suis devenu timide, j'ai peur de la croix !) Touchante plainte qui, sous une forme humble, revenait presque à dire : « Je

suis fatigué ! » — Combien qui ne se sentent pas fati- 1819
gués parce qu'ils n'ont jamais souffert pour l'évangile !

Un jour il me dit, dans le même sens, en se promenant avec moi dans son jardin, et me montrant un arbre desséché : « *Sél bin i !* (me voilà !) »

Au nombre des communications qu'il m'accorda était sa correspondance avec plusieurs personnes qui figuraient à cette époque d'une manière marquante dans le beau réveil de la Bavière catholique romaine. J'y trouvai en particulier une lettre de *Sailer*, alors célèbre dans l'église d'Allemagne, et vivement attaché au réveil. Peut-être a-t-on déjà connaissance de cette lettre ; car, n'ayant pas eu le temps de lire la vie de Boos qui a paru il y a déjà bien des années, je risque de raconter ici certaines choses qu'on aura déjà lues. Cependant j'aime mieux qu'on les lise deux fois que pas du tout. Les prêtres, alors très-nombreux, qui formaient le réveil évangélique de la Bavière, et Sailer en particulier, étaient intimement liés avec plusieurs protestants pieux de Bâle, de Saint-Gall, de Schaffhouse, de Wurtemberg et d'autres lieux ; ils entretenaient même avec eux une correspondance fraternelle dont les documents subsistent encore. Mais, à la chûte de Napoléon, il y eut à cet égard un contre-ordre général, subit et évident dans l'église romaine, une halte soudaine ; puis, peu après, quant à la Bavière en particulier, un recul sensible dans le mouvement religieux.

Je ne sais si M. Sailer vit encore : mais il y a si loin des évènements d'alors, qu'il a eu plus de temps qu'il ne lui en a fallu pour se repentir, comme il l'a fait, de ses relations évangéliques d'alors, et pour se montrer de nouveau soumis au pape : il n'y a donc sûrement aucune indiscrétion de ma part à le nommer ici. A l'époque dont je parle, il vivait dans le beau mouvement dont Fenneberg d'abord, puis Gossner, Lindl et Boos nous ont donné des

1819 échantillons si remarquables. Il écrivait vers ce temps-là à Boos la lettre dont je parle ici, et dont je rapporte le sens à défaut des paroles ; il lui disait que, dans un rendez-vous qu'il avait eu avec plusieurs de ses collègues évangéliques, une domestique pieuse qu'ils avaient fait entrer pour un moment parmi eux, parce qu'on leur avait parlé de sa foi extraordinaire, leur dit librement « qu'ils n'en étaient encore qu'aux bonnes intentions ; » qu'ils étaient sous le baptême de Jean, baptême d'eau » et de repentance; mais qu'ils seraient baptisés d'esprit » et de feu en retournant chez eux. » Sailer ajoute que, déjà frappé sur-le-champ par les paroles de cette fille, il en fut encore plus pénétré lorsqu'ils se furent séparés; et qu'en chemin il se sentit comme entièrement renouvelé par l'esprit de Dieu et « pénétré, ce sont ses termes, d'un » sentiment d'une douceur inexprimable « *ineffabili* » *dulcedine perfusus.* » Ces derniers mots sont les seuls de cette lettre qui soient restés dans ma mémoire : mais ils sont touchants ; et j'aime à arracher des choses de ce genre à l'oubli où elles pourraient tomber.

Après m'être arrêté un jour chez Boos et après avoir visité le château de Monrepos, ancien souvenir, je partis pour Cologne où je fis avec grand plaisir la connaissance du pasteur Kraft. Ce fut le premier calviniste que j'aie vu admettre, comme je le faisais déjà depuis quelque temps, le côté vrai de l'arminianisme. Par « côté vrai » je n'entends pas la doctrine de la prétendue liberté de l'homme d'accepter le salut avant que Dieu lui ait fait grâce : je ne crois pas à cette liberté, je le dis nettement : c'est Dieu qui donne la foi ; c'est Dieu qui donne la repentance ; c'est Dieu qui donne le vouloir ; dans l'œuvre de la conversion c'est Dieu qui donne tout, absolument tout, sans restriction ni bavure; voilà ma conviction. Mais j'entends par le côté vrai de l'arminianisme, la doctrine aussi posi-

tivement enseignée dans les Ecritures que celle de l'élec- 1819
tion, savoir que « Dieu veut (j'ignore de quel genre de » volonté, mais enfin veut) que tous les hommes soient » sauvés, » — qu'il « ne veut pas la mort du pécheur, » mais qu'il se repente, » — et mille autres déclarations de ce genre. Si l'on allègue que ces passages détruisent la doctrine qui attribue à Dieu l'œuvre tout entière de la conversion du pécheur, je le nie; puisque les déclarations qui établissent l'élection sont aussi claires, aussi positives et aussi nombreuses que les autres. Mais je crois que nous devons nous en tenir, avec un nombre croissant de théologiens calvinistes, et avec le docteur Chalmers en particulier, à admettre les deux doctrines en question, en apparence inconciliables pour notre esprit, mais toutes deux établies par l'Ecriture.... En 1819 ce point de vue était encore rare, et M. Kraft me le communiquait avec une sorte de timidité et sous forme de question. « Êtes-vous, me dit-il, satisfait de la manière dont les » calvinistes expliquent les passages arminiens ? » — « Non, » lui répondis-je aussitôt. Et nous vîmes que nous nous entendions. Dès-lors ce principe, ou, pour mieux dire cette bonne foi et cette soumission aux enseignements de l'Écriture se sont extrêmement répandus.

Je fis à Cologne une autre connaissance fort intéressante ; ce fut celle d'un négociant, M. Huyssen..... Où sont tous ces amis? Je n'ai pas même le temps de rechercher quels sont ceux qui ont déjà été retirés, et ceux qui sont encore ici-bas! Mais nous nous retrouverons tous, et bientôt, dans une éternelle allégresse, aux pieds du Seigneur en qui nous avons cru! Ce digne frère avait chez lui momentanément une autre personne, elle-même extrêmement intéressante, une de ces âmes comme il y en a toujours dans tout réveil, particulièrement remplie de l'esprit de Dieu, et qui avait été appelée

1819 à cette grâce dans le réveil de la Bavière ; elle s'appelait Marie Oberdorfer. Elle avait été quelques temps domestique chez Boos ; mais maintenant elle vivait indépendante, reçue tour-à-tour chez différents amis, et entretenant une correspondance étendue avec un grand nombre d'associations religieuses en Allemagne. Habituellement fort recueillie, elle avait souvent à la bouche le mot *wunderbar !* (chose étonnante !) qu'elle prononçait d'un air singulièrement pensif.

Après avoir passé chez M. Huyssen deux journées fort agréables, je me dirigeai sur Elberfeld. Mais à mon départ cet ami me conseilla de revenir par Cologne, pour repasser par Sayn, afin d'y voir Boos plus longtemps que je ne l'avais fait, et de prendre alors Marie Oberdorfer avec moi, ce qui serait utile et agréable, tout ensemble, à Boos, à elle et à moi-même. Voulant voir Van Ess à Marbourg, je consentis d'autant mieux à cette proposition que je prenais ainsi la meilleure direction pour atteindre la dernière de ces villes en partant d'Elberfeld.

La contrée d'Elberfeld, dans laquelle il faut aussi comprendre la ville de Barmen qui ne forme avec la première presque qu'une seule ville, est un des endroits remarquables du monde sous le rapport religieux. A l'époque où j'y étais, tous les prédicateurs de la contrée étaient plus ou moins évangéliques ; les pasteurs Dœring, et Krummacher (l'oncle de l'auteur d'Elie) y figuraient entre autres avec éclat.

En conformité au plan que j'ai indiqué tout-à l'heure, je repassai donc par Cologne, et repartis avec Marie Oberdorfer pour Sayn par le coche du Rhin. Nous nous entretînmes pendant tout le trajet des nouveaux réveils de l'Allemagne, que cette fille pieuse connaissait tous plus ou moins.

Je recueillis cette fois sur Boos quelques nouveaux 1819
détails que je trouve dans mes journaux : « Boos est par
» nature gai, serein, vif, bon enfant, et quelquefois
» violent. Sa conversation est en général tout ordinaire.
» Si vous le laissez faire, il passera des heures entières
» sans vous parler de religion, sauf à glisser par moments
» un mot qui indique le fond de piété et surtout d'humi-
» lité qui l'anime. Quant à la doctrine il est tout protes-
» tant... La vie de Boos, comme celle de Lindl, qui
» vient de recevoir vocation pour Pétersbourg, présente
» beaucoup de faits qui sortent du cours ordinaire des
» choses..... Mais, les protestants n'aimant pas qu'on
» leur parle d'affaires de ce genre, je n'en dirai rien.
» L'histoire des persécutions que Boos a endurées est
» très-touchante. Il erra une fois dans les forêts, sans
» savoir où prendre de quoi se nourrir, et résolu à
» accepter la première profession venue, fût-ce de
» garder les cochons. »

« Lundi 20 septembre. J'ai entendu prêcher hier
» cet excellent Boos. Étant de grande taille, et fort à
» proportion, il a beaucoup de majesté sous ce costume.
» Sa voix, presque toujours dans le médium, est mâle
» et belle. Mais je tremblais en l'entendant attaquer la
» superstition comme il le faisait. Peut-être que ma
» présence l'y poussait un peu ; mais c'était, à mon gré,
» trop fort. »

Mon journal quitte un moment ce sujet pour dire, ce que j'ai annoncé plus haut, que les feuilles allemandes commençaient à m'attaquer avec une violence extrême au sujet de ma publication de Strasbourg. L'une d'entre elles, disait, à propos de ma *Genève religieuse*, que mes principes étaient ceux d'un Georges Sand, etc.

« Boos ayant témoigné le désir de pouvoir répandre les bons ouvrages de Gossner, Lindl, et autres, je lui ai

1819 donné, pour cela ou pour d'autres objets semblables, cent francs; bien sûr que le comité ne trouvera pas ma générosité exagérée.

» La demeure de Boos, ancien couvent, est très-froide. Placée au pied d'une haute colline, elle ne reçoit pas un seul rayon de soleil pendant les trois mois d'hiver. — Boos est un peu malade aujourd'hui. Mais ma présence et celle de Marie Oberdorfer l'égaie, lui qui a versé déjà, dit-il, tant de larmes amères dans cette paroisse.

« J'ai dit qu'il avait eu la bonté de me laisser jeter les yeux dans ses papiers les plus intimes *(pud da mea*, me dit-il en souriant). Je n'en tirerai que ces quelques circonstances de l'enquête par laquelle il dut passer en mars 1811 :

« Après de longues et franches explications de ma part, ils me dirent » en colère (mes examinateurs), que j'étais, comme Sailer, un enthou- » siaste et un fanatique. Je me levai alors de mon siège et eux de leur » sopha ; et je leur dis, le visage couvert de larmes brûlantes : « Non, » nous ne sommes pas des enthousiastes : mais vous ne nous comprenez » pas, et vous ne pouvez nous comprendre, parce que « la foi vivante » n'est pas l'affaire de tout le monde. » Je dis la foi vivante, parce que » l'apôtre Jacques parle d'une foi morte. Cette foi vivante est un don de » Dieu : vous ne jugez que par la scolastique.... » J'étais hors de moi ; » et je me mis à pleurer à haute voix comme un enfant. — Alors ils » furent effrayés et touchés. Le vicaire-général me prit par le bras » droit, un de ces messieurs par le gauche ; et ils me dirent que cette » enquête leur avait donné de moi l'idée la plus favorable, que je n'avais » rien perdu de leur estime, etc. — C'était midi. Ils m'accompagnèrent » jusqu'à l'escalier. Je passai devant la maison de W..., les yeux encore » tout rouges. « Eh bien ! me dit-il, comment cela s'est-il passé ? » — » « Hé ! lui dis-je, comme cela se passe dans les inquisitions (enquêtes): » on croit rendre à Dieu un grand service en tourmentant un homme » jusqu'au sang ! » — Il se mit à rire, etc. »

Mon journal continue ainsi : « Dieu m'a donné de ga- » gner tout-à-fait le cœur de Boos et de Marie Oberdor-

» fer. Nous sommes là, elle et moi, comme deux enfants 1819
» auprès de leur père. Boos a été hier malade tout le
» jour ; et je l'ai soigné comme un fils, lui portant dans
» son lit son infusion de tilleul, et lui donnant de petits
» avis médicaux. Il m'ont donné plusieurs adresses im-
» portantes, avec des recommandations. Dommage que
» Sailer soit en voyage, et Gossner parti de Munich !
» Mais j'irai également à Munich. »

Le 25 j'arrivai à Marbourg au milieu de la nuit : mais je trouvai au bureau un domestique qui m'attendait de la part de Van Ess, et qui me conduisit immédiatement chez lui. Je passai deux jours avec ce prêtre-lion : il a répandu, je crois, deux à trois cent mille exemplaires de sa traduction du Nouveau Testament : mais il n'a pas la vive piété ni l'onction de Boos, ou des autres prêtres réformateurs d'Autriche et de Bavière.

J'appris là, ou quelques jours auparavant, qu'on avait agi à Strasbourg auprès du préfet, afin que le gouvernement sévît contre moi. La chose se confirma effectivement peu après, comme on le verra bientôt.

De Marbourg je me dirigeai de nouveau sur Francfort, Offenbach et Hanau, prêchant dans chacune de ces villes en français ou en allemand, dans les chaires ou dans les chambres ; sans me douter que je reverrais dans peu tous ces endroits, pour m'y fixer plus ou moins longtemps.

A Hanau ce fut le pasteur Appia qui me fit prêcher pour lui : cet homme fidèle est mort depuis peu. Il a été de tout temps admirablement consciencieux : mais à l'époque où nous en sommes, il était encore faible dans la connaissance de l'évangile. Après mon sermon, où j'insistai comme de coutume, sur les grandes doctrines de la rédemption, il me dit au bas de la chaire : « Eh bien, voilà ce que nous prêchons à toutes nos solennités ! »

1819 A Francfort je manquai de quelques heures le passage de Gossner, qui s'était arrêté deux jours dans cette ville. Il avait raconté des choses merveilleuses dont je donnerai bientôt le détail, sur le concours de peuple qu'attirait Lindl dans sa paroisse. Gossner lui-même, en prêchant dans l'église de ce dernier, avait du fendre la foule en se faisant précéder d'un soldat, pour arriver à la chaire; et il pense avoir eu devant lui vingt mille auditeurs, ou plutôt assitants; car, qui pourrait se faire entendre de vingt mille hommes?

J'appris dans cette ville que l'œuvre de Strasbourg commençait à prendre; et je me préparai à demander à Van Ess un millier de ses Nouveaux Testaments pour les distribuer en Alsace. On me dit aussi qu'une prédication que j'avais faite dans cette ville (Francfort) au commencement du mois, avait produit quelque bon effet.

Enfin c'est ici que je reçus une première contribution pour la société continentale. Ce souvenir n'a d'importance pour moi que parce que cette contribution provint d'une dame, qui est restée dès-lors une des plus chères amies de ma famille, très-proche parente de cette autre dame chez qui nous nous réunissions tous les jeudis soirs en petit comité à Strasbourg.

C'était à la demande de la société continentale, que j'essayais de former dans les principales villes d'Allemagne des branches auxiliaires de cette société; mais outre que ces sociétés à argent ne m'ont jamais souri, notre réveil n'allait qu'à moitié aux Allemands: ils aimaient assez mon vacarme; mais ce genre de mission leur donnait pourtant un peu sur les nerfs.

A Wurzbourg je trouvai l'excellent frère Koellner, fils de celui qui a publié sa propre biographie. Je ne voulais rester chez lui que quelques heures, parce que ma place était retenue pour Nuremberg: mais il me dégagea sous

ce rapport ; et nous passâmes ensemble une heureuse 1819
journée. Il me montra le livre de cantiques que le clergé rationaliste du pays a imposé à l'église ; on ne se fait aucune idée d'un pareil dévergondage ! On y trouve des cantiques contre la superstition et contre la crainte des revenants ; on y rencontre des vers pour une amante abandonnée : on y demande au Seigneur de garder les âmes de la bigoterie *(Froemmeley ;* chez nous *méthodisme)*, et autres choses semblables.

« Un autre livre, dont nous allons bientôt parler plus au long, les *Stunden der Andacht* (heures de dévotion), faisait à cette époque, par toute l'Allemagne, un vrai ravage dans les esprits par une fausse apparence de piété ; et plusieurs bonnes âmes s'y prenaient. »

D'un autre côté il se manifestait en quelques endroits un esprit de vigueur évangélique qui était devenu assez rare depuis longtemps. Un jeune homme de Saint-Gall, en Suisse, doit avoir dit que, dans toute église où il entendrait falsifier la doctrine de Christ, il se lèverait pour protester publiquement contre l'erreur.

M. Koellner m'accompagna dans sa voiture jusqu'à Nuremberg, où je trouvai mon cher frère Naumann. C'était (et, s'il vit encore, c'est) un homme à la fois doux et fort, d'une piété éclairée et vivante, en liaison plus ou moins intime avec tout le réveil religieux de l'Allemagne. Il me parla d'un ami ou parent de lui, le vieux Kissling, riche négociant, dont la vie tout entière était un témoignage continuel rendu à l'évangile. Il avait entre autres, sur toute la route de Nuremberg à Vienne, où il passait souvent en poste, à chaque relai, quelque ami parmi les postillons ou les garçons d'écurie, auxquels il annonçait l'évangile à chacun de ses passages, en leur laissant quelques traités. Sainte fidélité !

Arrivé à *Erlangen*, j'y trouvai de nouveau un pasteur

1819 du nom de Kraft, homme excellent et pieux, qui me donna une grande preuve d'humilité et de sincérité dans une singulière occasion. J'étais chez lui à un dîner nombreux, lorsqu'un des assistants vint à parler avantageusement des *Stunden der Andacht* que je mentionnais tout à l'heure. — *Was! das teuflische Buch*, m'écriai-je (Quoi! » ce livre diabolique?) — « Mais, reprit à son tour M. » Kraft, en rougissant un peu; je n'avais pas habitué de » le juger si sévèrement. J'avoue même que je l'ai donné » dernièrement en présent à un catéchumène lors de son » admission à la cène. » — Je vis que je m'étais engagé là dans un duel, et que je n'étais plus à temps d'adoucir mon jugement, lors même que je l'aurais voulu; car tout le monde se mit à nous écouter. Comme je n'avais rien dit au-delà de ma conviction j'acceptai toutes les conséquences de mon exclamation; et j'ajoutai même que je me chargeais de prouver ma thèse à ouverture du livre quand on le voudrait. — Prenez garde, répondit M. Kraft, j'ai le livre chez moi. — Envoyez le chercher, lui dis-je; et prenez tel volume que vous voudrez (l'ouvrage en avait dix dans certaines éditions). — Il va en chercher un lui-même, et revient. — Pour achever le défi, je lui demande de rechercher dans la table des matières de ce volume celui des sujets qui semblerait le plus nécessairement appartenir à la doctrine évangélique et ne pouvoir se traiter que chrétiennement. Nous prenons l'article *Endurcissement* (Verstockung). Je l'ouvre; et dès le premier mot, oui, dès le premier mot, je lui dis : « Voyez! l'auteur dit : « *le vice* » : or le vice, dans le sens ordinaire du mot, ne s'attache pas à tous les hommes : l'homme vertueux n'est pas vicieux; tous les hommes sont pécheurs, mais tous ne sont pas vicieux; nous ici présents, ne passons pas pour des hommes vicieux; et soyez bien sûr que l'auteur ne se tient pas pour tel, lui-même. Mais tous

les hommes sont *pécheurs*, et l'évangile revient sans cesse 1819
à l'idée de péché. (1) »

Là-dessus M. Kraft me répondit naturellement, ce que chacun de mes lecteurs a déjà pensé, et ce que je savais bien aussi, qu'on ne peut juger un homme sur un mot. « Vous feriez comme Talleyrand, ajouta-t-il, qui prétendait faire pendre un homme pour quatre lignes quelconques qu'il aurait de sa main. » — J'en convins. Mais tout le reste de la phrase et du paragraphe fut tel que M. Kraft s'écria vivement lui-même, comme quelques-uns des assistants : « Vous avez raison ; » et il ferma le livre avec cette conviction.

Je ne songe point à tirer de cette petite histoire la conclusion que je fusse plus fidèle que M. Kraft sous aucun rapport ; mais bien cette observation : qu'alors les idées et les principes religieux avaient perdu l'élément de la vigueur et de la sévérité, qui appartient aussi nécessairement à la foi qu'aucun autre élément. Du reste pourquoi dirais-je « alors ? » Ne voit-on pas encore tous les jours des pasteurs orthodoxes, et qui ont même quelque piété, vivre en pleine paix avec des collègues d'une doctrine fort équivoque, par cela seul qu'ils sont leurs « honorés collègues », et fuir le commerce de tel autre collègue, fidèle à l'évangile, mais qui, selon leur expression favorite, « va trop fort », ou contre lequel il y a *quelques préjugés*, etc. — O les paresseux ! Combien d'ecclésiastiques qui, sans s'en douter peut-être, pensent plus à sauver leurs places et leur repos qu'à sauver l'é-

(1) Tandis que la bible n'a que quatre ou cinq fois le mot *vice* ou *vicieux* appliqué aux hommes, elle a quelques centaines de fois les mots *péché* et *pecheur*. Il est vrai que je n'applique ce chiffre qu'aux traductions françaises. (Voyez la Concordance française de 1840, qui a les mots *péché* ou *pécheur* environ 350 fois.) Mais l'observation actuelle trouvera certainement son application dans toutes les langues.

1819 glise ! Aussi l'église met-elle la main à l'œuvre elle-même; elle s'émancipe ; et elle fait bien.

D'Erlangen je me dirigeai sur Ratisbonne, où je fis connaissance d'un ecclésiastique romain, grand propagateur des saintes Écritures ; puis, par Landshut, sur Munich, où Gossner avait travaillé avec tant de fidélité et de bénédiction, et où il avait laissé un petit troupeau de fidèles. Un des principaux d'entre ces fidèles était un baron de Heinleth, qui partait le lendemain en poste avec quelques amis, pour aller assister à la prédication d'adieux de Lindl, qui lui-même partait pour Pétersbourg sur un appel de l'empereur de Russie. Jugez à quel bon moment j'arrivais ! Ces amis me prennent avec eux : toute la voiture était pleine ; nous occupons à tour le siège du domestique ; nous traversons Augsbourg ; et nous approchons enfin de l'obscur village de *Gundremmingen* (entre Ulm et Nordlingen). C'était un samedi soir. Nous approchions, dis-je : mais quelle approche et quel spectacle ! Le pays tout entier, réellement, était en émoi. A trois lieues du village déjà, nous voyions, dans tous les endroits que nous traversions, les fenêtres des auberges et même des maisons particulières, garnies d'hommes et de femmes qui nous saluaient sans nous connaître. Nous ne savions d'abord ce que cela signifiait : mais nous comprîmes bientôt que c'étaient des multitudes accourues pour entendre Lindl le lendemain, et qui ne pouvaient plus trouver de logements dans les villages plus rapprochés de Gundremmingen. Tout était plein, dans un rayon de trois lieues en tout sens ; c'était comme un logement de troupes ; mais d'heureuses troupes ! Ces bonnes gens devinaient, à la seule direction de notre voiture, qui nous étions et où nous allions : il n'y avait, pour le moment, dans le pays, que des frères ; et on n'allait que chez Lindl. Pendant un trajet de trois lieues ce fut donc

le même spectacle ; et sur d'autres lignes c'était, si pos- 1819
sible, encore plus fort. Je tiens de mes amis de Stuttgardt, dont j'avais déjà fait connaissance à Francfort, qu'il s'était établi depuis quelques mois entre Stuttgardt et Gundremmingen, situé à dix-huit lieues de cette ville, un service régulier d'une grande voiture à échelles, partant de la ville le samedi soir pour amener aux prédications de Lindl, douze, quinze, ou vingt Wurtembergeois protestants, heureux de venir assister de leur présence et de leurs prières un prêtre qui prêchait l'évangile. Je ne sais plus comment on nous logea tous à notre arrivée ; mais je couchai chez Lindl.

Le lendemain matin j'assistai à sa prédication... J'y fis une observation que j'ai depuis lors étendue à beaucoup d'autres. Les effets prodigieux qu'excitèrent les prédications de Lindl dans l'espace d'un an ou deux, ne peuvent absolument être attribués à quelque chose d'éminent que présentassent ces prédications elles-mêmes. Ni à les lire, ni à les entendre, elles n'avaient rien que d'absolument ordinaire: c'était une grâce spéciale que Dieu posait sur le ministère de cet homme : « la main de Dieu était avec lui », comme il est dit aux Actes. On a observé le même fait chez d'autres prédicateurs ; il est particulièrement sensible chez Wesley. C'est l'Esprit de Dieu, et nullement le talent, qui fait les bonnes prédications.

Mais le fait du concours était frappant ; et une fois existant, il explique à son tour en grande partie les effets qui l'accompagnaient ; car on sait qu'il y a toujours quelque chose d'entraînant dans les mouvements et dans les émotions d'une grande masse d'hommes. On peut juger de ce concours, par ce que j'ai dit de nos approches : quant à ce que j'aurais à dire du jour même que je passai à Gundremmingen, mes impressions furent si parfaitement semblables à ce que rapporte Gossner de sa propre visite

1819 en ces lieux, que je ne puis mieux faire que de transcrire la lettre qu'il écrivait à ce sujet un mois auparavant. La voici :

« Gundremmingen, 13 septembre 1819.

» ..... Le dimanche il y avait deux prédications, à 6 heures et à 9 heures. Je fus appelé à faire la première. Mais vous ne pouvez vous faire aucune idée des torrents de peuple qui s'accumulaient ici. Déjà, le soir auparavant, notre endroit, c'est-à-dire *toutes les maisons*, étaient remplies de pélerins. Dans une seule petite maison, il y en avait dix-huit; dans une autre vingt; de même dans presque toutes les autres; et pendant toute la nuit il en arrivait toujours de nouveaux. Déjà dès quatre heures du matin la foule commençait à monter les escaliers qui mènent au haut de la colline sur laquelle est bâtie l'église : à cinq heures l'édifice était complètement plein; et à six heures moins un quart, lorsque j'y montai, il y avait déjà plus de personnes dehors que dedans; plusieurs étaient sur des échelles aux fenêtres de l'église; il me fallut une garde pour percer la foule. Au moment où je voulais monter en chaire, le maître d'école me dit : « Mais que voulez-vous prêcher dans l'église? la » plupart des auditeurs sont dehors? » Il demanda l'avis de Lindl; et je sortis me placer sur une colline. Aussitôt les gens abandonnèrent l'église comme un torrent, et s'établirent sur la colline. *Je tombai à genoux*, et fis monter ma prière vers ce beau ciel bleu au-dessus de nos têtes; puis je commençai au nom du Seigneur, devant une foule d'hommes innombrables; car non-seulement la colline où je me trouvais était toute couverte de créatures humaines, mais aussi celle qui était vis-à-vis, jusqu'à la forêt. Un témoin oculaire évaluait leur nombre de quinze à vingt mille; un autre au-dessus de vingt-cinq mille! Vous pouvez juger de ce qui se passait en moi par ce beau matin, avec le soleil levant derrière moi, sous ce ciel splendide, et devant cette foule d'hommes venus de si loin! — D'abord ils parurent mécontents et ils murmurèrent de ce que c'était un autre que leur cher Lindl qui prêchait; mais à peine eus-je prononcé quelques paroles qu'ils dirent : « Ce n'est pas sa voix, mais c'est son esprit; » et je lisais leur contentement sur leurs visages; car ils faisaient à tout instant des signes de satisfaction et de joie.

Pas une créature ne bougeait dans cette foule..... De ma place je voyais la route; et toujours de nouvelles troupes apparaissaient dans le lointain; ..... de sorte qu'à neuf heures, où commençait le

second sermon, il y avait une immense foule, comme si toute la Souabe 1819
s'était réunie sur ce point. Je développai ces deux pensées : 1° Vous êtes tous morts dans vos péchés, si vous ne vous convertissez. 2° Mais Jésus peut et veut vous réveiller et vous donner le salut et la vie éternelle. — Le Seigneur m'a donné de parler avec beaucoup de force et de vivacité. Toutes les fois que je regardais vers le ciel de ma chaire, qui n'était autre que le beau ciel lui-même, je me sentais pressé de conjurer ces bonnes gens de prendre cette éternelle demeure pour le but de leur pélerinage. En un mot la scène était inexprimable. »

Pour moi qui transcris ces lignes, j'en dis autant de mon côté : un spectacle pareil émeut jusqu'au fond du cœur. Lindl, entouré d'adieux et rempli d'émotions de toutes les sortes, n'en pouvait plus ; ce fut un grand dimanche.

Le lendemain matin, 18 octobre, il partit dans une chaise de poste, et nous l'accompagnâmes pendant quelques heures. C'était une chose curieuse et attendrissante que de voir, dans tous les villages que nous traversions, la foule de peuple qui l'attendait pour le saluer, ou du moins pour le voir encore une fois. La passion rend industrieux : nous vîmes de ces paysans qui, après l'avoir salué à l'entrée d'un village, couraient par un sentier de traverse afin de le voir ressortir par l'autre côté.

Enfin nous nous quittâmes. J'allai passer trois jours à Stuttgardt, puis dans la colonie de Cornthal, située à deux lieues de là. On sait que ce dernier endroit forme une colonie spéciale qui, pour le spirituel, est absolument indépendante des autorités ecclésiastiques. Le chef de la communauté, feu M. Hoffmann, m'a raconté lui-même l'origine de cet établissement, très-semblable à ceux des Frères moraves. Hoffmann était membre de la chambre des représentants du Wurtemberg. Un jour cette chambre s'entretenait, à la demande du roi, des moyens d'arrêter l'émigration excessive des indigènes.

1819 Hoffmann ayant demandé la permission de parler franchement, dit que cette émigration était due aux principes rationalistes qui pénétraient dans le clergé, puis dans les liturgies et les cantiques, tandis que la masse du peuple restait fidèle à l'évangile ; et il ajouta qu'on ne pourrait retenir dans le pays plusieurs milliers de Wurtembergeois qu'en leur laissant une pleine liberté religieuse. Il en parla avec le roi même ; et la liberté fut accordée.

Voilà donc une église indépendante, une église libre, même dans cette Allemagne encore si asservie. Il est vrai que cette liberté ne s'est pas beaucoup étendue ; parce que c'est une liberté accordée et non une liberté prise : il n'y a que cette dernière, dût-elle être achetée par de longues souffrances, qui soit solide et, j'ajouterais volontiers, parfaitement pure.

Il y a encore, près du lac de Constance, une autre communauté qui s'est établie sur les mêmes principes : mais c'est, je crois, tout.

Pendant que j'en suis à Stuttgard et au Wurtemberg en général, que j'ai beaucoup visité pendant quelques années, je dois dire que les chrétiens de ce pays, à part le premier moment de surprise, trouvèrent la manière d'agir du réveil français, et la mienne en particulier, un peu bruyante. Je les ai toujours trouvés très-fraternels, mais un peu retenus. Il est vrai que, leur apportant tout à la fois la doctrine de l'élection, quoique modérée comme on l'a vu, puis un peu de dissidence, même des principes baptistes, il y avait là de quoi étourdir des gens même moins allemands qu'eux. Ils professaient avec un peu trop de complaisance, selon moi, leur principe favori d'agir « en silence » *(im Stillen)* ; mais je pensais souvent en moi-même ce qu'un des Hein-

leth de Munich répondit une fois ironiquement à une 1819
personne qui lui parlait ainsi : « Oui ; si doucement que *personne n'aperçoive rien.* » — « *Ya, ja!* répondit l'interlocuteur, sans apercevoir le ridicule de son assentiment.

Cependant il reste vrai que mes chers frères de Stuttgardt, de Cornthal, de Tubingen et d'autres endroits, m'ont toujours reçu comme un frère ; et ce souvenir doit être doux à leur conscience, comme il l'est à mon cœur. Je leur en témoigne ici ma juste reconnaissance.

Je rentrai heureux à Strasbourg le 24 octobre, après une absence d'environ huit semaines ; apportant avec moi plusieurs ouvrages de Gossner, entre autres son commentaire sur le Nouveau Testament ; puis son *Catholicisme primitif,* que je traduisis plus tard en français, à Colmar, que je publiai peu après et qui, depuis lors, a été réimprimé plusieurs fois.

Mais il s'était fait bien de l'ouvrage en mon absence. Voici ce que portent mes journaux de l'époque :

« Commencement de novembre 1819. — Il semble que le Seigneur veuille me faire moissonner avec joie, après m'avoir fait semer avec larmes pendant bien des mois. Les apparences du moins sont belles ; je commence à tenir des assemblées ; ceux qui les visitent me témoignent de grandes espérances ; et l'Écriture se répand en abondance : Van Ess vient de m'envoyer deux mille Nouveaux Testaments (catholiques). Ceux qui président des assemblées dans cette ville me témoignent ou de la froideur, ou même de l'inimitié : mais il m'est doux de voir que plusieurs mêmes de ceux qui composent ces assemblées désapprouvent ce défaut de fraternité de leurs conducteurs, et viennent soutenir mes mains dans le combat. Dieu sait que, comme j'ai toujours pardonné de tout mon cœur à ceux qui m'ont affligé en divers

1819 temps, je le fais encore en ce cas. Il ne savent ce qu'ils font.

» Dès l'apparition de ma brochure on m'a demandé si je ne voulais pas tenir d'assemblées de mon côté : mais je ne savais comment m'y prendre. Enfin je dis un de ces jours: Commençons ! Et je fis savoir à quelques personnes que je commencerais en effet dès le dimanche suivant, à dix heures du matin et à sept heures du soir. La première de ces heures n'était pas bien choisie, parce que c'était l'heure du service public ; aussi ne fûmes-nous que cinq, moi compris : le Seigneur fut néanmoins avec nous.... Seulement nous fixâmes pour l'avenir nos assemblées du dimanche à deux heures et à sept heures, et celles du jeudi à dix et à sept.

» L'après-midi je me rendis, par un très mauvais temps, à Ekbolsheim, où je trouvai une nombreuse réunion de personnes « pleines de joie, me dirent-elles de » ce que Dieu leur envoyait de telles visites. » Ils ajoutèrent que M... leur déconseillait de me recevoir, mais qu'ils ne voulaient pas se laisser ravir leur liberté ; et ils me demandèrent la permission d'assister à mes assemblées du dimanche, en ville. Le soir, de retour chez moi, j'ai eu une assemblée de neuf personnes. Plusieurs d'entr'elles me témoignent une affection qui me touche profondément ; et, je dois le dire, je trouve dans cette ville un nombre considérable d'âmes simples, pieuses, parfaitement calmes et vraiment charitables, qui me parlent de ma brochure sur un ton et avec un accent de piété et de sainte joie que je n'aurais jamais cru moi-même, je l'avoue, que cet ouvrage pût provoquer. »

Ces heureux effets de ma brochure ne se bornèrent pas à Strasbourg : elle donna l'éveil au sentiment religieux dans toute l'Alsace, et rendit le courage aux amis de l'évangile : car il parut en quelques mois, comme je

l'ai déjà annoncé, et jusques vers le commencement de 1819
l'année suivante (1820), outre les articles de journaux dont j'ai parlé, quatre ou cinq brochures sur cette affaire.

D'abord une du pasteur Bein, dont je n'avais pas encore fait la connaissance, mais avec qui je me liai bientôt après. Il intitula son écrit : *Neue Bemerkungen,* etc. (Nouvelles observations, etc.) Il y prend fait et cause pour mon ouvrage avec de légères restrictions ; et il réfute avec beaucoup de poids quelques-unes des fausses doctrines de M. N. que je n'avais touchées qu'en passant. La partie de son écrit à laquelle le parti rationaliste fut le plus sensible, est le début de la préface, où l'auteur dit : « J'aurais volontiers cédé ce travail à un autre, s'il s'était présenté quelqu'un qui eût voulu repousser *l'opprobre* (*die Schmach*) qui s'attache à notre église protestante d'ici, et particulièrement à son clergé, au sujet de la publication de M. N. J'ai dû entendre dire de mes propres oreilles : « Que c'était heureux *qu'il se fût enfin trouvé un étranger pour se charger de cette affaire ;* » et ma paroisse presque tout entière porte un jugement semblable. »

En réponse à cet écrit et au mien, un anonyme répliqua, au nom de quelques membres du Comité de la société biblique de Strasbourg, par une brochure intitulée *Ein Wort über die Angriffe*, etc. (Un mot sur les attaques, etc.) Il n'insista que sur la partie secondaire de mon écrit, et n'entra pas même pour un mot dans la question théologique ; mais il parla de la « profonde indignation » de la majorité des membres du Comité au sujet de ma brochure ; et tâcha de me traiter avec un profond mépris.

A cette brochure un autre écrivain répondit en prenant ma défense et celle du pasteur Bein, sous le titre : *Ein wort der Liebe,* etc. (Un mot de charité chrétienne

1819 etc.) Ce petit ouvrage anonyme, dû à un homme de talent, à la fois chrétien et jurisconsulte, était plein de finesse, et mit au grand jour les détours au moyen desquels on essayait de remédier à la malheureuse affaire de la préface, si évidemment contraire à la règle fondamentale des sociétés bibliques, et, il faut le répéter, si indélicate quant à l'emploi qu'on avait fait de près d'un millier de francs pour l'impression d'un si mauvais ouvrage. Ce fut là, je crois, la fin de ces débats.

Mais avant de les quitter, et à l'occasion de cette dernière brochure, je dois confesser un cas de plus de la malheureuse rudesse qui a si souvent caractérisé ma conduite. Comme l'auteur de ce dernier écrit a quitté cette terre depuis plusieurs années, et que d'ailleurs je ne le nomme pas ici, il n'y a pas sûrement d'inconvénient à ce que je raconte mon anecdote sans détour.

C'était un véritable homme de bien, simple de cœur et ardent ami de l'évangile : mais il avait traversé les plus mauvais temps de l'époque de la Terreur ; et il y avait contracté l'habitude, bien pardonnable par cette raison, mais un peu exagérée, de prendre garde à tous ses pas avec la circonspection d'un Indien dans les forêts de l'Amérique. Il aimait à faire le bien ; mais il n'aimait pas à se compromettre. Un soir donc, peu après l'apparition de la brochure qui nous attaquait, M. Bein et moi, je le vois entrer chez moi d'un air mystérieux, sortant un manuscrit de sa poche : c'était *Ein Wort der Liebe*. Hélas ! il devait bien savoir que je reconnaîtrais son écriture ! Il me dit : « Voici un manuscrit que je viens de recevoir : l'auteur ne s'est pas signé ; mais il me l'envoie en me demandant si je voudrais me charger de l'impression de cet écrit, et moi je viens vous proposer la chose à vous-même. » — Je me mets à lire avec lui ; je vois que cet ouvrage est intéressant ; mais, malgré

une mauvaise ruse de plus, qu'il est inutile de mention- 1819
ner, il est évident que j'en ai l'auteur devant moi. Cependant comme il feint de ne l'être pas, j'use, ou plutôt j'abuse durement de son anonyme pour lui lancer ce compliment : « Oh ! je vois ce que c'est ; « *c'est un* » *lâche* qui a des convictions évangéliques, mais qui a » peur de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus. » Donnez-moi ce papier ; je m'en charge. » — Et l'ouvrage parut au bout de quelques jours, anonyme et à mes frais.

Chacun voit la ressemblance de ce propos avec la réponse encore plus dure que j'avais faite quelques années auparavant à mon père (p. 45). Je crois qu'on peut appliquer à ce cas les mêmes réflexions que je faisais à l'occasion de l'autre ; et je dirai par conséquent ici, au contraire de Néhémie : « Mon Dieu souviens-toi de moi (dans ta miséricorde) touchant ceci ; et *efface* ce que j'ai fait *(quoique)* dans une bonne et dans une sincère affection pour la maison de mon Dieu. (Néhémie 13, 14.)

Cependant je ne veux pas non plus exagérer le blâme; et je crois pouvoir rappeler les réflexions que je faisais à l'occasion de ma rudesse envers mon père, sur cette douceur et ces ménagements qu'on veut toujours confondre avec la charité. On a dit cent fois que, dans des cas pareils, j'avais nui à ma cause par ma violence: je crois, moi, que c'est précisément cette violence qui a fait presque tout le mérite de mes actes et de mes écrits. Tout le monde peut faire une dissertation théologique ; mais ces dissertations fines et de bon ton produisent souvent peu de fruit, précisément parce qu'elles n'ont pas le ton de la passion, et que les hommes sentent instinctivement que la religion n'est pas une affaire qu'on puisse traiter froidement, comme de la géométrie, ou de la physique, ou une affaire de politesse, sans cœur, sans amour et sans zèle.

1819 On fait de la peine au vrai chrétien, on lui fait mal, quand on fausse la révélation ; or tout être souffrant crie ou se plaint. Aussi voit-on partout que ces mêmes êtres si remplis de *charité* et de *Liébe*, lorsqu'on n'attaque que l'évangile, prennent feu comme la poudre lorsqu'on touche à leurs intérêts privés ; tandis que c'est précisément le contraire qui devrait avoir lieu. J'ai dit ci-devant que le peuple, les âmes simples, n'avaient pas fait tant de façons au sujet de ma brochure de Strasbourg, et que ces gens en avaient béni Dieu dans un sentiment vraiment pieux. J'en eus des preuves nombreuses. Une bonne femme qui venait de lire l'ouvrage de M. Bein s'écria : « J'aime bien » cet ouvrage, mais j'aime encore mieux celui de M. » Bost ; il ne tourne pas aussi longtemps autour de l'af- » faire » *(nicht so lange drum herum.)*

Voici sur le même sujet quelques lignes de mon rapport : « Je voyais à cette époque un jeune ministre suisse qui disait au sujet de la préface de N. : « Ah ! on ne peut » traiter ces gens avec assez de ménagements ! » — « Et moi, je dirai avec assez de sévérité », lui répondis-je ! Quel stupide emploi de son amour, en effet, que de le prodiguer aux ennemis de l'évangile, en le refusant aux chrétiens ! Avec de pareils principes il aurait fallu que Phinée fût allé faire un sermon en règle à l'Israélite et à la femme païenne avec laquelle « il affrontait Moïse », est-il dit, et l'Éternel lui-même ! Bien loin de là, pour toute exhortation il les transperça de son épée, et, — notez-le bien, *c'est ainsi*, dit l'Écriture, qu'il détourna la colère de dessus les enfants d'Israël (Nomb. 25, 11). — Sans doute il ne s'agit pas, sous la nouvelle alliance, de châtiments matériels ; mais l'indignation devant le mal est-elle donc un péché ? Et n'est-ce pas plutôt un péché que de n'en point ressentir ? »...

« Du reste (continue mon journal) les faits ont parlé ;

tout remue dès-lors en Alsace ; j'apprends qu'un vieux 1819
pasteur tient maintenant des assemblées particulières, lui aussi, pour réfuter la fameuse préface ; et que dans les chaires on y fait des allusions pour en désapprouver plus ou moins les principes. » Laissons aux savants leur science ; et, avec le peuple, ayons la foi !

C'est au milieu de ce mouvement des esprits, et au commencement de décembre, que je fus tout d'un coup appelé à la mairie, où l'on me montra un papier qui me concernait et qui venait du ministère, signé, comme on me le dit plus tard, de M. Guizot, alors chef de l'administration départementale. Partant de l'idée qu'on avait répandue, que j'avais été chassé de mon pays, et que j'étais venu chercher un refuge en France, l'employé de la mairie me dit : « Vous savez l'éclat que vous venez de faire. Cependant vous pourrez continuer à jouir de l'hospitalité de la France moyennant la promesse (que vous n'hésiterez sûrement pas à faire, ajouta-t-il) « *de vous abstenir à l'avenir de toutes querelles théologiques et de vous conduire avec la réserve convenable.* » Je pense que vous acceptez ? » — « Non, Monsieur ; je refuse. »

Je rapporte ma réponse aussi soudaine qu'on la lit ici ; mais le lecteur sait la prodigieuse rapidité avec laquelle l'esprit humain voit passer en un instant une foule de pensées devant lui ; c'est ce qui m'était arrivé. J'aurais pu, il est vrai, demander du temps pour réfléchir : mais j'étais né avec un tel penchant au respect pour l'autorité, qu'à cette époque encore, je concevais à peine qu'un administré eût un droit quelconque vis-à-vis d'un agent du gouvernement. Je ne sus donc pas demander un délai pour songer à ma réponse ; mais, pendant que l'employé prononçait les mots soulignés ci-dessus, je fis distinctement toutes les réflexions qui suivent : « Je pourrais parfaitement m'abstenir, soit de querelles

1819 théologiques, soit même de tenir des assemblées; et aller faire silencieusement du bien de maison en maison : quant à la réserve convenable, il est évident que j'y suis tenu, indépendamment même de la demande du gouvernement; mais, d'un autre côté »..... D'un autre côté, je fis les deux réflexions qu'on va voir.

Sur mon refus l'employé avait levé les yeux avec étonnement vers moi, qui étais debout à côté de lui. « Vous refusez? me dit-il » « Oui, Monsieur; parce que, » par querelles théologiques, vous entendez sûrement » des discussions religieuses; et c'est pour cela que je » suis venu à Strasbourg. Et quant à la réserve convenable, il faudrait me montrer que j'en aie manqué » avant de m'imposer cette condition.» — « C'est là votre » réponse? » — « Oui, Monsieur, vous pouvez l'écrire » sous ma dictée. » Il le fit effectivement; et je m'en allai, convaincu que j'allais recevoir l'ordre de quitter le pays d'un moment à l'autre; car j'étais encore étranger aux yeux de la France. Plus tard je me suis fait naturaliser en me prévalant d'une loi de la première révolution française dont je parlerai plus loin : mais j'ignorais alors cette loi; j'étais donc encore étranger de fait; et je savais qu'un étranger peut être chassé de France dans les vingt-quatre heures, comme aussi je l'éprouvai plus tard. De retour chez moi je dis donc à ma femme qu'il nous fallait préparer nos malles, en commençant par les objets d'un usage moins fréquent.

Eh bien! il ne m'arriva rien! Non seulement on me laissa tranquille sur le moment; mais quand, un an plus tard, je revins de Colmar, après y avoir fait contre le chef de l'église réformée, un éclat semblable à celui que j'avais fait à Strasbourg contre celui de l'église luthérienne, on me manda de nouveau à la même mairie de Strasbourg, où tout recommença et finit de même.

Il paraît donc qu'on voulait seulement faire une tenta- 1819
tive auprès de moi. C'est une conduite singulière de la part d'un gouvernement, qui, s'il s'était senti dans son droit, n'avait qu'un mot à dire pour punir mon refus.

Mais voilà à quoi conduisent les complaisances envers le clergé, — et les complaisances en général ! Voilà, de mon côté, la force que donne la simplicité.

Tout cela m'obligeait néanmoins à me tenir sur mes gardes, et à ne prêter le flanc aux adversaires ni au gouvernement par aucune faute. Or la pauvre France qui parle tant de liberté, et qui en a si peu, vivait depuis bien des années sous une loi qui vient de reparaître, et qui interdisait toute réunion régulière de plus de vingt personnes, à moins qu'on n'eût obtenu une autorisation. J'adressai donc au maire une pétition à cet effet, sans seulement savoir si je n'allais pas recevoir l'ordre de partir. Cette pétition me mit en relation personnelle avec ce magistrat : c'était un catholique parfaitement tolérant, homme de bien, à qui je donnai ma *Genève religieuse* et ma brochure contre N..., et qui me donna en échange un ouvrage de lui. Comme il m'apprit qu'on m'avait calomnié à Paris, je lui remis, le lendemain de notre entrevue, un petit mémoire qu'il communiqua ensuite au préfet. Ce préfet était M. Decazes, frère du ministre de ce nom.

Une chose assez singulière, c'est qu'il semblerait, à en croire un des rapports que j'écrivais plus tard, que ce maire qui me recevait maintenant si bien, s'était d'abord laissé entraîner à apostiller une pétition adressée au préfet pour me faire chasser de Strasbourg.

Quoi qu'il en soit, les démarches se croisèrent ; et M. Decazes écrivit au maire, en réponse à mon refus ci-dessus et malgré ce refus, que je pouvais rester à Strasbourg. Quant à l'autorisation de tenir des assemblées

1819 publiques, le maire me dit qu'il devait en référer à Paris : — mesure qui n'est nullement ni dans les lois ni dans les usages.

Voyant toutes ces lenteurs, je résolus de parler au préfet lui-même, et pour cela de lui écrire d'abord quelques lignes. Voici cette lettre, que je rédigeai, comme le raconte mon journal, après avoir jeûné et prié, et en comprenant qu'il me fallait ici sortir de l'élément des lois humaines *(mich aus dem Bezirk der menschlichen Gesetze herauswinden)*.

« *A Monsieur le préfet du département du Bas-Rhin.*

» Monsieur le préfet,

» Il est bien douloureux pour moi d'éprouver si souvent combien les meilleures choses ont de peine à se faire jour parmi les hommes.

» On craint de m'accorder la demande que je viens de faire, de pouvoir tenir ici des heures d'édification publique ; et on fonde cette crainte sur la supposition des troubles qui pourraient en naître ! Il n'entre pas dans l'esprit de ma vocation de me donner beaucoup de mouvement pour parvenir à mon but : Dieu n'a pas besoin des hommes : ce sont eux qui ont besoin de lui. Je ne ferai donc à cet égard, pour toute tentative, Monsieur le préfet, que vous exposer en peu de mots la nature de mon but.

» La religion chrétienne est plus ou moins dépravée dans toutes les communions : le but simple de tous les chrétiens est de travailler à son rétablissement. En Christ il n'y a ni Catholiques, ni Protestants ; il s'agit de produire dans l'homme un nouvel être, de rétablir en lui l'image de Dieu.

» Si les gouvernements temporels prétendent ne pouvoir entrer dans des détails à cet égard, Notre Maître, de son côté, entre encore bien moins dans les calculs bornés d'hommes qui ne regardent qu'à ce qui est terrestre. Il veut, lui, que son Église aille son chemin ; et rien ne l'en empêchera. Il est la pierre qui écrase ceux qui essaient de se heurter contre elle.

» La religion qu'il nous a enseignée est toute sainteté, amour et justice. Elle n'a jamais produit de troubles que lorsqu'on a voulu arrêter son cours ; mais alors elle ne connaît pas d'obstacles ; et la compression

ne retarde l'éclat que pour le rendre d'autant plus grand. *Laissez la libre; et cette vapeur, si terrible lorsqu'on la gêne, monte paisiblement vers le ciel sans aucun bruit.* 1819

» Pourquoi ne pas laisser se purifier à la pensée des choses éternelles des hommes qui seront toujours, dans ce cas, le modèle des autres? Ce ne sont pas les hommes pieux, mais les incrédules, qui ont fait et qui *feront encore* les révolutions.

» Je conçois facilement qu'au milieu de la foule de vos occupations temporelles, vous puissiez, M. le préfet (je vous le dis, sans que cela porte en mon cœur la moindre atteinte au profond respect que je vous dois), vous puissiez, dis-je, quelquefois perdre de vue ces vérités qui sont du ciel; mais si notre Sauveur vous a fait la grâce d'être du nombre des siens, il suffira de ce seul mot pour vous rappeler que « tous les » genoux doivent se ployer devant lui. »

» Qui vous reçoit me reçoit, a dit Jésus à ses apôtres; mais qui vous rejette rejette celui qui m'a envoyé. »

» Je vous donne par cette lettre une idée de la manière dont je crois devoir servir Dieu: j'espère que tout le reste de ma conduite vous montrera que je sais aussi rendre à César ce qui est à César.

» Veuillez agréer, etc.

» A. Bost. »

J'avais résolu de porter cette lettre moi-même. Quand je l'eus achevée, j'élevai encore une fois mon cœur à Dieu, et relus mon psaume 37, que j'ai si souvent lu dans des occasions pareilles, et dont les versets 5 à 7 allaient si bien à ma position; puis je me mis en chemin, pensant continuellement à ce beau cantique des Frères moraves:

Ton sang que mon besoin réclame
Fait l'unique objet de mon âme.
Ah! quand pourrai-je entièrement
Me perdre dans cet élément!

Je dus remettre ma lettre à un employé de la préfecture. Mais dès le lendemain je reçus une invitation du préfet à me rendre auprès de lui. M. de Châteaubriand, tout Français qu'il était, a dit quelque part que c'était en

1819 Angleterre qu'il fallait aller chercher le type du parfait gentilhomme : je demanderais la permission de mettre au même rang quelques Français, et en particulier M. Decazes. J'ai bien vu d'autres préfets encore et d'autres hauts fonctionnaires ; mais aucun qui eût le ton aussi parfaitement poli que celui de Strasbourg. Peut-être ma lettre, toute simple qu'elle fût, l'avait-elle bien disposé envers moi : le fait est qu'il me reçut avec beaucoup d'égards ; et nous parlâmes longtemps de mon objet. Mais il en revenait toujours à ses lois ; et je finis par lui dire que tous ses raisonnements ne pouvaient justifier à mes yeux un refus, et que je demandais en fin de compte un oui ou un non. Il me dit, comme le maire, qu'il devait en référer à Paris. Alors je lui demandai encore, avec une bonne foi qu'il dut trouver un peu niaise, si je ne pourrais pas avoir plusieurs fois par jour des réunions composées chaque fois d'un personnel différent. Il était clair que je le pouvais : mais il n'eut pas la générosité de me le dire ; et il me répondit simplement « que cela » me regardait ; qu'il n'était pas le commissaire de police » de mon quartier. » — Et nous nous quittâmes.

« Dès-lors, continue mon journal, je multipliai en effet le nombre de mes assemblées. J'en ai quatre le dimanche, seize en tout par semaine ; puis, encore chez moi, six heures de distribution des saintes Écritures. Les catholiques viennent en foule me demander des Nouveaux Testaments « *um ihre Kinder z' amusiere,* » pour amuser leurs enfants, disent-ils ; ce qui me fournit une occasion de leur dire que ce livre a un tout autre objet. Je me note le nom et la demeure de tous, pour aller ensuite vérifier l'usage qu'ils font de ce livre. Les membres de mes différentes réunions me témoignent une vive affection, et mettent à ma présence dans cette ville un prix qui me fait honte, quant à moi, mais me réjouit

pour eux. Il m'est doux de dire (et doux de transcrire 1819
ces mots à ce moment, en 1852) que les membres les plus zélés et les plus vivants de mes réunions sont en même temps des personnes qui fréquentent l'assemblée des Frères moraves. Ils ont apporté, sans que j'eusse seulement songé à la chose, une boîte pour faire, à la fin des assemblées, des collectes volontaires en faveur de la société continentale; et ils y ont déposé déjà plus d'une généreuse contribution. Une des jardinières de Strasbourg a fait faire à ses frais l'un des bancs dont nous avons besoin; tous, en un mot, se montrent réellement bien disposés. — Enfin j'ai encore cinq assemblées par semaine pour les enfants. »

C'est par ces mots que se termine le dernier des documents qui me restent sur ma mission de Strasbourg. Je demeurai en paix dans cette ville jusqu'au mois de mai de l'année suivante, continuant les travaux que je viens d'indiquer, visitant Ekbolzheim et quelques autres endroits, plus ou moins régulièrement, faisant de temps à autre quelque connaissance nouvelle, et distribuant des bibles et des traités.

Au nombre des connaissances que je fis à cette époque, je dois compter le ministre Ehrmann, qui fut placé plus tard dans le département des Hautes Alpes; il parcourait l'Alsace avec les quatre ou cinq poches de son habit et le fond de son chapeau pleins de traités; et il faisait, dans sa simplicité rustique, beaucoup de bien. Il est mort il y a quelques années. Il avait toujours pratiqué le contre-pied du luxe et des belles manières; mais ce n'est pas de cela qu'il se sera repenti à sa dernière heure.

Ma position pécuniaire fut adoucie au bout de quelque temps, comme on l'a vu, par une légère augmentation dans mon traitement; mais nous restions cependant très-gênés. En même temps, je souffrais toujours de douleurs

1819 d'entrailles, souvent très-vives. Je me rappelle en particulier un soir où, me croyant incapable de tenir ma réunion habituelle, je résolus de la renvoyer ; mais je voulus auparavant laisser à mes auditeurs quelques bonnes paroles, que je leur adressai debout, appuyé sur ma chaise, comme prêt à finir à chaque instant ; puis, de parole en parole, je me trouvai moins mal, et j'allai jusqu'à la fin.

En général ma position temporelle continua d'être assez pénible, je puis même dire douloureuse. A une légère différence près, nos peines et nos privations à Strasbourg restèrent telles que je les ai décrites précédemment : ardente convoitise ou plutôt besoin pressant, faim et soif d'un séjour à la campagne ; ravissement à la vue lointaine des Vosges ou de la Forêt noire ; délices, trop rares, d'une courte promenade au Contade ou au bord d'un ruisseau, dans les beaux environs de la ville ; fatigue physique et fatigue morale, souvent excessives. A côté de cela, et comme faible compensation, quelques-unes de ces joies que donnent, même au sein de la pauvreté, deux jeunes enfants intelligents, de trois et de cinq ans ; et, de plus en plus, vers la fin de notre séjour, les soulagements que nous trouvions dans l'affection et la société, soit de la dame que j'ai déjà mentionnée quelquefois, soit de quelques autres de nos relations, et particulièrement de la chère famille Le Grand. — Il faut, chers amis Le Grand, que vous preniez votre parti de vous voir ainsi nommer : je ne puis me taire sur ce point ; et je m'en tairai encore bien moins dans l'autre vie.

Voilà ma mission de Strasbourg. Je refusais plus haut d'appliquer à l'un de mes actes de sévérité une parole où Néhémie rendait témoignage à ses œuvres ; mais, si je regarde aux intentions, ma conscience me permet de revenir à sa parole, pour l'appliquer à cette mission

dans son ensemble, comme à tout le reste de ma vie 1819
publique. Oui, en tout cela « j'ai agi dans ma bonne et sincère... affection pour la maison de mon Dieu, et pour ce qu'il est ordonné d'y faire » (Néh. 13, 14).

On m'a souvent reproché d'avoir continuellement changé de lieu pendant toute ma vie. Mais une accusation générale est sans aucune portée. Le lecteur verra de lui-même, chemin faisant, les raisons toujours fortes et presque toujours obligatoires, qui ont causé chacun de mes déplacements, même à l'époque où je n'ai plus été missionnaire proprement dit. A combien plus forte raison me sera-t-il facile de légitimer ces déplacements pour les temps où je l'étais! Ainsi, par exemple, quant à mon passage de Strasbourg à Colmar, quoi de plus simple, quand vous avez semé ou, si l'on veut, allumé le feu, dans un endroit, que d'aller semer ou allumer le feu dans un autre? Je ne verrais d'absurdité chez un missionnaire que de rester toujours à la même place.

Je ne quittai donc nullement Strasbourg à la légère; ce fut pour aller travailler ailleurs. Mais il est vrai aussi que ce fut très-volontairement, et nullement par suite d'aucun ordre que j'eusse reçu de l'administration, comme voulurent le faire croire de bonne heure mes adversaires. J'ai à ce sujet une attestation que je demandai plus tard au maire de Strasbourg, quand j'appris qu'on répandait le bruit de mon expulsion. On trouvera sa lettre, pleine de bienveillance, dans le livre suivant.

Je me décidai donc, dans le courant de l'hiver, à aller m'établir au printemps à Colmar, et à partir pour cela dès les premiers jours d'avril. Mais, au moment de partir, nous éprouvâmes un singulier retard. Nos malles étaient faites et fermées; notre demeure n'avait plus guère que les quatre murailles; lorsque, deux jours avant notre départ, sans aucun symptôme précurseur, ma femme est

1819 prise, au milieu de la nuit, et deux mois avant le terme, des douleurs de l'enfantement. Je me lève; je vais avertir de ce cas la dame qui était pour nous, dans Strasbourg, autant qu'une mère : on trouve sur le champ une sage femme, puis une garde-malade, puis une nourrice ; tout cela était chez nous à six heures du matin, avec toutes les provisions de linge, de nourriture et de médicaments nécessaires dans un cas pareil ! A peine si un roi serait mieux servi ! Admirables soins du Seigneur et de ses enfants pour tous les cas où leur intervention est réellement nécessaire ! — Du reste l'enfant n'était pas né viable : c'était une petite fille, qui mourut au bout de dix jours. Trois semaines après nous partions.

Mais avant d'aller nous fixer à Colmar, nous devions aller chercher à Genève le cher enfant que nous y avions laissé ; ce fut donc vers cette ville que nous nous dirigeâmes, en emmenant avec nous, jusqu'à Berne, deux jeunes filles de nos amis. L'une d'elles avait ses parents à Vabern, près de Berne ; et ces parents eux-mêmes étaient de la famille de nos meilleurs amis de Strasbourg ; nous fûmes reçus par eux avec une hospitalité qui se répéta dès-lors à tous nos passages ; et cette relation est restée pour nous l'une de celles qui dureront à jamais.

Douce mission de Strasbourg ! Doux souvenirs !

LIVRE VIII.

MISSION DE COLMAR.

DE 1820 A 1822 (DE 30 A 32 ANS.)

SECTION 1re. — Bâle. L'hospitalité, signe de piété. — A Genève. — L'évangile dans une romance. — *Beau temps du réveil de Genève.* — Mes dispositions d'alors. — Je vois approcher l'antinomianisme.— Renoncement *méthodiste.* — *Orthodoxie sans renoncement au monde.* — Nouveau départ de Genève.— Seul dans ce monde.— *Une belle conversion.* — Joies religieuses à Berne et à Vabern.— Elles ont presque disparu. *Il faut recommencer.* — Mysticisme. — *Arrivée à Colmar.* — *Alors et à présent !*

SECTION 2. — Travail intérieur. Recherches. — Doutes. Mélancolie. — Douceurs mêlées à ces peines.— Mes journaux personnels.— Grandes dispositions.— *Aversion pour l'esprit clergé* et pour la *piété de bon ton.* — Visites dans le département et au loin. — Je répands la bible et autres écrits religieux.

SECTION 3. — Heureuse perspective à l'arrivée.— *Sulzern.* — Je prêche dans le temple. — Je visite les pasteurs, et plusieurs curés du département. — Joie d'un pasteur. — 1500 traités de Londres. — Fermentation religieuse.— J'imprime le *Voyage du chrétien.*— *Lettre de Boos* à moi. — Nouvelles de Gossner. — *Lettre au préfet.* — *Je visite la prison.* — Calomnies du président du Consistoire contre moi. — On me retire la permission de visiter la prison.— *Lettre au maire.*— Las du *Christianisme des ménagements.* — *Le jeune Bott* (mon successeur actuel).— Lui et ses amis B... et Ch...— L'œuvre *en pleine prospérité.* — Obstacles et ma résistance. — *Progrès* de l'Alsace.— Les missions de nos jours encore charnelles. — Apprécient trop les effets de civilisation.— Visite à *Glay.*— Pasteur Jacquet.— 1re visite à *Guebweiler.* — Une conversion. — Nouvelle visite à *Guebweiler.* — *Les riches fabricants y assistent.* — Prédication en leur présence. — Scène à la suite. — Bénédiction croissante. — Visites dans des hameaux isolés. — Nouvelle lutte.— Ma brochure : *Ueber einen Brief.*— Son occasion. — Idée générale de l'ouvrage. — *Visite à Strasbourg.* — Nouvelle tentative des adversaires. — Réponse à ma lettre. — Ma réplique : *Qu'est-ce que l'évangile ?* — Traduction du *Catholicisme primitif.* — Travaux des frères Pyt, Neff et Cook.— *Lettre du maire de Strasbourg* en ma faveur. — Mon traité : *Einziger Weg.* — Le jeune *Bott* vient *demeurer chez moi.* — *Anecdotes de famille.* — Naissance de mon

Samuel. — Notre amie *Concorde* Bein. — *Naissance du colportage.* — Mon beau-frère Pyt et moi y songeons en même temps. — *Premier colportage en Alsace.* — Mention à Exeter-Hall. — *Journal* de mon colporteur. — Anecdotes. — *Alors et à présent.* — Prédication à Riquewihr. — En chaire sans costume ! — Ma brochure sur l'*Adoration de Marie.* — Visite à Genève. — *Ordre de quitter la France.* — Impolitesse gratuite du préfet. — Cadeau « secret » d'un sou. — Le jeune Bott me remplace. — *Beaux souvenirs ! Beaux désirs !* — Famille Le Grand. — Beau temps (vu de loin).

SECTION PREMIÈRE.

Visite à Genève. — Neufchatel et Berne. Arrivée à Colmar. — État religieux de cette ville lors de mon arrivée.

1820 Pour nous rendre à Genève nous traversâmes encore une fois ce Bâle où nous avions tant d'amis, mais où pourtant nous logions, alors, encore à l'auberge. Ce n'est pas sans intention que j'ajoute ces derniers mots. L'hospitalité étant un des devoirs recommandés par l'Écriture, et une suite bien naturelle de l'amour fraternel, elle est l'un des éléments d'après lesquels on peut mesurer le degré de piété qui règne dans un lieu et en un temps donné. Quant à celui qui en est l'objet, elle est une grande douceur, surtout s'il est pauvre ; et j'ajoute ce dernier mot sans façon, parce qu'il est plein de vérité et de réalité. Je le répète : à moins d'avoir été pauvre soi-même on ne se figure pas combien les peines matérielles qui résultent de la gêne pécuniaire, ajoutent aux peines morales : le sentiment de l'isolement en particulier devient souvent pénible au plus haut degré. Je logeais alors souvent à la *Tête-d'Or*, auberge de troisième ordre ; et je ne puis revoir cette enseigne sans qu'elle me rappelle tous les souvenirs de l'époque.

A Vabern, près Berne, nous vîmes la chère famille

dont j'ai parlé à la fin du livre précédent : puis nous ar- 1820
rivâmes à Genève, où nous passâmes environ deux mois, ma femme logeant alors aux Pâquis chez sa mère avec mes deux enfants, et moi chez un frère en ville.

Cette époque s'embellit dans mon souvenir par une de ces histoires d'enfants qui vont devenir de plus en plus fréquentes.— J'arrivais un jour, de la ville à la campagne, lorsque je trouve à l'entrée de la maison mon petit John, alors âgé d'environ quatre ans, me montrant triomphalement une feuille de maculature qui avait traîné par la cuisine : « Vois-tu, papa ! » — C'est bon, c'est bon ! lui dis-je, un peu pressé. — Mon petit homme se campe devant moi, et d'un ton indigné : « Tu n'aimes pas le bon Sauveur ! » — Sur une pareille interpellation il fallut bien se rendre ; et je me mis à lire ce papier. — « Hein ! le bon berger, » me dit-il avec joie ! — C'était une mauvaise romance de quelque berger avec sa bergère ; mais le cher petit ne connaissait encore d'autre berger que notre Sauveur ! C'était l'interprétation pieuse du cantique des cantiques.

Peut-être l'époque où je place cette historiette est-elle un peu anticipée, car l'enfant n'aurait pas même eu les quatre ans que je viens de lui donner ; mais je ne saurais pourtant où la placer plus tard, vu qu'elle eut bien lieu à Genève et vers ce temps.

J'arrivai à Genève au milieu du mouvement de fermentation qui agitait encore le réveil religieux de cette ville. L'église du Bourg-de-Four et M. Malan prêchaient sous l'opprobre, mais dans la joie : ce dernier venait de publier son *Horloger de Genève*. La nouvelle église, celle du Bourg-du-Four, n'avait pas entièrement fixé ses principes : mais elle entrait graduellement dans le système pondérateur auquel elle s'est arrêtée entre le calvinisme rigide des Anglais et l'esprit morave. Puis une grave

1820 question, celle du baptême des adultes commençait aussi à l'agiter vivement, pour quelques années.

Pour ce qui me concernait, je vivais toujours dans les dispositions où l'on m'a vu depuis longtemps, c'est-à-dire dans le tiraillement des vues dogmatiques, et surtout sous l'influence de cette mélancolie qui ne m'a jamais entièrement quitté, mais qui me tenait dans ces années d'une manière plus vive. J'en vois l'expression dans mon journal du 10 juin 1820, jour auquel je complétais la trentième année de ma vie. Ces extraits n'ayant rien de trop intime, je les donne à la fois sans gêne et sans prétention, comme faisant partie de mon histoire :

« Genève, 10 juin 1820, jour anniversaire de ma naissance.

» Mon Dieu ! tu sais qu'on est inégalement disposé. Me voilà au bout d'une des plus grandes journées de ma vie ; et je suis presque tout ordinaire ! pensant à de grandes choses et ne sentant rien avec vivacité !

» *Quantum mutatus ab illo !* Que de changements ! que d'alternatives ! quelles variations dans cette première, — hélas ! ajouterai-je ? et plus belle — moitié de ma vie qui vient de s'écouler ! Non j'aime à croire que ce n'aura pas été la plus belle à tes yeux, o mon Seigneur et Sauveur ; et qu'au contraire tu me donneras de plus en plus un nouveau cœur pour te servir et pour garder tes commandements avec joie et avec amour !..

» Que de tableaux dans le passé ! Et combien mon âme n'a-t-elle pas vécu, en son temps, de passions profondes et vives ! Ce volcan a jeté ses flammes ; et maintenant il semble éteint ! Mais peut-être, o mon Dieu, l'activité de ces flammes n'a-t-elle été interrompue que parce que tu les conduisais par des passages souterrains quelque autre part, pour utiliser leur explosion. Ta volonté soit faite ! Tu m'as fait de cruelles peines, o mon Dieu ; et j'ai quelque pressentiment que tout n'est pas fini ; mais ta volonté soit faite ! Abrège cependant, s'il est possible ; et rends-moi la joie de ton salut, de même qu'à tous ceux que j'aime.... Bon Dieu ! où sont ces temps où je lisais avec mon père le *Voyage du chrétien*, et où nous fondions en larmes dans la semaine sainte !...

» Mon Dieu ! tu me rendras bien aussi les forces du travail : je l'attends de toi ! Accoutumé à ne plus travailler tard, je termine ici pour ce

soir, et désire que le sentiment de ta présence m'accompagne au lit, et 1820
me réveille demain dès l'aube du jour. »

« 11 juin.

» Matin : J'ai là devant moi un bouquet de fleurs qu'on m'a données hier : il me rappelle de bien beaux jours passés. Des fleurs ! Hélas ! il y a bien des années que je ne sais plus guères ce que c'est, en aucun sens !.... Mais chaque chose a son temps. Mon bon père qui en a tant eu, en tout sens, éprouve bien aussi que si l'on s'y attache trop fortement, Dieu sait nous ramener ! Mais il a le cœur plus doux que moi. Il supporte mieux, et oublie mieux.

» Dieu n'a pas voulu que je trouvasse le bonheur ici-bas ; pour me forcer à le chercher en lui. — Qu'il me le fasse donc trouver ! »

A la date du 25 juin, je trouve un autre passage, que je donne pour capital dans l'histoire de mes dispositions religieuses. — J'étais alors encore en visite à Genève ; et je voyais se confirmer l'observation que j'avais déjà faite, que pendant mon absence à Moutiers, et sous l'influence de MM. Haldane et Drummond, le réveil avait dévié de la ligne sentimentale et pratique qu'il avait d'abord suivie, pour prendre une direction plus dogmatique et en quelque degré entachée d'antinomianisme. Une petite discussion sur l'emploi de certaines collectes m'avait un peu refroidi avec mes collègues Gonthier et Guers ; puis l'affaire s'était arrangée ; mais il en resta quelque chose. Voici ce que j'écrivais :

« .... Il n'existe plus de brouillerie ; *mais le coup-d'œil que j'ai donné sur la faiblesse des dispositions de mes frères quant au renoncement complet (méthodiste) du monde*, m'a laissé une forte impression d'éloignement... J'ai ouvert les yeux sur un ami, — et sur bien d'autres choses !... Et je compte, hélas ! partir pour Colmar dans quelques jours ! »

Ce passage, dis-je, de mon journal marque nettement le point de vue sous lequel je n'ai jamais cessé de considérer le Christianisme. Depuis lors, et n'ayant jamais pu atteindre pratiquement cette « renonciation totale et

1820 douce » à laquelle je rêvais déjà à 20 ans, avant d'avoir lu ces mots dans Pascal, il a fallu me rendre de guerre las, et comprendre par moi-même ce que c'est qu'un chrétien médiocre, un chrétien encore plus ou moins attaché à ce monde, quoique sincère dans son aspiration à plus de fidélité ; il a fallu convenir qu'on pouvait être sauvé et pleinement accepté de Dieu en disant encore souvent : « Je fais le mal que je ne voudrais pas, et je ne fais pas le bien que je voudrais ! » Mais je ne puis être joyeux dans cet état ; et je n'envie pas non plus la joie de ceux qui savent s'y trouver heureux.

J'appelais le renoncement complet un renoncement *méthodiste*, parce que mon âme qui haletait après l'idéal, avait besoin de voir cet idéal réalisé quelque part ; et que je ne connaissais alors dans la communion protestante que le méthodisme, soit de Whitefield soit de Wesley, qui me parût répondre pleinement à cette soif de mon cœur. Je dis le méthodisme de ces deux hommes ; j'aurais pu y joindre celui de quelques ames d'élite de tous les partis : mais à cette époque je ne les connaissais pas encore.

Le réveil n'a pas voulu entrer dans cette voie de renoncement au monde : cette dernière expression même y est peu usitée ou presque rejetée ; et la chose l'est encore plus. L'esprit humain oscillant toujours entre la loi et la grâce, on s'est jeté de préférence du côté de la grâce : c'est plus commode ; mais je n'ai jamais cessé de protester contre ce défaut d'équilibre ; et c'est l'un des points sur lesquels il me serait facile de montrer, s'il en valait la peine, que j'ai été constant et persévérant dans mes vues.

En disant « c'est plus commode » j'ai eu l'air d'user d'une expression ironique. Mais j'ai parlé très-sérieusement. Un des hommes les plus distingués d'entre ces

calvinistes auxquels je fais allusion, employa un jour 1820
lui-même et sans aucune intention ironique, une expression qui a beaucoup de rapport avec la mienne. Je lui demandais pourquoi il n'attaquait jamais les pasteurs de Genève que sur leur arianisme et leur socinianisme, au lieu de leur reprocher d'être mondains et de n'être pas convertis.— « Ah! me dit-il, il est *plus facile* de prouver qu'un homme est arien que de prouver qu'il est mondain. » — Je crois qu'il y avait dans cette parole une fâcheuse vérité; c'est-à-dire que, quand les chrétiens vivent eux-mêmes d'une vie qui diffère peu de celle des mondains, il est en effet très-difficile de faire comprendre à ceux-ci qu'ils sont dans une mauvaise voie; — mais si les chrétiens vivaient davantage dans le renoncement au monde, il serait très-facile au contraire de prouver que leur vie est plus conforme à la vérité divine que celle des mondains. Or je crois qu'il est bien plus important d'être dans le vrai quant à la conversion et à la sainteté de la vie que dans ce qui concerne les vues simplement spéculatives.

Mais rentrons dans l'histoire.

Je repartis de Genève le 7 juillet avec ma femme, mes trois enfants alors vivants et une domestique, traversant de nouveau Lausanne, Neufchatel, Berne et Bâle, au milieu de ce mélange d'impressions douces ou douloureuses dont la mention répétée peut lasser le lecteur, mais qui formait alors le fond de ma vie.

Au nombre des impressions douloureuses je rangeais tout à l'heure la vie d'auberge, et le sentiment d'isolement qui en résulte pour le pauvre, qui ne se voit pas toujours bien accueilli. Ce sentiment d'isolement était encore aggravé par d'autres circonstances. J'avais soif de communion fraternelle, soif de trouver de la piété chez les autres comme j'en avais soif pour moi-même; mais,

1820 n'appartenant à aucun parti, je trouvais la plupart des chrétiens ou froids ou contenus. Mes collègues avaient peur de moi, comme s'ils s'étaient sentis à côté d'une mine qui va sauter : l'affection de quelques autres semblait empreinte de pitié; en un mot, je vivais comme étranger et voyageur.

D'un autre côté, il est vrai, j'éprouvais quelques jouissances bien vives en ce que je faisais alors des connaissances qui me sont restées précieuses, et que je voyais s'opérer quelques-unes de ces conversions réelles et vives qui sont devenues bien plus rares en nos jours. J'eus un cas de ce genre dans une des villes que je traversais alors. Neff avait peut-être déjà paru dans le pays : il s'y trouvait aussi une demoiselle anglaise qui faisait beaucoup de bien : un frère fidèle rendait témoignage de son côté; et la famille dont je vais parler, déjà pieuse avant l'éclat du réveil, je crois, était entrée avec joie dans ce mouvement. Il n'y avait que le chef de cette famille, homme d'ailleurs excellent et même pieux, mais maladif et souffrant, qui ne pût suivre les siens dans cette voie. Je ne fais que répéter ici les expressions dont il se servit lui-même plus tard. Sa femme, ardente à gagner son mari, comme le sont tant de femmes chrétiennes, m'accueillait dans la maison, et demanda un jour à ce dernier d'avoir une conversation avec moi. Cet homme respectable y consentit : et ce ne fut pas sans émotion que la famille nous vit ou nous sut réunis pour un objet semblable. J'ai peu vu d'entretiens aussi remarquables que celui-là par sa simplicité, son calme et son succès. M. N...., dont il n'y aurait aucun inconvénient à dire ici le nom, mais dont le nom ne fait non plus rien à la chose, commença par me dire avec l'humilité vraiment extraordinaire qui le caractérisait, qu'il était bien aise d'avoir avec moi un moment d'entre-

tien pour essayer si je ne pourrais lui expliquer la pénible 1820
discordance qu'il remarquait, quant aux choses religieuses, entre lui et le reste de sa famille, à laquelle il ne pouvait d'ailleurs (ajouta-t-il) rien reprocher. « C'est, me dit-il, comme une nouvelle langue qu'on parle autour de moi : et je me sens comme étranger au milieu des miens; je vois bien que cette doctrine n'est pas nouvelle, car vous n'invoquez que des livres anciens et nos livres les plus respectés : je serais donc bien heureux si vous pouviez me dire ce que je dois penser de tout cela. » Puis il me présenta successivement quelques points sur lesquels il demandait des éclaircissements, et quelques objections, à chacune desquelles je répondis de mon mieux. Il se montra satisfait de chacune de mes réponses; et sa dernière difficulté fut celle-ci : « Si d'un côté nous » devons naître de nouveau, et que de l'autre nous ne ». puissions nous donner cette grâce nous mêmes, que » voulez-vous que je fasse? » — « Cela vous tombe d'en haut, lui dis-je, en même temps que vous recevez l'évangile. » — Il parut frappé de ce mot; et au bout d'un moment il me dit avec cette humilité dont je viens de parler : « Eh bien Monsieur, il me semble que vous m'avez satisfait sur tous les points; mais vous *me permettrez* bien d'attendre jusqu'à demain matin pour réfléchir sur tout cela, et avant de vous donner une réponse définitive. » — On conçoit aisément quelle fut ma réponse à une demande pareille, et à un homme si respectable. Je quittai la maison quelques moments après, et je dus partir dès le lendemain matin pour continuer mon voyage. Mais ce digne père de famille n'attendit pas même au lendemain pour reparaître au milieu des siens, comme on me l'a raconté depuis, plus d'une fois, et pour leur faire, les larmes aux yeux, des excuses sur ce qu'il prétendait leur avoir témoigné d'humeur ou de mécontentement à

1820 l'égard des choses religieuses. La scène fut, à ce qu'on me dit, profondément émouvante, et cela se conçoit : une famille depuis quelque temps désunie, se trouvait unie de nouveau, et unie dans la vérité divine.

Plus tard, et pendant plusieurs années, lorsque je passais par cette ville, et que j'étais devenu un objet d'inquiétude pour les magistrats qui ne comprenaient pas le mouvement religieux, ce digne chef de famille m'accueillit chez lui ; et malgré la faiblesse apparente que lui donnaient de continuelles souffrances, il eut le courage de confesser ainsi Jésus dans un de ses membres persécutés, et de me loger dans sa maison, magistrat lui-même, à une époque où le séjour dans la ville m'était interdit. Il est décédé depuis plusieurs années : mais sa famille continue à rendre témoignage à l'évangile, plus encore par ses œuvres qu'en paroles ; je suis heureux qu'elle me permette de compter tous ses membres parmi mes plus chers amis.

Au nombre des détours que nous faisions dans la Suisse française et sur les confins de la Suisse allemande pour nous rendre à Colmar, je dois encore compter quelques jours pleins de douceur, que nous passâmes à Vabern, près de Berne, chez cette famille déjà mentionnée précédemment. Comme la distance des temps et l'âge de l'historien pâlissent toutes choses ! Un peu plus de fatigue, et j'allais oublier de décrire les joies et les douceurs de ces traversées et de ces séjours, qui se répétèrent dès-lors pendant quelques années ! Sans doute, et j'en suis déjà convenu, tout le bruit du réveil portait amplement le caractère de la jeunesse ou même de l'enfance : le moindre pasteur en tournée devenait un missionnaire ; son passage était un évènement, presque un météore : vîte on convoquait une assemblée : on se trouvait 20, 30, 50, 100, 200 personnes pour entendre avec joie, comme

une grande nouveauté et comme une merveille, cet 1820
évangile que nous savons maintenant par cœur,—hélas! oui, que nous savons par cœur, bien plus encore que nous ne l'avons dans le cœur! Que de chers amis et amies qui se trouvaient là réunis au premier signal, dont plusieurs sont morts, depuis cette époque, d'autres se sont refroidis, et quelques-uns même peut-être sont presque devenus des adversaires ! O flétrissure de tous les rêves du cœur! flétrissure même... Mais non j'allais dire, même des rêves les plus nobles et les plus spirituels; mais cela ne peut être : ce qui se flétrit c'est ce qui est du sens charnel, ce qui est illusoire, ce qui ne peut supporter le feu de l'épreuve. Nous aimions alors ceux qui nous aimaient, ceux qui volaient au-devant de nous, ceux qui partageaient toutes nos vues, ceux qui ne nous offensaient pas... Et puis les amours-propres, étourdis par le premier feu de la conversion, ont commencé à revivre, les divergences sont survenues, les vues, les malheureuses vues ont varié; que dis-je ! on a peut-être recommencé à chercher les grandeurs de ce monde, — dirai-je même, à faire de la piété un moyen de s'enrichir? Alors Dieu a retiré sa bénédiction ! Alors on a follement cessé de s'aimer, parce qu'on a oublié que l'amour chrétien est pur, avant même d'être pacifique, et qu'il consiste tout particulièrement en support et en pardon : les fêtes ont fini : on s'est mis à étudier et à discipliner; on est devenu théologiens et grands hommes; et, avec l'enfance, ont fini les joies de l'enfance... Il nous faut maintenant conquérir les joies plus sérieuses et plus grandes de l'âge mûr, celles que Dieu répand dans les cœurs vraiment doux, vraiment purs, vraiment humbles; c'est-à-dire qu'il nous faut presque recommencer toute l'œuvre, et la recommencer mieux.

Mais, il y a trente ans, tout cet avenir et ces sévères

1820 leçons étaient encore cachés à nos yeux; on en était à l'éclat du printemps.

Ce n'est pas cependant qu'on ne vît déjà pousser les germes des divergences futures. Berne, très-particulièrement, comme situé au centre de la Suisse, au croisement de toutes les routes de ceux qui voyageaient dans des vues religieuses, Berne était exposé plus que d'autres à ce flux et reflux des différents systèmes théologiques; et je me rappelle que je ne tardai pas à éprouver quelque honte à me voir l'un de ceux qui venaient, même sans le vouloir, mais par le fait, se disputer les esprits et les cœurs dans cette ville. Outre les éléments divers qu'elle renfermait déjà dans son sein, et dans leur nombre ses deux pasteurs français, cette ville voyait apparaître tour à tour M. Malan, un frère morave qui y faisait ses petites visites sémestrielles, le pasteur Demellayer, Ganz, moi, et quelques autres chrétiens ou docteurs plus ou moins mystiques. Souvent même ces hommes si différents se rencontraient au même moment, et étaient reçus dans une même maison hospitalière. Je me souviens m'être ainsi trouvé un jour à Vabern avec un de ces frères qui prenaient eux-mêmes le nom d'Intérieurs. Au milieu d'une conversation générale très-enjouée et très-gaie il ne disait mot depuis longtemps. Je lui en fis l'observation : « Que dites-vous donc, mon frère? » — *Sterben, sterben, und immer wieder sterben!* (Mourir mourir, et toujours mourir!) me répondit-il. — On comprend qu'il parlait de cette mort à soi-même à laquelle la bible nous appelle en effet, mais sur laquelle quelques mystiques insistent trop exclusivement. J'avais embrassé de bonne heure le principe salutaire de ne jamais former ni admettre une doctrine qui ne s'exprimerait pas dans les termes mêmes de l'Écriture; et je répondis en conséquence à notre frère, que s'il s'agissait

d'un point à mettre particulièrement en saillie, nous 1820
devions plutôt dire selon l'Écriture : « Croire, croire, et toujours croire. » (« Ne t'ai-je pas dit que si tu crois tu » verras la gloire de Dieu? ») Sans doute j'étais loin de rejeter l'idée de notre frère; mais il reste vrai que c'est de foi, et non de mort que l'Écriture nous parle comme de la disposition qui renferme et résume toutes les autres.

Après quelques jours de repos et de jouissance fraternelle, il fallut se quitter de nouveau; et j'arrivai heureusement, vers la fin d'août, à Colmar, où mes amis de Strasbourg et de Berne m'avaient donné l'adresse d'une ou deux personnes que je pouvais regarder comme pieuses. *Rari nantes!*

Selon mon habitude j'allai aussitôt voir les pasteurs, dont un seul professait l'évangile, et même assez faiblement. J'allai aussi voir le curé; et je me rappelle la suffisance risible avec laquelle ce dernier, au lieu de me savoir gré de ma visite toute bienveillante, m'insinua qu'il me surveillerait. « J'ai appris votre arrivée dès le jour même, » me dit-il. Puis un moment après : « Tous mes catholiques sont bons catholiques : ils ont la foi (ce qu'on appelle *donum fidei;* ajouta-t-il en latin); et ils seraient tous prêts, du premier au dernier, à se battre pour leur religion. »

On a peine à comprendre comment un homme peut s'imaginer qu'il dit de belles choses en tenant de pareils propos. Je n'y répondis pas un mot.

Mon séjour à Colmar a été de deux ans; et je trouvai pendant tout ce temps là le sol bien dur. Quel contraste avec l'état actuel! Lors de mon arrivée en 1820, le président du Consistoire était un ennemi ardent de l'évangile, qui, pour des raisons inutiles à indiquer, a dû finir par donner sa démission; un autre, quoique de

1820 mœurs honnêtes, n'était pas évangélique; et le troisième, qui l'était, manquait totalement du don de la prédication. Tous ceux qui l'ont connu, conviendront que mon expression n'est pas trop forte : et l'on croirait que j'exagère si j'en donnais les preuves. Maintenant, au contraire, l'évangile est plus ou moins prêché dans les chaires nationales de cette ville; et Colmar renferme en outre un troupeau indépendant d'une centaine de personnes, que préside avec bénédiction, depuis près de trente ans! un frère qui fut converti, tout jeune, dans la première année de mon séjour à Colmar, et qui forma, avec deux autres jeunes gens, le seul fruit apparent de mon séjour et de mes travaux dans cette ville.

Ces derniers mots me rappellent une observation qui s'applique du plus au moins à ma vie de missionnaire tout entière. Mes faibles efforts ont eu quelquefois des succès assez importants, mais habituellement tardifs et presque toujours sans éclat. Très souvent je n'ai vu de mes travaux qu'un seul fruit, mais un fruit d'excellente qualité; une seule conversion, mais une de ces conversions qui en produisent beaucoup d'autres : tel a été en particulier le cas de ma mission à Colmar.

Mais je ne veux pas anticiper. Je vais donner l'histoire des deux ans que j'ai passés dans cette ville; et je la donnerai pour ainsi dire deux fois de suite, sans toutefois que le lecteur tombe sur des répétitions. Je l'avais d'abord écrite simplement sur les souvenirs généraux qui m'en restaient, et d'après mon journal personnel : ce récit là ne parle guère que de démarches en apparence stériles, de découragements et même de désœuvrement : et il semblerait, d'après ce premier tableau de ma mission de Colmar, que mon séjour dans cette ville y aurait été presque inutile et peu béni. Puis, après avoir fait ce travail, je songeai tardivement à consulter les

documents plus précis qui me restaient de cette époque ; 1820
et alors je ne vis dans cette mission que perspective brillante, travail presque fougueux, une nouvelle lutte, semblable à celle de Strasbourg, des assemblées de tous côtés, dans le département et au-delà; en un mot toute la partie lumineuse du tableau dont la première rédaction ne présente guère que les ombres... Singulier contraste, qui ne sera peut-être pas sans intérêt, et qui, sans présenter aucune contradiction réelle, montrera les hausses et les baisses auxquelles est sujet un esprit trop impressionnable, comme aussi les manières opposées dont une même histoire peut être considérée suivant les dispositions du narrateur.

SECTION DEUXIÈME.

Ma vie et mes dispositions personnelles. Coup-d'œil général sur l'œuvre.

A cette époque mon état spirituel se compliquait de plus en plus du travail intérieur que j'ai mentionné plusieurs fois, des efforts que je faisais pour trouver une assiette fixe dans la grâce et pour comprendre la théologie chrétienne, puis d'un penchant toujours plus évident, quoique modéré, et souvent très-doux, à la mélancolie.

Quant au travail par lequel je cherchais à me former une dogmatique, je n'avais pas encore compris, ce dont je suis maintenant convaincu, qu'il n'a pas plu à Dieu de nous donner, sur nos rapports avec lui et sur le plan de la rédemption, un ensemble de vues que nous pussions réduire en un système satisfaisant. Le mot *système* signifie en français un arrangement ; or Dieu, qui nous a révélé

1820 les saintes et divines vérités de l'évangile, veut bien que nous recevions ces vérités ; mais il paraît qu'il ne tient nullement à ce que nous les arrangions. Le fait évident auquel je reviens toujours, celui de la qualité, ou, pour parler sans façon, du oui et du non qui se présente à l'esprit de l'homme sur tous les points où il veut spéculer, ce fait qui saute aux yeux de quiconque réfléchit à la fois mûrement et sincèrement, me travaillait alors; il ne me travaille plus.

Quant au penchant mélancolique, il est resté, parce que c'est une affaire de tempérament ; mais alors cette disposition était irritée par les circonstances du dehors et par le travail du dedans, beaucoup plus qu'elle ne l'a été depuis ; en voici un indice, tiré de mon journal particulier :

15 septembre (1820). « Pauvre vie humaine !.... Quoique travaillant passablement tous ces jours, et n'étant pas triste à proprement parler, j'éprouve pourtant un désir bien véhément de mourir *bientôt ;* et je ne cesse d'envier le sort de ceux qui sont déjà âgés, tels que mon père, le vieux Boos, ou de ceux qui sont morts jeunes, comme notre Sauveur, le langoureux Martyn, et autres... Mon Dieu ! Quand sera-ce ! Je me vois comme un rebut inutile sur cette terre ! »

Cette mélancolie entraînait une autre disposition, qui m'affecta péniblement depuis l'époque de mon adolescence jusque vers ma trente-cinquième année environ, et dont plusieurs ne se douteraient pas. J'avais, durant ces vingt ans, à côté d'une activité quelquefois dévorante et outrée, des accès très-longs et fréquents d'une paresse qui me causait un cruel ennui. Je n'ai jamais su travailler qu'avec passion ; et je ne savais pas alors me chercher un objet qui me passionnât. Par un principe dont le Seigneur aura sans doute béni l'intention, j'avais renoncé, sauf les entraînements passagers et contraires du péché, à toute jouissance et à tout travail qui n'avait pas pour

but direct le service de Dieu : j'avais, depuis quelques 1820
années, vendu mon piano et le peu que j'avais de livres de science et de littérature, latine, grecque, française, allemande, anglaise, italienne : même la bible, je ne la lisais plus ni dans le grec, ni dans l'hébreu : de sorte que toutes les fois que je n'étais pas rempli de quelque profond sentiment de piété, — et cela ne m'arrivait que trop souvent — j'éprouvais un vide immense ; je n'avais rien. Plus tard, mon entrée dans le courant des affaires du monde religieux, secondée probablement par quelque autre circonstance, ne m'a plus guère permis de retomber dans cet état si pénible ; mais à l'époque où nous en sommes de mon histoire, j'en éprouvais souvent les atteintes; et c'était naturellement l'une des causes les plus puissantes de la mélancolie dont j'étais assailli, en même temps que c'en était un effet.

Mais combien les œuvres de Dieu sont belles, et que sa sagesse est admirable! Cette disposition, qui provenait ainsi en grande partie de désœuvrement et par conséquent de péché, Dieu en tirait souvent un bien évident, et des délices profondes ; car, qui ne connaît tout ce qu'une certaine tristesse peut renfermer de trésors, même de profonde poésie et de sentiments divins! Combien de fois, me promenant avec l'un ou l'autre de mes jeunes enfants, par une douce soirée de printemps ou d'été, dans la splendide Alsace, sur la large et blanche route de Colmar à Guebwelер ou dans quelque autre chemin solitaire, j'ai passé des heures ravissantes à oublier ce monde, et à chanter, les larmes aux yeux, les beaux cantiques que m'avait appris mon père dans mon enfance!

Heureuse l'âme où règne l'innocence
Et qu'embellit sa première beauté....
Que sans terreur je puisse au bout de ma carrière
Voir le trépas....

1820 et d'autres de ces cantiques que j'ai indiqués précédemment !

Voici une citation de mon journal dans le même sens :

« 13 novembre (1820). Être insensé qu'on appelle l'homme ! Folie personnifiée ! Des riens forment l'amusement des plus grands de ton espèce... Mon Dieu ! quand passera cette époque de néant !... Je pense à toutes ces choses en voyant, à 5 h. 1/4 du soir, au déclin du jour, la première neige de l'année. Ce matin rien ne ressemblait encore à de la neige ; et voilà maintenant devant ma fenêtre un joli arbre qui en est tout poudré !... Souvenir pénétrant des brillants Noëls du Nord, de ma jeunesse, de Moutiers même encore !... Que de fêtes se donnent et se célèbrent pendant les frimas ! Que de souvenirs ! Ces vieux soupers de l'Escalade (1), ces soirées de nouvel an, ces fêtes de Noël, — hélas ! et ces fêtes du monde que je n'ai jamais bien vues que de loin et que ma pauvre nature regrette pourtant quelquefois : — tout cela devait donc passer si vîte !

Je vais me donner la jouissance de me jeter à tes pieds, comme tu m'as accordé de le faire depuis quelque temps avec joie, plus souvent que de coutume. »

Ainsi je parlais de désœuvrement ; et j'avais pourtant soif de travail, et d'un travail entraînant ! Je rêvais déjà alors la création d'un journal, dont on peut se faire quelque idée par les essais que je fis plus tard en ce genre, le premier trimestre de l'*Espérance*, le *Chrétien* et l'*Ancien Génevois*.

Mais Dieu me destinait à autre chose.

Je finis par deux citations du même genre. On va voir de quels heureux travaux mes plaintes sur le désœuvrement de certains jours étaient entremêlées. J'allais déjà alors faire mes visites si bénies à Guebwеiler !

« Mardi, 17 avril 1821.... Il serait bien temps, plus que temps, que je ne vécusse plus inutile, ou presque inutile... Il est vrai que si je ne cours pas, c'est parce que je ne sais même de quel côté marcher ; mais,

(1) Fête de l'ancienne Genève, miraculeusement délivrée, en 1602, d'une escalade nocturne qu'avait tentée le duc de Savoie contre cette heureuse cité, alors toute protestante.

je crois pouvoir le dire : Dieu sait que je ne serai pas toujours ainsi !... 1820
Oui, j'aurai à mon tour mes pensées à moi ; et j'aimerai Dieu à ma façon. Je ne serai pas de Jean, *encore moins de Paul*, peut-être ; mais j'espère que je serai de Christ, comme je pense l'être déjà, quoique je n'en aie pas les joies. »

Enfin voici une curieuse algarade contre l'esprit sacerdotal. Je la donne dans toute sa vivacité, d'abord parce que je fais une histoire et non mon panégyrique, ensuite parce qu'elle exprime des principes qui sont au fond encore actuellement les miens, comme ils l'ont toujours été :

« Dimanche, 9 décembre 1821. Désœuvrement ! C'est à toi que mon journal doit adresser ses remerciements de ce que je vais lui faire présent d'un nouvel article... J'étais profondément ému avant-hier du fameux *malheur à vous* de Jésus-Christ contre les Pharisiens. Cette lecture me replaçait pour un instant dans ce saint zèle dont j'étais animé au temps de mon idéal chrétien, de 1815 à 1817... O divines soirées, où je me suis vu quelquefois sur le point de jeter tout derrière moi, de vendre tout ce que j'avais, et d'aller prêcher comme Wesley ! Je n'étais pas entré alors (quoique je sois loin, grâces à Dieu, d'y être encore entré pour beaucoup) *dans cet odieux esprit de prudence, de christianisme commode, à talent, et sans renoncement*, qui engloutit tout, où mes pauvres amis de Genève tombent de plus en plus, et qui vous lie avec un tas de *pasteurs !...* »

Puis, au dimanche, 17 février 1822 :

« Je reçois des nouvelles de X..., qui devient *pasteur ;* et qui se croit obligé de me donner, par la voie de ses circulaires, quoique avec son ménagement un peu douceâtre, l'avis de l'imiter. — Je n'en ferai rien. »

Voilà ce que j'écrivais en 1820 et en 1822 ; et à l'heure qu'il est, je changerais à peine un mot à cet article. Je crois qu'il touche à la plaie la plus profonde du réveil, le christianisme de bon ton, commode, prudent, élégant, philosophique, déclamateur, savant, très-savant (gar-

1820 dez-vous bien d'en douter), et mis à la portée des gens du monde qui veulent rester tels.

En fait de souvenirs généraux je me rappelle enfin que, n'ayant presque rien à faire dans Colmar même, je cherchais à travailler sur les environs : j'allais visiter les pasteurs, un ou deux curés, ou quelque personne pieuse à Béblenheim, à Sundhofen, à Andolsheim, à Sulzern, à Ribeauwiller, à Mulhouse, puis plus loin encore, à Sainte Marie aux Mines, à Girarmère, de l'autre côté des Vosges; puis je retournais visiter Strasbourg, et je descendais même jusqu'à Haguenau et les environs. Je prêchais dans les temples de quelques-unes de ces localités, quand les pasteurs m'accordaient cette preuve de confiance, ce qui était très-rare. J'étais d'abord reçu de tous avec un peu de terreur; mais j'éprouvais quelquefois ce que M. de Tocqueville à bien voulu me dire dans une occasion dont nous aurons à parler plus loin : « Vous gagnez à être vu de près. » Et plusieurs de ces petites visites, en apparence insignifiantes, sont devenues le germe d'assemblées d'édification qui se sont formées plus tard en quelques uns de ces endroits.

Mais quel travail de patience! Il ne s'agissait pas de faire le difficile avec les personnes qui voulaient bien m'accueillir, ni d'exiger d'elles une piété avancée : dans l'état où en étaient les choses, le seul fait de m'accueillir était déjà un acte de courage religieux. Au nombre de celles qui me reçurent ainsi et qui étaient animées d'une piété véritable, je dois désigner particulièrement un chef d'établissement qui, plus tard, alla se fixer dans les environs de Bâle, et qui est mort depuis quelques années. Lui et sa veuve actuelle furent pour moi pendant mon séjour en Alsace, comme ils l'ont encore été plus tard, de précieux amis.

J'avais encore quelques autres points d'appui, moins

importants et moins prononcés dans le sens de la piété, 1820
mais qui tous m'étaient précieux, vu leur rareté. Dans ce Mulhouse même dont je viens de parler, je n'avais pendant quelque temps, — sauf M. le pasteur Joseph, que je perdis alors de vue pour quelques années, — d'autre connaissance qu'un pauvre petit marchand, dont la piété n'était nullement distinguée. Mais il faut peu de chose pour commencer.

Outre la prédication, mes continuelles excursions en Alsace avaient aussi pour but de placer en divers lieux des dépôts de bibles, de Nouveaux Testaments, et de traités, que je répandais à profusion, mais pourtant selon la règle sage à laquelle l'expérience a conduit les sociétés bibliques ; c'est à dire que je tâchais de retirer des saintes Écritures le prix coûtant. Je suivais le même principe pour les traités ; et pendant quelque temps, mes dépôts de ces divers écrits furent très-nombreux, et m'obligèrent à une tenue de livres qui était d'ailleurs fort peu dans mes goûts.

Tel est le tableau général de ma mission de Colmar, comme je l'avais d'abord rédigé d'après mes simples souvenirs. Voici maintenant quelques détails tirés de mes documents plus précis de la même époque.

SECTION TROISIÈME.

Détails sur la même époque.

« Colmar, 8 septembre 1820. Notre séjour dans cette ville se présente sous les plus heureux auspices. A Strasbourg nous n'avions que des épreuves : ici tout semble nous être favorable : je croyais d'abord manquer de travail, et j'en suis surchargé.

1820 Il est vrai que je ne me borne pas à Colmar. J'ai visité dernièrement Strasbourg. Mes amis en Christ y tiennent bon. Les frères de la ville et d'Ekolsheim rassemblent de petites contributions pour la société continentale (1) : quelques-uns voulaient me donner quelque chose à moi aussi, mais j'ai refusé.

J'ai visité les pasteurs d'ici. Hélas !...

Mais j'ai du plaisir dans les environs. Dimanche (27 août), je vis paraître tout à coup chez moi le brave ministre Ehrmann. Il me proposa de me conduire le lendemain à Sulzern, village des Vosges, à 5 lieues d'ici à l'ouest. — Nous y trouvâmes le cher B., cœur chaud et enthousiaste. Il voulut aussitôt être considéré comme membre de la société continentale ; et avant que j'eusse pensé à rien de pareil, il me fit accepter sa contribution. Il veut aussi que je prêche chez lui; mais il lui faudra pour cela une permission. En vrai Allemand il disait à sa femme en me regardant avec étonnement : « C'est un témoin ! C'est un des deux témoins de l'Apocalypse. »

« Le voici chez moi dès le lendemain, 28 août, pour me conduire à Andolsheim chez l'inspecteur ecclésiastique du département. Celui-ci me reçoit avec joie et me permet de prêcher à Sulzern : il voudrait, dit-il, que je prêchasse dans tout le département. C'est ce bon vieux dont j'ai parlé précédemment, qui, par une légère coïncidence, n'avait lu mon écrit contre N. que la veille de notre visite, et qui s'était alors écrié avec joie : « C'est à présent que les ennemis vont tirer l'épée ! » (p. 197).

Je prêchai le 2 septembre à Sulzern devant plusieurs

(1) J'ai déjà dit que c'était le comité qui m'avait demandé de provoquer quelque chose de ce genre : sans cela je ne m'en serais pas occupé. Je crois que c'est un faux pli qu'a pris le réveil, de ne faire les choses qu'à force d'argent. Pour des œuvres de charité, soit ; mais s'il faut de l'argent pour les évangélistes Dieu sait bien l'envoyer sans qu'on donne aux collectes une importance si capitale.

centaines d'auditeurs ; on m'a dit un millier ; et le Sei- 1820
gneur m'a évidemment soutenu. C'était la première fois que je parlais en allemand du haut d'une chaire ; mais, me confiant dans l'abondance du vaste sujet que je me proposais de traiter, la conversion, je n'avais pas même préparé de discours ; et cela tourna bien également. L'après-midi, chose singulière ! on lisait déjà mon sermon de maison en maison, parce qu'il y avait dans le village une de ces femmes qui retiennent par cœur un discours tout entier ; et elle avait dicté mon sermon à quelqu'un qui l'avait mis par écrit. — Je dois encore prêcher dans ce même endroit les trois autres dimanches de ce mois, s'il plaît à Dieu.

« Le lendemain M. B. m'a conduit chez un jeune pasteur du voisinage qui ne paraît pas être ennemi de l'évangile et qui s'abonne au Magasin évangélique de Genève. J'y vis aussi un homme, très-mondain, qui fut surpris par la brusquerie même avec laquelle nous entrâmes en matière. Il me donna vingt francs pour que je lui envoyasse vingt Nouveaux Testaments à distribuer parmi les catholiques romains ; et il veut charger de cette distribution le prêtre même. — Je viens de lui en envoyer soixante au lieu de vingt, puis plusieurs traités ; entre autre le *Catholicisme primitif* de Gossner.

J'ai déjà l'adresse de sept ecclésiastiques protestants et de deux ou trois catholiques romains bien disposés pour l'évangile. Quel magnifique champ de travail ! *Et combien les sociétés bibliques ne devraient-elles pas se réjouir d'une œuvre comme la nôtre*, qui pénètre dans tous les hameaux ; et ouvre partout des entrées aux saints livres (1) — J'ai à faire par-dessus les yeux.

(1) Je souligne ce passage après coup ; mais j'avais déjà éprouvé, et j'aurais bien dû prévoir dès le début qu'autre chose est de collecter de l'argent et de faire imprimer des livres, même les Écritures, et autre chose est d'être converti et de rompre avec le monde et les mondains.

1820 L'expérience et la réflexion, aussi bien que l'Écriture, s'accordent à me dire que je dois commencer partout par exprimer ouvertement quel est mon but, savoir la propagation de l'évangile. — On disait un de ces jours à l'un de mes amis que j'allais recevoir, et même dès demain, l'ordre de quitter Colmar. Je répondis que ceux qui parlaient ainsi, oubliaient qu'il est écrit dans un psaume (2, verset 4) : « Et Dieu se rira d'eux. » N'a-t-on pas vu les démarches inutiles faites à Strasbourg contre moi, et la faiblesse du gouvernement dans cette occasion? Le tout sans que j'eusse fait aucune démarche pour me défendre ou pour obtenir protection?

Le cher B... demande aussi à être considéré comme membre de l'église de Genève ; il a désiré que nous prissions la cène ensemble ; il m'a même demandé de lui donner la bénédiction au nom de mes frères. — Je reçois de lui à ce moment, les lignes suivantes :

« Je ne puis te décrire quelle grâce j'ai reçue. Depuis vingt-huit ans que je prêche l'évangile, je ne me suis jamais senti autant de force et de lumière. Je puis dire que j'ai reçu le baptême de feu ce lundi soir à 9 h. Je suis plein d'admiration et de vie. Maintenant je n'ai plus besoin de vicaire (de suffragant) : non, non ; le Seigneur lui-même est mon appui, le Crucifié, celui qui vit d'éternité en éternité !... Jamais je n'eusse attendu pareille mesure de grâce. Sois béni, cher compagnon d'œuvre.»

Le même frère m'écrivait encore le 26 septembre :

« Il est venu chez moi une femme d'Orbey, village catholique de la Lorraine, me demander un Nouveau Testament français ; elle me dit qu'elle lit la parole de Dieu aux gens de son village, et que sa chambre se remplit chaque fois d'auditeurs attentifs. Ils demandaient aussi des traités. »

« Comme l'Esprit de Dieu travaille de toute part ! J'ai reçu quinze cents traités de la grande société de Londres et j'en ai déjà placé en neuf ou dix endroits. Il est vrai

que ce ballot a eu son côté bien désagréable. Il m'a coûté 1820
quatre-vingt-dix francs de port ! C'est une somme monstrueuse pour moi ; et peut-être une injustice criante des divers commissionnaires entre les mains desquels ce ballot a passé ; sans doute aussi l'effet des droits d'entrée. Mais je ne pouvais guère réclamer ; et, d'un cœur bien gros, j'ai payé mes quatre-vingt-dix francs. Je n'ai même pu m'empêcher d'envoyer, en outre, à la société une trentaine de francs comme une faible rétribution de ma part ; mais à force de placer de ces traités dans mes nombreux dépôts et d'en vendre à un sou ou deux, j'espère retrouver cette somme. Je répands aussi l'écrit de M. Bein, des brochures et des Nouveaux Testaments catholiques, etc.

» L'inspecteur ecclésiastique du département m'écrit touchant deux autres pasteurs de la campagne « pour qui ma visite serait, dit-il, une fête. » Voilà pourtant quelques ecclésiastiques qui se réjouissent de faire la connaissance d'un homme qui souffre pour l'amour de Christ !

» D'un autre côté il vient d'arriver du directoire ecclésiastique de Strasbourg la défense de me laisser prêcher nulle part. Heureux celui que le monde persécute pour l'évangile ! »

Au milieu de tous ces divers travaux j'en entrepris un autre, c'était l'impression de cette nouvelle édition du *Voyage du Chrétien* de Bunian, dont j'avais préparé le manuscrit à Moutiers (p. 68). Je tirai cette édition à deux mille exemplaires. Je ne sais vraiment où je trouvai les douze cents francs qu'il me coûta : et j'ai souvent pensé sérieusement que Dieu multiplie quelquefois l'argent du pauvre comme l'huile de la veuve... Pourquoi pas? Je ne verrais à cette supposition d'autre objection que la peur des miracles : or je n'aurais peur que de leur absence totale.

1820 Vers la même époque je recevais du cher Boos la lettre suivante :

« J'ai dévoré votre lettre du 25 septembre. Vous commencez donc à publier en français une partie de nos histoires d'Autriche et de Bavière, dans l'espérance qu'il en résultera du bien pour nos contrées ? Cher ami, toutes choses sont possibles à Dieu ; mais il faut que je vous dise aussi que Gossner, Lindl et moi, sommes de nouveau mis au carcan par nos journaux ecclésiastiques. Nous sommes des hérétiques, de faux mystiques, des hommes abominables ; on nous dénonce par nos noms et par les titres de tous nos ouvrages. Pensez-y donc bien, cher ami, quand vous essayez, juste en ce moment, de prendre notre cause en main. Mon vicaire-général m'écrit : « Cher pasteur Boos, nous vous honorons tous comme un brave » homme. Si vous voulez vous défendre contre l'arrêt de N..., faites-le ; » mais nous ne vous le conseillons pas. Plus on remue la boue plus elle » sent, etc... » Je suis assez de cet avis. Il y a des années que nous nous défendons, *in vinculis et extra* (libres ou en prison), devant un monde aveugle ; mais nous n'y avons rien gagné. Les aveugles deviennent encore plus aveugles ; et les bons ne se prennent pas à tout ce qu'on écrit contre nous. Paul se défendit, lui et sa foi, devant le peuple de Jérusalem sur l'escalier de la forteresse, devant le grand conseil, devant Festus et Agrippa, devant Néron à Rome : qu'est-ce qu'il y gagna ? Les uns criaient : « au secours, Israélites, cet homme n'est pas digne de vivre ! » un autre lui disait : « tu es hors de sens, va-t'en pour le moment, etc. » — Vous me direz peut-être que la vérité gagne pourtant quelque chose à tout cela, lors même que le prédicateur y perdrait la vie. C'est vrai. Mais avec toutes mes prédications et mes apologies je me suis déjà fait pousser jusqu'à ce bout du monde d'où je vous écris (1) ; et je ne me soucie pas de me faire encore pousser jusqu'à Pétersbourg ou Odessa, où je serais obligé, à mon grand âge, d'apprendre encore le français, le russe ou l'italien, comme me l'écrivent Gossner et Lindl. — Du reste faites ce que vous jugerez bon. »

Boos m'offrait ensuite une place de prédicateur français à Pétersbourg.

« Gossner est reçu là-bas avec éclat ; il y tient des assemblées journalières. Lindl a fait, le 30 juillet, son discours d'adieu, et Gossner son discours d'entrée.

(1) Ich habe mich bis an dieses Ende der Welt gepredigt und vertheidigt.

» Marie Oberdorfer m'invite à émigrer, en annonçant de grands mal- 1820
heurs... J'ai été obligé de cacher le portrait de Gossner, parce que mes paroissiens me disaient de le jeter dans le Rhin avec Sailer et Compagnie. — Mes paroissiens, déjà irrités par tout ce qui s'écrit contre nous, soupirent en outre sous le joug des impôts, et voudraient tomber sous la domination française ! Tout est mûr pour une révolution dont on parle de tous côtés.

» L'empereur de Russie passa dernièrement en voyage une nuit dans une petite ville. Un négociant lui offrit très-tard l'hospitalité : contre sa coutume l'empereur accepta ; et pendant qu'il était là, la foudre tomba dans le logement qu'il venait de quitter, et tua une personne dans son appartement même. »

Voilà ce que m'écrivait le cher Boos.

Quant à moi, au milieu des nouvelles que je recevais du dehors, je commençais à éprouver les tracasseries des autorités. « Je voulais visiter les prisons (porte mon journal du 3 nov.), mais le geôlier me dit que je devais m'adresser aux pasteurs catholiques et luthériens, ou à l'adjoint du maire. Celui-ci, mauvais protestant, me reçut mal, me dit qu'il n'aimait pas ces *enfilades* dans les fonctions d'autrui ; que si cependant j'insistais il fallait m'adresser au préfet. Je me rendis immédiatement chez ce dernier qui me reçut très-poliment, mais qui ajouta qu'il ne voudrait pas offenser le clergé. Il me demanda si je n'avais pas passé par la ville cinq mois auparavant. J'y avais passé quelques heures en effet, dans mon voyage de Strasbourg à Genève. Il ajouta que le procureur du roi lui avait parlé à mon sujet, etc. — Alors je me sentis pressé de lui parler ouvertement de l'évangile ; il me dit de repasser dans trois ou quatre jours ; et dès que je fus de retour chez moi, je lui envoyai la lettre qui suit :

« Colmar, 26 octobre 1820.

» Monsieur le Préfet,

» Je prends la liberté de vous envoyer quelques-uns des livres que je désire distribuer dans les prisons ...

1820 » N'est-ce pas un spectacle déplorable que celui des difficultés qu'on fait à un homme, désireux de visiter des prisonniers qui auraient tant besoin d'entendre le langage de la charité et de l'évangile ! « J'étais ma- » lade et en prison, dit notre Sauveur et vous ne m'avez pas visité. » Moi je veux le faire et on m'en empêche ! Et l'empêchement vient du clergé !

» Oui, je suis ici à Colmar pour annoncer à tous les hommes, autant que je le pourrai, l'évangile, l'heureuse nouvelle du salut, qui n'y est point prêchée. Les chaires sont occupées par une fausse philosophie ou par des formes sans vie. Presque nulle part on ne dit aux hommes comment ils pourront sauver leur âme quand la scène fugitive de ce monde aura passé. O Monsieur le préfet ! Que n'êtes-vous vous même bien pénétré de cette pensée qu'étant tous pécheurs, nous avons tous besoin d'un Sauveur ; et que ce Sauveur, quoique offert à tous, ne sera cependant un Sauveur que pour ceux qui auront saisi l'offre de son pardon, au lieu de s'endormir dans la sécurité et dans l'amour du monde. « Peu d'hommes seront sauvés, » nous dit le Rédempteur : efforçons nous de l'être, et d'en sauver d'autres !

» Je n'ai point cherché l'honneur de vous entretenir ; mais puisque j'y ai été amené, je ne puis m'empêcher de vous faire entendre au moins une fois la vérité qui sauve ceux qui la croient. C'est mon devoir. Vous voyez combien il s'agit peu ici de l'église romaine ou du protestantisme ; « personne n'entrera dans le royaume des cieux, s'il ne naît de nouveau : » voilà la question.

» Je ne suis guère secondé, vous le voyez : le peuple est indifférent, » et le clergé me voit de mauvais œil : mais je savais tout cela d'avance. « Les prédicateurs qui sont du monde, dit l'apôtre Jean, parlent selon » le monde, et le monde les écoute. Nous sommes de Dieu : qui connaît » Dieu, nous écoute : celui qui n'est point de Dieu ne nous écoute point. » *C'est à cela que nous reconnaissons l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur.* »

» Quoi qu'il en soit de l'objet particulier qui m'a engagé à la démarche présente, je fais des vœux sincères, monsieur le préfet, pour que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ se manifeste à vous et à beaucoup d'autres dans cette contrée.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

J'envoyai cette lettre le samedi; et le dimanche je reçus d'une de mes connaissances ces deux lignes :

« Le préfet m'a parlé de vous ce matin avec beaucoup d'estime ; il est disposé à vous accorder votre demande et désire vous voir demain. »

« Comme je devais partir ce jour-là pour une petite 1820
excursion, je fis savoir au préfet que je me rendrais chez lui quelques jours plus tard ; et je partis lundi dernier pour Sainte-Croix et Marie-aux-Mines avec le ministre Ehrmann. Je l'ai déjà dit, ce dernier est un de ces hommes obscurs dont Dieu se sert pour faire d'excellentes choses. Il a des connaissances dans tous les coins du pays; il me met en relation, dans les endroits les plus écartés, avec de bonnes âmes pieuses ; et je puis assurer les sociétés bibliques qu'au moyen d'une quantité de gens du peuple que nous avons presque partout à notre service, il n'y a presque pas de paroisse catholique où nous ne plaçions la parole de Dieu. Sans doute il y a plus d'éclat dans l'œuvre du missionnaire qui prêche de cathédrale en cathédrale, ou de salon en salon ; mais je crois que nous faisons ici une œuvre plus utile, en même temps que plus pure. — J'ai tenu à Sainte-Croix une assemblée chez une famille chrétienne, qui a voyagé pendant quelque temps avec Mme de Krudener. Plus tard j'écrivais à un ami :

» Je ne vous dis pas toutes les occasions dans lesquelles je découvre d'heureux effets de mon écrit contre N..., — mais je vois toujours mieux qu'il fallait cet éclat pour réveiller l'Alsace de son profond sommeil. Évidemment plusieurs pasteurs prennent courage.

» *P. S.* Tu me dis que je devrais former ici une petite église ! Mais avec quoi, je t'en prie ? Je connais ici deux personnes qui ne sont pas ennemies des assemblées, et une qui les désire. Grâce à Dieu, cela va pourtant mieux dans les environs.

» 23 nov. Le Seigneur me protège contre la malveillance, et vient de m'ouvrir les portes des prisons. Le maire m'en a accordé l'entrée, il y a quelques jours, à condition de ne parler qu'aux protestants. Ces pauvres

1820 gens me reçoivent avec joie ; et comme je ne sais qui sont les catholiques ou les protestants, je les ai tous laissés venir dès le premier moment. Mais le maire demande déjà à me parler demain. A mes propres yeux c'est singulier que, tandis que ces magistrats m'exhortent à ne pas aller trop loin, je les exhorte, moi, à se convertir : cette méthode semble les dépayser. Je viens d'écrire au maire une seconde lettre. Je pense commencer demain une petite leçon de religion pour quelques enfants. Aujourd'hui j'ai été appelé pour la première fois à visiter un malade.

» 27 nov. Le maire m'a montré une lettre bien mauvaise du président du consistoire. Il dit de moi à peu près tout le mal possible, et demande qu'on m'interdise l'entrée des prisons. De retour chez moi, j'écrivis au maire comme il m'en avait fait la demande ; et comme il avait dit qu'il voulait soumettre à l'approbation du curé et du président du consistoire les écrits que je me proposais de distribuer en prison, je lui dis entre autres :

« Quant aux livres que j'ai soumis, M. le maire, à votre examen, je me refuse à ce qu'ils passent par la censure du clergé de cette ville ; et si je ne puis faire du bien qu'à ce prix je ne le ferai pas. Ce ne sera pas moi qui en serai puni, ni à punir. »

Là dessus il me retira la permission de visiter les prisons. Alors je lui écrivis la lettre suivante, très-jeune de style, j'en conviens, comme tout ce que je faisais alors, mais qui avait chance, je suppose, de faire quelque bien :

« Monsieur le maire,

» Encore un seul mot. J'ajoute ce mot au nom de Jésus, votre maître et le mien.

» Vous m'avez dit que votre principe, dans votre conduite comme magistrat, était de vous conformer exactement à la loi, et de n'entrer

dans aucune considération religieuse. Vous êtes malheureusement bien 1820
loin d'être le seul qui professe de pareils sentiments.

» Permettez-moi de vous dire, avec le respect qui vous est dû, que vous professez là, sans y avoir réfléchi, un principe qui n'est rien moins qu'impie. Comment! nous avons au-dessus de nous un Dieu qui nous jugera un jour, et qui a aussi, lui, ses lois, ses lois bien autrement obligatoires que celles des hommes; et nous en ferions une telle abstraction dans notre conduite! Je me soumets très-volontiers à tout ordre humain dès qu'il n'est pas en contradiction avec les commandements de Dieu: mais y a-t-il lieu à la moindre délibération lorsque cette contradiction se présente? Qu'est-ce que c'est que ce tas de réglements que font à leur guise les hommes de la France, ou ceux de tout autre pays, et qui changent tous les jours, en comparaison des lois éternelles et saintes du Maître du monde? Combien peu m'importe que ces hommes me condamnent ou m'absolvent, quand j'ai, pour le jour du jugement, la grande cour d'appel où tout homme injuste et hautain sera condamné devant le juste opprimé? Pauvres êtres pleins de péchés qui oublient que ce ne sont pas eux qui ont la foudre en main, — et qu'ils n'ont, pour échapper au châtiment mérité de la justice de Dieu, de recours possible que sa miséricorde!

» Voilà ce que je sentais depuis longtemps un besoin de vous dire. Maintenant, si je croyais que *M. N...* (1) eût assez de poids sur votre esprit pour que ses personnalités à mon égard pussent influer défavorablement sur votre jugement envers moi, j'aurais hasardé d'y répondre; mais je crois pouvoir me contenter, pour le moment, de vous dire que je m'engage à prouver, quand il sera nécessaire, la fausseté de tout ce que cet homme a pu avancer de blâmable sur mon compte.

» Quant à l'accusation qu'il me fait d'être *sectaire*, je suis en effet d'une secte, de la secte, peu nombreuse, de ceux qui croient que l'évangile est vrai: qui croient qu'il y a réellement un jour fixé auquel Dieu jugera tous les hommes selon le bien et le mal qu'ils auront fait étant dans leur corps; — et qu'il n'y aura alors de sauvés, devant la justice divine, absolument que ceux qui auront cru en Jésus et marché sur ses traces. »

J'ai etc.

» Voilà où en sont mes affaires. Je suis las du christia-

(1) Le Président du Consistoire.

1820 nisme des ménagements et de la prudence. Qu'est-ce que le temps, en comparaison de l'éternité ! Pourquoi agissons-nous toujours comme des vers de terre, et non comme le peuple élu, la nation sainte? Qu'il m'arrive ce qu'il voudra : peu m'importe, je veux confesser le nom de Jésus toujours plus librement, et ne pas m'appuyer sur le bras de la chair ! Que peut nous faire l'homme? Tout au plus nous tuer, et le plus souvent nous chasser simplement d'une ville dans l'autre, c'est-à-dire répandre de plus en plus l'œuvre de Dieu? »

La chose en resta là pour le moment.

Sous la date du 14 décembre, je mentionnais la connaissance que je venais de faire d'un ex-curé catholique romain que je croyais bien disposé. Mais j'ai découvert plus tard que c'était un fanatique mystique, qui déraisonnait par moments.

C'est à la même date que je fis connaissance d'un jeune frère que j'ai déjà mentionné sans le nommer (p. 244), et dont il est temps que je parle avec plus de détail.

On a vu que je m'étais en vain efforcé de former chez moi quelque petite réunion. Le moment n'en était pas venu. Mais ma présence dans la ville et mon but étaient pourtant connus d'un certain nombre de personnes, soit à cause de l'éclat que j'avais fait à Strasbourg, soit à cause d'un peu de bien et de beaucoup de mal qui se disait de moi. Le jeune Bott, d'après ce qu'il m'a raconté, était déjà depuis quelque temps occupé de recherches religieuses ; il avait entendu parler de salut gratuit ; et il cherchait comment accorder ce dogme avec la nécessité de la sanctification. Commis chez un négociant de la ville, lorsqu'il voyait entrer quelque pratique il mettait vite par écrit en deux mots l'idée à laquelle il en était resté dans la suite de son raisonnement, afin de la retrouver ensuite ; il s'entendait, pour faire ces recherches, avec un autre jeune

homme, nommé R., également bien disposé et placé dans 1820
la même maison; et ces deux jeunes gens cherchaient une occasion de faire connaissance avec moi.

Cette connaissance commença d'une manière assez touchante. Je revenais d'une promenade avec le ministre Ehrmann, lorsque nous remarquâmes un jeune homme, le second de ceux dont je viens de parler, qui avait l'air de s'occuper de nous. Quelquefois il nous devançait; puis il se laissait dépasser; puis il s'arrêtait quand nous nous arrêtions : enfin il fit à M. Ehrmann une de ces questions insignifiantes qui trahissent avec naïveté le besoin d'entrer en conversation. « Il me semble, lui dit-il, que je vous ai vu quelque part. » Au bout de quelques moments la connaissance fut faite, il me dit qu'il s'occupait du salut de son âme; et dès le même jour ou dès le lendemain, ce jeune R. m'amena son ami Bott.

A leur demande je leur donnai rendez-vous pour le dimanche suivant, de cinq à huit du soir, et R. me dit qu'il amènerait encore avec lui un autre ami, qui partageait ses sentiments. Mais, avant même ce jour-là, et à peine étais-je de retour chez moi que je vis paraître un jeune homme d'une tournure très-décente : c'était celui-là même qui m'avait été annoncé. Il me dit : « Je ne vous connais jusqu'ici que par des calomnies, j'espère vous connaître mieux dès ce jour. » Puis il ajouta qu'il avait un ami (c'était le jeune Bott) qui désirait aussi fuir la corruption du monde dans une ville idolâtre, etc.

« Comme les évènements se pressent dans ces trois jours !

« Hier nous fûmes arrêtés sur la grand' route, Ehrmann et moi, par deux femmes qui nous demandèrent avec instance de ces petits écrits que nous avons distribués, le jour avant, à deux pauvres voyageurs. De retour chez moi je trouve le jeune homme dont je viens de parler,

1820 avec qui j'ai eu un entretien d'une heure. Ce matin je reçois des lettres de quelques pasteurs de la campagne; et enfin je viens de faire plusieurs envois de Nouveaux Testaments de Van Ess et de Sacy; j'en ai environ 1700 exemplaires à la maison. J'expédie aussi des *Voyage du chrétien,* ouvrage que je viens de tirer à 2,000 exemplaires. Et j'espère ainsi que, malgré le feu des assiégés, l'étendard de Christ flottera bientôt sur les remparts de cette ville. Enfin j'ai tous les soirs une petite assemblée d'enfants.

Je suis retourné voir le maire. Il m'a dit qu'on s'était déjà plaint auprès de lui de ce que j'avais une école.... Ces loups d'ecclésiastiques! Ils dorment quand il s'agit de faire le bien, mais ils veillent comme des lynx pour empêcher qu'on ne le fasse! Il n'y a que quinze jours que j'ai commencé ces assemblées d'enfants, et il y en a déjà huit qu'ils portent plainte! Je dis au maire que je ne croyais pas qu'on pût m'empêcher de tenir cette assemblée. « Si fait bien, » me dit-il! Je me mis à rire, comme un républicain que tout cela surprenait beaucoup. Mais il insista. « Eh bien lui dis-je alors, n'appelons plus cela une assemblée, mais une conversation. » Et nous nous quittâmes là-dessus.

29 décembre. Mes deux jeunes amis B. et R. ont pris la cène chez moi à Noël dernier : ils viennent toutes les semaines trois ou quatre fois pour lire l'Écriture. Je continue mes assemblées d'enfants; puis j'ai placé chez les libraires d'ici des dépôts de ma petite librairie, savoir des Nouveaux Testaments, des traités, le Voyage du chrétien, le Catholicisme primitif, ma Genève religieuse et les trois brochures relatives à l'affaire N. Plusieurs pasteurs des environs me montrent une amitié croissante. Six ou sept personnes du département se sont abonnées au Magasin évangélique; et déjà maintenant, au dire de quelques

chrétiens, l'Alsace présente un tout autre coup-d'œil 1820
qu'elle ne faisait il y a deux ans ou dix-huit mois. Les sociétés bibliques même, quelque peu spirituelles qu'elles soient souvent, ont leur part dans ce progrès graduel. Mais qu'elles sont encore faibles! Voyez dans le quatrième rapport de celle de Strasbourg les efforts d'un orateur qui veut montrer l'utilité de ces sociétés! Il nous fait remarquer « que les malheureux païens mangent encore leur viande crue! » Combien nous devons nous hâter d'aller leur prêcher qu'ils devraient bien la faire cuire! »...

(Je crois pouvoir me permettre, maintenant encore, en 1854, de dire deux mots de plus sur la manière faible et charnelle dont l'église conduit en effet les missions de nos jours. L'idée du salut éternel des païens ne paraît presque, dans les discours et dans les rapports, que comme un lieu commun, tandis que celle des effets temporels et civilisateurs de l'évangile est réellement celle qui y domine de beaucoup. N'est-il pas triste d'entendre des orateurs chrétiens entrer avec une sorte d'admiration dans des détails sur la toilette des femmes païennes converties, ou sur d'autres choses qui ne sont pas plus importantes? Et n'est-il pas bien temps d'élever notre cœur beaucoup plus haut que ces pauvres pensées?...)

Je reprends mon journal.

« Un relieur de la Lorraine me demande avec instances de lui envoyer des Nouveaux Testaments. Il en avait déjà eu un dépôt, que le curé voulait faire saisir; mais le maire déclara qu'il n'y avait aucune raison pour cela.

« Je m'adresse à vous (ajoute ce relieur), parce que nos Bibles sont trop chères, et que vous êtes un de ces dignes et saints serviteurs du Seigneur qui répandent les Saintes-Ecritures à meilleur marché en faveur des pauvres. Je dirai à tout le monde qu'il y a un digne serviteur

1821 de Jésus-Christ qui me procure le bonheur de pouvoir leur faciliter l'achat de ce Saint livre.... »

Voilà ma vie de Colmar à cette époque. — Les succès dans la ville même étaient presque nuls : aussi me jetais-je sur le dehors ; Colmar n'étant que le centre d'où je partais pour visiter les environs, jusqu'à vingt ou trente lieues de distance.

C'est par suite de ce principe que je me rendis en février jusqu'à Glay, près de Porrentruy (département du Doubs), afin d'y voir un ancien ami, M. Jacquet, alors encore pasteur dans cet endroit. Le clergé du pays tout entier était dans une décadence qui passe tout ce qu'on pourrait se figurer; et M. Jacquet, continuellement soumis à des entraves dans son ministère, finit par abandonner le poste. Mais ce fut pour fonder dans le même lieu un établissement qui a subsisté dès-lors, et qui fut destiné à former de jeunes instituteurs pieux, ou à préparer d'autres jeunes gens aux études supérieures qu'on exige des ministres de la parole ou des missionnaires. Cet institut, caché dans un coin du monde difficile à aborder, parce qu'il est loin des grandes routes, est toujours resté dans une sorte d'obscurité ; mais il n'en a pas moins prospéré sous les soins fidèles de ce pasteur et de sa digne compagne. Travaillant humblement et ne cherchant pas l'éclat du monde, que l'église elle-même ne recherche que trop souvent, M. Jacquet n'a pas eu dans ses collectes, et particulièrement en Angleterre, le succès d'autres collecteurs plus élégants : mais Dieu ne s'est pas laissé à lui sans témoignage, et il lui a montré jusqu'à ce jour qu'il y a pour l'humble foi des secours spéciaux.

De Glay je repassai par Moutiers, mon ancienne paroisse, où je trouvai l'œuvre de Dieu en assez bon état; puis par Bâle, où je réussis à détruire quelques préjugés qu'on avait conçus contre la Société Continentale

à l'occasion d'une visite que Neff venait de faire dans ces contrées. 1821

J'appris dans cette tournée que l'évêque de Soleure avait recommandé la propagation du Nouveau Testament dans son diocèse ; et je vis plus tard par moi-même que le clergé romain de ce canton était en général bien disposé à cet égard et assez éclairé.

« A mon retour à Colmar j'appris que, pour m'attaquer, mes ennemis étaient descendus du préfet au maire, puis du maire au commissaire de police, qui me cita devant lui, d'abord après mon arrivée. J'appris qu'il avait auparavant cité mon maître de maison et tous mes voisins pour prendre des renseignements sur mon compte; et que ces gens lui avaient abondamment donné à cet égard la satisfaction que peut demander un commissaire de police. Je lui annonçai l'évangile, et lui laissai plusieurs traités.

» Quelques personnes de la ville commencent à me demander d'aller lire la Bible chez elles ; et quelques-unes qui fréquentent deux assemblées qui se tiennent dans les environs m'ont demandé d'aller les visiter, ce que je ne manquerai pas de faire.

» Je reçois de bonnes lettres de mon beau-frère Pyt, qui travaille actuellement dans la Beauce.

» Les frères de Moutiers m'envoyent une assez bonne contribution pour la Société Continentale.

» Je travaille à recueillir des preuves de ce que j'ai fait savoir à la Société biblique de Londres, c'est-à-dire que l'on continue, en Alsace, à distribuer la préface de M. Haffner en même temps que la Bible.

» J'ai déjà placé 1,700 exemplaires du *Voyage du Chrétien*.

» Mars. Le président du Consistoire ne se borne plus à des allusions : il prêche ouvertement contre moi, per-

1821 sonnellement... Il a même fini par *prier* pour ceux qui se laissent séduire par moi !... Hélas ! s'il était un homme pieux, ce ne serait qu'une erreur de sa part. Mais il n'en est réellement rien.

» Je reçois des nouvelles de Pétersbourg. Gossner et Lindl sont heureux en Russie. Mais Gossner parle avec douleur du pas que vient de faire le professeur de Landshut (Sailer) : il s'est ouvertement déclaré, dit Gossner, pour Rome ; « mais pour nous, ajoute-t-il, nous ne nous appuyons pas sur les hommes. »

Vers la fin de mars je fus invité à me rendre à Guebweiler auprès de quelques ouvriers pieux qui formaient entre eux une petite réunion, reste de celle qu'y avait fondée précédemment M. le pasteur Jacquet, celui dont nous venons de parler, pendant un ministère de six ans et demi dans cet endroit. J'y arrivai un samedi soir ; je convoquai aussitôt une petite assemblée, puis trois autres pour le lendemain. Chacune de ces assemblées fut plus nombreuse que la précédente : la dernière compta de cinquante à soixante personnes. Ces chers amis, qui collectaient toujours pour quelque œuvre pieuse, voulaient me donner pour moi le produit de leurs offrandes : je me gardai bien d'accepter ; mais comme ils insistaient, je leur proposai de donner cet argent à la société continentale, ce qu'ils firent.

Je vis parmi eux un jeune homme qui avait passé trois jours de décembre à la prison de Colmar, précisément les trois jours pendant lesquels j'avais pu y pénétrer. On le reconnut innocent ; mais ce séjour avait été l'occasion de sa conversion. « Le Seigneur, me dit-il, m'avait fait mettre en prison pour que j'y reçusse la vraie liberté.» C'est celui qui me servit plus tard de colporteur, le premier colporteur de ces contrées, et un des premiers colporteurs de la France, comme on le verra bientôt.

Peu après je me rendis, sur l'appel de quelques per- 1821
sonnes, à Ribeauviller (Rappoltsweiler). Plusieurs me déconseillaient d'aller y faire visite au pasteur, homme très-opposé à l'évangile, et qui, plus tard, contribua à me faire expulser d'Alsace et de France. Mais, après avoir prié, je me sentis cependant disposé à aller le voir; il fut extrêmement surpris, et pour le moment, fort adouci. — Je tins dans cet endroit une assemblée de douze personnes. Quelques jours après, j'y retournai encore. A cette époque, trois ou quatre lieues de marche n'étaient pour moi absolument qu'une question de temps; la fatigue ne comptait pas.

Je continuais en même temps à imprimer ou faire venir des traités. J'avais déjà répandu en Alsace ou dans les environs, à moi seul, depuis dix-huit mois, quatorze mille écrits grands ou petits. Et dans ce même temps, les MM. Le Grand, Oberlin, Kraft, Ehrmann et Jacquet en répandaient de leur côté. Cela ne pouvait manquer de produire son effet. — Quand est-ce que les rationalistes travailleront comme les *Exclusifs?*... Jamais.

Le 24 avril le frère Spittler de Bâle m'écrivait qu'un prêtre du voisinage avait ordonné à tous ses paroissiens de livrer ces *livres de coquins* (les Nouveaux-Testaments), et avait ajouté : « *Maudite soit la maison où se trouvera ce livre!*.... » M. Spittler ajoutait avec raison que si l'on envoie des missionnaires aux païens, il est tout aussi nécessaire d'en envoyer dans la chrétienté; et il bénissait Dieu pour mes travaux et ceux de mes frères en France.— Ce frère si distingué a toujours été mon appui.

Le même jour je recevais des nouvelles bien intéressantes au sujet d'une autre visite que je venais de faire à Guebweiler. Et voici ce que j'écrivais peu à près :

« 25 avril 1821. Je me trouvais dimanche dernier, jour de Pâques, de nouveau à Guebweiler. Arrivé dès

1821 le samedi soir, j'y convoquai, comme de coutume, immédiatement une assemblée qui fut d'environ quarante personnes. Le lendemain j'en tins quatre.

» Comme le frère H..., ouvrier teinturier chez qui se tiennent les réunions, me dit que le pasteur du lieu avait témoigné à son fils (fils de H...) sa satisfaction de ce que ses parents me recevaient pour tenir ces réunions, je résolus de faire visite à cet ecclésiastique, et même d'assister à sa prédication, deux choses que je n'avais point encore faites, parce que je savais que ce prédicateur n'était pas évangélique. J'entendis en effet un sermon qui me parut faible, où le prédicateur s'efforçait à la fois de prêcher la rédemption par Jésus-Christ, puis le salut par les œuvres, allant pendant toute l'heure et tour à tour, de Paul à Jacques, aux dépens de l'un et de l'autre.

Je ne m'en présentai pas moins chez lui à l'issue du service vers onze heures; mais il me fit dire qu'il était trop fatigué pour me recevoir (fatigué! un jeune homme!) J'y retournai à quatre heures; et ce fut la même réponse. Cependant nous entendîmes dans le courant de l'après-midi certains propos qui nous annonçaient qu'on préparait quelque résistance.

Je ne m'en inquiétai point; et comme j'avais quelques heures libres, je montai, pour me reposer, accompagné de quelques amis sur la montagne au pied de laquelle nous nous trouvions, et d'où l'on jouit d'une magnifique vue sur l'Alsace. Quand nous fûmes redescendus, et au moment où je me préparais à aller tenir ma dernière assemblée, je vis sept des principaux habitants de l'endroit, riches fabricants et membres du consistoire, se diriger avant moi vers le lieu des réunions, après être entrés auparavant chez le pasteur. Les pauvres frères qui formaient l'assemblée conçurent une grande inquiétude, parce que ces frères sont tous des ouvriers dont le

sort est pour ainsi dire entre les mains de ces messieurs. 1821
Moi, au contraire, je me sentis aussitôt pénétré d'un sentiment profondément doux, et du désir de prendre dans leurs propres filets ces riches qui venaient essayer de m'y prendre moi-même.

Je priai le Seigneur de glorifier, non pas moi, mais son œuvre sainte, dût la chose se faire à mes dépens; et je lui demandai aussi de me diriger dans le choix d'un sujet. A bonne intention, mais peut-être en suivant la sagesse humaine, je pensais d'abord commencer par quelque chose de doux et qui pût attirer ces messieurs; parler par exemple sur la charité chrétienne, sur les béatitudes de Saint Matthieu, ou sur quelque autre sujet de ce genre. Enfin j'en vins au texte : « Il n'y a de salut en aucun autre »; texte que je trouvai au quatrième chapitre des Actes, en feuilletant mon Nouveau Testament. Frappé de l'application de ce chapitre au cas présent, pressé d'ailleurs par le temps, vu que l'assemblée était toute réunie, je m'arrêtai là. Cependant l'allusion continuelle et presque personnelle de ce chapitre au moment présent, quoique je ne l'eusse pas cherchée, m'inspirait presque de la frayeur. Ce sont les chefs du peuple, les scribes, les gens de la race sacerdotale, qui demandent aux apôtres par quel pouvoir et au nom de qui ils prêchent : c'est pour avoir fait une bonne œuvre qu'on accuse les apôtres : ceux-ci sont pleins de hardiesse, mais n'ont du reste aucun pouvoir humain de leur côté : ils accusent leurs juges eux-mêmes d'être les auteurs de la crucifixion de Jésus : ceux-ci se trouvent embarrassés : ils interdisent, mais en vain, aux apôtres de continuer leurs prédications .....Je voyais toutes ces allusions; mais je ne pus m'empêcher d'en rester à ce texte. Ces messieurs entrent : ils s'asseyent en cercle autour de moi dans une grande chambre de teinturier; ils sont

1821 obligés d'assister à nos chants ; ils se lèvent même pour la prière. Je parlai, j'espère, sans aucune bravade mais avec une parfaite hardiesse et une grande joie. Mon texte me fournit une abondante occasion de renverser tout principe de propre justice ; et je crois avoir aperçu plusieurs fois des signes d'approbation de la part d'un ou deux de ces messieurs. Lorsque tout fut terminé et que l'assemblée se leva pour se retirer, ces messieurs, debout aussi autour de moi, commencèrent à s'acquitter de leur commission. L'un d'eux prit la parole en français, quoique toute l'assemblée se fut tenue en allemand : c'était évidemment pour que les assistants ne fussent pas témoins du débat qui s'engageait. Je vis bientôt de quoi il s'agissait, et je résolus de conserver un calme parfait. Le représentant du consistoire me dit d'abord qu'il ne comprenait pas pourquoi je distinguais d'une manière si tranchée entre la vertu et la foi, et plusieurs autres choses de ce genre : puis, arrivant au fait, il en vint à me dire que je jouais ici un rôle méprisable, et qu'ils désiraient que je ne revinsse pas. Il s'échauffait par moments ; mais je le calmais toujours; et je ne pus m'empêcher de lui faire observer que les réflexions qu'il venait d'entendre semblaient avoir jeté quelque chose de contradictoire dans ses propres sentiments ; et qu'il ne me parlait maintenant avec tant de dûreté que pour s'acquitter d'une commission, et accomplir une résolution prise d'avance. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les six ou sept anciens, groupés autour de moi pendant ce débat, abandonnèrent deux fois leur orateur. Deux fois il me dit qu'il exprimait l'avis unanime de ces messieurs; deux fois je lui répondis, en les regardant avec respect, que j'espérais bien que non ; et chaque fois ils se turent complètement. Il leur en fit plus tard, à ce que j'appris, d'assez vifs reproches. Je conclus en disant à l'orateur

que je ne conserverais de cette scène aucun souvenir 1821
pénible, et j'exhortai ces messieurs à demander à Dieu de les éclairer. »

J'ai quelque idée que depuis lors quelques-uns d'eux et, je crois, l'orateur lui-même, en sont venus à comprendre et à aimer l'évangile. Cette petite histoire doit alors avoir pour eux, aujourd'hui, une grande douceur; et ils n'auront pas de peine à me pardonner les chagrins que je leur causais à cette époque.

Mes travaux dans la contrée étaient évidemment bénis. Il assistait à nos assemblées des catholiques en assez grand nombre. Plusieurs personnes des deux communions, demandaient en différents lieux que j'allasse les voir; et je voyais là, comme partout ailleurs, cet instinct frappant qui porte les gens, dès les premiers moments d'un réveil, à s'occuper des moyens d'entretenir un missionnaire et de subvenir à ses besoins matériels. Quelque naturelle que soit cette pensée, sa généralité m'a toujours frappé. C'est aussi ce qui montre, comme le font d'ailleurs les promesses du Seigneur, qu'un missionnaire peut, s'il marche dans la foi et dans un vrai zèle, agir sans paie et sans aucune ressource régulière. L'expérience le confirme.

Le jeune frère qui avait été converti dans la prison se trouvait à l'assemblée dont nous venons de parler; il m'accompagna un bout de chemin à mon retour; et il était tellement touché qu'il était obligé de tenir son mouchoir devant le visage pour cacher ses larmes.

« 29 avril. Encore un curé fraternel dans les environs. Il m'a acheté l'excellent commentaire de Gossner sur le Nouveau Testament.

» Mes deux jeunes gens de Colmar m'amèneront ce soir quatre ou cinq autres de leurs amis, plus ou moins bien disposés, disent-ils.

1821 » Nouvelle excursion en Lorraine. Partout on demande des assemblées. Trouvé à *Valtin* un jeune curé très-ouvert et aimable qui distribue des Sacy ; — trois lieues plus loin, au contraire, à *Girarmer,* un bien mauvais. — La femme qui tient l'auberge est une incrédule catholique: elle possède l'*Émile* de Rousseau : c'est une femme très-raisonnable et intelligente , comme la Samaritaine. Elle parut avoir beaucoup de plaisir à notre conversation, et me suggéra plusieurs moyens de répandre le Nouveau Testament.

» Je revins à Colmar à travers une profonde neige, et en marchant dans des ruisseaux. Je dus laïsser mes souliers chez un paysan , qui m'en prêta de meilleurs. — Qu'il est intéressant de visiter ainsi un pays en détail , et d'aller de maison en maison , annoncer l'évangile à des gens éloignés de tout lieu de prédication ! Comme cela produit plus que l'art oratoire. Protestants et catholiques, Français et Allemands , tous devraient être mis en état d'entendre chez eux la prédication de l'évangile ; et je ne cesserai, par conséquent, de crier : des missionnaires ! des missionnaires ! Mais, bien entendu , des missionnaires zélés et simples. Aucune persécution ne peut empêcher ni détruire une œuvre de ce genre.

» Je trouve partout de mes traités. Ah ! que n'ai-je plus d'activité et d'ardeur ! On voudrait pouvoir se multiplier ! »

« A Colmar on plaint ma femme , obligée, dit-on, de vendre tous ses bijoux à cause de mon opiniâtreté à rester dans cette ville. — Ce bruit provient de ce que j'ai vendu en effet quelques bijoux qu'une dame du canton de Berne m'avait donnés pour la société continentale. Nous n'avions , nous, que les bijoux de Cornélie.

» 30 avril. Deux des jeunes gens dont je parlais plus haut sont venus aujourd'hui avec R. Ils se proposent ,

malgré toutes les menaces, de venir tous les dimanches, 1821
de 5 à 8 du soir. — Au même moment, le jeune Bott se promenait avec trois autres jeunes gens, à qui il annonçait aussi l'évangile. Le président du consistoire, voyant cet attachement, fait courir le bruit que je fais faire à mes amis « le serment de me rester fidèles !.... »

« 3 mai. Nos deux bons jeunes frères ont encore découvert un jeune homme, un catholique, qui veut s'unir à nous. O si ce pauvre Colmar pouvait se donner au Seigneur comme un nouveau Zachée ! ». —

Au milieu de tous ces travaux de détail, survint de nouveau une de ces luttes qui ont quelquefois des conséquences lointaines, heureuses et graves ; je veux parler d'une brochure que je fus appelé à publier contre un ecclésiastique d'Alsace, encore de Strasbourg. Ici je me sens libre, comme en d'autres cas qui se sont déjà présentés, de raconter l'évènement tel quel, quoique la personne dont il va être question soit encore vivante. Il s'est écoulé dès-lors plus de trente ans ; les vues ont pu se modifier considérablement, et je crois savoir que je m'entendrais maintenant avec M. N., mieux que nous le fîmes alors. (1)

Cet ecclésiastique, frère d'un autre pasteur qui ne m'aimait pas non plus, avait fait à Strasbourg, puis publié un sermon que M. Vincent de Nîmes, quoique rationaliste, avait pourtant blâmé comme trop fort dans ce genre. M. N. répondit à cette critique par une lettre qui parut dans les *Mélanges de religions* de M. Vincent. (Avril 1821). On y trouvait entre autres les deux phrases que je transcris ici :

« Ceux qui prennent au pied de la lettre que Jésus s'est offert lui-même à Dieu, comme une victime, *et que le sang de Christ purifie de*

(1) J'écrivais ceci en 1852 ; j'ai vu se vérifier la justesse de mes observations et de mes pressentiments.

1821 *tout péché celui qui croit en lui*, n'endorment-ils pas le pécheur sur les conséquences de ses fautes? *Ne renversent-ils pas* la barrière opposée au torrent des passions par *la religion et la morale* ?... « Ni les miracles, *ni la mort de Jésus*, considérée *comme un sacrifice expiatoire* au pied de la lettre, ne constituent le christianisme en religion positive... *L'idée d'un sacrifice*, » comme bien des gens voudraient la faire adopter, est *immorale* et indigne de la grandeur, de la sagesse, de la *miséricorde divine.* »

L'auteur publia ensuite cette lettre à part en français et en allemand, comme cela se fait souvent en Alsace.

Aussitôt je prends la plume, et en un jour je rédige une réponse que je fais imprimer à Strasbourg, fin mai *(Ueber einen Brief, etc.)*. Je commençais ainsi : « Ce n'est pas dans l'amertume, mais bien dans la profonde tristesse de mon cœur, que je prends la liberté de communiquer les présentes observations au public, et surtout à la paroisse du pasteur que cela concerne. » Puis après avoir rapporté les deux phrases ci-dessus, je donnais, comme il m'était bien facile de le faire, trois pages serrées de passages pour indiquer que la doctrine rejetée par M. N... était évidemment celle de l'Écriture. Je montrais ainsi que les deux phrases citées plus haut, anéantissaient le Christianisme dans son dogme fondamental ; et je finissais mon ouvrage par ces mots : « Ministre infidèle de Jésus ! Puisse la réprimande actuelle vous amener à rentrer sérieusement en vous-même ! Vous oubliez évidemment que, comme tout autre enfant d'Adam, vous êtes un pécheur qui, pendant toute l'éternité, n'aurez d'accès auprès du Père qu'en embrassant humblement cette satisfaction et cette rédemption de Christ que vous rejetez comme *immorale*, etc ! » —

Je relevais encore dans mon écrit quelques autres déclarations du même prédicateur. Il avait écrit par exemple :

« Sans doute nous ne voulons plus de *ces* signes, et de *ces* miracles; 1821
nous ne voulons pas de vaines cérémonies, de dogmes qui se contredisent entre eux, etc. »

Il avait accusé d'une *audace scandaleuse* les membres pieux et honnêtes d'une petite société de traités qui s'était formée à Strasbourg, parce qu'ils avaient publié *la Vie d'une veuve*, petit écrit plein d'édification, où l'on regardait la foi aux miracles comme faisant partie de la foi chrétienne. »

On conçoit aisément que ma brochure produisit de nouveau une vive sensation, ne fût-ce que par sa sévérité inaccoutumée. Mais j'ai lieu de croire que la sensation fut aussi salutaire qu'elle fut vive.

Je profitai de mon passage à Strasbourg, où j'imprimai ma brochure, pour exciter le zèle des deux petites réunions que j'avais fondées, l'une dans cette ville, l'autre à Ekbolzheim. Je logeais, lors de cette visite, à une lieue de la ville, chez une dame qui fit même venir chez elle tout le reste de ma famille pour une dizaine de jours. Voici quelques lignes du journal que j'écrivis à Colmar, le 4 juin, après mon retour, au sujet de cette visite que je venais de faire dans le Bas-Rhin. « Il me parut que les deux sociétés de Strasbourg et d'Ekbolzheim perdaient quelque chose de leur zèle, et que cela provenait de ce qu'elles se soumettaient encore à Babel (c'était ainsi que j'appelais alors l'Église nationale.) Je leur déclarai donc ouvertement que je n'avais plus rien à leur donner ni à leur dire à moins qu'elles ne s'amendassent. J'espère que cette dernière visite aura produit un effet sérieux, parce que j'y suis venu avec la verge, ce qui ne m'était encore jamais arrivé. »

Je reçus bientôt des preuves décisives et intéressantes du bon résultat qu'eut cette visite : j'appris entre autres que plusieurs étudiants de cette ville étaient bien disposés.

1821 Pendant que j'étais encore à Strasbourg, on profita de l'absence du maire, qui m'était favorable, pour essayer de nouveau de m'imposer les conditions que le Ministère m'avait fait proposer dix-huit mois auparavant. Je m'y refusai de nouveau. On me demanda si je ne donnerais pas mon refus par écrit : je m'y refusai cette fois ; et tout d'un coup le fonctionnaire qui m'avait cité me demanda « de ne pas trouver mauvais qu'il eût fait cette démarche à mon égard. » Quelle faiblesse et quelle petitesse !

De retour à Colmar le préfet me montra une lettre incroyable du préfet de Strasbourg à mon sujet. Mais au bout de quelques instants de conversation, ce magistrat me dit lui-même que ce n'était « qu'un griffonnage de chancellerie » pour lequel on avait surpris la signature de ce préfet. Je lui montrai les deux phrases du pasteur auquel je venais de répondre (p. 276) ; et, sans réfléchir que ce magistrat s'inquiétait probablement fort peu de l'évangile, je m'écriai naïvement : « Mais ce sont là des blasphèmes ! » « C'est ainsi que nous les appellerions, » me répondit pieusement le préfet ; et je lui laissai ma brochure, qu'il va envoyer à Paris au directeur de la police. Charmante lecture pour un directeur de police !

M. N... ayant répliqué, je lui répondis en allemand et en français par une nouvelle brochure intitulée : *Qu'est-ce que l'évangile* (4 juin). Je crois que l'idée primitive de cet ouvrage, celle qu'exprime le titre même, était bien bonne. Elle me fut suggérée par les circonstances. Je voyais tout le public d'Alsace indigné et réellement scandalisé de tout le vacarme que je faisais dans le pays ; on ne comprenait ni l'état de la question ni son importance : je crus donc devoir prendre la chose à sa base, et l'expliquer patiemment à ceux-même qui étaient le plus loin de l'avoir comprise. L'effet en fut, je crois, salu-

taire et étendu. Un ecclésiastique suisse encore vivant, 1821
et qui a été l'instrument de beaucoup de bien dans l'église de Dieu, m'a dit qu'il avait été lui-même amené à l'intelligence du vrai caractère de l'évangile par la première page de cet écrit, et en particulier par ces mots qui contiennent en effet une anthithèse vive et hardie, mais bien vraie : « L'ange dit aux bergers de Bethléem : « Je vous annonce aujourd'hui, *non vos devoirs,* mais le » *sujet d'une grande joie*, c'est qu'aujourd'hui vous est né » un Sauveur. »

Je m'attachais, dans cet écrit, à établir les deux vérités auxquelles il faut sans cesse revenir, l'une que l'Évangile est un système de grâce, une véritable amnistie; l'autre que ce même Évangile produit dans les croyants une sanctification proportionnée à la force et à la sincérité de la foi. Puis je terminais par une réplique sévère à un paragraphe de la lettre de M. N... J'avais dit dans ma brochure précédente que si M. N.... ne voulait pas croire à la rédemption, « il devait au moins se garder d'en détourner les autres hommes. » Il interprêta cette recommandation comme si je lui avais dit de prêcher cette doctrine lors même qu'il n'y croirait pas, et par conséquent comme si je lui avais recommandé un acte d'hypocrisie. Accusé de cette idée détestable, je fus obligé de m'expliquer plus clairement; et je dis à mon adversaire, dans ma nouvelle brochure, que mon but avait été de l'exhorter, non à prêcher une foi qu'il n'avait pas, mais à quitter, s'il était incrédule, ses fonctions de prédicateur, dont il n'était chargé que parce qu'il était censé croire à l'Évangile; qu'ainsi, loin de l'exhorter à jouer le rôle d'un hypocrite, je l'exhortais à quitter ce rôle, et à poser une robe de ministre dont une église vraiment chrétienne l'aurait dépouillé depuis longtemps, etc. »

1821 Tous ces détails qui semblent à quelques-uns n'être que des disputes sans édification, produisaient chez plusieurs, à mon grand soulagement, un tout autre effet, et je voyais la joie de l'évangile se répandre dans le pays. Je reçus, peu de jours après ma publication, d'un jardinier des environs de Colmar, un billet écrit au crayon que je possède encore, et qui portait simplement ce passage : « Fils de l'homme! J'ai rendu ta face plus » ferme que leur face... C'est pourquoi ne crains point, » etc. (Ezéch., 3, 8); » — avec cette addition : « Voilà, » M. Bost, ce que Dieu vous dit par la bouche de son » prophète. »

Je reçus pareillement une lettre très-intéressante des chers frères de Guebwеiler : ils paraissent pleins d'ardeur « depuis ce jour de Pâques » disaient-ils; et mes visites auprès d'eux portaient abondamment du fruit.

A côté de toutes ces petites choses, je lis dans mon journal à cette époque : Mort de Napoléon. — Que de contrastes dans un moment donné !

En juin je livrai à l'impression ma traduction française du *Catholicisme primitif* de Gossner, que je tirai à trois mille exemplaires. Mon journal ajoute : « Ceci va peut-être fâcher les autorités, qui m'ont protégé aussi longtemps que je me suis borné à attaquer les protestants. Mais que me ferait l'homme? (1)

Dans le même temps où je travaillais ainsi en Alsace, je recevais d'excellentes nouvelles de Russie, d'Allemagne, et de France. — On sait comment Pyt travaillait de son côté; et Neff faisait son admirable mission dans les Hautes-Alpes. J'ai vu, plus tard, par ses lettres, qu'il s'encourageait par le récit de mes travaux ; mais je

(1) Onze mois après j'étais chassé de France, en effet. Mais un peu après, ceux qui m'avaient expulsé, Charles X, le préfet et le maire, étaient renversés à leur tour, et je rentrais en France. Où sont-ils maintenant?....

n'avais pas encore su prendre le temps de m'occuper des 1821
siens, bien autrement grands : je lui ai fait réparation plus tard. Puis on me parlait aussi des fidèles travaux de notre cher frère Cook, prédicateur Wesleyen, qui commençait alors son œuvre du midi de la France. — Belle époque !... Et dans tout cela pas un orateur !

Cependant ma nouvelle brochure avait de nouveau excité mes adversaires ; et comme on répandait entre autres le bruit que j'avais été précédemment chassé de Strasbourg, j'écrivis au maire de cette ville pour qu'il me donnât une attestation du contraire. Voici sa réponse, datée de Paris où il se trouvait pour le moment.

Monsieur le pasteur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le quatre de ce mois, et qui m'informe que vous êtes à Colmar, où vous n'êtes pas exempt des tracasseries que l'on a su vous susciter à Strasbourg, pour y avoir combattu avec beaucoup de modération (1) des doctrines anti-chrétiennes : il est contraire cependant à toute vérité qu'on vous ait enjoint de quitter cette dernière ville. M. Guizot, alors chef de l'administration départementale, avait simplement subordonné votre séjour à l'obligation que vous deviez souscrire, de ne plus publier d'écrits en matières religieuses. Vous me fîtes le refus de donner une pareille soumission par écrit ; j'intervins près de M. le vicomte Decazes, alors notre préfet, pour que l'on s'en tînt à l'insinuation que je vous avais faite ; et vous continuâtes de demeurer parmi nous, jusqu'à l'époque, choisie très-spontanément par vous-même pour vous rendre en d'autres lieux. En dernière analyse, M. le pasteur, je ne vous ai connu que sous des rapports bien honorables pour vous, et je vous autorise à réclamer de mon cher collègue de Colmar, M. le baron de Müller, les mêmes sentiments d'estime et d'intérêt que je n'ai pu vous refuser à Strasbourg, et que vous méritez à bien des titres.

Recevez, etc.

Le chevalier de Kentzinger
Maire de Strasbourg.

(1) C'est la qualité favorite des gens du monde ; mais il me faisait là une espèce d'éloge que j'espère n'avoir pas mérité. A. B.

1821 Du reste toutes les tracasseries ne m'empêchaient pas de vaquer à mon travail. Un ouvrage qui m'occupa à cette époque fut la composition d'un traité que j'intitulai : *La seule voie ouverte à l'homme déchu pour retrouver la communion de Dieu (Einziger Weg etc.)*. Je m'efforçais de résoudre dans ce traité le problème que je me suis posé très-souvent : « donner à un homme , dans un seul traité populaire , un exposé complet de la théologie nécessaire au salut. » — J'ai compris depuis , que , pour sauver les âmes , Dieu n'agit nullement d'une manière méthodique ; mais je crois pourtant que ce traité répondait passablement à son but. Il a été réimprimé plus tard en Allemagne ; et je le tirai pour mon compte à neuf mille exemplaires.

Ce fait me rappelle avec douceur mon intérieur de Colmar, et le plus heureux des résultats de mon séjour dans cette ville. Pour faire une petite économie je pliais mes traités moi-même ; et pour gagner du temps, j'avais remplacé la couture par un collage , au moyen d'une petite invention qui fut encore perfectionnée par mon cher jeune Bott qui était alors venu demeurer chez moi.

Ce dernier fait fut un évènement important. Mon jeune ami avait éprouvé ce qui arrive dans tous les cas d'un réveil bien tranché ; il sentit vivement les effets de l'inimitié du monde contre l'Évangile. Orphelin de père et de mère , il vivait sous la tutelle d'un parent qui avait toujours été bon pour lui jusqu'alors. Mais quand le jeune homme déclara à son patron qu'il ne pouvait plus consentir à vendre le dimanche celui-ci s'irrita ; il y eut des pourparlers de plus en plus vifs , puis une rupture ; et le tuteur lui-même finit par mettre , pour ainsi dire , son pupile à la rue. C'est alors que je le pris chez moi : et nous passâmes ensemble , dès-lors , et jusqu'à mon départ de Colmar, des jours très-heureux.

Cependant mes courses dans le pays continuaient. 1821
J'allai même un jour faire à Riquewyhr, dans le temple, une prédication sur laquelle nous reviendrons, puisqu'elle devint six mois plus tard l'occasion de mon expulsion de France. Mais pour le moment je n'aperçus rien.

Vers la fin de cette même année 1821, j'allai faire une autre excursion au nord de Strasbourg. Je prêchai entre autres, à la demande du pasteur, dans le village de Zuzendorf (prononcez Tsoutséndorf). Ce cher frère, en relation avec les Frères moraves, m'envoya dès le lendemain de ma visite (19 décembre) une lettre profondément réjouissante et édifiante que je possède encore, et qui me montre par un exemple de plus, de quel encouragement sont pour des pasteurs isolés les visites d'un missionnaire. Je répète donc encore une fois le cri que j'ai tant poussé dans ma *Visite aux Hautes-Alpes :* des missionnaires ! des missionnaires ! mais pas de déclamateurs !

Au milieu de cette œuvre publique, je jette les yeux avec intérêt sur quelques détails de ma vie privée. J'ai conservé un petit cahier d'écriture de mon aîné qui avait alors six ans. Ce cahier commença le 4 juillet, c'est-à-dire le lendemain de l'anniversaire de sa naissance, et s'ouvre par ces mots : « Au nom de Jésus. Amen ! » Ce début ne prouve rien par lui-même, il est vrai ; mais il me rappelle avec tant d'autres traits du même genre que, dans ces années, ma maison vivait bien particulièrement dans le sentiment de la continuelle présence de Dieu. C'est toujours le cas d'une époque de réveil.

Je me souviens aussi d'un jour où je repris un de mes enfants avec une douceur chrétienne que je suis loin d'avoir toujours apportée à tous mes actes, et où l'enfant répondit à ma réprimande d'une manière bien intéressante. Cet enfant, alors âgé de quatre ans, avait commis

1821 je ne sais quelle petite faute. A table, je dis à ma femme, sans même m'adresser à lui : « Cet enfant s'est conduit aujourd'hui d'une manière bien peu digne d'un enfant de Dieu. » Là-dessus l'enfant laisse tomber sa cuillère dans son assiette, et s'écrie en écartant ses deux petites mains : « Aih ! *il* dit que je ne suis pas enfant de Dieu ! » Combien la délicatesse chrétienne est une belle chose ! Et quelle grandeur dans le christianisme ! Un enfant sentir aussi vivement un reproche si indirect ! Et la pensée de nos rapports avec Dieu arriver sans inconvenance dans une si petite occasion !

Un soir de la même époque, mes deux aînés s'étaient mal conduits, je ne sais plus en quelle affaire ; et leur mère en les couchant eut la légère imprudence (si même c'en fut une) de leur laisser, en fermant la porte, pour dernière parole : « Vous vous êtes conduits comme des enfants du diable. » Heureusement qu'elle eut occasion de retourner dans la chambre à coucher environ vingt minutes après ; car ces enfants étaient bouleversés. Elle trouva l'aîné, à quatre, au-dessus de son frère, appuyé sur ses propres mains et ses genoux, lui disant : « Prions, prions, mon frère ! » Et puis, se tournant vers sa mère : « Vois-tu comme *je branle !* » Il voulait dire : « Comme je tremble. »

J'entends d'ici certaine philosophie s'écrier : « Triste » chrétien, que celui qui a besoin, pour songer un peu à » son âme, de redouter des peines éternelles ! » (1) — Mais

(1) *Trois sermons* sous Louis XV, deuxième partie, p. 377.

Si quelque chose pouvait ouvrir les yeux des chrétiens de nos jours sur le relâchement profond du goût et du tact spirituel dans lequel ils vivent, ce serait bien l'approbation presque générale qu'ils ont vouée à l'auteur de cet ouvrage et à ses autres écrits, — sauf pourtant son malheureux dernier roman, qui s'est fait blâmer de tous côtés, même par les gens du monde, même par le *Lien* (journal protestant qui « rend grâces à Dieu par J.-C., dit-il, de ce qu'il est hétérodoxe. ») Le plus grave reproche à faire à M. Bungener se trouve dans la circonstance dont probablement il se fait honneur : c'est d'avoir su ménager tous les

je dirai à mon tour : « Pauvre chrétien, que celui qui 1821
veut être plus sage que Jésus, et qui oublie combien sou
vent le Nouveau Testament même, le livre qui nous
révèle la grâce de Dieu, nous parle de la colère de ce
même Dieu, et du feu qui ne s'éteint point ! » — La faute
de ma femme, dans ce cas, s'il y a eu faute, était seu-
lement d'avoir laissé les enfants sous une impression
effrayante ; et encore l'expression qu'elle avait employée
était-elle modérée et irréprochable : car l'Écriture nous
le dit : « Celui qui fait le péché est du diable. » — En tout
cas cette histoire fournit encore un exemple de la sensi-
bilité avec laquelle peut être reçu un reproche qui s'ap-
puie sur les grandes idées chrétiennes. Ah ! oui, l'évangile
est le fruit d'un monde supérieur !

Une dernière histoire d'enfant. Un jour, en me levant à
cinq heures, je cherche mes enfants dans leur lit ; je n'y
vois pas l'aîné. Je cherche dans une autre chambre con-
tiguë. Rien. Je commençais à m'inquiéter, lorsque,
traversant l'escalier, j'arrive à une autre chambre encore,
où je trouve mon petit garçon, âgé alors seulement de
cinq ans, dans « le simple appareil » dans lequel on
l'avait couché, assis vers une croisée, lisant la bible qu'il

partis. L'Écriture appelle cela n'être ni froid ni bouillant ; et l'on sait la sentence qu'elle porte contre ceux qui sont dans ce cas. C'est d'ailleurs, à mes yeux, un singulier goût pour un ministre que de vivre de préférence dans l'impure atmosphère du règne de Louis XV et des encyclopédistes, et de nous édifier par des romans. J'ai toujours été surpris et peiné de voir employer et traiter cet écrivain par des hommes pieux comme s'il professait l'évangile avec sincérité.

Pour revenir au jugement général que j'ai énoncé dès l'entrée, j'avoue que la masse des chrétiens du jour me paraissent être dans le cas de ces chrétiens d'entre les Hébreux auquel l'Esprit de Dieu adressait ce reproche : « Au lieu que vous devriez être maîtres, vu le temps, vous avez encore besoin qu'on vous enseigne les rudiments des paroles de Dieu... Mais les hommes faits ont *les sens exercés à discerner le bien et le mal.* » (Héb. 5, 12 à 14).

O orthodoxes ! Quand cesserez-vous d'adorer le talent et la science !... Quand vous rappellerez-vous ce *premier mot* du ministère de Jésus : « Heureux les pauvres en esprit !...

1821 tenait sur ses genoux. C'était en été. Quel effet profond produit sur les enfants cette bible que les rationalistes regardent comme si indéchiffrable !

Pour achever ce qui concerne l'histoire de ma famille durant le cours de cette année 1821, je dirai que c'est cette même année que naquit (22 juillet) mon fils *Samuel,* depuis lors missionnaire à Calcutta pendant sept ans, celui de mes enfants dont la constitution a été la plus faible, mais peut-être, par cela même, la plus capable de résister pendant quelque temps aux chaleurs de l'Inde. Il est vrai qu'il a dû plier au bout de ce temps. Il s'était marié dans les derniers jours de 1851; ils ont dû quitter l'Inde tous deux, l'année dernière; et ils occupent maintenant un poste en France, dans le Béarn.

Cinq mois après la naissance de mon Samuel, ma maison, je pourrais dire ma famille s'accrut, pour quatorze ans, d'un membre bien précieux. On a vu les rap ports qui s'étaient établis à Strasbourg, entre M. le pasteur Bein et moi à l'occasion de mon écrit contre un des ecclésiastiques de cette ville. Ces relations devinrent d'autant plus étroites que je fus plus tard l'instrument de la conversion d'une des filles de ce pasteur, nommée Concorde. L'affection qui unit cette personne à ma famille devint telle que lorsqu'elle apprit, vers la fin de cette année (1821) que nous cherchions une domestique, elle se présenta pour remplir chez nous ces fonctions. Nous ne pûmes accepter de la recevoir en cette qualité; mais, d'un autre côté, nous ne pûmes résister à une offre si précieuse; et, dès le premier jour de son entrée chez nous jusqu'à sa sortie en 1836, cette fidèle amie nous a rendu, sans la moindre interruption et malgré notre résistance des premiers moments, tous les services de la domestique la plus dévouée, tous ceux de la meilleure amie; en même temps qu'elle nous a mis sous les yeux,

pendant tout ce temps, le modèle continu d'une vie chré- 1822
tienne sans tache et sans défaut. C'est l'une des directions admirables et miséricordieuses de Dieu envers ma famille dont mon histoire fournit tant d'exemples.

Il ne me reste plus, pour compléter l'histoire de ma mission d'Alsace, et avant d'en venir à mon expulsion de France, qu'à parler d'un de mes travaux qui me laisse les plus intéressants souvenirs, je veux dire de l'envoi que je fis à cette époque d'un colporteur, l'un des premiers, si ce n'est le premier de ceux qui ont été dès-lors employés en France et ailleurs avec tant de bénédiction.

Il paraît que vers cette époque, l'idée du colportage se présenta simultanément à plusieurs personnes à la fois : car je vois dans la vie de mon beau-frère Pyt qu'il s'occupait alors du même objet avec la société évangélique de France. Il est probable qu'il ignorait ce que je faisais à cet égard, comme aussi je ne découvris que plus tard les démarches de la société et les siennes. Quoi qu'il en soit, je me rappelle qu'en sus du colportage de fait qui avait déjà lieu, soit par le ministre Ehrmann, dont toutes les poches et le fond de chapeau étaient toujours pleins de traités, soit par plusieurs frères répandus dans la contrée, soit par moi-même, j'eus l'idée d'employer un homme exprès pour cet objet. Je choisis à cet effet le jeune homme dont il a été question précédemment, celui qui avait été appelé à l'évangile dans la prison de Colmar : son nom était Ammann. Au bout de quelques temps cette idée prit chez moi toujours plus de consistance : je me chargeai de son entretien ; et comme je me délassais alors quelquefois à faire de la menuiserie, je lui fabriquai même sa caisse, sans doute aussi l'une des premières caisses, si ce n'est la première, du colportage religieux en nos jours. Je me rappelle la manière inattendue et pompeuse dont ce fait fut proclamé, trente ans plus tard, dans

1822 une grande assemblée d'Angleterre. J'en avais parlé, dans une causerie toute familière, avec un missionnaire Wesleyen distingué, M. Arthur. L'après-midi, sans m'avoir dit un mot de son projet, il raconte toute l'histoire à Exeter-Hall avec une grandeur et d'une manière saisissante qui me fit comprendre, pour la première fois en ma vie, la définition que Cicéron donne de l'art oratoire, — définition, pour le dire en passant, bien injurieuse à son objet, puisqu'il l'appelle « l'art d'agrandir les petites choses, et de rapetisser les grandes. » — « Nous avons parmi nous, dit M. Arthur, en me nommant, l'homme qui d'une même main, a tracé l'histoire des Frères moraves, et fait la première caisse de colporteur. » Il ajouta qu'au grand jour de la résurrection plusieurs béniraient cette main; enfin il en dit tant que je fus tout étonné moi-même d'avoir fait une si belle chose : il y eut une véritable émotion dans l'assemblée; et, tandis que je n'avais eu aucune idée de demander la parole dans cette occasion, le président de l'assemblée me fit parvenir une invitation à dire quelques mots.

Mais je reviens à mon entreprise de Colmar. Nous étions alors, quant au colportage, dans l'enfance de l'art : je n'avais pas encore su, comme il a fallu l'apprendre plus tard, prévenir toutes les difficultés administratives; et, quant à la caisse, je la fis si grande et si bien pourvue de layettes que c'était plutôt un petit buffet qu'une caisse, et qu'il fallut bientôt renoncer à s'en servir pour le colportage. Ce ne fut pas sans une profonde émotion que nous suivîmes des yeux notre débutant, et que nous l'entendîmes, au premier tournant de la rue que nous habitions à Colmar, pousser son premier cri : *Neue Testamente!* C'était le premier cri du nouveau-né.

Je chargeai ce frère de tenir un journal, que j'ai traduit en français et dont voici quelques extraits :

« 1822. — Premier mars. Sainte-Croix (à une lieue et demie de Col- 1822
mar). J'ai commencé par vendre un traité dans une auberge de l'endroit. L'aubergiste ne voulait pas d'abord m'en donner le prix : mais ensuite il vint me chercher dans la rue pour me l'acheter. J'en vendis encore plusieurs autres.

» 4. Sainte-Croix (catholique). Je lus à deux personnes âgées le 3me chapitre de Jean : et elles commencèrent à pleurer, et ne pouvaient assez s'étonner de mes paroles. — Dans une autre maison je parlai à une réunion de huit personnes. Une femme me dit que le curé avait déclaré que le Nouveau Testament était le meilleur livre qu'on pût lire.

» 12. Neuf-Brisach (catholique). Je vins chez le curé et lui offris une bible. Je lui montrai aussi le *Catholicisme primitif* de Gossner. En voyant que cela venait de Munich, il me dit que cela lui paraissait suspect. Cependant le livre lui parut bon, et il m'en acheta un exemplaire ; et son vicaire un Nouveau Testament. Enfin le vicaire me demanda si j'étais luthérien. Je l'ai été, lui dis-je ; mais à présent je suis chrétien. — Vous êtes vous déjà confessé ? — Oui, au Seigneur Jésus. — Il faut le faire au curé, me dit-il (ils croyaient que je m'étais fait catholique, parce que j'avais dit que j'avais été luthérien, mais qu'à présent j'étais chrétien). Je lui dis : Comment un homme pourrait-il en décharger un autre de ses péchés, tandis qu'il a les siens propres à porter ? — Vous voulez, je crois, me dit-il, devenir un saint. Mais dans quelle foi les saints sont-ils devenus tels ? — Dans la foi catholique, mais dans la vraie. Et où sont ceux qui ont cette vraie foi ? — Dans l'église, me dit le curé. — Oui, lui répondis-je, ils sont catholiques en paroles, mais non dans le cœur. C'est dans le cœur qu'il faut avoir la foi ; comme Pierre et Paul croyaient en Christ qui seul peut nous ôter nos péchés : lui seul est notre Sauveur. — « Vous avez raison, me dit-il, etc. »

« 16. Zellenberg (catholique). Je trouvai le curé dans son jardin : il me reçut très-amicalement ; et quoiqu'il ne voulût pas acheter de livres, je commençai à lui parler (1) de tous ces hommes qui se nomment chrétiens et ne le sont pas. « C'est cependant encore la même foi qu'aux premiers jours, « me dit-il. » — Oui, sans doute, la foi est la même : mais les hommes ne l'ont plus dans le cœur. Il m'acheta un *Catholicisme primitif*, m'indiqua quelques villages où je devais aller, et me souhaita la bénédiction du Seigneur.

» 16. Beblenheim (catholique et protestant). En allant chez le curé je

(1) Un des nombreux exemples de la noble liberté que donne à un homme converti la simplicité de son cœur.

1822 m'aperçus qu'il m'avait vu de sa fenêtre. Lorsque j'entrai dans sa chambre il était à genoux, avec un livre devant lui. En se levant il me demanda brusquement ce que je voulais. Monsieur le pasteur, lui dis-je avec douceur (1) j'ai des livres à vendre. Il les prit en main, et commença à demander en grondant qui m'avait chargé de vendre de pareils livres.— Pourquoi me demandez-vous cela? lui dis-je; ce sont tous de bons livres. — Il alla chercher un écrit dirigé contre la lecture du Nouveau Testament, et chercha dans mon Nouveau Testament le 1er chapitre de Matthieu, versets 11-18, mais il ne put rien objecter. Il apporta aussi un Nouveau Testament de Van-Ess et commença à en dire toute sorte de mal. Je lui dis avec douceur : Monsieur le pasteur, « ne jugez pas et vous ne serez pas jugé. » Mais il continua à jurer contre Van-Ess, à l'appeler un coquin..... Je lui dis : « Plût à Dieu que tous les curés lui ressemblassent! » Alors il commença à se mettre en fureur. Je lui dis amicalement : « Monsieur le pasteur, ce n'est pas un bon esprit qui vous rend si furieux. » Alors il prit mon livre et le jeta derrière la porte avec le sien, qu'il croyait être à moi. Je lui dis : « Monsieur vous êtes un scribe, instruit dans les Écritures. » (2) Oui, je le suis, me dit-il. — Eh bien, lui dis-je, il est écrit dans l'évangile : « Malheur à vous, scribes et pharisiens. » — Alors sa fureur n'eut plus de bornes; et il me donna un coup de pied.— Eh bien, dis-je, j'ai été chez un scribe; » et je m'en allai.

» Wyhr (catholique.) Une demoiselle m'acheta un cantique, et commença à me parler d'amour (selon le monde). Je lui dis : il n'y a point de propos de ce genre dans la parole de Dieu : savez-vous bien que la mort peut vous surprendre au milieu de pareilles conversations? car vous ne savez à quelle heure viendra le Seigneur, etc. — Lorsque je repassai ensuite devant la maison, elle était avec une amie, et elles m'appelèrent toutes deux. Je ne voulais pas rentrer d'abord (ce colporteur avait alors 22 ans); mais elles m'appelèrent de nouveau, et me dirent : « Nous ne voulons plus vous chicaner; nous pensions d'abord que ce n'était pas sérieusement que vous parliez; mais après, nous avons supposé que vous aviez étudié. » — Je leur répondis que je n'avais pas étudié,

(1) L'expression était proprement « chez Monsieur le pasteur » : *(Lieber Herr Pfarrer.)*

(2) L'expression allemande, Schriftgelehrter, se prend également en bonne ou en mauvaise part, pour signifier : ou *savant dans les Ecritures*, ou *scribe*.

mais que ce que je leur disais, je le disais selon l'Esprit de Dieu. Je leur 1822
lus et leur expliquai encore quelques chapitres qui parurent les toucher, et je m'en allai.

» 26. Grusenheim (catholique). La cuisinière me dit qu'un colporteur français était venu il y a quelques jours, mais que le curé l'avait chassé, parce qu'il vendait de mauvais livres. « Oh ! pensai-je en moi-même, je serai mieux reçu que celui-là ; et je me mis à prier Dieu en mon cœur. Dieu m'exauça en effet ; car lorsque le curé vint à moi, il me salua très-amicalement, comme le fit aussi le curé d'Arzenheim : puis il m'acheta un Nouveau Testament dont il fit présent à sa cuisinière.

» 27. Une femme dit : « Oui, si les hommes savaient combien c'est beau de lire le Nouveau Testament, ils l'achèteraient sûrement ! » Un homme répliqua que ce n'était pas bien fait d'ôter le pain à ses enfants pour leur acheter des livres. « *Ce n'est pas le leur ôter,* lui dis-je, *c'est le leur donner :* » et je lui lus Matthieu 4, 3-4 « L'homme ne vivra point de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

» 5 Avril. Waldbach. Monsieur le pasteur Oberlin et son gendre me reçurent très-amicalement, et me témoignèrent beaucoup de joie sur ma vocation. J'y restai deux jours.

» 7 Hochwald. J'ai tenu ici une assemblée de douze personnes. Nous lûmes Jean 15, chantâmes : *Embrâse bientôt ces contrées, etc.*, et nous lûmes encore Actes 9.

» 9. Je vis sur une haute montagne quelques maisons où je me sentis pressé d'aller. Je vendis une bible à une femme qui, obligée d'emprunter, donna en gage cette bible même. Ils me retinrent à dîner : nous étions neuf à table et je leur lus un chapitre.

» 12. Quelques personnes d'ici sont allées à X... pour dire au pasteur que je tiens des assemblées. Dès le lendemain il arriva une lettre de lui aux personnes qui me recevaient ; il les menaçait, et leur ordonnait de me chasser ; ajoutant que j'étais un sorcier, et mille autres injures. Mais les gens ne lui obéirent pas et prirent ma défense. Le 12 il écrivit de nouveau que ceux qui me recevaient se feraient de mauvaises affaires, que les gendarmes m'emmèneraient, etc.

» Le 14 je tins encore une assemblée. Les gens disaient que si je tenais des assemblées tout le long du jour, ils m'écouteraient aussi tout le jour. Ils regrettaient de n'être pas plus rapprochés de pareilles assemblées pour y assister régulièrement ! »

A ce journal j'ajoutais, moi, en 1822 ces réflexions :

1822 « Je ne puis m'empêcher de rendre les lecteurs attentifs à la beauté d'une œuvre pareille. Des gens qu'aucune espèce de missionnaire n'est capable d'atteindre, et qui sont cachés dans de hautes montagnes ou dans des vallées reculées, des protestants et des catholiques, reçoivent ainsi la vérité, sans que l'ennemi ait le pouvoir de suivre cette prédication. — Je dois ajouter que ce colporteur n'avait aucune culture, ni aucune apparence.

» Les nouvelles d'Alsace sont toujours plus belles, elles n'éclatent pas aux yeux du monde parce que nous semons profonds mais dans dix ans on en parlera davantage. »

En relisant ces lignes, en février 1831, j'y ajoutais celles-ci : « Il y a actuellement neuf ans que j'écrivais ces choses ; et cela ne va déjà pas mal ! » Et maintenant j'ajoute (1854) : Combien s'est-il encore fait dès-lors ! Comparez l'Alsace actuelle à ce qu'elle était en 1819!... Dieu sait ce que nous aurons dans dix ans, dans vingt ans, que dis-je, dans un an !...

Nous voici arrivés au terme de ma mission de Colmar et de l'Alsace en général. Il ne me reste plus qu'à raconter comment je fus expulsé de cette contrée et de la France. Cela se rapporte à l'évènement dont j'ai déjà fait mention (p. 283), et qui avait eu lieu en décembre 1821. Le voici avec ses détails, que je tire d'une lettre que j'adressai plus tard au préfet de Colmar.

Le bourg de Riquewihr (Reichenweyer) était depuis six mois sans pasteur. Les pasteurs du voisinage étaient chargés d'y faire alternativement le service ; mais ils le faisaient d'une manière irrégulière, et ils s'appuyaient, pour excuser cette négligence, sur le motif pitoyable que les habitants « étaient animés d'un mauvais esprit ! »

Cependant j'ignorais tout cela, lorsque je vis arriver chez moi un homme de l'endroit, me priant de la part des anciens et d'un grand nombre d'habitants d'aller leur faire

une prédication. — Très-surpris de cette demande inat- 1822
tendue, je dis pourtant à cet homme que j'étais prêt à m'y rendre, « mais que je voulais pour cela un appel régulier du *consistoire local !* » — Cet homme part, et revient au bout de deux jours, me disant que tous les membres du consistoire se réjouissent de me voir arriver ; mais il n'a rien par écrit. Le brave homme s'entendait encore moins que moi, — ce qui est beaucoup dire, — en questions de forme. Je lui dis donc que je me rendrais le samedi après midi dans l'endroit, pour y mettre les affaires en règle, mais que je voulais qu'elles se fissent ainsi.

J'y arrive en effet ; et rien n'est préparé. Je répète ma demande d'un appel en règle ; ajoutant *que sans cela je ne prêcherais pas*. Ces gens recommencent leurs allées et venues ; le maire même de l'endroit qu'on va consulter, répond qu'étant abandonnés ils ont le droit de faire venir un prédicateur. On parle d'écrire au président du consistoire général de Ribauviller ; mais la nuit vient, et rien n'est fait encore.

Le lendemain on se décide pourtant à envoyer une demande au président du consistoire, et le messager part. Mais en même temps les cloches se mettent à sonner. — « Que faites-vous donc ? » leur dis-je un peu effrayé. — Il faut bien, disent-ils, que quelqu'un prêche.

Une heure après, les cloches sonnent une seconde fois; puis le messager arrive avec ces mots adressés à l'ancien qui m'avait appelé :

« Monsieur. Il est *défendu* par le directoire de faire prêcher M. Bost. C'est aujourd'hui le tour de M. N....

» HERRENSCHNEIDER. »

Mes gens eurent un moment de consternation : mais je les relevai à mon tour en leur disant : « On vous doit

1822 et on vous promet un prédicateur ; s'il vient je me retire; sinon, je prêche. »

Dix heures sonnent : c'était le moment de commencer. Personne n'arrive. « Sonnez, leur dis-je ; que ce soit pour » moi ou pour un autre. » — On sonne, et on attend. Enfin je demande le costume. — Il n'y en a point ! me dit-on.— Allons! une irrégularité de plus. Je prends deux anciens à mes côtés, et nous allons au temple, où j'attends encore un moment. — Personne ne venant, je monte en chaire. Il est vrai de dire que, non-seulement je n'avais pas la robe, mais que j'étais même en bas gris et en pantalons de même couleur. Comment prêcher l'évangile, diront plusieurs, dans un pareil accoutrement!

Je le fis pourtant, avec joie et, j'espère, avec force.

Voilà le petit évènement qui a servi de prétexte à mon expulsion de France. Je dis de prétexte, parce que les autorités même me firent entendre plus tard que la véritable raison de cette mesure avait été l'arrivée d'un ballot de mes ouvrages, où se trouvait entre autres la brochure que je venais de composer sur l'*Adoration de Marie*, et que j'avais fait imprimer à Genève. — Je ne m'étais pas nommé dans cet ouvrage. Mais lorsqu'on vint à s'en occuper, le préfet me montra d'un air de triomphe un chiffre placé en tête du livre, et portant les lettres P. A. B. Je lui dis que je n'avais point songé à me cacher ; mais que ces lettres étaient le chiffre de mon imprimeur, P. A. Bonnant, qui était nommé plus bas tout au long.

Cependant tout cela se fit plus tard. Ma prédication avait eu lieu en décembre ; et ce n'est qu'en février que commença à courir le bruit de ma prochaine expulsion. Comme je n'avais aucune certitude à cet égard, et que je devais à cette époque, je ne sais plus pour quelle raison, me rendre de nouveau à Genève, je partis le 4 mars,

sans avoir reçu aucune communication du gouvernement. 1822
Mais, peu de jours après mon départ, le préfet me fit demander chez lui. Ma femme, tout en alléguant que je venais de partir, eut le courage et la simplicité de demander si elle pourrait aller recevoir elle-même la communication du préfet. Elle fut admise mais traitée très-impoliment. Ce magistrat lui communiqua l'ordre d'expulsion qui me concernait. — Quelques années après, Charles X étant tombé, et avec lui tous ses serviteurs, je rentrai en France; et je me trouvai un jour en malle-poste, côte à côte avec mon préfet déchu, devenu simple particulier. Il fut alors très-poli. Je ne sais s'il me reconnut : mais je pensai que je lui ferais de la peine en le forçant à revenir sur ces choses ; et nous cheminâmes en paix, lui déplacé, moi replacé.

Je trouve dans mes lettres de cette époque un de ces petits mots qui interrompent d'une manière rafraîchissante le récit des affaires plus graves. J'écrivais de Genève à ma femme en lui parlant du plus jeune de mes enfants d'alors : « Embrasse le petit Ami, *et lui achète quelque chose d'un sou, à l'insu de ses autres frères.* » — Ces derniers mots avaient pour but d'éviter que les deux autres frères ne fussent jaloux en ne recevant rien, ou que leur mère fût obligée de dépenser deux autres sous en leur achetant quelque chose comme au plus jeune ! — On a déjà pu s'apercevoir que j'ai toujours été timide, et quelquefois risiblement timide, à faire une dépense de pur plaisir.

Cependant je reçus à Genève la nouvelle de mon expulsion de France; et, quoique je me réservasse bien de rentrer, soit pour parler au préfet, soit pour régler mes affaires et prendre congé de mes amis, je dus prendre aussitôt des arrangements conformes à la nouvelle circonstance. Je priai le jeune Bott de rester chez

1822 moi pour me remplacer, et je me chargeai de son entretien jusqu'à ce que la société continentale l'agréât. Je résolus d'aller m'établir à Francfort-sur-Mein (ce fut par le fait à Offenbach, petite ville située à une lieue de là); et je mandai à ma femme de se rendre à Bâle pour le milieu d'avril, époque où je la retrouvai en effet avec mes quatre enfants, comme nous le verrons au livre suivant :

Et voilà ma mission d'Alsace terminée.

Qu'on me pardonne la fréquente répétition des mots *doux souvenirs!* Je n'en puis parler autrement; car je vois qu'au milieu de mes peines, j'avais bien des joies, et qu'à côté de toutes mes faiblesses j'avais toujours *la faim et la soif de la justice* dont le Seigneur a dit que bien heureux sont ceux qui l'éprouvent. — Il me reste quelques traces, que je ne puis revoir sans une douce émotion, de ce besoin profond qui caractérisait alors ma vie, et qui forme la teinte générale de cette époque de mon histoire. Accoutumé dès mon adolescence à afficher devant moi, dans ma chambre de travail et même dans les autres parties de ma demeure, quelque belle sentence, j'avais alors mis successivement devant mes yeux ces beaux vers :

Hebe auf die durchgegrabnen Haende
Ueber uns, Herr Jesus, und vollende
Die Segen die sich in dein'm Herzen fur uns regen.

(Lève sur nous tes mains percées ; achève et accomplis les bénédictions qui se meuvent pour nous dans ton cœur),

puis ces autres autres vers pompeux :

Jehovah ! Jehovah ! Jehovah ! Deinem Namen
Sey Ehre, Macht und Ruhm. Amen ! Amen !
Bis einst der Tempel dieser Welt
Auf dein Wort in Staub zerfaellt

Soll in unsern Hallen 1822
Das Heilig, Heilig, Heilig erschallen.
Hallelujah ! Hallelujah !

(Gloire à toi, Jehovah ! Gloire, honneur et magnificence. Amen ! Jusqu'au jour où, à ta parole, le temple de ce monde retombera dans la poussière, nos voûtes retentiront de ces accents : Saint, saint, saint est l'Éternel ! Alleluia !)

J'avais, à une autre époque, placé devant moi ces mots de Jésus : « Ne t'ai-je pas dit que si tu crois tu verras la gloire de Dieu ?» tracés en grands caractères entourés d'une guirlande, et d'autres passages, comme : « Entrez par la porte étroite, » « Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, » puis les trois strophes de ce beau cantique allemand :

1 — Gott will's machen — Dass die Sachen
Gehen wie es heilsam ist.
Lass die Wellen — Immer schwellen
Wenn du nur bey Jesu bist !
2 — Glaub nur feste — Dass das beste
Ueber dich beschlossen sey ;
Bleibt dein Wille — Nur fein stille
Wirst du alles Kummers frey.
3 — Wenn die Stunden — Sich gefunden
Bricht die Hülf' mit Macht herein ;
Und (dein Graemen — Zu beschaemen)
Wird es unversehens seyn.

Je trouve aussi dans mes reliques de cette époque l'un de ces traités que je faisais imprimer par milliers pour les répandre dans tout le pays; c'était un petit sermon populaire de Martin Boos *(Frühlehre*, etc.)

Pour achever le tableau complet de notre chère mission d'Alsace, je dois parler de l'embellissement que venait jeter sur notre existence, assez rude come on l'a vu, cette chère famille Le Grand que j'ai déjà mention-

1822 née plus d'une fois, et qui va reparaître dans une circonstance encore plus importante. Je pourrais mentionner aussi ces envois de traités, ou d'autres secours, qui nous venaient du même côté, et jusqu'à une petite provision de vin que cette famille nous envoya et que certains voisins partagèrent malheureusement avec nous sans nous en aviser... Je pourrais enfin parler de quelques heures délicieuses de rafraîchissement que nous passions dans cette luxuriante Alsace, — de nos promenades en famille; — de quelques visites que je faisais à des pasteurs éloignés; — de Sundhofen en particulier, village oublié loin des grandes routes, dans la solitude silencieuse des bords du Rhin, — et de tant d'autres jouissances que comportait notre âge et dont le Seigneur entremêlait mes peines... Mais je m'arrête : on ne peut tout décrire.

Chère mission d'Alsace ! Temps de zèle, d'ardeur, de jeunesse... et de forces !...

LIVRE IX.

MISSION D'OFFENBACH.

1822 ET 1823 (32 ET 33 ANS).

Je me rends à Genève.— Quelques prêtres de *Soleure*.— Retour à Bâle. — Excès de fatigue. — Huit jours à l'auberge de Moutiers. — Je dors 17 heures sur 24 pendant quelques jours. — Invités tous huit à *Oltingen*. — Le *pasteur Le Grand*. — Vingt jours de repos complet. — Doux rapports avec mes collègues du pays. — *J'écris au préfet de Colmar*. — Départ pour Francfort. — Je rentre à Colmar. — Ordre de quitter en *trois fois 24 heures*.— Je passe par Strasbourg. — Je me fixe à *Offenbach*. — Belle maison et beau jardin. — MM. Manuel et Appia. — Sénateur Meyer. — MM. Touchon et Savary. — M. Walther de Kesselstadt. — Je m'endors dans le repos. — Réveil. « *Le monde les hait.* » — Je convoque des assemblées. — Appelé en Angleterre (1re fois). — *Christianisme ecclésiastique*. — Visite à *Elberfeld*. — Neuwied, Sayn, Boos. — J'ai trois colporteurs allemands. — Désœuvrement et activité. — Nombreuses assemblées. — *Le réveil actuel s'appuie trop sur l'argent*. — *Départ pour l'Angleterre*. — Rude traversée. — Colchester. Tapage d'applaudissements.— *Mon jugement sur le peuple anglais*. — *Fort et grand, dans le bien et dans le mal*. — Respect pour la loi. *Police*.— Religion *d'estrades*.— Retour à Offenbach. — *Commentaire de Haldane* sur l'épître aux Romains ; traduction allemande. — Toujours du zèle et un sentiment d'abattement. — Mes assemblées reprennent.— *Petits* travaux (quatre de front).— *Affluence extraordinaire* aux assemblées. — Griefs ridicules du gouvernement.— Détachement du monde. — Déclaration au Landrath. — *Ma dernière assemblée*. — Dissoute par la force armée. — Scène. — *Je suis expulsé*. — Ma famille aussi. — Distribution de 600 traités. — Les juifs en veulent. — *Jours de grâce*. — Je suis traqué par *cinq gouvernements*. — Ma famille se disperse. — Scène à la police de Francfort. — Griefs d'Offenbach. — Manœuvre du loup. — Quatre travaux à la fois. — M. *Touchon* et Mme *Ziegler* à *Hanau*. — Nous reçoivent. — Six heureuses semaines. — Police grossière. Ordre d'expulsion. — Mon fils *Etienne* mourant. — Guéri par la foi. — *Incrédulité des protestants* au sujet des miracles. — A *Hambourg*. — Chef de la police. — *Entretien avec le landgrave*. — Six semaines pour moi ; trois mois pour ma famille. — A *Friedrichsdorf*. — On me surveille. — Mission de mon piano. — Don

1822 de lady C. et de famille. — La famille de nouveau réunie. — *Fatigue extraordinaire.* — Le pasteur Savary redouble de zèle. — Assemblées. — Musique du *Voyage du Chrétien.* — *Nombreuses conversions.* — Voyage à *Berlin.* — Professeur Tholuck. — Néander. Marheinecke. — Ma femme dangereusement malade. — Remède sympathique. Prompte guérison. — *Départ pour Carlsruhe.* — Logés d'abord par le général Stokhorn.

J'avais quitté Colmar le 4 mars (1822), en y laissant ma femme et mes quatre enfants.

En traversant Soleure je passai une heure agréable dans un des couvents de cette ville, en conversation avec quelques prêtres catholiques romains, qui me parurent très-bien disposés.

Les frères de Neufchatel « me trouvèrent à mon passage (dit mon journal) bien plus frère qu'ils ne le pensaient. » — Il y avait donc là aussi, et là déjà, des oscillations quant à l'amour fraternel.

Arrivé à Genève le 15 mars, j'en repartis le 8 avril, pour aller trouver à Bâle, ma famille qui venait de quitter Colmar, et qui logeait à la Tête d'or, comme déjà précédemment. J'y arrivai le 15. Là, abîmé de fatigue, bien au-delà de ce qu'on peut imaginer, parce que j'ai toujours laissé arriver la fatigue à son dernier point avant de lui céder, déplacé pour le moment sans avoir pu encore faire le choix d'un autre poste, je cherchais un lieu où reposer momentanément ma tête ; et je me décidai, faute de mieux, à aller prendre logement à l'auberge de Moutiers, mon ancienne paroisse.

Cependant, la veille de notre départ pour cet endroit, nous voyons paraître à notre hôtel notre cher ami, M. le pasteur G. Le Grand, qui avait appris notre arrivée à Bâle, et qui, voyant notre fatigue et apprenant notre projet, veut nous prendre chez lui, à Oltingen, village du

canton de Bâle, situé à sept lieues de cette ville. Mais 1822
nous étions huit ! Car, outre mes quatre enfants d'alors et une jeune domestique alsacienne, nous avions encore avec nous cette amie dont j'ai parlé dès le livre précédent, et qui, vu le nombre de nos enfants en bas âge, et surtout notre vie agitée et ambulante, ne pouvait nous dispenser d'avoir une domestique. Notre cher Le Grand ne recula pas à la vue de ce monde formidable : seulement il sentit qu'il devait s'entendre avec sa femme avant de nous inviter décidément ; et comme cette négociation devait prendre quelques jours, vu que ces amis vivaient à la campagne, je me déterminai à aller toujours passer une semaine à Moutiers, — premier repos proprement dit que je me sois accordé en ma vie.

Il est vrai qu'une auberge de village est un lieu de repos fort imparfait. Je n'ose presque pas dire qu'on nous avait donné, pour chambre à coucher, une chambre que traversaient des muletiers et des charretiers de toute espèce, se couchant à minuit ou se levant à quatre heures. La nourriture était aussi un peu à l'avenant. Mais la jeunesse, un bon tempérament et une immense fatigue des nerfs nous firent passer par-dessus bien des choses. Le Seigneur m'a doué d'une constitution qui me permet d'emprunter, pour ainsi dire, sur des temps de repos futur. Alors, quand j'en ai le temps, je puis dormir jour et nuit comme un enfant. Je crois réellement que, dans les dix jours que je passai à Moutiers, je dormais seize heures sur vingt-quatre, n'allant guère que du repas au sommeil et du sommeil au repas, et m'endormant à la promenade, sur un banc ou sur un tronc d'arbre.

Du reste j'ai probablement un peu abusé, en ma vie, du système d'emprunt dont je parle ici, et entamé en quelque mesure mon capital à cet égard. Mais pourquoi en aurais-je du regret ? C'est une bien grande faiblesse

1822 de foi chez un chrétien que l'attachement à la vie présente !

Quelques jours après notre arrivée à Moutiers, nous reçûmes une lettre de notre ami Le Grand, qui nous appelait effectivement à nous rendre chez lui à Oltingen. Il avait de la fortune, il est vrai ; mais il mit, à nous recevoir, le courage et la simplicité du pauvre. Le riche apporte trop de façons à son hospitalité ; et quand il n'a pas une belle chambre à vous offrir, ou si votre arrivée dérange tant soit peu l'ordre de sa maison, il vous laisse à l'auberge. Nos chers Le Grand ne firent pas ainsi. Ils mirent, je ne sais plus combien de matelas sur le plancher, mais ils nous reçurent. — Immortel souvenir ! Vingt jours de complet repos ! Vingt jours de paix ! Vingt jours à la campagne ! Plus de préfets ! Plus de gendarmes ! Et tout cela au moment le plus splendide de l'année ! Car nous arrivâmes le premier mai ; et nous n'en repartîmes que le vingt ! C'est certainement la plus grande oasis que j'ai rencontrée jusqu'ici dans ma vie.

J'ai parlé de repos complet ; et ce repos fut effectivement bien complet. Mais on comprend que cela n'exclut pas l'idée de conversations utiles et intéressantes. Mes collègues du canton de Bâle qui n'avaient, certes, nul besoin de mes instructions, s'étaient cependant fait du réveil de Genève quelques idées fausses. Ils confondaient trop la dissidence avec le séparatisme. Ils ne rendaient pas non plus assez de justice au dogme de l'élection ; et je pus en les visitant, lever presque tous leurs préjugés à ces deux égards. De mon côté j'apprenais aussi à les écouter sur quelques points ; et j'ai lieu de croire que nos entretiens, et la communication de ces entretiens, auront porté quelques bons fruits.

C'est encore d'Oltingen que j'écrivis, et dès le 4 mai, au préfet de Colmar, pour lui exposer l'affaire de Rique-

wichr, pour réclamer contre mon expulsion si brutale 1822
de France, et pour lui annoncer que j'irais lui parler moi-même dans peu à cet effet. Ceci rentrait, il est vrai, dans la classe des travaux pénibles et fatigants; mais il fallait pourtant traiter cette affaire.

Tout le reste de nos trois semaines s'employa en petites promenades dans les environs, en conversations, en lectures, en repos; et nos enfants, notre John surtout, se délectaient à soigner *les bêtes*, que celui-ci a toujours tant aimées, ou à courir le village.

Cependant, toute jouissance ayant son terme ici-bas, nous dûmes enfin nous décider à quitter notre cher Oltingen. Ce fut le 20 mai. Pour aller où? Nous n'étions encore nullement décidés, quoique mes vues se portassent déjà du côté de Francfort-sur-Mein ou ses environs. Je partis donc pour cette ville, mais en passant par Colmar. Pour faire moins de sensation auprès de la police française, je fis passer ma famille par l'Allemagne, en lui donnant toutefois rendez-vous à Strasbourg; car je voulais revoir cette ville. Puis je me rendis de Bâle directement à Colmar, afin d'y parler au préfet, comme je le lui avais annoncé. Ce magistrat ne voulut pas me recevoir, et me renouvela l'ordre de quitter la France en *trois fois vingt-quatre heures*, en soulignant ces derniers mots bien gros et *deux ou trois fois*. Ces gens là oublient, quand ils mettent de la rudesse à des communications de ce genre, qu'ils font une chose de très-mauvais ton; et qu'ils s'assimilent à des domestiques qui, habituellement opprimés par leurs maîtres, sont tout heureux de trouver par moments quelque occasion de faire les maîtres à leur tour. Du reste le monde est plein de ces domestiques là

Je tins néanmoins encore deux bonnes assemblées à Colmar; puis je partis pour Strasbourg, où je crus faire

1822 acte de courage en restant un jour de plus que le temps si éloquemment souligné. « Là (porte mon journal), au milieu d'une foule d'incidents excessivement compliqués, et n'ayant que deux jours pour rester en cette ville, le Seigneur me fortifia assez pour pouvoir beaucoup porter et beaucoup faire ; j'eus à résister à des ennemis, et même à des frères peu charitables ; à organiser un peu le troupeau de Strasbourg ; et à arranger, contre tous nos projets précédents, notre départ à tous pour l'époque précipitée du 27. » — Tout fut en effet miraculeusement ordonné par le Seigneur ; — notre chère Concorde reçut de son père la permission de nous suivre à l'étranger ; et le lundi, 27 mai, nous partions de Strasbourg, pour arriver à Francfort le 29, et à Offenbach le 30. Nous choisîmes cette dernière ville comme étant une espèce de faubourg de Francfort, mais moins dispendieux et plus agréable que la ville même.

Nous restâmes d'abord à l'auberge pendant huit jours pour faire nos principales emplettes ; car nous voulûmes nous mettre dans nos meubles ; puis nous trouvâmes à nous loger pour 250 francs par an dans une très-belle maison, neuve d'un an, située à l'extrémité de la ville, du côté de Francfort, élevée de quelques marches au-dessus de la route : belles dépendances; grande cour ; poulailler ; remise pour une voiture ; jardin potager, et beau jardin anglais avec un kiosque. C'eût été trop beau pour nous, si le prix n'eût été si extraordinairement bas : on nous dit que ce bas prix provenait de ce qu'il y avait eu précédemment quelque histoire tragique dans la maison, et, je crois, un peu de bruit de revenants. Quoique je ne rejette point d'une manière absolue toute histoire de ce dernier genre, je ne me laissai pourtant pas effrayer ; et nous restâmes dans cette charmante habitation, tout le temps de notre séjour à Offenbach. Je dois ajouter au sujet du

bas prix de notre logement que le maître de la maison 1822
en demandait d'abord 500 francs ; et qu'il dit ne descendre autant qu'en considération de l'œuvre que je venais faire et dont on lui avait parlé. Je crois qu'il exprima aussi la pensée que nous lui porterions bonheur.

Nous entrâmes dans cette maison le 8 juin.

« Dès ce jour (porte mon journal du 24), nous avons eu une foule d'occupations d'établissement ; mais tout le principal est fait aujourd'hui ; et je te consacre, ô mon Dieu et mon Sauveur, ce jour que je compte en quelque sorte comme le premier où je sois rentré dans une position régulière depuis près de quatre mois, et où je recommence mon œuvre d'évangéliste dans une nouvelle contrée. (1)

Mon séjour à Offenbach ne dura qu'un an, et ne présente que deux évènements un peu saillants : mes assemblées, qui firent en peu de temps une telle sensation qu'elles me valurent mon expulsion, puis un voyage en Angleterre, le premier que j'ai fait dans ce pays remarquable.

Avant d'entrer dans le récit de ces deux évènements, je dirai en quelques mots quelles furent à Offenbach mes occupations courantes.

Je me liai d'entrée, dans Francfort même, à un frère qui présidait une assemblée d'une centaine de personnes en liaison avec les Frères moraves, quoique ce ne fût pas sous leur direction ; c'était un négociant qui se montra toujours très-fraternel envers moi, et dont je présidai moi-même assez souvent l'assemblée.

Il me mit en relation avec un autre frère d'Offenbach chez qui se tenait aussi une petite réunion, plus encore étroitement unie avec les Frères moraves.

Je fis aussi, dès les premiers jours, la connaissance

(1) Je transcris ce passage le 24 juin aussi, mais en 1852, et dans l'île de Jersey. Que de choses en ces trente ans !

1822 de MM. Manuel et Appia, les deux pasteurs attachés à l'église française; et ceux-ci, à leur tour, me présentèrent à quelques-uns des pasteurs allemands de Francfort, puis particulièrement à M. le sénateur Meyer, premier magistrat de cette ville, dont j'ai déjà parlé (p. 198). Cet homme savant et pieux était d'une douceur qui touchait quelquefois à la faiblesse; mais il supportait toujours patiemment ma rudesse, ce que les gens doux ne font pas toujours, bien s'en faut; et il ne craignit jamais de défendre ma cause, particulièrement lorsque la police de cette ville et celle des gouvernements environnants se montrèrent injustes et malveillantes à mon égard.

Peu après, je renouvelai connaissance avec le pasteur Touchon, de Hanau, que j'avais déjà vu lors de mon précédent voyage en Allemagne. C'était un homme pieux et d'un admirable talent: dommage que toute sa nature répugnât à l'action.

J'entrai aussi bientôt en relation avec le pasteur Savary, de Frédericksdorf, petite colonie walonne près de Hombourg.

Enfin je renouai aussi, avec M. Walther, de Kesselstadt, près de Hanau, des rapports qui devinrent d'autant plus fréquents qu'il voulut bien se charger de traduire en allemand le *Commentaire de Haldane* sur l'épître aux Romains, que je publiai plus tard dans cette langue.

Je continuais aussi à entretenir des rapports actifs avec une grande partie de l'Allemagne; et il m'arriva même qu'en apprenant les persécutions qu'enduraient nos frères de Munich, j'offris à l'un d'eux, l'un des frères Heinleth, de venir chez moi, « avec tous les siens », s'il n'avait d'autre ressource. — On trouve en effet toujours à s'arranger, lorsqu'on veut bien exercer l'hospitalité. — Ce

frère me fit l'honneur d'arriver chez moi en septembre ; 1822
mais il ne resta que peu de semaines.

Cependant la vie que je menais à Offenbach pendant les premiers mois n'était pas la grande vie du missionnaire : je m'endormais un peu dans la jouissance d'une position temporelle très-douce : voici un article de mon journal qui raconte comment j'en sortis. Je le donne tel quel, et ne crains même pas d'ajouter qu'à l'heure qu'il est j'y changerais très-peu de chose.

« Vendredi, 4 octobre.

» Ces jours le Seigneur a daigné m'accorder une espèce de réveil. Depuis longtemps je m'apercevais, quoique sourdement pour ainsi dire, que je me laissais dominer par la prudence et la crainte humaine. J'avoue ici, comme je l'ai déjà fait devant d'autres, que si je n'ai pas tenu d'assemblées à Colmar, c'est, en grande partie du moins, par ces motifs ; et que c'étaient aussi en grande partie ces motifs qui me faisaient rester ici dans l'inaction. Mais l'autre soir, en lisant dans les évangiles avec un ami ces mots de Jésus : « *Le monde les hait, car ils ne sont pas du monde* » (Jean 17, 14), je fus subitement saisi d'un de ces profonds ressentiments du temps de Wilcox (1816). Toute sa manière tranchante et notre zèle primitif se sont représentés à moi. Nous insistions alors surtout sur un trait : « Ce pasteur est-il haï du monde ! — Non ; — » Donc il est faible ou mauvais. » J'ai vu que la société continentale et tous les autres frères qui m'entourent avaient gagné quelque chose sur moi à cet égard ; — en un mot Dieu m'a réveillé. Je désirais, soit pour pouvoir imprimer Haldane en paix, soit aussi parce que le séjour d'ici me plaisait, ne pas faire d'éclat ; mais, o mon Dieu, je te rends grâce de ce que j'en suis revenu à regarder l'éclat comme le sceau du christianisme ; et je serais trop heureux d'être chassé de ces lieux à cause

1822 de toi. Demain je vais tenir ma première assemblée ; et un de ces jours je vais recevoir des Testaments à distribuer...

» C'est remarquable, ajoutais-je encore, que l'article de Van-Ess sur les assemblées particulières vienne de paraître à ce moment. »

Ces derniers mots se rapportent à un article fort bien écrit que Van Ess venait d'insérer dans une gazette religieuse, et où il montrait l'absurdité de ce despotisme qui s'oppose dans tant de contrées même protestantes, à la formation d'assemblées d'édification hors des temples. Je le réimprimai plus tard avec trois autres pièces écrites dans le même sens, comme on le verra en son lieu.

La citation qui précède montre clairement que le besoin d'agir me tourmentait. Et cependant, chose singulière, je continuais à souffrir en même temps, de cette langueur dont j'ai déjà parlé si souvent. On voit par tout ce qui précède que cette disposition ne prenait pas, chez moi, la teinte d'abattement douloureux qui mêle tant de fatigue à l'édification dans la vie de l'excellent Martyn. C'était plutôt une simple tristesse et une paresse involontaire ; il me devient toujours plus évident que ce mal avait une cause toute physique. Combien d'autres maux en ont une toute semblable !

Du reste, peu importent la cause et les profondes questions auxquelles tout cela se lie, le fait était là ; et il perce visiblement dans un petit article que j'écrivais trois jours avant celui qu'on vient de lire :

« 1er octobre.... Je vais aller en Angleterre ; et non seulement je ne suis pas intimement uni à la société, mais je ne puis l'être ; elle est trop *ecclésiastique*. — Si je pouvais trouver quelque ouverture chez les méthodistes? — Je ne trouve pas non plus chez N.... le *second*, l'ami

après lequel mon âme soupire depuis tant d'années. Vien- 1822
dra-t-il une fois?... »

On comprend le sens du mot *ecclésiastique* employé dans cet article : la société commençait à me recommander, trop fortement à mon gré, la prudence, le calme, le respect des autorités ecclésiastiques, même incrédules. — Quant au méthodisme auquel je songeais, j'aurais voulu trouver dans le réveil, non pas précisément le dogme mais l'action et la vie du méthodisme primitif; — et je le voudrais bien encore !

Avant d'en venir aux deux points annoncés, savoir les assemblées et le voyage d'Angleterre, je dirai encore, que je fis au mois d'août une excursion jusqu'à Elberfeld, en repassant par Neuwied et Sayn où je logeai de nouveau chez Boos. Comme j'avais pris cette fois, par exception, ma femme avec moi, et que Boos demeurait, comme on l'a vu, dans une espèce d'ancien couvent, il assigna à ma femme une chambre à l'extrémité opposée de la mienne, au bout d'un long corridor, qui nous rappelait toutes les scènes des œuvres de M^me^ Radcliffe. — Du reste il fut, comme de coutume, très-gai ; quelquefois, en souriant, il appelait en français ma femme « ma chère sœur. »

J'entretenais aussi pendant le courant de toute cette année trois colporteurs allemands, pour lesquels la société continentale finit par m'accorder quelques secours.

Ces différents travaux forment un singulier contraste avec mes plaintes si souvent répétées à cette époque sur mon inactivité et mon défaut de zèle. J'écrivais le vingt-un juillet :

« Quand sortirai-je de cette vie inutile et fainéante » pour agir comme un homme affermi dans la grâce !»

Et le 4 août : « Voilà plus de trente-deux ans de ma » vie écoulés ! Et que suis-je? Toujours plus inepte au

1822 » travail, toujours plus lâche, — et, quant à la foi aussi,
» toujours moins ardent et fidèle à ce qu'il me semble.
» Tous ces jours il me reprend de véhéments désirs de
» me plonger une bonne fois dans ce christianisme com-
» plet que j'ai toujours eu en vue. »

C'est au milieu de ces impressions si pénibles que je fus pris, comme on l'a vu plus haut, par une sorte de réveil. Je convoquai des assemblées qui devinrent bientôt très-nombreuses : 30, 40, 80 personnes et plus arrivèrent en peu de temps : il fallut faire des bancs, puis une petite estrade, de deux degrés de haut; et le gouvernement commençait déjà à s'inquiéter, lorsque, pour prolonger probablement l'effet général de mon séjour à Offenbach, le Seigneur m'appela à faire ce voyage en Angleterre que j'ai annoncé, et pendant lequel les assemblées se continuèrent par quelques frères, mais plus faibles et sans éclat.

Mon voyage en Angleterre m'était demandé par la société continentale qui désirait faire une exhibition de l'un de ses agents, afin de se procurer ainsi plus abondamment les fonds nécessaires à son œuvre. J'ai déjà insinué plus d'une fois qu'à mon jugement l'œuvre de Dieu se fait en nos jours beaucoup trop au moyen de l'argent. J'ai entendu des collecteurs, qui passent pour grandement pieux, appliquer à l'œuvre de Dieu le mot du monde que l'argent est *le nerf de la guerre*, — parole détestable quand on l'applique à la sainte guerre du règne de Dieu contre celui de Satan ! parole complètement fausse ; puisque c'est l'inverse qui est vrai. Rien n'énerve plus l'Église de Dieu que d'être riche en argent. Est-ce que l'église primitive avait donc des comités et des sociétés évangéliques présidées par des banquiers, des rentiers et des sages de ce monde ? Chacun sait bien que non. Et quand nous verrons arriver sur l'église tout à la fois une

riche mesure de grâce et une riche mesure de persécu- 1822
tions, pour lui apprendre à se détacher du monde, nous verrons alors reparaître ce sacerdoce universel tant proclamé par l'écriture, et tomber, sauf les collectes pour les pauvres, ce commerce de collectes soi-disant « pour le règne de Dieu » dont l'église apostolique n'a rien su. — Mais enfin nous n'en étions pas encore là en 1822 ; et on me demanda de me rendre en Angleterre dans le but que je viens d'indiquer.

Je pars en conséquence, le 8 novembre, par Mayence, Cologne, Aix-la-Chapelle et Bruxelles, faisant dans cette dernière ville, avec beaucoup de bénédiction, la connaissance du cher M. Mertens. — Qu'êtes-vous devenu depuis, cher frère? — Je traversai, le 16, de Calais à Douvres par une sorte de tempête : nous avions eu, la nuit auparavant, des éclairs et des tonnerres. Je souffris au-delà de toute description ; et puis, pour couronner la chose, arrivés à Douvres on nous fait signe, comme je l'appris plus tard, que nous ne pouvions entrer, vu l'état de la marée; et nous nous dirigeons sur Ramsgate, qui était aussi loin de Douvres que Douvres de Calais !

J'ai oublié de dire que, six semaines avant mon départ pour l'Angleterre, je m'étais mis à apprendre l'Anglais dont je ne savais mot. Par économie je ne pris point de maître, et j'appris cette langue tout seul sur un Nouveau Testament anglais que je me procurai à cet effet. Sachant l'Allemand et le Français, l'entreprise était plus facile ; et, chose singulière ! on me dit en Angleterre que j'avais pris une meilleure prononciation que beaucoup d'Allemands ou de Français qui avaient vécu plusieurs années dans le pays. Il est vrai que j'en avais appris quelques rudiments à Neuwied ; et ils étaient restés dans mon oreille.

A mon grand ennui le Comité me retint à Londres

1822 pendant cinq semaines avant de me faire partir avec un collègue anglais, qui devait me guider, m'introduire et me montrer. — Pendant ce temps-là je pus me perfectionner un peu dans la connaissance de la langue, dont j'avais un pressant besoin, puisqu'il s'agissait, une fois parti, d'aller parler en public de ville en ville.

C'est le 21 décembre, et à Colchester, que je fis à cet égard mes premières armes; et j'y jouai, pour un court moment, un rôle désagréablement comique. — J'eus à peine, du haut d'une tribune, prononcé quelques mots en mon misérable anglais, qu'une révolte éclate dans mon auditoire; je le crus du moins; et j'en fus sérieusement épouvanté. Le plancher tremble, des coups de canne par terre, des coups de poing sur les balustrades grondent de toute part; je me retourne effaré vers mon mentor, en lui demandant quelle faute affreuse j'avais commise. Il me dit que ce n'est rien : *Go on, go on!* Mais je crois qu'il veut me consoler, et j'insiste. « J'ai dit quelque abomination? » — « Non, me dit-il, allez donc! Ils vous applaudissent! » — Je respirai : mais j'avais commencé par une belle peur.

Bon John Bull! Tu es gros et fort jusque dans tes amours et dans ta joie; et, quand tu veux filer, tu casses les fuseaux!

Peut-être sera-ce ici le moment de dire, dès l'entrée, ce que je pense de ce peuple anglais, que j'ai encore revu sept fois depuis lors. Mon jugement à son sujet est très-simple, et me paraît tout dire : *le peuple anglais fait fortement*, ou, si vous le voulez, *fait bien tout ce qu'il fait*, même le mal. — En admettant que cette observation soit vraie, comme je le crois en effet, j'inclinais au commencement à admirer ce peuple dans cette force, même appliquée au mal : car on aime à voir des caractères soutenus et conséquents. Cependant, en y réfléchissant mieux

et plus chrétiennement, j'ai bientôt vu qu'il n'était pas bon 1822
d'être vigoureux dans le mal. L'énergie dans l'élément du péché est donc le défaut, même le vice, attaché à la qualité générale de l'anglais, la force. Mais, cela étant convenu, il reste vrai que le peuple anglais est un grand peuple; c'est là et par excellence la grande nation; et c'est l'un des caractères de sa grandeur de ne pas même sourire à la prétention des Français à cet égard. Le peuple anglais laisse jaser, et il agit. *Malo esse quam videri* « j'aime mieux être que paraître; » c'est l'une des maximes qu'il met le plus constamment en pratique. Je suis fâché d'exprimer un jugement aussi absolu devant mes compatriotes; mais le Français a assez de belles qualités pour pouvoir supporter qu'on en trouve de telles chez d'autres. — Même sur le point de la vaillance guerrière, l'Anglais ne craint aucun autre peuple. Sans doute il reconnaît avec toutes les nations civilisées la brillante valeur du Français; et il le respecte sous ce rapport comme sous bien d'autres; mais il ne le craint pas. Je pense qu'on ne dira pas ici que ce furent des Français qui subjuguèrent l'Angleterre sous Guillaume le Conquérant; car chacun sait bien que les *Nor-mans* d'alors, bien loin d'être Français, étaient des *hommes du Nord* qui s'étaient soumis la province française même à laquelle ils imposèrent leur nom. Il s'est d'ailleurs écoulé dès-lors huit siècles; et nous parlons des peuples d'aujourd'hui.

Il reste donc vrai que l'Anglais est fort en tout, et que voilà tout à la fois sa qualité et son défaut. Il est d'une politesse ravissante quand il le veut bien, quand cela lui va, quand le cœur le lui dit : mais, même dans les plus hautes classes, il est d'une grossièreté exquise dès qu'il croit pouvoir ou devoir l'être : généreux, noble, désintéressé, enthousiaste à vous donner la moitié de ses

1822 immenses richesses, dès que vous avez réussi à gagner ses bonnes grâces : dur et bourru au refus, dès qu'il ne veut pas ; et vous lançant alors un *no* hargneux aussi durement qu'il vous dit joliment son *yes*, *Sir*, quand il est de bonne humeur. En Anglais cœur se dit *heart*, et dur se dit *hard :* les deux mots se ressemblent un peu trop dans cette langue.

Du reste un des traits charmants de l'Anglais, et que je suis surpris qu'on ne remarque pas plus souvent, c'est sa prodigieuse vivacité dans les choses utiles. Froid et pesant dès qu'il n'y a rien à faire, le voilà galvanique, mais sans bruit, dès qu'il est à l'ouvrage ; *short and quick*, c'est sa méthode. Pour faire ou dire une chose, le Français dépensera un déluge de paroles et de mouvements ; il criera, jurera, écartera les coudes, s'agitera comme un télégraphe, tandis que l'Anglais aura expédié son affaire en silence et en un clin-d'œil depuis longtemps.

Un autre trait de la nation anglaise, qu'on a mieux remarqué et qui frappe tout le monde d'admiration, c'est l'esprit d'ordre qui règne dans le pays, le respect réciproque des droits de tous, et par conséquent, au plus haut degré, le respect de la volonté générale, la loi. Ce pays ressemble, sous ce rapport, à une machine dont tous les rouages se meuvent dans l'huile, avec une parfaite aisance. Peuple de bon sens, et qui soumet sa passion même à la réflexion.

Et puis, qui peut oublier, en parlant de l'Angleterre, sa police à la fois si respectueuse, si fine et si forte, et en particulier ses charmants *police-men?* Voyez à chaque bout de rue, et vers le centre de la ville à chaque pas, un homme poli, droit comme un I, en gants blancs, l'air soumis comme un domestique, ferme et élégant comme un maître, vêtu de trois pièces simples, l'habit, le pantalon gros-bleu et un chapeau : c'est là pour vous un ami,

un protecteur, un directeur; parlant toujours bas; bref et intelligent; maintenant l'ordre par des signes ou par sa seule présence; vérifiant la nuit si vos portes de maison sont bien fermées; plus désireux de prévenir le mal que de le réprimer; n'étant à craindre qu'aux méchants, mais fin pour les découvrir et fort pour les arrêter (1). Tout le monde a vu dernièrement ces fleuves de voitures et d'omnibus qui attendaient à la sortie de l'Exposition, et l'encombrement d'ailleurs habituel du Strand et de la Banque. En France il y aurait là des baïonnettes, des sabres et des cris de tous côtés; à Londres c'est tranquille comme dans la chambre d'un malade, ou comme dans une conspiration, mais vif comme s'il fallait se sauver d'un incendie. Ils veulent en effet sauver une chose, c'est le temps: *Save time!* 1822 et 1823

Grand peuple, mais dur; sage, mais hautain. Il faut toujours en revenir là.

Et moi je reviens à mon voyage.

On me promena donc à travers une bonne partie de l'Angleterre. A cette époque c'était encore le bon temps, pour celui qui aurait eu du plaisir à se montrer. *A foreign Minister!* c'était alors une rareté. En arrivant dans une ville j'y voyais, à ma grande stupéfaction, mon nom affiché sur tous les murs : il est vrai que les mots *of Geneva* étaient déjà à eux seuls une puissante recommandation. Système d'estrades et de tribunes, mais un peu charlatan, qui convie non seulement les hommes pieux mais tout le monde, à venir, non se convertir, mais s'occuper du règne de Dieu par guinées et par livres ster-

(1) Un monsieur, habillé en évêque, se promenant un jour parmi les 60 ou 70,000 visiteurs de l'exposition, fut reconnu par un de ces intelligents policemen, qui au lieu de lui laisser faire son coup pour l'arrêter après, se contenta de lui glisser doucement à l'oreille : *I know you, My-lord.* (Je vous connais, Monseigneur.)

1823 lings. Je n'ai jamais bien su y entrer ; et à cette époque surtout je manquais peut-être même, sur ce point, d'un peu de bon sens. Dès que la société voulait de l'argent, je devais chercher à intéresser mes auditeurs à elle et à sa cause. Au lieu de cela je suivais ma venelle du réveil du Continent, et je prêchais à mes auditeurs la conversion. Plus d'une fois mon collègue anglais m'a poussé par le coude en me disant : *Money, money, speak of money;* mais je lui laissais toujours cette tâche, ne connaissant de la langue anglaise que le langage religieux, puisque, comme on l'a vu, je n'avais appris cette langue que sur ma bible, qui ne met pas tant de prix à l'argent.

C'est à cette époque, et déjà à Colchester, que je fis la connaissance du cher et pieux révérend Marsh, pasteur de l'église anglicane, qu'on avait intéressé à la Société continentale, mais qui voyait dans les directeurs de cette société quelques tendances un peu antinomiennes et trop dissidentes. Il me témoigna une vive joie de trouver chez moi des principes si opposés à cette double tendance, et surtout à l'antinomianisme.

C'est pendant ce voyage, le 30 décembre, que naquit mon fils *Etienne,* le cinquième de mes enfants, aujourd'hui pasteur à Wanquetin, près d'Arras.

Je passai par Cambridge, Oxford, Birmingham et plusieurs autres villes, dans chacune desquelles nous tenions des assemblées publiques. Je me rappelle le battement de cœur avec lequel je montai en chaire dans la dernière de ces villes, devant un immense auditoire, pour y improviser, dans une langue que je déchirais, un sermon probablement fort ordinaire ! Mais on le voulait ainsi ; le public le désirait : car je viens de faire l'observation qu'un ministre évangélique du continent était alors pour les Anglais pieux une merveille touchante, pour les autres

une curiosité ; et l'Anglais court après une curiosité 1823
sérieuse comme le Français après une nouvelle comédienne.

L'hiver pendant lequel je fis ce voyage de six semaines fut excessivement rude. Voyageant toujours *outside*, c'est-à-dire sur l'impériale, soit par goût, soit plus encore pour épargner les fonds de la Société, j'eus à supporter un froid presque effrayant. Mon mouchoir fut un jour gelé dans ma poche en un seul bloc ; et de retour à Londres je restai vingt-quatre heures avant de pouvoir me rassasier de chaleur. Mais je n'en eus pourtant aucun mal.

Je rentrai à Offenbach le 6 février, ayant craint un moment de ne pouvoir nulle part traverser le Rhin, qui charriait alors d'énormes glaçons.

Pendant ce voyage, mon ami et frère M. Walther, de Kesselstadt, avait achevé de faire du commentaire de Haldane une traduction allemande, que je repassai tout entière pour lui donner de la concision, et que j'envoyai, peu après, imprimer à Tubingue. L'imprimeur m'envoyait les épreuves à Offenbach ; plus tard à Carlsruhe.

Dès que je fus de retour j'aperçus que le bruit de ma prochaine expulsion du pays commençait à courir, précisément comme cela était déjà arrivé à Colmar ; mais je n'en repris pas moins mes assemblées.

Et pourtant il me manquait toujours cette jouissance profonde de la foi, sans laquelle le prédicateur le plus zélé est trop exclusivement passif dans la main de Dieu. Ma vie était active en apparence, et je ne cessais pourtant de gémir sur mon défaut de vie réelle. Mes actes de fidélité si nombreux, n'étaient, il semble, qu'une suite de saccades galvaniques entre lesquelles il me manquait le fil continu, je ne dis pas de la foi, mais de la jouissance religieuse et d'un amour senti. C'est ce que je trouve consigné encore une fois dans mon journal du 19 février:

1823 « Quand je vois s'écouler d'année en année mes jours » d'une manière si *inutile*, j'en voudrais verser des larmes » de sang. Et cependant je ne puis y remédier : tous » mes gémissements et mes projets n'y font rien : *c'est* » *dans le corps !* » —

J'avais peut-être raison dans ces derniers mots, quoiqu'il soit vrai aussi, et parfaitement vrai, que telle mesure de grâce plus abondante eût pu enlever ce mal lui-même.

J'écrivais deux jours plus tard :

21 février. « Mes assemblées recommencent un peu plus fortes, sur quelques appels plus publics que j'ai fait faire. — Je sens toujours en moi de la crainte des hommes ; mais j'espère que le Seigneur restera pourtant le maître.

» Le 22. Je suis obligé de reprendre ma petite chaire pour mes assemblées qui redeviennent plus nombreuses.

» 25. Il me semble souvent que toute mesure de prudence, et toute obéissance au gouvernement, *dans le cas où il faut sacrifier un moyen quelconque de prêcher Christ,* dérive de la crainte des hommes et de la peur qu'on a des épreuves.

» 26. Je tâche, ces jours, de me mettre *un peu* au travail. (1)

» J'ai quatre ouvrages sur le tapis : 1° Imprimer et achever de retoucher la traduction de Haldane. — 2° Une publication sur le droit des chrétiens à se réunir pour leur édification. Cet ouvrage lui-même se composerait de quatre morceaux différents sur le sujet. — 3° Imprimer à part le discours préliminaire de Haldane placé avant son commentaire. — 4° Composer et publier un nouveau traité d'une application générale.— Dieu veuille me donner de la force ! »

(1) C'est à ce moment (1854) que je souligne ces mot *un peu* dont la singularité apparaît assez par ce qui précède et qui suit immédiatement.

Il en fallait en effet pour mener tout cela de front, outre 1823
et pendant les luttes que j'eus bientôt à soutenir contre le gouvernement !

Le 27 j'allai donner à mon imprimeur de Francfort la seconde des pièces indiquées ci-dessus.

Le 5 mars, une demi-heure avant l'assemblée j'écrivais :

« .... Heure solitaire, sois bénie ! Je sors ainsi, pour un moment du moins, du tourbillon des choses sensibles, pour écouter le cours du temps qui se précipite dans l'éternité.... Quels torrents de sentiments profonds m'ont souvent animé ! Était-ce pour finir par l'insouciance et la langueur ! »

. . . . . .

Ici mon journal me manque pour plusieurs semaines : les évènements se pressèrent tout-à-coup trop vivement pour que j'eusse le temps de prendre des notes ; mais mes souvenirs sont d'autant plus vifs.

Le succès de mes assemblées recommença, au bout de peu de jours, à inquiéter le clergé et le gouvernement : l'affluence était telle que, pour un peuple non accoutumé à la liberté, c'était en effet une sorte de désordre. Je me rappelle particulièrement un soir que j'étais à prendre mon souper de six heures avec ma famille. L'assemblée ne devait commencer qu'à sept heures, mais on venait sonner à ma porte déjà à six. La domestique renvoyait ; d'autres revenaient ; et je me levai, un peu impatienté, pour aller moi-même congédier ces gens. Mais quelle ne fut pas ma frayeur lorsque je vis — et il faisait déjà nuit — la rue remplie de gens qui attendaient là l'heure de l'assemblée, quelques-uns ayant des lanternes à la main. Déjà menacé par la police, je sentis combien une pareille scène devait l'inquiéter ; et je me hâtai de faire entrer cette masse de gens qui « encombraient la voie publique » (style administratif). Elle se précipita aussitôt dans la

1823 maison, dont elle remplit en peu de moments quatre chambres contigües, et disposées de manière que chacun pouvait, si non me voir, au moins m'entendre.

A cette époque, et dans toutes les premières années du réveil, redoutant, comme je le fais encore il est vrai, l'idéal dans la prédication, j'attaquais cet idéal d'une manière peut-être un peu exagérée. Au lieu de me vêtir avec un peu de soin, et comme il convient de paraître en public, je gardais, pour tenir ces assemblées, une courte veste brun-noir d'une étoffe assez grossière. Je raconte ce détail parce que des traits de ce genre ne sont pas entièrement indifférents. Mais je dois pourtant dire que j'ai eu plus de succès dans cette petite veste que beaucoup d'autres dans leur belle robe.

Je mentionnerai aussi, pendant que j'en suis aux détails, une circonstance qui augmentait les tracasseries résultant pour moi de mes assemblées ; c'était le voisinage d'un aventurier de haute volée, qui était venu s'établir dans la même maison que moi à l'étage supérieur. On a déjà vu que, malgré le vil prix auquel nous avions notre loyer, la maison était belle, presque splendide. L'homme dont je parle, très-bel homme de trente ans, se disant colonel ou marquis, était venu s'y établir avec une jeune femme de vingt-cinq ans environ. Ils menaient un assez grand train : elle jouait de la harpe : il avait des laquais et des chiens ; et l'on conçoit que nos assemblées le désolassent. Il menaçait de faire chasser tous mes visiteurs à coups de fouet ; et le reste de sa conduite était dans le même style.

Le gouvernement, effrayé de l'affluence du public, m'ordonna de discontinuer mes assemblées dans ma maison. — J'essayai alors de les tenir successivement en différentes maisons particulières de la ville. Mais, outre que cela présentait plusieurs inconvénients, le landrath

de l'endroit (c'est le titre que porte le premier magistrat de la ville) voulut encore m'interdire cet autre genre de réunion. Il m'écrivit une lettre que je possède encore, où il me disait entre autres... « que j'allais de maison en » maison, prêchant sur le prétendu pouvoir du diable (1), » disant qu'il fallait m'envoyer les enfants pour les mettre » à l'abri de ses influences », et autres pauvretés pareilles. — Ce motif, tiré de la doctrine du diable, figura plus tard dans la correspondance de ce gouvernement avec les gouvernements voisins. 1823

Alors, dans un de ces bons moments de recueillement qui donnent à la vie tant de force et de sérieux, et dont on a vu un échantillon quelques pages plus haut, je résolus de déclarer et de poursuivre mon but plus franchement que jamais. Je me rendis en conséquence chez le landrath, et je lui dis « qu'étranger dans le pays, je me » reconnaissais obligé d'obéir aux lois qui le régissaient » aussi longtemps que j'y résiderais; mais que, convaincu » de la vérité de l'évangile, et pénétré de son importance » inexprimable pour le salut des âmes, je me croyais » obligé de prêcher cet évangile aussi longtemps que je » vivais dans un endroit quelconque. Que si cette con- » duite déplaisait au gouvernement, il n'avait qu'à m'or- » donner de quitter le pays et je serais obligé de céder; » mais qu'aussi longtemps que j'y serais je tiendrais des » réunions. »

J'ajoutai « que je ne résistais jamais au pouvoir dans les choses temporelles, et que je me résignais à toutes les conséquences de ma conduite, — sauf l'amende, ajoutai-je encore, que je n'aurais pas le moyen de payer, vu que, le même jour où j'en paierais une, je tiendrais une nouvelle assemblée qui en appellerait d'autres; et

(1) .... Von der Herrschaft predige die der Teufel ausübe.

1823 que je ne pourrais y suffire. Mais que j'étais prêt à quitter le pays au premier ordre. »

Ce magistrat fut extrêmement ému d'une pareille déclaration : il tremblait si visiblement que son devant d'habit en prenait le mouvement ; et il me pria de ne pas « en laisser venir les choses à ce point » ; mais je persistai, et nous nous quittâmes ainsi.

Je tins le soir même (mardi 25 mars), mon assemblée comme de coutume ; et le lendemain je reçus l'ordre de vider le pays; et cela, pour ce qui me concernait personnellement, dans les vingt-quatre heures.

Je me mis en conséquence aussitôt à faire le plus gros de mes préparatifs de départ ; mais je pensai que, d'après mes explications mêmes, et d'après l'espèce de contrat que j'avais fait avec le landrath, le dernier soir m'appartenait. Je me mis donc à préparer mes chambres comme de coutume ; c'est-à-dire à vider mon salon de tous ses meubles pour le remplir de bancs. Mais je vis bientôt arriver un sergent de police. « Monsieur, que » faites-vous donc là ? — Vous le voyez. — Monsieur, » vous savez que cela vous est défendu. — Vous savez » que je ne me le laisse pas défendre. » — Là-dessus cet homme veut bien m'appeler son cher ami, et me dit que je serai puni. Je lui répète que je ne résiste pas au gouvernement, sauf toujours l'amende. Et il s'en va avec des menaces.

L'heure arrive ; et mon salon se remplit. Je parlais naturellement avec une grande émotion ; et au bout d'un moment mon homme de police revient avec deux collègues, et me somme de dissoudre l'assemblée. — Je lui répète que je ne la dissoudrai que devant la force. — Eh bien on l'emploiera, dit-il. — Employez-la donc, lui répondis-je ; et laissez-moi tranquille jusque là. —

Ils s'en vont. On conçoit que mon cœur battait très-

fort. Je sentais que je faisais mon testament dans cet 1823
endroit; et j'aurais voulu laisser, ce soir, à mes chers auditeurs, je dirais presque à mon cher troupeau, un mot sur chaque idée importante du christianisme : jamais, sauf le temps des apôtres, l'unité d'Aristote ne fut aussi mal gardée dans un discours; mais personne ne dormait, et nos cœurs étaient bien tournés en haut. — Au bout de vingt minutes j'entends un certain bruit; puis... Il y a presque du ridicule dans cet étalage de force militaire : je vois briller chez moi, à la porte même du salon où je tenais la réunion, et qui était ouverte à deux battants, six ou huit baïonnettes et autant de schakos; le tout flanqué de mes trois sergents de police. « A » présent voulez-vous finir », me dirent ceux-ci. — « A » présent il faut bien. Voulez-vous me permettre de finir » par une prière? » — « Non. »

Sur ce refus un de ces zélotes qui se trouvent dans toutes les assemblées, un de ces hommes droits mais encore inconvertis, ou non encore accoutumés à souffrir l'injustice, s'élève avec indignation : il déclare qu'on peut bien me chasser, moi étranger, mais qu'ils ont le droit, eux, de rester réunis... Les sergents lui recommandent le respect, et lui rappellent qu'ils sont serviteurs du gouvernement. — « Vous êtes serviteurs du diable! » — J'avais peine à maintenir la scène dans le calme : quelques jeunes femmes s'effrayaient : mon violent avocat reprenait par moments la parole : enfin je parvins pourtant à congédier l'assemblée en paix, en suppliant les assistants de ne pas s'occuper un instant de plus de cette petite scène et de ne songer qu'à l'évangile. Tout s'écoula en silence; et il ne resta autour de moi qu'un petit nombre d'amis intimes avec lesquels je sortis un instant, sous les doux rayons d'un beau clair de lune. Nous n'éprouvions en nos cœurs que la paix la plus profonde. Je donnai

1823 rendez-vous à ces amis pour le lendemain soir à Oberrad, village situé entre Offenbach et Francfort, afin d'y prendre la cène entre nous.

Dès le lendemain matin, jeudi 27, pour être fidèle à l'ordre d'expulsion, je partis seul pour Francfort, prenant sous le bras un bon paquet de traités que j'allai distribuer au corps de garde même d'où étaient venus les soldats de la veille. Ceux-ci voulaient me faire des excuses; mais je leur dis que je savais bien qu'ils n'avaient fait qu'obéir, et que je pardonnais de tous côtés, soit à eux, soit à ceux qui les avaient envoyés.

Le soir je vins à Oberrad, suivant mon engagement de la veille. Notre amie Concorde et notre domestique, fille fidèle d'Alsace s'y rencontrèrent aussi; et nous passâmes là de nouveau quelques heureux moments.

Mais le vendredi matin j'appris que ma femme aussi venait de recevoir l'ordre de quitter Offenbach avec tous les miens, dans vingt-quatre heures.

Je me rendis donc de nouveau dans cette dernière ville, en faisant connaître ma présence au magistrat, et en lui disant que s'y j'y revenais c'était uniquement pour présider à notre déménagement. Mais quelle cohue! Nous plaçâmes dans chaque chambre deux ou trois sœurs et une malle; nous ouvrîmes nos armoires ; puis nos amis entassèrent en quelques moments ceux de nos effets qui nous étaient nécessaires pour l'heure, en laissant le reste dans la maison, afin de disposer de ce reste dans quelques semaines quand nous aurions pris le temps d'y songer. Un frère, de nos amis, alla coucher tous les soirs dans notre logement pour le garder

Ce déménagement, qui paraîtrait de loin si calamiteux, fut bien loin de l'être en réalité : au contraire : il fut accompagné de circonstances qui nous laissent un des beaux souvenirs de notre vie. Ce jour se trouvait être le vendredi

avant Pâques, ce vendredi auquel un grand nombre d'é- 1823
glises protestantes, et les églises luthériennes entre autres, ont encore conservé, avec l'église romaine, le nom de vendredi saint. C'était donc grand jour de fête. Les juifs eux-mêmes, extrêmement nombreux dans toute cette contrée, le chômaient aussi parce qu'ils avaient, de leur côté aussi, une fête qui tombait sur ce jour. En un mot c'est un jour où, toutes les années, la route d'Offenbach à Francfort est toute couverte de passants. Ajoutez qu'il faisait un temps magnifique, et que le jardin de luxe attenant à ma maison donnait sur cette grand'route, dont il n'était séparé que par une longue grille qui laissait tout voir, de la route au jardin et du jardin à la route. Je m'aperçus, en faisant mes paquets de départ, que j'avais encore chez moi cinq à six cents traités, que je ne tenais point à emporter. J'eus l'heureuse idée de faire distribuer ces traités aux passants, à travers la grille de mon jardin, par mes enfants et par cinq ou six jeunes filles ou jeunes garçons que j'instruisais depuis quelque temps comme catéchumènes. Mon fils aîné se rappelle encore avoir pris part à cette distribution, assis sur une fenêtre du rez-de-chaussée ; et donnant même quelquefois des Nouveaux Testaments ou des *Voyages du Chrétien* de Bunian. Le débit fut énorme, comme on le conçoit aisément ; et la provision fut bientôt totalement épuisée. Ce qu'il y eut peut-être en cela de plus intéressant c'est que j'avais au nombre de ces ouvrages, un grand nombre de traités destinés aux juifs, les uns en hébreu, d'autres en allemand-juif, imprimés en caractères hébraïques. Je ne sais quelle ardeur s'empara ce jour-là des juifs de l'endroit ; mais c'étaient eux qui étaient les plus insistants à demander de ces petits écrits ; tellement que lorsque la distribution à travers la grille du jardin fut épuisée, quelques-uns montèrent dans ma maison,

1823 par la croisée du plain-pied, et voulaient absolument que je leur donnasse encore de ces livres.

Il m'arriva là, comme en plusieurs autres cas semblables, que la voix publique fut en ma faveur. Protestants, catholiques, juifs même étaient d'accord sur ce point. Ces derniers témoignaient leur étonnement qu'on traitât ainsi un homme qui venait pour ranimer le sentiment religieux parmi les siens ; et ils disaient : « Quand » nous aurions parmi nous un homme comme cela, nous » le traiterions tout autrement. »

Quand tout fut passé, un de nos amis d'Offenbach m'emmena, avec tous les miens, dans une voiture à deux chevaux ; et nous allâmes nous distribuer pour quelques jours entre Oberrad et Francfort.

Telle est la fin de ma mission d'Offenbach.

Mais combien il s'en faut qu'en donnant le récit de tous ces faits matériels, j'aie donné une idée suffisante de la bénédiction spirituelle qui planait alors sur nous ! J'en trouve un monument touchant dans une simple feuille de deux pages, contenant deux des cantiques que nous chantions alors, et que j'avais fait imprimer à part. Je donne ici, pour ceux qui ne connaissent pas la noble langue allemande, la traduction de quelques-unes de ces belles strophes ; quoi qu'on sache combien une traduction, surtout la traduction française d'une poésie allemande, reste toujours loin de l'original.

« Le Seigneur connaît les justes ! — Au milieu de la tentation il est » avec ses serviteurs ; — et il leur trouve des issues là où personne n'en » verrait.

» Viennent l'eau et le feu... Il sauvera les siens, comme il le fit de » Loth et de Noë. —

» Le Seigneur est toujours là ! — Dès que les yeux de ses serviteurs » savent s'ouvrir aux choses invisibles, — Ils voient campée autour » d'eux toute une armée céleste.

» O que ton feu ne brûle-t-il bientôt de toute part, Charité divine ! — 1823
» Et que le monde entier n'en vient-il à reconnaître — Que tu es Roi,
» Seigneur et Dieu !

» Ranime, éclaire, réchauffe, enflamme — De ton amour tout l'univers
» — Et montre-toi à toutes les tribus de la terre — Comme leur sau-
» veur et leur roi, comme prince de paix. (1)

Nous chantions encore d'autres cantiques, soit des Frères moraves, soit de Bogatzky ; et plus d'une fois, surtout lorsque les menaces et le danger arrivèrent, nous passâmes ensemble de délicieux moments dans cette douce occupation.

Mais il faut en revenir aux évènements matériels.

Nous voilà donc partis. Quelle série, non-seulement d'ennuis, mais de vraies tribulations commençait alors pour nous !

Le lecteur qui lit tranquillement ces choses dans sa chambre, ne peut s'en faire aucune idée. Je me vis dès-lors traqué pendant quelques mois de lieu en lieu : toutes les polices étaient lâchées autour de moi ; c'étaient des émotions morales continuelles : et puis la question d'argent, si matérielle, mais par là même si réelle, venait tout compliquer et aggraver. J'ai dit « les polices » ; parce que le pays où tout cela m'arrivait est un coin de terre où viennent se rencontrer, respectivement, à une, deux, trois et quatre lieues de distance, cinq différents gouvernements : Hesse-Darmstadt dont Offenbach fait partie; Francfort-sur-Mein ville libre; Hesse-Hombourg, où j'allai passer quelque temps ; Hesse-Cassel, où se trouve Hanau ; puis, près de là, le nouveau territoire de la Bavière. Or, je vis bientôt se réaliser ce que j'avais pressenti, c'est que tous ces petits gouvernements me faisaient l'honneur, fort désagréable, de correspondre à

(1) On trouve l'original de ces deux cantiques, dans le 3e volume. (Der Herr kennt die Gerechten etc.)

1823 mon sujet, et me repoussaient successivement. Et alors où aller? Nous étions neuf, car j'avais cinq enfants, dont le plus jeune n'avait que quatre mois; et on a déjà vu que, outre notre chère Concorde, nous avions également été obligés de prendre encore une domestique. Où donc nous loger? Sans doute nous trouvions dans le pays de précieux amis; mais aucun ne pouvait nous recevoir tous; et la vie d'auberge la plus frugale nous aurait coûté près d'un louis par jour. — Je distribuai donc ma famille de deux côtés différents, pour la placer provisoirement quelque part; déchirant ainsi cette pauvre famille, juste au moment où nous aurions le plus senti le besoin de rester unis. Je plaçai notre chère Concorde et la domestique, avec les trois plus jeunes, dans une auberge du village d'Oberrad; ma femme et mes deux aînés furent accueillis chez notre cher frère L... de Francfort; et moi, comme je ne voulais compromettre aucun de mes amis en paraissant m'établir chez lui, ne fût-ce que pour quelques jours, je résolus de parcourir le pays comme un loup sans demeure fixe; manœuvre que je répétai dès-lors encore en quelques autres occasions.

Je ne voulais cependant pas même essayer de me cacher aux gouvernements: et je commençai en conséquence par aller demander une permission de séjour à la police de Francfort. Je crois que je me bornais à demander ce permis pour trois jours. Feu le pasteur Manuel, alors pasteur français en cette ville, voulut bien m'accompagner, pour me servir de bouclier au cas de besoin. Hélas! j'en avais plus besoin qu'il ne le pensait, et que je ne le pensais moi-même! Le chef de la police me traita avec une violence et une malhonnêteté peu usitées, et me refusa même les trois jours que je demandais. On sait que M. Manuel était un homme distingué, honoré de tous les hommes de science; M. Cousin entre

autres, a témoigné pour lui la plus haute estime : à Franc- 1823
fort même il était honoré de toutes parts ; et il n'avait encore jamais goûté la haine et le mépris du monde pour l'évangile. Il resta donc comme muet devant les procédés grossiers du chef de la police envers moi ; et il témoigna, comme c'est si naturel, une vive surprise de ce qu'on ne permettait pas à un ministre de Dieu ce qu'on permet, en temps de foire, à des saltimbanques, de s'établir pour quelques moments dans la ville. Puis, passant de là dans une autre pièce de l'édifice, où se tenait au même moment une séance de la société biblique présidée par le Sénateur Meyer, son air consterné frappa toute l'assemblée, au point qu'on lui demanda aussitôt ce qui pouvait lui être arrivé. Doux et calme, de coutume, il pouvait aussi éprouver les émotions les plus vives ; et avec cette figure un peu surhumaine qu'on lui a connue, grand et pâle comme il était dans ce moment : « Je viens, Messieurs, dit-il, d'assister à la scène la plus infâme que j'aie jamais vue.... » On fut bouleversé ; et on lui demanda ce qui venait donc d'arriver ; il raconta ce qu'on vient de voir.

Plus tard le Sénateur Meyer eut connaissance de la correspondance des autorités d'Offenbach avec les gouvernements voisins à mon sujet ; et il déclara à plusieurs personnes, comme à moi-même, que les griefs articulés contre moi étaient plus propres à me faire honneur qu'autre chose ; en même temps qu'ils étaient parfaitement puérils. On y retrouvait en particulier ce grief cité plus haut. « que je *parlais* souvent du diable. » — C'est M. Meyer lui-même qui me le dit. Je lui demandai à ce sujet en souriant, si on m'accusait d'en dire trop de bien ou trop de mal ; et j'observai encore, sur ce point que, pour peu qu'ils s'animassent, en colère ou en gaîté, les mondains avaient encore plus souvent que nous le nom du diable à la bouche !

1823 Cependant il fallut céder à la force, et continuer pendant quelques jours ce que j'ai appelé la manœuvre du loup.

Une chose singulière en tout cela c'est que, à côté de toutes ces tribulations, j'avais en même temps trois ou quatre autres affaires sur les bras. J'avais donné à un imprimeur l'ouvrage dont j'ai parlé plus haut « Sur le droit des chrétiens à se réunir librement pour leur édification » *(Vier Stücke, etc.)*; et je tirais cet ouvrage à dix mille exemplaires; — j'avais, en outre, l'impression du Commentaire de Haldane dont l'imprimeur de Tubingue m'envoyait toujours deux épreuves par semaine; puis quelques autres travaux du même genre. Je ne me rendais pourtant aucun compte de cet amas d'affaires; et je ne le remarquai que sur l'observation qu'en fit notre amie de Francfort en se disant à elle-même, et à demi voix: « Quelle activité! »

Au milieu de ce désarroi notre frère, M. le pasteur Touchon, de Hanau, et une autre amie de la même ville, Madame Z..., nous offrirent entre eux deux un asile que nous acceptâmes avec une vive joie: car nous étions haletans; — un asile, dis-je, mais qui ne pouvait durer que quelques jours, ou au plus quelques semaines; car ne fallait-il pas toujours la permission de la police? et je savais bien que cette permission ne pouvait m'être accordée pour longtemps!

J'obtins pourtant à Hanau un premier permis pour huit ou même quinze jours; et je conçus dès-lors le plan, que je suivis effectivement avec succès pendant quelques semaines, de prolonger le temps qu'on voulait bien m'accorder, en faisant, à l'expiration du terme, une pétition tendant à demander quelques jours de plus. Pendant qu'on délibérait pour oui ou non je restais encore: et avec une suite de réclamations, de répliques et de dupli-

ques de ce genre, je gagnais du temps. Mais quelle res- 1823
source, elle-même fatigante ! Arriver au style de chancellerie; comprimer surtout le sentiment d'indignation qu'on éprouve, dans des cas pareils, pour ne prendre que le ton de la persuasion et du respect; parler d'humanité à des gens inhumains et sans âme ! Vraiment ces pétitions successives, et la perspective d'en avoir continuellement d'autres à faire, me causèrent une fatigue morale et nerveuse dont on ne peut se faire aucune idée, mais dont on va bientôt avoir de singulières preuves. Cette fatigue devint d'autant plus forte qu'elle pouvait mieux s'entasser dans une nature primitivement infatigable et coriace, comme celle avec laquelle j'étais né.

Cependant nous passâmes là, par le fait, six ou sept semaines, qui furent pour les miens un temps de repos délicieux, et qui m'offrirent même à moi quelques moments pleins de douceur. La conversation si instructive du pasteur Touchon, l'affection pieuse de Madame Z. et de quelques autres amis, quelques promenades dans leur jardin ou dans les environs, la beauté de la saison, car nous étions en mai, toutes ces choses réunies, jointes à la force de l'âge qui centuple toutes les jouissances, formaient pour moi quelques oasis bien précieuses. Le souvenir le plus net qui me reste de ces promenades, c'est l'observation que nous fîmes à cette époque pendant quinze jours, au coucher du soleil, de la jolie petite planète de Mercure, qui se distinguait admirablement à l'œil nu.

C'est dans un de ces doux moments de repos que je traçai dans mon journal les lignes suivantes, les seules que j'y aie déposées pendant les sept semaines que nous passâmes à Hanau. Les mots « épouse du mois de mai » qu'on va y voir se rapportent à une charmante coutume qu'avaient, à l'époque du moins de mon enfance, les petites filles savoyardes des environs de Genève. Ces

1823 enfants de huit à douze ans, venaient, dans les premiers jours de mai, en robe blanche, couronnées de fleurs, chanter devant nos maisons ou dans nos cours. On les appelait du nom indiqué ci-dessus, et on leur donnait quelque argent. — Tout jeune, et sans me rendre aucun compte du sentiment plein de poésie que tout cela m'inspirait, j'éprouvais chaque année à cette vue et à l'ouïe de ces chants une délicieuse émotion. Voici l'article

« Hanau. — Dimanche 4 mai. Mon cœur se déchire à la pensée des épouses du mois de mai. Temps sacré (1), temps heureux de paix et de calme, où tout dans la vie me souriait ! Je ne savais pas alors ce que c'était qu'être banni, poussé de lieu en lieu, me disputant de tous côtés !.... Heureuse enfance et jeunesse ! — Genève ! Lac et air uniques ; santé, courage ! où êtes vous? »

Mais il fallut bientôt sortir de ces rêveries ; et après Mercure et la promenade, la verdure et les lilas, il fallait en revenir à la police ! Celle de Hanau fut encore plus grossière qu'aucune autre que j'aie vue. Quand ma pauvre domestique alla y porter la dernière de mes pétitions, le directeur s'écria : Eh quoi ! le diable le tient-il encore ici? » (2) — Et quand je parus il refusa de me viser mon passeport pour Hambourg, où j'imaginais de me rendre, afin de m'éloigner de la police des gouvernements environnants et de rester cependant en Allemagne. « *Sie kriegen ihn nach Haus !* » (Je ne vous le viserai que pour retourner chez vous) me dit-il, pâle de fureur et blanc comme du linge ; et comme je lui dis qu'il n'avait aucun droit de m'envoyer où je ne voulais pas aller, il me le rendit sans visa. Le terme de ce passeport expira ces

(1) J'employais ce mot dans le sens de l'Allemand *selig*, et du latin *beatus*, qui ne s'applique pas exclusivement aux sentiments religieux, mais à tout sentiment d'une haute félicité.

(2) Was ? Hat ihn der Teufel noch hier?

jours mêmes; et ainsi je me trouvai, pour comble de 1823
trouble, avec un passeport qui n'était plus en règle.

Et en même temps j'avais bien d'autres tribulations encore! Dans le même temps où la police me traitait ainsi, j'avais un enfant mourant... Grâce à Dieu il n'est pas mort; il a actuellement trente et un ans; mais on va voir ce qui le guérit. Il était né à Offenbach avant le terme. Au moment où nous en sommes de notre histoire, il avait environ six mois; il n'avait pas encore passé une seule bonne nuit; et il semblait succomber. Je me rappelle distinctement un jour où je le pliais dans ses langes (car dans la cohue de nos affaires il me fallait faire de tout), et où sa tête tombait à droite ou à gauche, en avant et en arrière. Je n'eus garde de le rudoyer; mais on aura peine à se représenter l'impatience et l'irritation que me donnaient tant d'ennuis, accumulés les uns sur les autres. Dans les jours dont je parle il allait rapidement en déclinant : toute la partie osseuse de sa tête pliait sous le doigt comme un chapeau de feutre : on fit, à tout évènement, venir un médecin; mais cet homme, assez dur, après avoir tâté ce pauvre crâne, s'écria en branlant la tête : « *Nichtz zu thun; ein Wasser-kopf!* (Il n'y a rien à faire; c'est une tête pleine d'eau!) et ma femme, sur les genoux de laquelle était couché l'enfant, se mit à pleurer. — *Eh bien, il ne mourra pas!* m'écriai-je, avec une conviction parfaitement identique avec celle que dicterait un commandement! — Et en effet je ne priai point; je parlai avec la pleine assurance de quelqu'un qui aurait eu simplement à décider d'une chose par oui ou par non. Et si l'on veut savoir d'où me venait cette assurance, je dirai qu'elle venait peut-être de la grâce dont parle Saint-Pierre au sujet de ceux qui ont le bonheur de participer en quelque degré aux souffrances de Christ : « Vous êtes bienheureux, car l'esprit de gloire et de Dieu

1823 repose sur vous » (1 Pierre, 4, 14). Grâces à Dieu je ne me suis jamais vanté d'avoir beaucoup souffert pour l'évangile; et je sais mieux que qui que ce soit que tous mes maux ne me viennent pas de la piété; mais il y a temps pour tout; et après m'être laissé accuser pendant toute ma vie d'imprudence, de turbulence, de rudesse et même d'un défaut de charité, je dirai, et presque pour la première fois, que dans le sens où ces accusations me sont faites, je n'en accepte rien. Cette déclaration que je fais ici n'est point une boutade; c'est une pensée longtemps mûrie : je crois que toutes les belles manières et le bon ton et la philosophie qu'on veut ajouter, en nos jours, à la prédication de l'évangile sont de mauvais aloi, et que...

Mais je reviens toujours sur ce point! Dans l'occasion dont je parle, je crois donc que je parlai par l'Esprit de Dieu : je me rappelle très-clairement que ma parole provint d'un sentiment solennel de révolte contre l'orgueil de la science humaine qui prétendait prononcer à coup sûr sur un cas de vie et de mort. En effet, l'enfant était mourant ; en effet, *Nichts zu thun* était vrai; mais cela ne décidait pas encore de la mort; parce que Dieu est maître des causes secondes. — « Il ne mourra pas! avais-je dit. — Hélas! me dit ma femme, *où veux-tu qu'aille toute cette eau? — Elle ira où elle voudra; mais il ne mourra pas.* Et il ne mourut pas! Trois ou quatre jours après, nous étions obligés de nous enfuir de Hanau, en laissant notre Concorde avec quelques-uns de nos enfants derrière nous; et peu de jours après, sans transition, cet enfant, qui n'avait pas passé *une seule bonne nuit* en sa vie, dormit tout d'un coup une nuit tout entière; — de sorte que, comme l'église primitive qui doutait de l'effet de ses prières au moment même où Pierre était rendu à ses prières, nous commencions à croire que notre

enfant prenait le sommeil de la mort : c'était celui de 1823
la vie.

Voilà, dans ce monde, perdu par le péché, quelques-uns de ces cas qui consolent, puis aussi qui nous affermissent dans la foi; — quelques rayons de soleil à travers un ciel noir de nuages ! Voilà aussi qui est plus que la simple orthodoxie et que le talent oratoire.

Je viens de dire que nous partions de Hanau. Oui; mais où aller? — Question qui revient souvent. M. Savary nous avait suggéré l'idée d'aller passer quelques jours chez lui, à Friedrichsdorf, village anciennement fondé par quelques émigrés des églises wallonnes, dans la petite principauté de Hesse-Hombourg, située à 3 lieues au nord de Francfort ; et je m'y rendis. Cet état appartenait à un landgrave, qui avait épousé une sœur du roi d'Angleterre, et qui avait commandé en chef la cavalerie des alliés en 1815.

C'était un bien petit état, qu'on pouvait traverser d'un coup de canon, car il était moins étendu que la ville de Londres ; mais ce n'en était pas moins un état indépendant, un état souverain. Comment donc m'y présenter, diffamé et poursuivi comme je l'étais? — Dans des positions extraordinaires, on ne suit pas les voies ordinaires : je n'ai jamais bien compris le droit positif, les lois, la politique : je résolus de prendre d'assaut le cœur du chef de la police de ce petit état, et d'invoquer les sentiments d'humanité qu'il pourrait avoir, en lui exposant tout d'un coup à fond toute ma position. — Dès la première heure de mon arrivée dans cette petite ville je me rends chez lui. « Monsieur, lui dis-je, je viens invoquer votre protection et votre humanité. Je cherche à ranimer le sentiment religieux dans l'église chrétienne, dont les pasteurs ne sont pas toujours pieux comme ils devraient l'être. Le clergé s'irrite de mon action et indispose les

1823 gouvernements contre moi. On m'aura peut-être déjà représenté à vous comme un homme dangereux : mais je ne vous demande qu'une grâce : c'est de pouvoir respirer en paix dans cet état. Bien loin de craindre votre surveillance, le plus grand service que je pourrais obtenir de vous c'est que vous fissiez entourer ma maison de tant de sergents de police que personne ne pût y pénétrer; en un mot, et encore une fois, je ne demande ici qu'à respirer, qu'à souffler, et qu'à me tenir en paix. »

Cette harangue le frappa : l'histoire de mon passeport expiré ne fut plus qu'un petit détail; il parut disposé à m'accueillir ; mais il me dit qu'il avait besoin d'en parler à Monseigneur le landgrave.

J'avais, je crois, déjà fait prévenir celui-ci par mon ami, M. le pasteur Savary. Je crois, en outre, que j'écrivis moi-même au landgrave pour lui demander une audience. Il me l'accorda. Il me reçut debout; et écouta avec quelque étonnement l'exposé dont je viens de donner la substance. Mais quand j'en vins au relâchement du clergé : « Mon clergé est bon ! » me dit-il de dessous sa moustache. Son clergé se composait de cinq ecclésiastiques. — « Oh ! lui répondis-je, je le crois volontiers; mais je ne viens pas pour m'en occuper, je ne veux que respirer pour mon compte, et me ravoir. — Singulier métier, dit-il encore, me toisant des pieds à la tête : ce serait bon pour un garçon, mais un homme marié ! » — Je tâchai de lui insinuer doucement que je ne venais pas lui demander son avis à ce sujet, mais seulement la permission d'habiter le village de Friedrichsdorf. « J'y penserai », me dit-il.

Un jour ou deux après j'appris que ma famille pouvait rester dans le pays trois mois, et moi six semaines. — Six semaines ! C'était pour moi un vrai luxe, un triomphe, une éternité ! Six semaines sans pétitions ! Six

semaines de fixe, sans voyage, sans gendarmes, sans 1823
appel à la police, — et sans assemblées ; car j'étais bien résolu à n'en point tenir ! Six semaines pour réfléchir à ce que je ferais ensuite, et pour détendre mes nerfs qui n'en pouvaient plus ! — Il me semble, encore à l'heure qu'il est, et en repassant ces souvenirs, que ces deux mots : « six semaines » étaient toute une mélodie ! Eh ! chers collègues, qui allez toutes les années prendre vos bains ou vos vacances après dix mois d'un travail régulier, vous ne savez guère ce que c'est que tribulation !

Il est vrai qu'on avait donné en même temps des ordres à toutes les autorités pour me surveiller rigoureusement ; vu « qu'il y avait, disait-on, un plan d'organiser une secte dans le pays. » — Mais on a vu que je ne demandais pas mieux que de ne rien faire ; — et puis, il arriva pourtant que le traitement même que je venais d'endurer, le redoublement sensible de zèle que donna notre présence dans le village à notre frère Savary, déjà fidèle à notre arrivée, puis le zèle des membres de ma famille, de ma femme, de notre amie, et de notre domestique, moins abîmées de fatigue que moi, agirent si bien sur l'endroit qu'on y vit bientôt éclater un mouvement religieux très-sensible.

Je dois ajouter aux causes qui exercèrent sur cet endroit une heureuse influence, une petite circonstance qui pouvait, d'avance, paraître bien indifférente. J'ai dit qu'en quittant Genève en 1819, je vendis mon piano, soit par esprit de renoncement, soit dans le désir de ménager les fonds de la société qui allait m'entretenir. J'étais resté dès-lors sans cet instrument ; et je n'aurais pas songé à en racheter un autre si je n'eusse senti depuis quelques années un grand affaiblissement de ma poitrine. Or l'expérience me montrait la sagesse de cette parole de Saint Paul qui recommande aux chrétiens, sous

1823 trois différentes expressions, de « *s'entretenir* par des psaumes, des hymnes et des chansons spirituelles. » (Eph. 5. 19.) J'éprouvai donc le besoin de soutenir ma voix au moyen d'un instrument, et je revins naturellement au piano. Mais où prendre l'argent pour cela? J'agis alors comme un homme qui se croyait toujours dans l'Église primitive, — je veux dire dans l'Église des premiers mois de l'évangile : j'écrivis d'Offenbach au comité de la Société Continentale qu'ayant fait précédemment le sacrifice de mon piano dans l'intérêt de la Société, lorsque ce piano n'était pour moi qu'un plaisir, je demandais maintenant qu'on m'aidât à en racheter un, vu que j'en éprouvais un besoin sérieux dans l'intérêt de ma santé. On me répondit naturellement que la Société ne pouvait entrer dans des considérations de ce genre; mais en même temps on voulut bien parler de la chose à une personne riche, en relation avec les membres du Comité; et c'est encore à notre lady C. qu'on arriva, à celle qui avait été notre mère à Genève et à Strasbourg, en 1818 et 1819! Elle, et l'un de ses gendres voulurent bien me faire tenir à cet effet la somme de 20 livres sterling... Je crains de ne leur en avoir jamais fait assez de remerciements; et je leur consigne encore ici l'expression d'une reconnaissance que j'ai éprouvée dès-lors mille fois, en usant du bel instrument qu'ils m'ont ainsi donné.

Je dis « du bel instrument »; car, quoique j'eusse, dans la somme indiquée ci-dessus, assez de quoi m'acheter un piano passable, et que je fusse loin de me proposer d'acheter un instrument de luxe, la dame chez qui j'allais chercher un piano de seconde main m'en fit entendre et m'en étala un si beau, que, grâce à ces sophismes qui ne manquent jamais de survenir dans un cas pareil de la part des marchands, et surtout des marchandes, je succombai à la tentation. C'était un de ces

beaux pianos à queue, de Vienne, en érable jaune 1823
clair, si délicat que la chute d'une plume en aurait fait jouer les touches; l'instrument n'avait encore servi qu'un an, et on me l'offrait pour mille francs, au lieu de quatorze cents : je me laissai entraîner. Qu'on prenne la chose, si l'on veut, comme une confession.

Or c'est peut-être cet instrument qui devint, malgré ma peur de m'attirer de nouvelles histoires, notre moyen d'action le plus efficace auprès des habitants de Friedricksdorf. Mon expulsion d'Offenbach avait eu lieu au moment même où je venais de faire cet achat : j'avais laissé le piano à Francfort pendant que nous étions à Hanau; mais je le fis venir à Friedricksdorf dès que je vis que nous pourrions être là pour quelque temps en paix.

Cependant j'ai anticipé sur le récit de notre arrivée et de notre installation dans le village. Quand je vis que nous trouvions là un asile au moins momentané, j'y fis venir notre Concorde et notre domestique, que nous avions laissées toutes deux à Hanau avec trois de nos enfants, tandis qu'un autre était resté depuis quelques semaines chez notre ami L. à Francfort. Nous trouvâmes à louer dans le village, par une heureuse rencontre, une grande maison de paysan; nous allâmes chercher tous nos meubles que nous avions laissés à Offenbach; et nous voilà joliment installés (fin mai ou dans les premiers jours de juin), je ne dirai pas pour mes six semaines seulement, mais pour les trois mois accordés à ma famille; car je prévoyais déjà que, quand mon temps à moi serait écoulé, j'irais faire un voyage quelconque, pour n'avoir nulle part besoin d'un permis de séjour.

Nous trouvâmes, en arrivant, notre jardin tout cultivé par les amis; et on ne nous demanda pour loyer que ce que coûtèrent les réparations faites en vue de nous, c'est-à-dire 36 fr. par trimestre. —

1823 Ah ! quel repos ! Mais aussi quel besoin de repos ! Et quelle effroyable fatigue depuis environ deux mois ! Je n'en pouvais plus. Ma femme et notre Concorde, quoi qu'elles eussent eu leur bonne part des tribulations passées, n'avaient pourtant pas porté comme moi le principal effort de l'ennemi ; et elles voulaient sans cesse me pousser à l'action : mais je refusai nettement : je m'impatientai même un jour : « On n'attèle pas, leur dis-je, un animal qui est rendu ; je ne veux pas entendre parler d'évangélisation ; laissez-moi tranquille ! »

J'eus une fois, à mes propres yeux, une autre preuve bien singulière de l'excès de ma fatigue. Je me promenais beaucoup, quoique pas loin. Un jour que j'étais étendu tout seul sur le gazon d'un pâturage situé en dessus du village, je vis de tout loin un cultivateur revenant paisiblement chez lui, une bèche sur l'épaule. Je me retournai immédiatement de l'autre côté. Grâces à Dieu je n'ai jamais su ce que c'était que misanthropie : mais j'avais un tel besoin de repos que la seule pensée d'une conversation, et la seule vue d'une personne étrangère à ma famille me fatiguaient. Aussi sortais-je habituellement dès que notre culte de famille était terminé ; je partais surtout à l'instant où je voyais entrer quelqu'un chez nous.

Mais c'est alors que commença cette mission de mon piano, dont j'ai parlé tout à l'heure. La chambre où il était placé donnait sur la grande rue du village ; elle n'était élevée que de deux ou trois pas au-dessus du sol ; et on nous entendait sans cesse ou chanter ou jouer. Or, comme nous n'avons jamais été d'un difficile accès, nous eûmes bientôt des voisines et des voisins qui venaient causer avec nous ; et voilà les relations commencées. — Ce brave piano missionna même d'une manière encore plus directe. Comme M. Savary donnait déjà à ses paroissiens quelques leçons de chant sacré, il me demanda

permission de donner ces leçons chez moi, à cause de mon 1823
instrument. Au milieu de la leçon il lisait un chapitre : ma femme lui suggéra bien naturellement d'y joindre quelques explications ; et bientôt ce ne fut plus qu'une réunion religieuse, qu'on ouvrit et termina par un chant.

M. Savary établit, en outre, une réunion du soir dans le temple, à la lumière de quelques petites lampes ; et ces réunions aussi firent un bien sensible.

Cependant j'évitais toujours l'action directe ; et je me livrai beaucoup au travail solitaire : c'est alors, en ce lieu et sur ce piano, que je commençai à mettre en musique les *Cantiques du Voyage du Chrétien*, entre autres le cantique 3 :

De ce mont la pente rapide, etc.

et celui qui précède :

Chargé du faix insupportable du péché, etc.

dont la musique est peut-être meilleure encore, quoique moins populaire. C'est la joie, encore empreinte de souffrance.

Puis j'allais faire de temps à autre une course à Francfort, pour y voir mes collègues, MM. Manuel et Appia qui, depuis, ont déjà tous deux été appelés à l'éternel repos. C'est peut-être vers cette époque que M. Manuel me fit connaître un autre cantique, un cantique allemand, qui semble parler d'une douce vision dont l'auteur ne veut pas donner le détail, et dont je conserve un profond souvenir :

Ich hab' von ferne — Herr, Deinen Thron erblickt
Und haette gerne — Mein Herz vorangeschickt, etc.

(J'ai vu de loin ton trône, ô mon Seigneur ! Et mon cœur aurait voulu s'élancer, etc.) (1)

(1) Mot à mot : « J'aurais voulu y envoyer mon cœur en avant. » —

1823 Ainsi s'écoulaient lentement et délicieusement les longues six semaines qu'on m'avait accordées. Je dis lentement : car, encore à cette heure et à cette distance des évènements, ce séjour me laisse, comme aux miens, l'impression d'un long séjour. Il est vrai qu'il fut en tout de trois mois : mais je crois pourtant que la profondeur de cette impression tient au besoin pressant que nous avions de repos, et à l'avidité avec laquelle nous en jouîmes.

Cependant nous risquâmes bientôt d'avoir trop de succès, ou du moins plus que je n'en voulais. J'ai déjà dit l'impression que notre arrivée et notre séjour firent dans l'endroit : le missionnaire n'allant pas chercher les gens, les gens venaient le chercher, lui ou les siens ; de sorte que, dans ce village, où il s'était glissé avec le temps quelques superstitions, ceux même des habitants auprès desquels nous avions le plus de succès, commencèrent à croire, comme ils nous l'ont dit plus tard, que nous avions *jeté un sort* sur l'endroit. « Il y a quinze jours, dirent-ils, que tout chez nous était en larmes ; et maintenant tout est dans la joie. » Ils faisaient ainsi allusion aux deux états différents par lesquels passèrent successivement les personnes pieuses de l'endroit ; d'abord pénétrées du sentiment de leurs péchés ; puis comprenant ensuite avec joie que ces péchés leur étaient pardonnés.

Mais mon temps s'écoulait ; et la manœuvre du loup (p.328) allait recommencer : il fallut donc se remettre à voyager ; et je me décidai à aller à Berlin. Il est vrai que

Expression difficile à traduire. Je ne m'étonne plus que Châteaubriant ait tenté de traduire Milton mot à mot. Cela a donné un magnifique langage ; seulement ce n'est plus du français ordinaire. On dirait que la simplicité est interdite à cette langue, abîmée à la fois par le despotisme et l'impure galanterie de Louis XIV. Traduisez donc ces autres mots charmants : *Guter Mond, du gehst so stille* ! et tant d'autres ! Oui ; c'est bien ce Louis XIV, admiré de Voltaire, qui a donné à la langue française son ton guindé et tendu : le sultan avait peur de la franchise.

je quittais ma femme au moment où elle commençait une 1823
maladie qui allait empirer et mettre sa vie en un sérieux danger : mais nous ignorions encore l'un et l'autre la gravité du cas ; et d'ailleurs il fallait partir. C'était en juillet.

Je n'ai rien de bien saillant à dire de ce voyage à Berlin. J'y fis la connaissance de plusieurs hommes distingués, et surtout du docteur Tholuck, alors encore bien jeune, mais déjà bien remarqué et remarquable. Il voulut bien me charger un soir d'adresser la parole à quelques étudiants : mais je me sentis gêné. Comme je voulais parler à ces jeunes gens, devant leur célèbre professeur, du peu d'importance de la science humaine dans les choses divines, je crus qu'il y aurait défaut de générosité de ma part à attaquer un adversaire qui, pour le moment, ne voulait pas se défendre ; je me contins et je crois que je fus faible. Du moins M. Tholuck me le témoigna après coup ; mais il raconta plus tard à d'autres amis qui me l'ont redit, que je me bornai à lui répondre en tournant sur le talon : « *Es macht's ein jeder wie er kann.* » (Chacun fait comme il peut.) — C'était une idée calviniste, dont il sentit toute la justesse. —

Du reste on sait que cet homme distingué, par cela même qu'il l'est, accorde beaucoup à la thèse que j'ai posée plus haut ; et que, comme Pascal, et surtout comme l'Évangile, il reconnaît amplement que la foi a son siège dans le cœur.

Je vis aussi Néander, l'hérétique Néander, selon quelques-uns, l'admirable Néander, selon d'autres, Néander tout court, selon moi, bibliothèque vivante d'histoire ecclésiastique, et homme pieux et dévoué ; c'est bien assez.

Je vis aussi Marheinecke. Je le trouvai, tout rationaliste qu'il avait été ou qu'il était encore, occupé à lire un livre de dévotion. « Voilà où j'en suis venu », me dit-il

1823 d'un air un peu contrit ! — Il voyait la vanité des prétentions du rationalisme ; et il disait, en parlant de ceux qui s'appelaient emphatiquement *les croyants-penseurs* (Denkglaeubige) : « ils pensent croire, et ils croient penser ! »

Je revins dans les premiers jours d'août ; et je trouvai ma femme, un pied dans la tombe. Le médecin la tuait : une bonne femme de village la guérit ;... pardon, lecteur protestant, éclairé, philosophe ! — la guérit radicalement, d'un seul coup, et par un remède sympathique ! C'est une désolation pour la science ; mais le fait est là, bien positif : et c'est bien quelque chose que d'être guéri quand on est malade.

En voyant toutes ces guérisons populaires, puis l'homéopathie, on dirait que Dieu se plaît à traiter la science humaine encore plus par l'ironie que par des châtiments, parce que l'orgueil de cette science est encore plus ridicule que coupable.

En trouvant, à mon retour de Berlin, ma femme dans cet état alarmant, il fallut de nouveau pétitionner. J'écrivis donc une nouvelle lettre au landgrave, accompagnée d'une attestation du médecin portant que la moindre secousse pouvait causer la mort de ma femme. Il dit plus tard à Savary qu'il avait trouvé le ton de ma lettre un peu républicain ; mais j'eus cependant permission de rester jusqu'à ce que je pusse emmener ma femme avec moi ; et, comme on vient de le voir, ce moment arriva plus tôt que je ne l'avais espéré.

Cependant elle avait besoin de se remettre de l'épuisement de sa maladie précédente ; et pendant qu'elle le faisait, je jetai les yeux autour de moi pour savoir où nous devions aller planter nos tentes. Mes pensées se portèrent sur Carlsruhe, où je me rendis vers le milieu d'août ; puis je revins prendre les miens.

Nous passâmes la semaine du 1er au 6 septembre dans 1823
les ennuis de l'emballage, et d'un emballage qu'on fait de ses propres mains; car je cousis moi-même toute la grosse toile qui enveloppait nos ballots. Nous en eûmes pour deux chars de bagage que j'expédiai le 8. Nous partîmes le 9, et arrivâmes le 11 à Carlsruhe. — Je vois dans mes papiers de cette époque que c'était la veille du jour où M. Malan était destitué par la Compagnie de Genève.

Après avoir passé deux jours à l'auberge, nous fûmes chrétiennement logés pendant quinze jours par un homme pieux, le général Stockhorn, qui mit un appartement à notre disposition. Je dirai dans un moment comment nous fîmes sa connaissance. — Je vous ai entièrement perdu de vue depuis, bien aimé frère, comme tant d'autres ! Mais bientôt nous nous retrouverons ensemble dans la maison de l'Éternel; et pour longtemps !

Encore une étape.

Je ne quitterai pas cette mission d'Offenbach sans raconter une conversion bien intéressante dont elle fut l'instrument. Un homme, encore vivant à cette heure, et qui depuis lors est resté invariablement fidèle à l'évangile, assistait à une de mes réunions avec la curiosité sérieuse d'un caractère prudent qui examine toutes choses. Je lui demandai, à l'issue d'une assemblée, s'il voulait aussi donner son cœur au Seigneur Jésus. « Nous verrons, nous verrons », me répondit-il. Mais, peu de temps après, il fut saisi par deux paroles : l'une c'était que « Dieu n'habite pas dans des maisons bâties par la main de l'homme », mais dans le cœur; — l'autre, qui l'acheva, ce fut la parabole de la brebis perdue et retrouvée : « C'est moi, c'est moi », s'écriait-il en s'en allant, transporté, et sautant de joie, « c'est moi qui étais cette brebis perdue, et qui suis maintenant retrouvé !.... » Il

1823 est resté depuis lors un de nos chers amis ; et sa joie et sa foi n'ont jamais souffert d'éclipse.

Offenbach me laisse donc aussi de doux et d'heureux souvenirs.

LIVRE X.

MISSION DE CARLSRUHE ; ET RETOUR A GENÈVE.

1823, 1824 ET JANVIER 1825 (33 ET 34 ANS).

Accueil à Carlsruhe. — Je recommence quelques études littéraires. — Milieu entre la piété et le péché.— Fête publique du 31 décembre dans la nuit. — J'imprime le *Commentaire de Haldane* en allemand.— Voyages à Tubingue.— Mes deux aînés à Cornthal.— M. Al. Berthoud, étudiant. — *Sur la manie du tabac.* — Aucun de nos frères d'Alsace ne fumait. — Mauvais ton ; sensualité ; infection. — Étourdissement ; oisiveté. — Il donne des idées ! — Conciles fumant ! — Les apôtres fumant ! — Evangéliste fumant ! — Dépense inutile et coupable. — Mauvaise tournure. — *N'est excusable que comme remède.* — *Société de tempérance contre le tabac.* — Nouvelle visite à Genève. — *Beau rendez-vous à Fribourg* en Brisgau.— Nuit de prières et de cantiques. — Ma femme et moi au corps de garde. — Procès-verbal et enquête. — *Scène sur le Rhin.— Effet extraordinaire* d'un entretien. — Arrivée à Bâle. — Diversités de vues. — Surtout à Genève.— Naissance d'un enfant. — *Ordre de quitter le pays.* — Nouvelle visite à Stuttgardt et Tubingue. — Emballage pendant l'agonie de mon enfant.— *Départ de Carlsruhe.— Fin de ma mission d'Allemagne.*— Nuit affreuse en voiture. — Mort de mon enfant. — Je vais chercher *mes deux fils à Cornthal.* — *Scène du réveil* à Orbe.

Je touche à la fin de la première moitié de ma vie, en même temps qu'à la fin de ma première série de missions : c'est pour moi une époque importante. On aime toujours, au milieu de cette vie orageuse, à trouver quelques moments de repos, quelques haltes dans cette course. 1823

Sans doute la seconde moitié de cette vie, ne sera pas moins riche en troubles et en travaux ; les évènements

1823 n'y seront pas moins serrés : mais à chaque jour suffit sa peine : au moment où nous sommes arrivés, je me sentais en paix. Quoique ma réputation fût bien compromise le long des bords du Rhin, j'étais tranquille pour l'heure, à Carlsruhe ; car je n'y avais encore fait aucun bien.

On vient de voir qu'un général (Suédois, à ce que je crois me rappeler) nous avait accueillis à notre arrivée pour deux ou trois semaines dans sa maison, en attendant que nous eussions trouvé à nous placer et à ranger nos meubles. Comment en étions-nous venus à être ainsi accueillis par un militaire étranger? C'était très-probablement sur la bienveillante recommandation de la pieuse fille de M. de Struve, chargé d'affaires russe à Carlsruhe, parent éloigné, je crois, de Mme de Krudener. Quant à la manière dont nous avions fait la connaissance de cette demoiselle elle-même, je ne me la rappelle plus ; mais les chrétiens sont plus unis qu'on ne le pense ; et ils n'ont point attendu l'Alliance évangélique, toute bonne que soit cette alliance, pour s'aimer les uns les autres : le christianisme est une conjuration dont les membres s'entendent à demi mot. J'avais d'ailleurs assez fait de vacarme et assez souffert, pour pouvoir en avoir le profit.

Nous trouvâmes donc, en arrivant, cette connaissance de la famille de Struve toute faite ; et elle fut pour nous une source journalière de jouissances chrétiennes pendant tout notre séjour à Carlsruhe, et même au-delà.

Nous louâmes dans cette ville une charmante habitation touchant aux bords de la ville même, et par conséquent presque située à la campagne. Étant absolument neuve, elle était très-humide, il est vrai ; mais que faire? Toujours obligé d'aller à l'économie, nous passâmes sur cet inconvénient, quoique nous ayons eu à en souffrir plus tard. Sous tous les autres rapports, notre séjour dans cette maison fut très-agréable.

Nous y entrâmes le 1er octobre, et là je me décidai à 1823
recommencer cette vie d'études littéraires et théologiques que j'avais abandonnée si complètement depuis quelques années. J'écrivis au professeur Ehrmann de Strasbourg de m'envoyer en fait de livres grecs, latins et hébreux, tout ce qui me serait nécessaire pour recommencer mes études à compte nouveau; et je vis arriver avec joie des grammaires, des dictionnaires, un Nouveau Testament de Griesbach, même un Virgile et un Horace, une grammaire hébraïque et autres livres semblables.

Je dois dire que ce changement dans ma vie ne suppose pas un changement de principes correspondant. En partant pour ma mission j'avais abandonné les études littéraires parce que c'étaient des idoles ; je reprenais ces études, parce que je sentais que je n'y mettrais plus mon cœur, du moins au même degré. Je dois avouer aussi que j'avais éprouvé que le renoncement de fait à une chose que l'on continue d'aimer, ne guérit pas le cœur et peut, au contraire, l'irriter. Puis j'avais fait l'expérience que le missionnaire, comme le pasteur le plus actif, à moins d'être possédé et absorbé tout entier par la grâce, ce qui n'était malheureusement pas mon cas, trouvait toujours dans sa vie de nombreux moments disponibles qui, s'ils n'étaient occupés au travail religieux, pouvaient être voués au noble et innocent amusement de l'étude pour n'être pas encore beaucoup plus mal employés. Je n'oublie pas que l'étude peut empiéter sur les devoirs plus sérieux de la vie : mais je n'avais, pour les moments libres dont je parle, que le choix entre l'étude ou l'oisiveté. On voit que tout cela revenait à la grande et difficile question des renoncements et des mortifications. Aussi aimé-je mieux terminer cette courte dissertation en disant que je ne prétends pas avoir fait alors ce qu'il y avait de mieux ; je rapporte ce que j'ai fait ; je décris ma vie du moment ; et j'ai voulu

1823 mentionner ce petit évènement qui fut d'ailleurs, et très-probablement dans l'intention de Dieu, une préparation aux travaux littéraires auxquels je me livrai plus tard, et particulièrement aux nombreuses leçons dont l'école de théologie de Genève voulut bien me charger pendant quelques années.

Les évènements de notre séjour à Carlsruhe ont été si peu marquants que je puis noter dans leur nombre la jouissance que nous éprouvâmes, ma femme et moi, la veille de l'an, à la manière solennelle dont ce bon peuple allemand célèbre le passage d'une année à l'autre. De mon côté, selon une coutume que j'avais prise chez les Frères moraves et que j'ai toujours conservée depuis, j'avais veillé avec ma femme toute la soirée du 31 décembre jusqu'à minuit, lorsque tout-à-coup nous fûmes surpris par le bruit d'une puissante détonation d'armes à feu. Nous ouvrons la croisée : c'étaient des feux de bataillon et des décharges d'artillerie qui avaient lieu à ce moment dans une plaine voisine. En même temps toutes les cloches de la ville s'ébranlent ; les décharges continuent : ce fut, sous ce ciel étoilé, par une nuit d'hiver, à cette heure inaccoutumée et dans un moment pareil, une scène profondément émouvante. Je crois que nous entendîmes en même temps quelques cris dans les rues, quelqu'un de ces *youhé* que les allemands poussent si volontiers dans la joie : puis nous nous souvînmes qu'au même moment des églises entières, et sans doute de nombreuses familles se mettaient en prière : nous ne tardâmes pas à en faire autant.

J'aime ces soirées là ; car c'est une grande chose que la pensée du temps qui s'écoule en silence et va se jeter dans le gouffre de l'éternité, où il s'abîme et disparaît.

Nous voilà en 1824.

Soit que le terrain de Carlsruhe fût alors très-dur sous

le rapport religieux, soit que j'eusse le pressentiment 1824
que, dès que je commencerais à agir je serais expulsé,— ce qui ne manqua pas d'arriver, — je n'essayai pas de tenir des assemblées chez moi, et je me bornai à des travaux silencieux. Outre la famille de Struve, je ne fréquentais que deux ou trois autres personnes avec qui je pusse m'entretenir de l'évangile; puis j'allais de temps à autre assister à une petite réunion en liaison avec les Frères moraves, ou la présider. Quelque fois je me rendais dans la campagne chez une ou deux personnes pieuses. Je corrigeais en outre les épreuves du Commentaire de Haldane que m'envoyait mon imprimeur de Tubingue; et je me rendis, dans le courant de l'année, deux ou trois fois dans cette ville et à Stuttgardt, à raison de ce même ouvrage. Tel fut à peu près tout mon travail dans les dix mois que je passai à Carlsruhe.

J'ai oublié de dire que, déjà vers la fin de l'année précédente, et dès mon arrivée à Carlsruhe, sentant que je ne pouvais, comme missionnaire, m'occuper suffisamment de l'éducation de mes enfants, j'avais placé mon aîné, alors âgé de huit ans, dans l'institut de Cornthal, près de Stuttgardt; on a vu plus haut ce qu'était cette petite colonie. L'instruction y était alors donnée très-imparfaitement; mais les maîtres y étaient pieux; et si j'y envoyai mon enfant ce fut surtout pour qu'il s'y perfectionnât dans l'allemand. Le prix de la pension était alors d'une modicité à mettre cet établissement à ma portée, — 220 fr. par an!

Au mois de mars de cette année, j'y conduisis encore mon second fils John; et ces deux garçons s'y trouvèrent parfaitement heureux.

Je viens de dire qu'à cette époque je visitais quelquefois Tubingue; c'est dans une de ces occasions que je fis, entre autres, la connaissance d'un étudiant en théologie

1824 de Neufchatel en Suisse, M. Alexis Berthoud, qui m'a témoigné avoir reçu quelque bien de nos entrevues, et que j'ai retrouvé à Neufchatel, vingt-huit ans après, comme un de mes plus fidèles et de mes plus chers amis.

J'avais fait venir chez moi, à la même époque, pour y passer quelques mois, un de mes amis de Strasbourg, qui remplissait depuis quelque temps les fonctions d'évangéliste dans la basse Alsace; il était entretenu en partie à mes frais, et en partie à ceux de la société continentale. Il amena avec lui pour quelque temps sa pieuse femme et sa petite fille. Je vivais alors avec mes frères, et pendant plusieurs années, beaucoup plus qu'on ne le pense, dans la communauté des biens.

C'est vers ces temps encore que tombe un petit fait, une vraie bagatelle, mais dont je prends occasion de traiter un sujet qui, pour moi, n'est pas une bagatelle; je veux parler de la manie du tabac qui se répand universellement en nos jours.

Appelé à faire une nouvelle visite à Genève je voyageais avec ma femme, à la rencontre d'un frère d'Alsace que nous attendions d'un moment à l'autre. A chaque instant nous pensions le voir. A la fin: « C'est lui! » nous écriâmes-nous; et nous crûmes longtemps que c'était lui en effet; lorsque tout d'un coup nous voyons une bouffée de fumée sortir de sa bouche. « Ah! ce n'est pas lui: il ne fume pas. » — Cette exclamation, qui n'avait d'abord qu'une portée toute individuelle, et à laquelle nous n'attachions aucune idée morale, nous fit tout d'un coup passer en revue, sous ce rapport, tous nos frères de la contrée ou de l'Alsace, tous ceux du moins qui étaient un fruit de ma mission; et nous fûmes frappés de l'observation qu'entre eux tous *il n'y en avait pas un seul qui fumât;*... c'est là le fait qui me suggère mes réflexions sur le tabac.

Quelle odieuse manie est-ce donc qui s'est emparée 1824
de toute la génération actuelle, qu'on ne sache plus vivre qu'avec ce hideux narcotique à la bouche, pour en infecter les maisons, les places publiques, les voitures, les chambres, les habillements, les livres, tout ce qu'on touche, aborde ou avoisine! A ne parler que de politesse, est-ce d'un bon ton de se livrer ainsi à une pure sensualité devant tout le monde, en pleine rue aussi bien que dans le particulier, comme si ce poison devait désormais faire partie du bonheur du genre humain! Que dirait-on de tels autres amateurs qui, livrés à un autre genre de sensualité, porteraient toujours devant eux quelque petite gourmandise, un paquet de bonbons, de pastilles ou quelque autre chose semblable, et en useraient continuellement sous votre nez? Encore n'y a-t-il aucune gourmandise qui porte avec elle et laisse après elle une infection comme celle du tabac! Un fumeur ne peut vous dire « je vous aime » sans vous faire reculer de dix pas! Vous lui prêtez un livre, il vous le rend fumé; vous lui en empruntez un; son livre vous donne des nausées; il ne peut, lui, traverser une chambre sans laisser après sa personne une odeur repoussante. Tout son être sent le tabac!

Et quelle est l'utilité qui vienne compenser de tels inconvénients! A part l'effet médical dont nous parlerons dans un moment, qu'est-ce qu'on allègue généralement pour expliquer ou excuser cette laide jouissance? La rêverie, le doux passe-temps, un léger énivrement qu'elle vous procure... C'est donc de l'opium que vous prenez! Mais je doute fort que la morale chrétienne approuve un genre de bonheur qu'on va puiser à une source aussi matérielle! Un passe-temps, dites-vous? Vous avez donc trop de temps dans cette courte vie, et vous ne savez qu'en faire? Sans votre précieux tabac, l'oisiveté vous

1824 ennuie? Je le crois bien ! Mais pourquoi vouloir être oisif? Vous ne savez donc pas lire ? Vous n'avez point d'amis, point de femme, ou d'enfants avec qui vous entretenir? Tuer le temps, c'est tuer la vie. Ah! c'est une grâce que Dieu a faite à l'homme que de s'ennuyer quand il est oisif; mais le remède à ce mal est facile : faites toujours quelque chose : si vous êtes fatigué, amusez-vous; ce sera toujours une occupation : mais fumer n'est qu'une sensualité paresseuse.

« Cela me donne des idées, » disent quelques-uns. — Vous êtes trop modeste, leur répondrai-je. Si ce n'était votre mauvaise habitude, les idées vous viendraient sans le tabac, aussi bien qu'avec lui. Quelle triste ressource pour « avoir des idées! » Et que dire, en particulier, d'ecclésiastiques pieux, vraiment pieux, j'en connais de tels, qui, esclaves de l'habitude prise, ne sauraient plus composer un sermon sans aller puiser leurs idées dans le fourneau d'une pipe, ou dans les feuilles d'un cigarre! Ce n'est pas sans étonnement que je me rappelle avoir assisté à telle conférence respectable et nombreuse d'ecclésiastiques qui s'entretenaient gravement des plus grands intérêts du règne de Dieu au milieu d'une fumée de cigarres qui m'étouffait ! Propos d'église et parfum de tabagie, quelle association ! Je ne sais ce qu'en diront vos docteurs, fût-ce Luther en personne; mais je crois savoir ce qu'on en pense au ciel. Vous figurez-vous les apôtres fumant? Peut-être direz-vous que oui; mais c'est parce que vous en ferez des chrétiens comme vous : moi, je parle d'apôtres crucifiés au monde : croyez-vous réellement qu'ils eussent le temps de penser à pareille chose? — Et si je voulais remonter plus haut, — mais non! la seule supposition serait indécente.

Peut-être sourira-t-on du sérieux que je mets à tout ceci; mais je garde bien mon sérieux en effet: et je me

tiens pour assuré que *jamais fumeur n'a été et ne sera* 1824
l'instrument d'un profond réveil religieux. Parlez donc, la pipe à la bouche, à une personne qui pleure, à un pécheur effrayé, à une âme dans l'angoisse; .....vous ne l'oseriez! Ou si vous le faites, vos sermons se sentiront de votre sensualité. J'en dis autant de tout autre acte religieux. Pouvez-vous bien prier avec ardeur en fumant? Je n'en crois rien.

Après ces considérations si graves, n'en dédaignons pas une dernière, quoiqu'elle soit d'un ordre moins élevé.

Que dites-vous de la dépense qu'occasionne le tabac? —Vous êtes riche, répondrez-vous. Soit; mais alors vous dépensez sur ce point, en proportion de votre richesse, un, deux, trois francs par jour, si ce n'est plus; et telle famille qui vit dans la misère, serait sauvée tout entière par un secours pareil. — Vous n'avez qu'une petite fortune, et vous dépensez beaucoup moins à cet égard? Soit; mais la proportion reste, et l'objection avec elle. Si vous êtes restreint dans vos dépenses, et peu généreux par cette raison, pourquoi jeter vos quelques sous disponibles à ce mauvais plaisir? Est-ce bien de parler sans cesse de sa gêne, et de demander de l'argent aux autres en leur jetant au nez une bouffée de tabac? Il est vrai qu'il y a un moyen assez simple de fumer beaucoup et de dépenser peu, c'est de fumer le tabac d'autrui. Mais ce moyen n'est peut-être pas de l'ordre le plus élevé, et pourrait bien fournir une des plus fortes objections contre l'asservissement qui nous occupe.

Quant à la dépense que le tabac occasionne aux pauvres, je m'arrête, contre l'attente de quelques-uns peut-être; et je le fais par respect pour la pauvreté. Le pauvre a beaucoup de peines, et peu ou point de jouissances: travaillant beaucoup, il est mal nourri; son misérable tabac, quelque nauséabond qu'il soit, est pour lui

1824 une consolation, le seul plaisir qu'il ait ; c'est même, à ce qu'il paraît, un stimulant pour son système nerveux. Laissons-le donc fumer, quoiqu'il y ait quelque chose de bien pitoyable à ne savoir vivre qu'avec une pipe pendue à la bouche ; laissons-le fumer, s'il ne sait faire mieux ; quitte à lui montrer qu'il y a tel brave homme, pauvre aussi, mais bon travailleur, bien portant et toujours serein, qui se tire d'affaire sans sentir le tabac, et qui a d'autant plus à donner à sa femme et à ses enfants, ou à de plus pauvres que lui.

Enfin je dirai un mot sur la simple mauvaise grâce de la chose ; car si l'on ne doit pas chercher à se donner des airs gracieux, il ne faut pas non plus se donner inutilement une tournure déplaisante. Or, s'il est de fait que plusieurs fumeurs ont un air tolérable à s'acquitter de leur grave fonction, combien d'autres à qui ce travail donne un air ridicule ou stupide. Regardez-moi cette figure humaine avec un cigarre planté au milieu de la bouche, perpendiculaire au visage, les lèvres s'avançant comme pour humer le parfum à plus longs traits : n'est-ce pas là une dégradation de la noble figure humaine ?

Je pourrais encore parler d'une autre tournure beaucoup plus disgracieuse que vous donne la pipe ou le cigarre, c'est-à-dire de la tournure mauvais sujet. Qui ne voit, depuis quelques années, avec une douleur sérieuse, des gamins de dix, douze ou quatorze ans se mettre à fumer d'un air capable ? Et qui ne sent que c'est bien effectivement un esprit d'insubordination et de suffisance qui porte ces drôles à se donner ces airs ? Or, qui leur en donne l'exemple ? C'est vous. Ils ont l'ambition de vous ressembler.

Il ne reste qu'à mentionner le seul cas où l'usage du tabac soit légitime : je l'ai déjà indiqué ; c'est le cas où ce poison peut être employé comme remède ou comme

préservatif. On sait que le mot pharmacie signifie un 1824
magasin de poisons. Eh bien ! puisque les poisons, pris à petite dose, peuvent être utiles en certains cas, prenez du poison lorsqu'il y a lieu, et quels qu'en puissent être d'ailleurs le goût ou l'odeur, prenez de l'assa fœtida, de la coloquinte, de la rhubarbe, de la manne, de l'émétique ou même du tabac ; c'est très bien. Mais n'allez pas en faire une affaire de goût ; et gardez en outre la cure pour vous, sans en faire pâtir les autres !

Il est vrai qu'un remède préventif peut exiger un usage prolongé, ou même habituel; et l'on dit, par exemple, que les climats humides exigent le tabac. Mais, sans repousser absolument cette observation, je crois qu'on en abuse en l'exagérant beaucoup ; car on fume beaucoup dans les pays chauds qui n'ont certes pas à alléguer la raison de l'humidité. D'ailleurs s'il est vrai, comme on le dit, que Dieu fait croître en tous pays les aliments qui conviennent le mieux au pays, est-ce donc dans les climats humides que croît le tabac? Nullement. — Et enfin, accordant que l'usage modéré en soit, en certaines circonstances, utile, salutaire, même nécessaire, j'ai le droit de répéter que cela n'implique nullement qu'on doive faire de ce remède dégoûtant une affaire de toutes les heures et de tous les lieux. J'ai vu un homme, d'ailleurs très-convenable, fumer pendant la journée tout entière, depuis qu'il ouvrait les yeux jusqu'à ce qu'il les refermât, ne secouer sa pipe achevée que pour la bourrer de nouveau à l'instant même, encore toute chaude, et fumer ainsi même pendant le repas; oui, dîner la pipe à la bouche ! Quel honteux asservissement !

Par toutes ces raisons, et passant immédiatement à ma conclusion, je me permets de proposer aux hommes consciencieux, et surtout aux hommes pieux, la formation d'une *Société de tempérance contre l'usage du tabac.* Soit

1824 qu'ils en fassent une affaire d'abstinence totale, — ce qui vaut toujours le mieux dans les cas où il ne s'agit que d'une sensualité, — ou une simple affaire de tempérance, j'abandonne la chose à leur conscience et à leur sagesse. Mais j'ai voulu faire par ces pages ce que je considérais comme mon devoir, dans une affaire que je regarde comme grave; j'ai voulu protester contre un goût dépravé. Je retourne maintenant à ma mission et à mes frères qui ne fumaient pas.

J'avais quelque pressentiment que ma mission d'Allemagne tirait à sa fin; et, soit par cette raison, soit parce que nous vivions à une époque éminemment missionnaire, et que j'éprouvais quelque besoin de revoir mes frères de Genève, nous nous rendîmes, en mars et avril, ma femme et moi, de nouveau dans cette ville. Je fais une mention particulière de cette visite parce que c'est sur notre route que nous eûmes une des scènes les plus intéressantes de ma vie missionnaire; comme si le Seigneur n'eût pas voulu laisser non plus sans quelque bénédiction cette mission de Carlsruhe, d'ailleurs si incolore et si courte. Voici le fait.

Ne pouvant repasser par l'Alsace pour y visiter mes frères, puisque le séjour de la France m'avait été interdit, et désireux pourtant de les revoir, je leur écrivis pour leur donner un rendez-vous à Vieux-Brissac, en Brisgau, vis-à-vis Colmar, en leur disant que je serais heureux d'y voir ceux d'entre eux qui pourraient s'y rencontrer.

Or nous eûmes là un bel indice du progrès que l'œuvre de Dieu avait fait en Alsace depuis deux ou trois ans. Quoique tous ceux qui vinrent eussent à quitter leur travail, — car c'étaient tous des ouvriers, — et à faire la dépense d'un trajet de plusieurs lieues, je trouvai, en arrivant à l'hôtel, vingt-quatre représentants d'autant de localités différentes où se trouvaient maintenant des groupes de frères plus ou moins nombreux. Mes frères

avaient mal compris mon rendez-vous ; et se trouvèrent 1824
là le matin du jour auquel je n'arrivai que le soir, et presque tous devaient repartir le lendemain matin ! Mais nous eûmes une ressource très-simple : « Je ne suis pas » venu, leur dis-je, pour dormir ici en même temps que » vous ; je me coucherai le dernier. » Et nous restâmes ensemble la nuit presque entière. Nous remarquâmes avec intérêt qu'il n'y en avait pas un de nous, sur les vingt-quatre, qui n'eût, pour l'évangile, plus ou moins passé par les mains de la police ; quelques-uns même avaient été en prison. Cette nuit fut bien belle ; ce fut une suite de prières, de lectures, de conversations et de chants qui recommençaient toujours ; nous fîmes une consommation de manger et de boire extrêmement légère, et les sommeillers de la maison ne savaient que penser d'un rendez-vous pareil.

Cependant la chose ne devait pas finir sans quelque esclandre. Nous nous retrouvions le lendemain matin, vers neuf heures, tous dans la même pièce où nous avions passé la nuit, rangés en carré le long des murs de la salle, lorsque entre un gendarme, ou un sergent de police, mes inévitables mouches depuis quelque temps. — Y a-t-il ici un prédicateur, arrivé de hier soir? — Je m'avance vers lui : C'est moi, Monsieur. Qu'est-ce que vous désirez de moi? — N'y a-t-il pas aussi une femme qui voyage avec vous? — La voilà ; c'est ma femme. — Suivez-moi.

Allons! voilà, pour le moment du moins, toutes nos joies troublées et, pour moi surtout, un abîme d'inquiétudes ; car j'avais un respect et une peur native à l'égard des autorités ; puis, en même temps qu'un côté courageux, un côté poltron ; et enfin le souvenir encore cuisant de toutes mes souffrances autour d'Offenbach. D'ailleurs n'oublions donc pas, lecteur, le côté pécuniaire de la chose, cette

1824 affaire qui se fait sentir, pour le pauvre, dans chaque évènement! Afin d'avoir mes jours et mes heures plus disponibles, j'avais pris, pour le trajet de Carlsruhe à Bâle, un cocher avec un cabriolet à deux places. Dès-lors quelle complication! « Si l'on va me retenir ici, me disais-je, un jour, trois jours, huit jours ou plus, qui paiera mon cocher !.... Et puis que diront mes amis de Bâle, qui m'attendent à jour fixe? Et ceux de Genève? Et ma famille que j'ai laissée à Carlsruhe?... » Et voilà les souvenirs d'Offenbach, de Francfort et de Hanau qui me fondent dessus? Quand on a les jouissances d'une imagination trop vive, on en a les peines.

C'est au milieu de ces pensées sombres que nous montons, ma femme et moi, suivis de notre cocher, la rue qui conduit à l'hôtel du gouvernement, situé sur une colline. On nous introduit devant un *gestrenger Herr*, grossier comme..... comme le sont tant d'hommes en tout pays. Il nous tient debout, ma femme et moi, ma femme qui était dans un état de grossesse très-avancée: il nous fait quelques questions, et en particulier: « *Was ist das Weib?* » (Quelle est cette femme? — en usant du mot méprisant qu'on vient de lire).— C'est ma femme.— Elle n'est pas sur votre passeport. — Je n'avais pas cru nécessaire de l'indiquer après coup sur un passeport qui avait d'abord été fait pour moi seul. — On vous y donne des cheveux blonds. — C'est sans doute la faute du traducteur de mon passeport. — C'est bon ; vous pouvez vous retirer un moment (c'était dans une pièce voisine, une espèce de corps-de-garde), — et faire venir quelque chose pour votre dîner.

Nous étions arrivés à midi, et notre *Herr* avait besoin d'aller faire son repas. — Je refusai majestueusement de rien prendre, ma femme aussi; nous n'avions guère d'appétit ; et nous voilà pendant deux heures au moins, à

attendre que monsieur ait dîné. Oh ! on ne peut se faire 1824
une idée de mes inquiétudes, — ridicules, si vous le voulez, comme il est facile de le penser après coup, mais profondes alors ! Je voyais à travers la croisée et du haut de notre position élevée le magnifique pays de Bade, et plusieurs routes qui serpentaient au loin, pour se perdre à l'horizon, au détour de quelque forêt ou dans les champs; je voyais circuler des voitures ou des piétons... Heureux mortels, pensais-je, vous ne connaissez pas votre bonheur et le prix de votre liberté !

Heu ! fortunatos nimium sua si bona norint, etc.

Et j'étais là comme le captif Knight, comme Bonnivard, comme Richard, Cœur-de-Lion, et comme tant d'autres victimes du despotisme humain... Faiblesse du cœur qui grossit ainsi par l'imagination de petites tracasseries ! Il est vrai que, ne sachant l'issue de la chose, j'étais autorisé à me la représenter mauvaise. — Je me mis en conséquence, et à tout évènement, à parcourir tous les papiers que je pouvais avoir sur moi et à les déchirer en cent morceaux, que je jetai derrière un grand poële pour les rendre illisibles... Enfantillage encore une fois; mais triste moment néanmoins ! — Puis je regardais de nouveau à travers les barreaux de notre prison ces belles routes libres, qui me causaient le supplice de Tantale !

Cependant notre *Herr* reparaît, fait venir aussi notre cocher, et se met à verbaliser, — six à huit pages infolio. Notre cocher, moins effrayé que moi, riait tout librement à quelques-unes des questions qu'on lui adressait. Que veulent ces gens? — Voir des amis, je suppose. — Quels sont leurs principes? — Je n'en sais rien. — Pourquoi faites-vous ce voyage? — Moi? Pour gagner de l'argent. — Et ainsi de suite. — Quand tout fut fini,

1824 notre faiseur de procès-verbaux ajouta à toute les réponses qu'il m'avait fait faire, une déclaration portant que je n'élevais aucune plainte contre l'arrestation dont j'avais été l'objet, et me demanda de signer le tout. — Ha ! je signai tout ce qu'on voulut ; bien fâché même qu'on me permît de coucher encore une nuit, et qu'on ne me chassât pas sur le champ, car j'aurais voulu avoir des ailes ; et je tressaillais de joie à la perspective de me retrouver enfin dans « le bon pays des batz (1), comme j'appelais la Suisse, pays bien plus libre en effet, surtout alors, qu'aucun autre pays sur le continent.

Rendu à la liberté, je retourne vers nos amis qui s'étaient mis en prière dès le moment de notre départ, et qui nous attendaient avec impatience. Oh ! les doux moments que nous passâmes alors ensemble ! Ils avaient remarqué avec surprise que le premier passage sur lequel étaient tombés leurs yeux après notre disparition du matin avait été ce mot des Proverbes : « Quand l'Éternel prend plaisir aux voies de l'homme, il appaise envers lui ses ennemis même. » (16-7.)

Mais la plupart d'entre eux auraient dû partir déjà depuis quelques heures : il fallut donc nous séparer ; et nous qui restions, nous allâmes les accompagner. Ils avaient à traverser le Rhin : ils louèrent un bateau ; et « après que nous nous fûmes embrassés sur le rivage » ils partirent. Scène vraiment pittoresque ! Il faut avoir vu ce fleuve majestueux dans ces contrées solitaires, et avoir entendu les chants de ces chers amis au milieu du silence qui les environnait, pour se représenter ce moment. Emportés rapidement en diagonale, ils se mirent à entonner de leurs belles voix allemandes ce beau cantique :

(1) Monnaie Suisse d'alors.

Heilge Liebe, Himmelsflamme, 1824
Reinen Herzen nur bewufzt,
Ausfluss aus dem Opferlamme,
Senke dich in unsre Brust.

(Saint amour, flamme céleste — Qui n'est connue que des cœurs purs, — Émanation de l'Agneau-Victime,— Ah! viens descendre dans nos âmes).

Pendant qu'ils fuyaient ainsi devant nous comme une flèche, leurs voix allaient s'éteignant; on n'entendit bientôt plus, au loin, que l'ombre d'un chant; et puis tout disparut....

Mais de plus belles scènes encore nous attendaient à notre retour.

Nous étions rentrés à notre hôtel avec deux ou trois frères d'Alsace; et nous avions recommencé notre suite de chants, de conversations, de lectures et de prières, lorsque nous voyons arriver chez nous un beau jeune homme qui nous dit qu'il avait entendu parler de nous comme « de gens extrêmement pieux... » C'était notre histoire avec la police et notre nuit précédente qui avaient déjà fait du bruit.... Il ajouta qu'il était étudiant en théologie, catholique-romain, mais qu'il serait heureux d'avoir avec nous quelques moments de conversation. — La faculté de théologie catholique-romaine à Fribourg, près de Vieux-Brissac, était extrêmement éclairée et nullement bigote; au contraire, elle professait, et même ouvertement, presque tous les principes du rationalisme. C'est, je crois, l'un de ses professeurs, le savant Hug, qui a montré que les litanies de Marie étaient, en partie, copiées mot pour mot de celles qu'on chantait en Égypte à la déesse Isis. — Je me gardai bien d'entrer avec ce bon jeune homme dans la controverse romaine : je lui parlai abondamment de l'évangile, et le suppliai de se pénétrer de la grandeur de la vocation qu'il voulait embrasser. Puis il partit au bout d'une heure d'entretien.

1824 Vingt minutes après sa sortie, entre un monsieur, accompagné d'un autre jeune homme : « Messieurs, me disent-ils, je viens de voir le jeune homme qui sort de chez vous : il me dit que vous êtes profondément versés dans les matières religieuses, que vous expliquez les difficultés de la théologie, et.... » — O monsieur, lui répondis-je, ce jeune homme s'est complètement trompé à cet égard ! Par principe, comme par nécessité, nous nous tenons absolument à ce qu'il y a de plus simple, à la surface de l'évangile, dirai-je, c'est-à-dire à ce que tous peuvent comprendre aisément... — Mais il crut que je parlais ainsi par modestie ; et il continua : « Je voudrais que vous me donnassiez par exemple quelques explications sur l'histoire de la tentation de notre Sauveur. Il fut tenté, n'est-ce pas? comme homme ou comme Dieu. Or... Et il se perdait dans des raisonnements. Je faisais tous mes efforts pour le sortir de ce genre ; car il nous plaçait sur un terrain détestable. Mais il recommençait toujours. — Vous persistez, lui dis-je, à retomber dans le raisonnement ; et je vous ai dit que je n'y suis pas fort. D'ailleurs si je voulais entrer dans votre voie, je vous dirais que vous raisonnez très-imparfaitement, et que votre énumération est incomplète ; vous oubliez une troisième supposition, savoir que Jésus peut être tenté comme homme-Dieu, ce qui est le plus probable. — Cependant il m'échappe encore et revient à la philosophie : « Monsieur, j'ai aussi étudié la théologie chrétienne et la philosophie ; je sais que nous avons dans toutes les questions « la prostasis, la catastasis et la *conclousio* », (c'est ainsi qu'il prononçait, en sa qualité d'Allemand). On sent que notre position était profondément désagréable, et toutes nos impressions troublées. Nos cantiques et nos joies, nos pensées de prière et de piété, tout cela se desséchait devant cette aride conversation métaphysique.

Voyant l'inutilité de mes peines pour amener mon homme 1824
sur le bon terrain, je fis un nouvel effort, mais brusque et désespéré, qui réussit : « Monsieur, lui dis-je, vous venez pour savoir quels sont nos principes? — Oui. — Alors vous ne serez pas fâché si je vous les expose avec une parfaite franchise. — Certainement non. — Eh bien les voici : c'est que tous les hommes sont pécheurs ; et que s'ils ne naissent de nouveau ils périront éternellement. Or, vous me paraissez, Monsieur, être né il y a environ quarante ans, mais ne rien connaître de ce que c'est que régénération ; quant à votre âme, vous êtes dans des ténèbres égyptiennes ; et si vous mourez ainsi vous êtes perdu... »

Là-dessus arrive une chose que je n'ai vue que cette fois dans ma vie, et dont je n'ai pas même trouvé d'exemple dans mes lectures. Mon interlocuteur est comme foudroyé. « Allez vous en un moment » , dit-il avec précipitation au jeune homme qui l'accompagnait ; et celui-ci ne s'en va pas, mais court à travers la pièce où nous étions réunis, comme s'il avait eu, je ne sais quoi d'effrayant à ses trousses ; puis notre monsieur, resté seul, est là tremblant, écrasé et ne pouvant plus faire une seule phrase complète de suite : « Ah ! monsieur, me dit-il, quelle parole *pesante* vous m'avez dite là ! *(ein schweres Wort...)* » Je ne sais plus les mots décousus qu'il ajouta ; mais il était réellement tremblant, et pleurant ; et il voyait ou plutôt il sentait que la *conclousio* de l'évangile passait toutes celles du raisonnement humain. — Si l'on veut bien se rappeler que je sortais le jour même des mains de la police, et se souvenir de toutes les transes par lesquelles je venais de passer, on peut comprendre qu'à mon tour je fus aussi effrayé. La personne que j'avais devant moi semblait être au-dessus de la classe moyenne de la société : « Or, me dis-je, si l'un des principaux

1824 citoyens de la ville devient fou (car on pouvait le craindre au premier moment) sur un entretien qu'il a eu avec moi, que vais-je devenir ! » Je me hâtai de verser sur cette âme effrayée toutes les consolations de l'évangile, de le calmer, de le rassurer : il écoutait, mais il tremblait toujours ; et il reste vrai que cet homme ne refit pas de toute la soirée une seule phrase complète. Cependant nous priâmes avec lui ; nous lui parlâmes de nouveau ; et il nous quitta en paix.

Disons tout de suite que, quoique je dusse partir le lendemain matin, je ne perdis pas cet homme de vue. Je le confiai à mon ami Bott, qui se trouvait aussi à notre rendez-vous de Vieux-Brissac ; ce frère prit son adresse, lui envoya plus tard une caisse de Nouveaux Testaments catholiques à distribuer, et correspondit avec lui encore quelque temps. Il est vrai que nous n'avons pu suivre cette œuvre, et que nous ne savons plus ce qu'est devenu cet homme intéressant. Qui sait si nous ne le retrouverons pas au ciel ? Mais, supposé que l'effet d'alors se fût perdu, serait-ce une preuve qu'il n'était qu'apparent ? Nullement. Qu'une poule abandonne l'œuf le mieux constitué : il périra. Donnez-nous donc des missionnaires ; ou plutôt prions le Seigneur d'en susciter !

Voilà un des beaux exemples de la puissance de la simple assertion comparée au raisonnement, et surtout de l'assertion de la vérité par excellence, comparée aux petites disputes de la logique. Il nous sembla, au moment de l'éclat, que nous voyions s'écrouler devant nos yeux toute la façade d'une grande maison.

Nous repartîmes le lendemain matin ; non sans que j'aie cru pendant quelques heures sentir encore les gendarmes sur mes talons ; et on n'aura pas de peine à comprendre que j'éprouvai un sentiment délicieux en entendant le soir les pas de notre cheval sur le pont de bois

de Bâle. Ce sentiment ne fit que s'accroître encore lorsque, 1824
appelé à payer le péage et demandant combien c'était, un brave petit homme nous fit entendre avec le calme et la bonhomie suisse et bâloise ces deux jolis mots « *a batze* » (un batz) ; « et l'impression de sécurité fut complète lorsque, à la question qu'on me fit sur mon état *(Charakter?)* » je répondis : *Prediger* (prédicateur), et que j'y gagnai un profond salut. — Je n'aime pas, on le sait peut-être, à recevoir des témoignages d'un respect mondain pour une fonction qui doit être toute spirituelle; mais, pour le moment, et par contraste avec tout ce que je venais d'éprouver, soit la veille même, soit depuis un an, on conçoit que j'aimais pourtant mieux ce gendarme suisse que les gendarmes français ou allemands. — Il est vrai que j'aime encore mieux les *police-men* de l'Angleterre.

En passant par Berne nous logeâmes cette fois, et depuis lors plusieurs fois encore, chez une de ces chères familles que, depuis, nous avons perdues de vue. Chères dames Sinner, qu'êtes-vous devenues? Hélas! Il s'est écoulé vingt-huit ans depuis-lors!

Du reste, sans appliquer particulièrement l'observation à cette famille, il y a d'autres causes que le temps qui ont produit quelque refroidissement entre anciens amis : j'en ai déjà parlé : ce qu'on appelle les vues, les pauvres vues ont pris la place de l'amour ; l'intelligence a pris celle du cœur, et les points secondaires celle de la seule chose nécessaire; tout cela se verra bien plus encore dans la suite. Pour le moment toutes les arrivées chez les frères étaient des jours de fête ; même celles à Genève.

Je dis « même celles à Genève », parce que le réveil, encore dans sa force, commençait pourtant à laisser percer dans cette ville les vues et les passions personnelles des uns ou des autres, vues et passions qui, sans

1824 aucun doute, étaient là dès le commencement, mais comprimées par le premier élan. Elles se montrèrent avec le temps.

Du reste, j'ai annoncé d'avance que quand nous en viendrons à ces divisions je me bornerai à quelques généralités; c'est plus qu'un droit, c'est un devoir : ce qui est connu dans ce genre n'a pas besoin d'être redit; et il serait plus qu'inutile de publier ce qui ne l'a pas été. Tout réveil a ses querelles; et il n'y a, pour les juger en dernier ressort, de juge compétent que Dieu. C'est donc ici le lieu d'appliquer la maxime : « Laissant les choses » qui sont derrière nous, marchons vers celles qui sont » devant, c'est-à-dire vers le prix de la vocation cé- » leste qui est en Jésus-Christ. »

Il ne me reste aucun souvenir distinct de la visite que je fis alors à Genève. Ma femme retourna à Carlsruhe vers le milieu de mai, et moi un peu plus tard; puis, le 20 juin, nous naquit un cher enfant qui ne vécut que trois mois, et qui m'a laissé à jamais une impression mystérieuse. J'ai toujours aimé ces petits êtres ; mais celui-là m'inspira dès le premier jour un amour tout particulier : il avait des traits beaucoup plus beaux qu'aucun des onze autres enfants que j'ai eus et que le Seigneur a bien voulu me conserver : un nez aquilin très-prononcé donnait à toute sa figure une expression d'une grande noblesse : jamais cet enfant ne fit entendre un cri ; je me levais quelquefois de mon ouvrage pour aller le voir et le caresser : « Tu ne veux donc jamais pleurer, mon cher petit!.... » Et il est mort au bout d'environ trois mois! Hélas! il faut se souvenir que les causes secondes sont dans la main de Dieu ; sans cela je gémirais toujours sur la cause de cette mort. Sa mère, qui chercha fidèlement et par deux fois à nourrir elle-même ses enfants, et qui n'y renonça que de force, n'avait pu nourrir celui-ci.

N'étant pas sûrs des nourrices du pays, nous essayâmes de 1824
le nourrir de lait de vache, à la cuillère ou au biberon : mais les médecins ou les commères nous y faisaient mêler de la camomille ; on donna même à cet enfant, et bien contre mon gré, du vin, quoique étendu d'eau sucrée ! Il en prit un échauffement d'entrailles : il s'y joignit un petit refroidissement contracté dans une promenade : et il portait peut-être déjà les germes de la mort quand nous reçûmes l'ordre de quitter Carlsruhe.

Cet ordre je ne sais réellement pourquoi il nous vint; je crois qu'on le motiva sur ce que je distribuais quelques traités ! Probablement aussi fut-ce une suite de l'impression que pouvait avoir causée, chez le gouvernement central, le procès-verbal de Vieux-Brissac ! Enfin on fut probablement encore incité par les gouvernements qui m'avaient expulsé précédemment.

Du reste, en parlant de cet ordre définitif, j'ai légèrement anticipé. J'avais reçu cet ordre déjà en juin ; mais on m'accorda un délai en considération du fait que ma femme était tout nouvellement accouchée. Je profitai de ce délai pour aller voir, à Stuttgardt, s'il s'ouvrirait quelque porte de ces côtés-là, et probablement aussi pour achever les arrangements relatifs à la traduction du Commentaire de Haldane que j'imprimais à Tubingue. J'écrivis en même temps à la Société continentale pour la consulter sur ce que j'avais à faire à l'avenir : je recommandai ce même objet aux prières de ma famille ; puis, quand je fus de retour, nous nous accordâmes tous dans la pensée qu'il me fallait retourner à Genève, et terminer, pour le moment, ma mission dans l'étranger.

Il le fallait en effet; car, dès ma rentrée à Carlsruhe, à la fin de juillet, je reçus l'ordre définitif de quitter le pays, même dans le terme de huit jours. Allons ! Je recommence donc à emballer, livres, effets de ménage,

1824 lingerie, piano et tout le reste, puis à faire un encan de tout ce que nous ne pouvions emporter. Oh ! l'horrible chose qu'un encan ! Horrible, non seulement à cause de l'embarras, du tumulte et de la nature mercantile de la chose, mais surtout à cause du spectacle odieux d'avidité qu'il présente ! On voit arriver là comme autant de vautours ces fripiers et ces fripières, ou des particuliers sans miséricorde, qui viennent spéculer sur votre malheur, et vous enlever vos effets à la moitié ou au quart de leur valeur... Puis, à côté de cela, de l'emballage dans toutes les chambres ! Puis, dans le cas actuel, un enfant chéri qui se meurt ! Ha ! il y a eu pis encore que cela, j'ose le dire ! Ayant fait un engagement à jour et heure fixe avec un voiturier pour emmener nos personnes, puis un autre engagement avec le roulage pour emmener nos bagages, ne sachant pas assez me soumettre à un délai, qui n'eût été après tout qu'une perte pécuniaire, pressé d'ailleurs par une police qui ne se doutait certainement pas de sa barbarie, emballant moi-même, comme toujours, et cousant mes ballots de mes propres mains, je me rappellerai éternellement le moment affreux où l'on vint me dire, au milieu de cette paille et de ces ballots : « Viens donc un moment : ton enfant va mourir ! » — et où je pus répondre : « Je n'en ai pas le temps ! »... Oh ! voilà qu'on peut appeler les vraies horreurs de la vie !

L'enfant, il est vrai, ne mourut pas encore. Mais nous n'étions pas au terme de nos douleurs. Les ballots finis et entassés, nous montons en voiture : quelque abîmé de fatigue que je fusse moi-même, je prends notre cher petit sur mes genoux pour soulager sa mère ; et nous partons. — O Carlsruhe ! Tu ne savais ce que tu faisais !

Le mouvement de la voiture fit un bien sensible à notre cher enfant. Hélas ! je pense toujours que si ce n'eût été

ce malheureux vin il eût été sauvé ! Du reste quand je 1824
renouvelle ce gémissement, ce n'est qu'une faiblesse, car je viens d'en convenir, nous ne devons pas regarder aux causes secondes. Mais cette espèce d'avarice en fait d'enfants que je montre ici, cette douleur que j'éprouve encore après vingt-huit ans à la pensée de la perte de celui-ci, quand le Seigneur m'a fait la grâce de me conserver tous les autres, c'est là encore une de ces choses mystérieuses qui se rattachent, comme je l'ai dit plus haut, au souvenir de ce petit météore de ma vie.

Partis de Carlsruhe le 3 ou le 4 août, nous passâmes quelques jours à Vabern, près Berne, chez nos chers amis Combe ; puis nous repartîmes vers le 9. Un cocher trouva dans ses convenances de nous faire voyager une partie de la nuit ; et cette nuit restera doublement noire dans mes souvenirs. Un orage violent nous prend vers dix heures du soir : la pluie, le vent, la grêle, fondent sur nous ; nous sommes enveloppés tour à tour dans le feu des éclairs et dans de noires ténèbres : on rencontre des voitures sans les voir ; on devient humain à force de terreur ; on se donne des avis ; on se crie d'une voiture à l'autre : « Tirez à gauche, mes amis, tirez à droite » ; — et pendant ce temps, assis sur une banquette étroite de notre voiture, tenant de nouveau sur mes genoux mon enfant retombé dans la souffrance, abîmé de fatigue comme de tristesse, je buvais une coupe bien amère. Nous arrivâmes à Genève vers le 13 ; et le 22 ou le 24 mon enfant fut enlevé ! —

J'allais dire que j'eus dans cette nuit le moment le plus cruel de ma vie : mais non : j'en ai eu d'autres qui l'ont valu. Heureusement que tout cela est maintenant derrière !

Je n'ai pas grand chose à dire sur les quelques mois qui suivirent cette arrivée à Genève, et sur lesquels, d'ailleurs, je reviendrai plus loin. J'ajouterai seulement, en

1824 faisant une légère anticipation, afin d'achever l'histoire de cette première épisode de ma vie missionnaire, qu'ayant appris, fin décembre, que mon second fils, placé comme le premier à Cornthal, venait d'y tomber assez gravement malade, je me rendis dans cet endroit dès le mois de janvier suivant (1825) à travers les neiges de la Forêt noire; et qu'après y avoir passé dix-sept jours pour laisser mon enfant se remettre, je revins heureusement avec lui et son frère aîné, le 19 février.

Mais je ne veux pas avoir fait mention de ce voyage sans citer une anecdote qui s'y rapporte et qui me laisse un doux souvenir en ce qu'elle marque assez bien l'ardeur religieuse qui caractérisait cette belle époque. Je partais de Genève avec deux jeunes Vaudois que j'emmenais dans la pension de Cornthal. Arrivé à Orbe à l'heure du dîner, je voulus, au lieu de dîner, profiter de ce moment pour aller voir quelques frères de l'endroit ; mais j'entrai à l'auberge pour faire dîner mes deux petits compagnons de voyage. Pendant que j'en faisais la demande à la cuisine, sans ajouter autre chose, et sans dire où je me rendais, je remarquai une fille ou demoiselle, qui était là en robe verte, et qui me frappa par un air de piété. Mais je ne savais rien de plus à son égard; et je me rendis sans autre chez mes amis. On se réunit au nombre de sept ou huit personnes. Mais il n'y avait pas cinq minutes que nous étions réunis que voilà ma robe verte qui arrive ! Elle avait eu, à mon égard, la même impression que moi quant à elle. Oh ! comme on est empressé, dans des temps de réveil, de chercher ceux qui aiment l'évangile !

Et pour se faire une idée de ce qu'étaient les journées d'un évangéliste dans ces premières années du réveil, il faut se représenter que des scènes de ce genre se répétaient à peu près chaque jour. On ne comprendra cette

époque qu'en se souvenant continuellement de cette ob- 1824
servation et en l'appliquant partout.

Je reprends le fil général de mon histoire.

J'entrais dans une nouvelle époque de ma vie; mais ce n'était qu'un changement de travail. J'allais, dans quelques mois, devenir momentanément l'un des pasteurs de l'église du Bourg-de-Four, puis, peu après, publier la *Défense des fidèles de Genève contre les sectaires de cette ville*, c'est-à-dire contre le parti socinien de notre clergé; puis, en conséquence de cet ouvrage, soutenir un procès, et le gagner en deux instances. — Mais tout cela se verra dans le livre suivant. Pour le moment je m'arrête au 13 août 1824, jour où je rentrais à Genève, en terminant ainsi la première et la plus grande série de mes missions proprement dites, ma mission d'Alsace et d'Allemagne.

LIVRE XI.

Dix-neuf ans à Genève. — 1re Partie.

DE MON RETOUR D'ALLEMAGNE JUSQU'A L'ISSUE DE MON PROCÈS.

DU 14 AOUT 1824 AU 9 FÉVRIER 1826 (34, 35 ET 36 ANS).

Précaution dont j'userai dans ce sujet. — *État du réveil de Genève.* — Les *divisions* proviennent du péché. — Les *diversités* devraient se supporter. — Wesleyens et Moraves. — Caractère de l'église du Bourg-de-Four à cette époque. — Doux; mais faible et un peu étroit. — *Partagé quant au baptême des enfants.* — *L'œuvre de M. Malan.* — Destitué, il devient dissident. — Sa théologie. Beaux côtés. — Scène entre lui et moi. — *Antinomien évangélique.* — Excellents cantiques. — *Deux antinomianismes :* le bon et le mauvais. — *M. Malan a aussi le mauvais.* — Preuves. « Non ; je ne t'aime pas. » — Faut-il chanter qu'on est esclave du péché ? — Le chrétien ne l'est plus. — « Si je *m'endurcis* rien ne change ton cœur. » — Fausseté de cette maxime. — Confessions de péché exagérées. — *Le réveil, entaché d'antinomianisme.* — Aversion pour le jeûne. — *Consécration avant déjeûner !...* — *Parure des femmes.* — Discussion à ce sujet. — Les premières places dans les voitures. — Le fléau du réveil. — Rivalités des églises. — Y a-t-il une *autorité pastorale ?* — Mort du mot *spectable* à Genève. — *Mes collègues me craignent.* — *Cantiques du Voyage du Chrétien.* — L'esprit de Dieu chez les enfants. — Je suis nommé l'un des pasteurs du Bourg-de-Four. — Je simplifie les transactions avec le Pré-l'évêq. — *Défense des fidèles* de Genève, etc. — Occasion de cet écrit. — Analyse de l'ouvrage. — *L'église* est où est la *vérité.* — C'est l'*hérétique* qui est *sectaire.* — Le réveil de Genève n'est point l'œuvre d'un homme. — C'est notre clergé qui était sectaire. — Il accorde à J.-C. du *respect.* — *Citation de ma brochure.* — Autre citation. — Mes dispositions sérieuses en écrivant. — Vive sensation. — L'ouvrage rapproche les deux églises. — Belle conduite de M. Malan. — L'ouvrage déféré au ministère public. — *Accusé en calomnie.* — J'hésite à me défendre. — On m'y détermine. — Travail énorme. — Vaste sujet. Mauvaise loi. — Prières continuelles. — Passage prophétique. — *Comparution.* Affluence extraordinaire. — On compte sur ma condamnation. — Le procès grandit. — *Acquittement.* Appel du ministère public. —

Deuxième acquittement, en cour suprême. — Amende avantageuse. — Attroupement. — On ferme la porte de la ville. — Approches d'un grand changement dans ma position.

Ce livre et le suivant m'introduisent dans les sept ou huit années de mon histoire où j'ai éprouvé, à la fois, les plus grandes douceurs et les plus vives peines de ma vie. Le noir y domine de beaucoup; et pourtant, chose admirable! c'est dans ces mêmes années aussi que j'ai le plus éprouvé et le mieux compris la tendresse de mon Père céleste. Quand les frottements ont été les plus durs, c'est alors qu'il a versé le plus d'huile sur mon âme, ou, comme le dit un proverbe allemand, c'est « quand le creuset a été le plus ardent, que le fondeur a été le plus proche. » 1824 et 1825

Les peines dont je parle étant provenues des divisions intestines des églises de Genève, c'est dans les récits de cette époque que j'aurai à me souvenir particulièrement de la promesse que j'ai faite d'être réservé dans toutes les parties de mon histoire qui ne seraient pas du ressort de la publicité; et je m'en souviendrai avec soin. La justice et la charité chrétienne le réclament également.

Le moment où je rentrais à Genève était peut-être celui où le réveil avait atteint sa plus grande force, mais, par là même aussi, celui où le mal et le péché, qui se mêlent à tout, commençaient à s'y montrer avec le plus d'intensité. La foi avait d'abord pris son essor; et, comme il arrive toujours au moment de la conversion, les ambitions personnelles, les passions, le péché, les amours-propres, avaient été surpris et déconcertés. Je crois en avoir déjà fait la remarque. Mais quand il n'y a eu que surprise, quand la conversion a seulement étourdi et non détruit le péché (et tel a été, du plus au moins, le cas de nous tous), quand l'abandon à Dieu n'a pas été

1824 et 1825 total ; quand, en gravissant la pente du mal on n'a pas dépassé l'arrête qui nous jette sans retour dans la pente au bien ; on en revient bientôt à cet état de partage où le chrétien, même sincère, s'écrie quelquefois avec douleur: « Je ne fais pas le bien que je voudrais, et je fais le mal que je ne voudrais pas. » Au lieu de pouvoir dire en vérité : « Je suis mort au péché, et crucifié au monde», — on se trouve dans la position du peuple d'Israël qui ne détruisit pas jusqu'au dernier vestige des Cananéens : il vécut sans doute ; il resta peuple de Dieu ; mais peuple souvent infidèle, peuple humilié, peuple châtié.

J'ai dit, dès le début, que je ne prétendais pas faire de l'ouvrage actuel des confessions proprement dites. Je ne puis donc indiquer, lors même que je la verrais, ma part personnelle dans les péchés dont je parle ; je puis encore moins faire celle de mes frères : j'en reste par conséquent aux généralités. Mais alors je suis d'autant plus libre ; je ne fais que de l'histoire ; et l'histoire est toujours salutaire quand elle est impartiale.

A l'époque où nous sommes parvenus, le réveil entrait décidément dans de longues dissensions, qui portaient en apparence sur le dogme ou sur des questions ecclésiastiques, mais dont je crois pouvoir dire ce qu'on peut dire de toutes les dissensions et de toutes les querelles des chrétiens entr'eux : elles ne proviennent jamais des simples diversités de vues ; parce que ces diversités inévitables sont parfaitement conciliables avec la charité ; — mais elles viennent du péché, de l'orgueil et de l'ambition. Hélas ! il faut le dire : en cherchant bien, on trouve qu'elles ne sont pas toujours étrangères à des questions de la plus basse espèce, à des questions d'intérêt matériel ! Voilà la vérité.

Je conviens sans doute qu'il y a tel cas où une question de doctrine prend une telle gravité que des chré-

tiens, de part et d'autre très-fidèles, peuvent en venir 1824
à se sentir incompatibles entre eux. On connaît trop et
peu, par exemple, et j'ai eu tort de ne pas raconter dans 1825
l'histoire des Frères moraves, les disputes instructives quoique pénibles, de ces Frères avec les Wesleyens. On est étonné de voir, parmi ces derniers, le pieux, l'admirable Nelson, appeler les Frères moraves des *wild boars* (des sangliers sauvages), ces pauvres Frères dont le seul défaut peut-être était d'avoir quelque chose d'un peu mou et efféminé ! Et on est bien plus peiné encore, et presque indigné, en lisant la réponse dédaigneuse et, j'ose le dire, insolente que Zinzendorf faisait à une lettre très-convenable et très-chrétienne de Wesley. Mais ces choses même on se les explique par les considérations que je viens d'indiquer : il restait encore dans les deux partis, à leur insu, et malgré leur piété profonde, quelque chose de l'homme. — Dans le cas de Nelson c'était un peu l'impatience d'un cœur disposé à l'action, à la vigueur, à l'austérité, aux renoncements qui l'animait ; et l'on conçoit que, quand il entendait les Frères roucouler tranquillement le cantique cité plus haut (p. 88) : « Coulons » donc des jours filés d'or dans la jouissance des biens » que, pour l'âme et le corps, sa bonté nous dispense, » ou d'autres semblables, son cœur pouvait se soulever. C'était son droit, c'était même son devoir de repousser cet abus évident de la grâce. Mais s'il eût été plus patient, il aurait vu qu'à côté de cette fausse doctrine il y en avait, chez les Frères, une autre vraie, encore plus forte, qui contrebalançait à un haut degré l'effet pernicieux de la première ; et alors, pour reprendre l'image qu'il employait lui-même, il aurait vu que, sous la même enveloppe, il y avait dans un Frère, à côté du sanglier une brebis.

Dans le cas de la lettre de Zinzendorf et de Wesley, le

1824 et 1825 tort fut sans doute tout entier du côté du premier. Il était profondément chrétien ; mais, comme cela se voit par tout le reste de sa vie, la morgue du *deutsche Graf*, du comte allemand de l'époque, n'avait pas entièrement disparu. Or cela encore était du péché et non une affaire de doctrine.

C'est en partant de ce point de vue impartial que je puis parler librement de l'état où se trouvait le réveil à l'époque où nous sommes parvenus, de quelques-unes de ses fausses tendances doctrinaires, des divisions qui en ont été la suite, et des causes qui ont arrêté son élan et l'ont empêché de prendre plus de grandeur.

Nous avons laissé l'histoire de ce réveil en 1818. La lutte alors était vive, violente même de la part des ennemis ; mais du côté du réveil elle était encore toute pure, du moins aux yeux de celui qui ne voyait que les faits : c'étaient des chrétiens qui combattaient pour l'évangile contre des hommes plus ou moins infidèles. La petite église du Bourg-de-Four s'édifiait en paix après la mort du fidèle Gonthier, sous ses deux pasteurs MM. Guers et Empeyta. On a vu que la doctrine et le caractère religieux de cette église étaient un composé de l'élément morave, d'un peu de méthodisme anglais, et d'une théologie scripturaire et calviniste que MM. Haldane et Drummond étaient venus lui apporter.

Quant à la forme ecclésiastique, non seulement cette église avait pris la position dissidente, — position où l'on peut se trouver jeté malgré soi, — mais elle en avait embrassé, pour un temps, les principes les plus rigoureux ; et, je puis le dire, car elle en conviendrait maintenant, ces principes furent poussés quelquefois jusqu'à une sorte de bigoterie. On n'admettait que « des enfants de Dieu » : et, sauf un très-petit nombre de cas douteux, dont on était forcé de reconnaître l'existence, on aspirait pourtant

bien à reconnaître nom par nom tous les enfants de Dieu 1824
d'un endroit donné. Après avoir apporté ces principes et
dans le canton de Vaud, on les vit même revenir de là 1825
avec un redoublement de rigueur, et pendant quelques années, avec une étroitesse, une raideur et un défaut d'intelligence désolants. Le plus ignorant des ignorants, y compris les femmes, était *docteu*, pour parler leur langage : en un mot, je le répète, on fut pendant quelques années dissident bigot.

Cependant la piété, et une vive piété, l'emportait encore de beaucoup, dans l'église du Bourg-de-Four, sur ces misères. Mais il y eut un point qui commença à jeter dans cette église, pour plusieurs années consécutives, les germes, ou du moins l'occasion, puis quelquefois le pur prétexte d'une violente division intestine : ce fut celui du baptême des enfants. Nous avons vu que MM. Haldane et Drummond avaient apporté à Genève les vues baptistes ; or, dès qu'on est dissident, dès qu'on l'est surtout aussi rigoureusement que l'était alors le Bourg-de-Four, rien de plus conséquent que le baptême des croyants au moment où ils entrent dans l'église. Aussi une grande partie de l'église du Bourg-de-Four avait-elle embrassé cette vue. Mais ce n'était pourtant pas le cas de tous. M. Guers était baptiste ; M. Empeyta, qui se ressentait encore de ses penchants catholiques-romains, moraves et luthériens, tenait au baptême des enfants. Cette diversité de vues pouvait aller pendant quelque temps : mais pour qu'elle durât, il aurait fallu deux choses : d'abord, que ni les uns ni les autres n'attachassent à la question une grande importance, ce qu'on ne peut exiger de personne ; puis, encore, qu'aucun des frères n'eût d'intérêt ni de passions personnelles : or je ne crois pas manquer à l'impartialité ni à la charité en disant que ce ne fut pas toujours le cas.

1824 et 1825 Quant au caractère général de l'église, il fut ce qu'était celui de ses conducteurs eux-mêmes, doux, pliant, quelquefois un peu faible et louvoyant. Ce caractère avait à la fois, comme tout autre, ses avantages et ses inconvénients, son côté selon Dieu, et son côté selon l'homme. Il est, je crois, resté celui de cette église jusqu'à nos jours.

A côté de l'église du Bourg-de-Four s'était formée par gradations l'œuvre de M. Malan. On a vu qu'il avait ouvert, dès 1818, un local où il tenait de son côté de nombreuses réunions. Ses rapports avec la Compagnie des pasteurs étaient devenus d'année en année plus hostiles; et il finit par déclarer au Conseil d'état, en août 1823, qu'il se retirait de l'église protestante du canton, « soit comme ministre de Dieu, soit *comme simple* » *citoyen* » (clause singulière à mon avis). En conséquence de quoi la compagnie le déclara de son côté, en septembre de la même année « déchu du saint ministère » et privé du caractère ecclésiastique. » Alors il bâtit la chapelle que l'on connaît; il se procura les fonds nécessaires à cet effet au moyen d'une collecte qu'il fit en divers pays, assisté en partie dans cette œuvre par ses frères du Bourg-de-Four. Cette chapelle fut ouverte, je crois, en 1824.

M. Malan est assez connu pour qu'il ne semblât pas nécessaire d'en parler longuement. Mais, d'un autre côté, il a agi trop fortement sur le réveil et sur ses tendances théologiques, pour qu'un historien de ce réveil ne se voie pas dans l'obligation de s'arrêter sur le rôle qu'il y a joué.

M. Malan est strictement calviniste; il donne, en outre, à sa théologie une teinte poétique fortement prononcée. Cette teinte qui peut, dans bien des cas, faire illusion à l'individu sur la réalité de ses sentiments, a pourtant aussi l'avantage de parler davantage au cœur;

la chose est incontestable. En tout cas le strict calviniste 1824
reste, avec son bon et son mauvais côté. et

Le bon est frappant et admirable dans plusieurs des 1825
productions de cet auteur; je choisis surtout dans ses productions en vers; et je me plais à citer entre tant d'autres, cette belle strophe :

Ah ! Seigneur, quel profond repos
Ton enfant trouve dans ta grâce !
Quel prompt remède à tous ses maux
Dans un seul regard de ta face !
Dans ton amour, en pleine paix,
Il se détache de la terre,
Et vers la maison de son Père
Il fait monter tous ses souhaits !

Je rattacherai même à ces vers, le souvenir d'une petite anecdote que je cite d'autant plus volontiers à ce moment qu'elle entre parfaitement dans le but que je me propose ici, de juger le vrai et le faux de la théologie de M. Malan.

Malgré la sérieuse divergence de vues qui a toujours existé entre lui et moi sur la manière d'envisager l'abolition de la loi à l'égard du chrétien, et sur quelques autres points encore, je le visitais de temps à autre, afin d'adoucir nos frottements. Un jour je lui citais à lui-même avec un vrai plaisir les beaux vers qui précèdent. Puis, quand j'eus fini, nous fîmes tous deux, et ensemble, sans avoir eu le temps d'éviter ou d'adoucir l'opposition flagrante de nos deux paroles, les deux exclamations qui suivent, et que je place sur une même ligne, pour mieux peindre la simultanéité de nos deux observations :

M. Malan dit, avec son air rayonnant et poétique: *Voilà ce que nous faisons!*

Moi, avec quelque tristesse : *Ah ! que nous sommes encore loin de faire cela!*

C'étaient parfaitement les deux systèmes en présence :

1824 et 1825 la poésie et la conscience, l'idéal et la réalité, le droit et le fait. — Je me rappelle que je cherchai à adoucir mon expression, et à expliquer nos exclamations si opposées : cette explication se trouve dans le fait que j'ai si souvent indiqué, les deux faces que présente toute question ; et il me semble que, sous ce rapport, les chrétiens devraient souvent chanter en duo comme nous le faisions là. — Cependant je crois aussi que j'avais pourtant plus raison que le poète.

Il y a un assez bon nombre d'autres cantiques de M. Malan qui portent le même beau caractère des vers ci-dessus :

Accourez tous à la bonne nouvelle,
Car aujourd'hui le salut est prêché !
C'est Jésus, le Sauveur, qui vous appelle ;
De vous ce bon berger s'est approché.

Ne craignez pas que de votre misère
Il se détourne avec haine ou mépris !
Le plus pauvre pécheur sur cette terre
Sera le mieux reçu ; Dieu la promis....

Alors, remplis d'une vive espérance
Vous marcherez avec un cœur nouveau ;
Et, rendant à Jésus l'obéissance,
Vous aimerez son joug et son fardeau.

D'autres encore expriment très-heureusement une joie enfantine, ou d'autres sentiments également chrétiens :

Si l'on me demandait quelle est mon espérance,
Je répondrais que c'est d'aller aux cieux, etc.

Puis :

Père saint, notre prière
Vers toi monte par Jésus, etc.

Ou bien :

Oh ! qu'est heureux l'homme sincère, etc.

Et plusieurs autres.

Mais — (quelle chose humaine n'a pas son mais !) — 1824
il y a une autre face de la théologie de M. Malan, contre et
laquelle je n'hésite pas à protester de toute ma convic- 1825
tion ; comme je l'ai déjà fait toute ma vie. J'ai déjà indiqué ce point ; c'est le côté de sa théologie qui tend, contre son intention bien certainement, mais par le fait, à faire abus de la grâce, et à nous tranquilliser dans le pêché. Nous avons déjà abordé cette question, en racontant l'éclat du réveil religieux de Genève (p. 87 et suiv.), et en parlant de M. Drummond en particulier : il convient cependant, vu l'importance du sujet, d'y revenir une fois de plus, et même d'en parler encore au long.

Pour abréger, j'emploie ici, de nouveau l'expression *d'antinomianisme*, déjà indiquée précédemment. On a vu que mot signifie *opposition à la loi ;* et qu'il peut s'appliquer à des doctrines très-différentes entre-elles. Dans son sens évangélique, il désigne la doctrine qu'a établie très particulièrement l'apôtre Paul « que ce n'est pas par l'observation de la loi, par nos bonnes œuvres, par nos bonnes intentions ou par nos efforts de vertu que nous pouvons être sauvés, mais uniquement par grâce ; et que, si la sanctification se développe du plus ou moins chez tout vrai chrétien, c'est simplement par suite de sa foi et non en conséquence d'aucun effort qu'il pourrait faire à cet égard » ; — précisément comme les forces physiques nous viennent des aliments que nous prenons ; elles nous viennent ; on ne se les donne pas. On a même poussé cette doctrine jusqu'à poser en principe que toute idée de devoirs et de commandements moraux était détruite par l'évangile, vu qu'elle était entièrement remplacée par le seul mobile de l'amour et de la reconnaissance.

Il me paraît qu'il y a, dans ces vues, un mélange de vrai et de faux. Il est parfaitement vrai qu'aucun pécheur

1824 et 1825 ne peut songer à mériter son pardon et son salut éternel par ses bonnes œuvres. Mais l'idée que la sanctification se produise sans aucun effort de notre part, me paraît déjà plus contestable. Sans doute elle peut se soutenir en théorie; mais la pratique veut autre chose, et l'Écriture sainte aussi. L'apôtre Paul lui-même, dont on outre souvent la doctrine à cet égard, bien loin d'en rester exclusivement au principe abstrait, quoique vrai, que c'est Dieu qui fait tout en nous, termine toutes ses épîtres par des exhortations à agir, et entremêle même ses enseignements d'exhortations pressantes à rechercher la sanctification. Bien plus. Il va une fois jusqu'à dire qu'il mate son corps et qu'il le tient asservi, *afin* — qu'on remarque ce mot! — *afin* d'être aussi rendu participant de l'évangile avec les autres; — et *de peur* qu'après avoir prêché aux autres, il ne soit trouvé lui-même non-recevable! (1 Cor. 9, 23 — 27.) Les autres apôtres abondent en expressions du même genre : l'Apocalypse ne cesse de parler de ceux qui auront *vaincu;* en un mot, il y a une sorte d'absurdité à repousser absolument toute idée d'efforts à faire de la part du croyant pour arriver heureusement au terme du salut.

Aussi que voit-on? C'est que tout chrétien sage imite l'Écriture, et se place tour à tour aux deux points de vue; quitte, s'il a un peu exagéré en un sens, à se corriger ensuite dans le sens opposé.

C'est ce que nous avons vu que faisaient les Frères moraves, dont la théorie est de « rester toujours de bienheureux pauvres pécheurs », c'est-à-dire de reconnaître que, considérés en nous-mêmes, nous ne sommes que cela, mais qui ont en même temps exprimé d'une manière si admirable la tendance du chrétien à une complète sainteté de vie. M. Malan se contredit aussi, il est vrai; mais c'est malheureusement dans le sens opposé. Les premiers

mettaient en principe que nous restons toujours pécheurs; puis leurs cantiques respirent partout une pleine détestation du péché, et souvent un complet affranchissement pratique de son joug; — tandis que M. Malan, partant du principe que nous ne sommes plus pécheurs, et ne voyant souvent dans le chrétien, comme Saint-Jean, que le nouvel homme, soutient à côté de cela qu'en pratique le chrétien continue encore et continue nécessairement de pécher : et le même homme qui nous disait tout à l'heure, en parlant d'une vie toute sainte, « voilà ce que nous faisons », retombe par moments dans des gémissements vraiment exagérés sur ce qui reste encore de la puissance du péché dans le croyant ; il va même jusqu'à soutenir que si nos péchés doivent nous affliger, ils ne doivent jamais nous faire douter de notre élection, et que celui qui a cru une fois ne cessera jamais de croire et ne fera jamais naufrage quant à la foi. 1824 et 1825

C'est là, selon mon intime conviction, tirer d'une vérité incontestable, c'est-à-dire de la doctrine de l'élection, une fausse conséquence : c'est une fausse manière de la concevoir ; c'est la doctrine du mauvais antinomianisme, et trop souvent aussi, je dois le dire, celle de M. Malan. Je n'en donnerai pour preuve, si même une preuve était nécessaire, que deux cantiques de cet auteur ; et on ne devra pas alléguer qu'en me bornant à ce petit nombre de citations je juge tout un système sur deux ou trois mots détachés ; car je pourrais citer cent autres passages pareils ; pour ne pas dire qu'il y a telle expression qui forme à elle seule un sens qu'aucun commentaire ne peut changer.

Voici l'un des deux cantiques dont je parle :

Mais, tu le sais, ma vive peine,
Et le sujet de ma douleur,

1824 et 1825

C'est le péché, c'est *cette chaîne*
Qu'en tes sentiers encore *je traîne*,
En te suivant, ô mon Sauveur. *(Cant. de Sion.)*

Il me semble dur et nuisible d'accepter comme un fait permanent, comme un état habituel, ce fait que le chrétien traîne encore la chaîne du péché en suivant Jésus ! D'abord si cela est, nous ne devrions pas le chanter ; et surtout nous ne devrions jamais inviter une église entière à psalmodier à son aise qu'elle vit (le mot traîner est au présent), qu'elle vit actuellement, et pendant même qu'elle chante, sous la chaîne du péché ! C'est une pensée odieuse, qui devrait arrêter tous les chants, et ne laisser entendre que des soupirs ou des gémissements ! Mais surtout, je reviens à ma première observation ; le chrétien, loin d'accepter comme un fait permanent qu'il vit dans le péché, doit, au contraire, en espérer la délivrance à chaque moment de sa vie. David pleura sur son péché sans-doute ; mais, outre qu'il ne chantait probablement pas ses paroles, il gémissait sur un péché passé, et non sur un état actuel : la différence est énorme. De même le chrétien le plus fidèle, et dans ses moments les plus fidèles, reporte très-convenablement ses pensées sur sa nature pécheresse, ou sur ses péchés antérieurs ; mais cela n'implique nullement l'idée qu'il soit encore actuellement esclave du péché ! Il dit avec une âme éminente (Journal de Mme Rogers) : « Je suis un *pécheur sauvé ;* un *pécheur sanctifié* », ou, comme Pascal : « Je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur.... » qui, d'un homme plein de faiblesse, de misère, de » convoitise, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme » *exempt de tous ces maux*, par la force de sa grâce à » laquelle toute la gloire en est due, — n'ayant de moi » que la misère et l'erreur. » *(Profession de foi*, t. 1. p. 243. Ed. Faug.)

Cependant je citerai quelque chose de plus grave encore au sujet de M. Malan : c'est un cantique qu'on a souvent chanté sans y prendre assez garde, en se laissant bercer par une musique douce et gracieuse, mais qui va beaucoup plus loin que ce qui précède dans le sens que nous venons d'indiquer ; c'est le cantique : 1824 et 1825

Non je ne t'aime pas, Jésus, comme tu m'aimes.

Sans doute les mots : *comme tu m'aimes* rendent cette première ligne complètement excusable : j'en conviens. Et cependant ce commencement même a quelque chose de dur et presque de repoussant, et me ramène à mon observation précédente. Quand le chrétien est obligé de s'humilier sur de mauvaises dispositions actuelles, il n'est guère convenable qu'il le fasse en chantant, et qu'une pareille plainte soit mise dans la bouche de toute une église. Jacques dit : « Quelqu'un est-il dans la joie ? » Qu'il psalmodie. Quelqu'un dans la souffrance ? Qu'il » prie » (Jacques 5. 13). Et surtout je répète la distinction importante faite plus haut : l'enfant de Dieu peut gémir sur des fautes passées, ou s'humilier sur sa nature pécheresse considérée en elle-même ; mais que toute une assemblée chrétienne chante sa langueur actuelle, chante sa tiédeur habituelle, chante un défaut d'amour, je crois réellement que c'est entièrement contraire à l'esprit de l'évangile ; c'est un abus, une hérésie à bannir du milieu de nous. Ces observations ne font que se confirmer par tout ce qui suit dans le même cantique :

Ah ! si toujours mon cœur se montrait insensible !
Si pour le monde aussi s'éteignait son ardeur !
Mais pour un vain amour tout lui devient possible,
Pour toi seul il est mort : Ah ! change donc mon cœur !

Cette fois c'est décidément trop fort ! Admettons une

1824 et 1825 exagération de la douleur, je le veux bien. Mais ce cantique, loin de respirer une douleur profonde, n'a nullement ce ton ; bien loin de là ; il finit par se consoler parfaitement ; il se console à chaque strophe ; et dès lors cette exagération à froid de la misère du chrétien tombe justement sous la critique. Quelle odieuse fausseté n'y a-t-il pas à dire que le cœur d'un chrétien est mort pour Dieu, *et n'est mort que pour lui !*.. C'est précisément, c'est diamétralement le contraire de ce que dit l'Écriture ! C'est le contraire aussi de ces autres vers du même auteur que nous citions plus haut :

Et vers la maison de son Père
Il fait monter *tous* ses souhaits !

Non, non ; il n'est pas vrai que le cœur du chrétien soit tout de vie pour le monde, et qu'il ne soit mort que pour Dieu seul. C'est absolument faux, encore une fois.

Mais c'est la conclusion surtout de ce cantique qui est inadmissible !

Et cependant, Jésus, tu demeures le même ;
Rien n'altère envers moi *ta fidèle douceur ;*
C'est pour me rendre heureux que tu veux *que je t'aime*,...
Et si je m'endurcis rien ne change ton cœur !...

Quelle horrible conséquence. Allons, mes frères ! « à l'honneur et à la gloire de Dieu » chantons que nous aimons le monde, que nous sommes morts pour Dieu seul, mais que si nous nous *endurcissons* cela ne change en rien envers nous sa fidèle douceur !...

On sent qu'il me serait facile de faire ici des remarques d'une grande gravité ; mais la conscience de mes lecteurs les fait déjà sans moi. Ce dernier vers est probablement une réminiscence, mais très-malheureuse, d'une parole toute semblable de l'Écriture, dont le sens est diamétralement l'opposé de celui qu'on lui donne habituel-

lement. « *Si nous sommes perfides*, dit saint Paul, *Dieu* 1824
demeure fidèle. » Oui, sans doute ; mais c'est fidèle à et
lui-même et à sa parole, tellement que « *si nous le re-* 1825
nions, il nous reniera aussi » (2 Tim. 2, 13), parce qu'il « ne peut se renier lui-même. » Voilà le passage en son entier et dans son vrai sens. Et, pour citer à ce sujet d'autres paroles encore de l'Écriture : C'est « *à celui qui vaincra* » et non à celui *qui s'endurcira* que sont faites les promesses ! Et c'est à une église qu'il comble d'ailleurs d'éloges sur ses dispositions actuelles, que le Seigneur dit pourtant : « Souviens-toi d'où tu es déchue et te repens ; autrement je viendrai à toi bientôt, et j'ôterai ton chandelier de son lieu. » (Apoc. 2, 5.) — J'aurais cent textes à opposer à la fausse doctrine que je combats ici ; mais ce serait évidemment ou superflu ou inutile.

Je me rappelle avoir entendu chanter ce cantique il y a vingt-cinq ans, à un capitaine anglais sur le ton roucoulant et langoureux de la romance : « *Delight full* », s'écriait-il après ce dernier verset ! — Tristes et lâches délices, dirai-je, moi, que celles qu'on trouverait dans la pensée qu'on pût s'endurcir sans que Dieu cessât de nous aimer.

J'ai, pendant plusieurs années, chanté moi-même ce cantique et quelques autres pareils sans me rendre suffisamment compte de ce qu'ils avaient de faux : c'est qu'on ne fait généralement pas assez attention à ce qu'on chante. Quand l'air est doux, on se laisse bercer dans des sentiments charnels ; et on boit ainsi à longs traits un vrai poison. Il est grand temps de nous réveiller.

J'applique ces observations à toutes les autres manières d'exprimer des doctrines relâchées. Il se fait quelquefois des prières de ce genre, des confessions de péchés qui exagèrent les mauvaises dispositions actuelles de ceux qui prient, et auxquelles, tout pauvre en amour, en pu-

1824 et 1825 reté et en zèle que puisse se sentir un disciple de Jésus, sa conscience refuse de se joindre. « Nous ne t'aimons pas; nous n'aimons que le monde: » toutes ces façons de parler ne sont, si j'ose m'exprimer ainsi, que des grossièretés qu'on vient dire à Dieu sous forme de prière: il nous faut absolument cesser de parler de cette façon.

Tel est l'antinomianisme, le mauvais antinomianisme que je voyais avec douleur s'établir à Genève, et qui, je dois le dire, est resté dans le réveil. Il se manifestait dans une multitude de détails. — « Un serviteur de Christ doit être bien nourri », me disait un jour un de ces théologiens! — Cette manière de mettre les prédicateurs fidèles à l'engrais me confondait; et je pense encore qu'elle est bien contraire à la doctrine de cet apôtre Paul sur qui l'on veut pourtant s'appuyer, quand cet apôtre disait qu'il avait été « dans la peine et le travail, dans les veilles souvent, dans la faim et dans la soif, et dans le jeûne » (2 Cor. 11, 27); et quand il écrivait aux chrétiens: « Ne savez-vous pas que quand on court dans la lice, un seul remporte le prix: courez donc *de telle sorte que* vous le remportiez. » Nous venons de rappeler qu'il disait aussi: « Je mortifie mon corps et me le soumets; *de peur* qu'après avoir prêché aux autres je ne sois trouvé moi-même en quelque sorte non recevable. (1 Cor. 9, 24–27.)

C'est dans ce même esprit que des orthodoxes bien payés se moquaient un jour de la pauvre paie des pasteurs de Genève. *It is a hard thing to be a socinian minister,* me disait quelqu'un en 1818. (« C'est une chose dure que d'être ministre socinien; on n'a que deux mille francs par an dans cette vie; et on est perdu dans l'autre! ») — Parole odieuse, à laquelle l'évangile répond: « Que celui qui croit être debout prenne garde qu'il ne tombe! » Jésus nous apprend que les lampes des vierges folles brillaient d'abord comme les autres, mais qu'elles s'éteigni-

rent juste au moment où il importait le plus qu'elles 1824
fussent allumées ! et

Je viens de parler de jeûne : cela me rappelle encore 1825
un autre trait de ce malheureux antinomianisme, si charnel et si rampant ; et je suis heureux, en le citant, de montrer que, depuis un moment déjà, je ne m'occupe plus de M. Malan seul. — On sait que les peuples du Nord, et particulièrement les Anglais, n'aiment pas le jeûne. Mais comme l'Anglais religieux est pourtant très-scripturaire, c'est triste de voir les contorsions que se donne son esprit pour accorder son aversion naturelle pour le jeûne, avec les paroles nombreuses que l'Écriture présente en sa faveur. J'ai vu des personnes d'une piété incontestable, se contenter à ce sujet, faute de mieux, des théories les plus singulières de leurs pasteurs. « Quand il me vient un ami, — disait à ce sujet l'un de ces théologiens, — le plaisir de le voir, celui de la conversation, et les affaires à traiter pourraient souvent me faire oublier l'heure du repas, si ma femme n'y prenait garde pour moi, etc... » Et c'est ce qu'il appelait un jeûne ! Soyez tranquilles, dirai-je à ces messieurs : à ce compte-là vous ne jeûnerez pas souvent. Il y aura toujours la femme et les domestiques et, à leur défaut, votre estomac qui auront grand soin de ne pas vous laisser oublier le repas ! Non, non ; vous ne serez pas comme Paul, « en jeûnes souvent, » ni « récompensés pour cela par votre Père céleste qui vous aura vus jeûner en secret !... »

D'autres veulent voir dans ces jeûnes dont parle l'apôtre la faim involontaire à laquelle il avait pu être exposé par diverses causes accidentelles. Mais ce qui repousse cette théorie si rassurante, c'est que l'apôtre distingue entre cette faim volontaire et le jeûne volontaire ; car c'est après avoir déjà parlé de faim qu'il parle encore de jeûne.

1824 et 1825 Enfin je me rappelle une autre invention anglaise pour rester scripturaire tout en ne jeûnant pas. On ne devinerait jamais comment s'y sont pris quelques dissidents de cette nation pour accorder le jeûne et le non-jeûne. Il s'agissait de consacrer un ministre... Or les apôtres le faisaient avec jeûne et prière... Impossible de jeûner ! Et pourtant il faut jeûner ! — Que faire ? — Eh, consacrons avant déjeûner ! Et ils l'ont fait !... Voilà le culte de la lettre, dans toute sa laideur !

Mais, pour revenir au réveil de Genève, et à M. Malan en particulier, il y eut dès le commencement de ce réveil un autre point sur lequel se manifesta très-vivement le mauvais côté de l'antinomianisme quant à la liberté chrétienne. C'était en apparence un tout petit objet, une bagatelle, mais une bagatelle qui devient facilement une pierre de touche de principes plus importants, et qui se présente peut-être toujours à la naissance d'un mouvement fortement religieux ; je veux parler de la toilette des femmes. Là-dessus le Bourg-de-Four croyait, et croit encore, je l'espère, qu'il est du devoir des chrétiens, et des femmes chrétiennes en particulier, d'être extrêmement simples et pures dans toute leur mise, et de n'imiter le monde que juste ce qu'il en faut pour n'être pas choquant. M. Malan au contraire croyait voir dans ces idées un joug contraire à la liberté chrétienne ; et nous entendîmes à Genève trois sermons consécutifs ayant pour objet de prouver que, sauf les cas d'indécence évidente, les femmes chrétiennes pouvaient (on dit presque *devaient),* ne fût-ce que pour le maintien du principe de la liberté chrétienne, se conformer sur le point de la toilette à tous les usages du monde. — C'était, comme on le voit, obliger les faibles à user de la liberté des forts : tandis que l'Écriture pose précisément le principe contraire ; et qu'elle nous ordonne, dans toutes les choses

qui ne sont pas nécessaires, de sacrifier notre liberté aux 1824
scrupules des faibles. « Il est bon de ne point manger de et
» viande, de ne point boire de vin et de ne faire aucune 1825
» autre chose qui puisse faire broncher ton frère, ou
» dont il soit scandalisé ou blessé. » (Rom. 14.) La chose prit pendant quelque temps l'importance d'une querelle théologique ; puis chacun finit par suivre ou sa conscience, ou ses principes, ou son penchant.

Plus qu'un seul trait à ce sujet ; et un qui, de nouveau, ne concerne pas M. Malan. On lit dans un ouvrage d'ailleurs édifiant, qu'un de nos missionnaires de cette époque, homme fidèle, pourtant, voyageant en diligence avec sa femme « avait mis celle-ci avec le conducteur, sur l'im-
» périale, pendant que lui se trouvait dans le cabriolet
» de la diligence avec un évêque. » Là-dessus j'ai plus d'une observation à faire :

Pourquoi un missionnaire chrétien, qui ne voyage qu'avec l'argent des sociétés, prend-il le coupé plutôt qu'une place moins chère ? Et, s'il fallait le prendre, pourquoi le prendre pour soi et s'y placer avec un évêque, en donnant l'impériale à sa femme à côté du conducteur ? Il me semble que la chose manquait de cette délicatesse, qui est un des fruits les plus naturels de l'évangile. Le missionnaire pensait peut-être qu'il serait plus fort que sa femme pour lutter avec un évêque. Mais, suivant la femme que c'était, on pourrait bien mettre la chose en doute : elle n'avait peut-être pas le petit brin de philosophie du mari ; mais Dieu ne confond-il pas habituellement la sagesse des sages par la folie des simples ? Sans compter qu'il y a telle femme qui est aussi théologienne qu'aucun théologien.

Voilà ce que j'avais à dire, soit sur l'antinomianisme en général, soit en particulier sur celui de M. Malan. J'ai été un peu long, et nous voilà loin de ma biographie :

1824 et 1825 mais le sujet est important ; et cet article était nécessaire pour expliquer bien des choses qui paraîtront plus tard, soit dans ma propre histoire, soit dans celle du réveil de Genève.

En résumé, on voit donc par le commencement de cet article, que je rends pleine justice à ce qu'il y a de vrai et d'excellent dans la doctrine de M. Malan, comme dans son activité littéraire et missionnaire qui ont fait de lui un homme à part. Il a eu de nombreux disciples, dont quelques-uns — quelques-uns dis-je, ont admirablement démêlé, par l'Esprit de Dieu, ce qu'il y a de vrai dans ses vues, et favorablement interprété ce qui s'y trouve d'outré. Le caractère de ces âmes-là a été une joie et une confiance continues, un esprit filial d'affranchissement, un grand amour pour les Écritures, en un mot, la réalisation des beaux cantiques que j'ai cités en premier. Mais je devais dire tout ce qui précède pour faire connaître et comprendre le développement laborieux que subissait à cette époque le réveil religieux de Genève. Je devais le dire surtout parce que, selon ma profonde conviction, l'antinomianisme, ce fléau de la piété, tout autant que l'arminianisme, s'est fait ressentir dès le commencement du réveil ; et que je n'hésite point, comme je l'ai déjà dit, à assigner à la présence de cette fatale doctrine, le degré en général peu élevé de la piété des chrétiens du jour. Ayant signalé ce mal dès le commencement, mais sans succès apparent, je n'ai plus grand courage pour en parler bien haut. Je me borne donc à déposer ici ma faible protestation à cet égard, en regrettant amèrement, comme je l'ai toujours fait, de n'avoir pas honoré et sanctifié cette protestation par le seul moyen vraiment capable de lui donner efficace, par une vie plus pieuse. Mais j'en reste convaincu, le mal, l'erreur, la fausse doctrine du réveil, — ou plutôt l'un de ses plus grands

maux, l'une de ses fausses doctrines, a été cette portion 1824
d'antinomianisme qui lui a été inoculée dès les premiers et
jours de son éclat. Peut-être avions-nous, dans l'ori- 1825
gine, un penchant à l'extrême opposé : notre mal est maintenant du côté que j'indique ; et il est profond.

Après avoir parlé des deux églises prises à part, il reste à parler de leurs rapports mutuels. Ici je rappellerai d'abord le principe déjà exprimé plus d'une fois, que, dans toutes les divisions d'église, peut-être sans exception, la question religieuse, qui a pu être le point de départ de ces divisions, cesse bientôt d'en être la véritable cause, pour n'en être guère, de plus en plus, que le prétexte, parce qu'il se mêle aux débats les amours-propres, même les ambitions, même, comme une traîtresse qui travaille inaperçue au pied du rempart, la honteuse question d'intérêt matériel. La généalogie de ces maux est très-simple. On aime d'abord à voir une chapelle se remplir, par la raison que cela amène plusieurs âmes à la prédication de l'évangile ; bientôt c'est parce que cela satisfait l'orgueil de parti ; puis enfin, parce que vos bancs se louent mieux, que vos collectes sont plus abondantes, et que les amis qui vous soutiennent deviennent plus nombreux. Toutes les consciences sentent qu'en ceci je dis vrai, sauf à chacun de s'aveugler sur son compte privé, et à n'appliquer le jugement qu'aux autres. Les questions religieuses deviennent alors une batterie pour écraser une congrégation rivale et pour lui enlever ses membres ; ... et l'Esprit de Dieu se voile la face.

Voilà des choses bien laides, mais voilà des choses vraies. Pauvres chrétiens, ce n'est pas pour rien que nous avons un Sauveur ! Ne craignons pas de faire nos confessions ! Il y a une sorte de douceur et même une douceur profonde à s'humilier aux pieds de Jésus. On dit vulgairement que « qui paie ses dettes s'enrichit » ; nous

1824 et 1825 pouvons le dire par excellence de celui qui reconnaît ses péchés. Il s'enrichit de grâces : il retourne à l'humilité, à cette base de tout christianisme, de toute piété, et par conséquent de tout bonheur. Repassons donc nos fautes sans crainte; nous reviendrons, de cet examen, avec plus de force et de confusion à l'Ami des pécheurs. D'ailleurs, pour ce qui concerne l'ouvrage actuel, il y aurait presque du mensonge à ne décrire l'époque où nous entrons que par son beau côté.

Les premières années de ces deux églises, dès qu'il y en eut deux, furent donc troublées de bonne heure, et pour un très-long temps, par des divisions ; nous avons vu que, après l'affaire de la toilette, le premier point théologique sur lequel ces divisions éclatèrent avec violence, fut la question du baptême des enfants, qui apporta d'abord quelque trouble dans l'intérieur même du troupeau du Bourg-de-Four, où prédominaient les vues baptistes. M. Malan professa bientôt ardemment la doctrine contraire, celle du baptême des enfants ; et cette doctrine devint pour lui un grief continu contre l'église du Bourg-de-Four, et en particulier contre le parti baptiste de cette église. On oublia trop vite qu'une fois que nous reconnaissons un homme pour chrétien, une église pour église chrétienne, ce ne sont plus des différences de vues sur aucune doctrine qui devraient faire de nous deux ennemis ; qu'on peut, il est vrai, cesser de travailler ensemble, mais que jamais ces différences ne devraient nuire à la charité.

Un autre point sur lequel M. Malan insistait beaucoup, et selon le Bourg-de-Four, beaucoup trop, c'était l'autorité pastorale, qu'il voulait presque absolue. Pour moi, j'ai toujours cru, au contraire, comme cette dernière église, que, sauf la puissante autorité que donne une supériorité de piété et de connaissances, l'autorité propre-

ment dite d'un chrétien sur un autre chrétien était parfai- 1824
tement nulle, et que les airs grand pontife et homme de et
Dieu n'allaient bien à personne. J'ai professé ce principe 1825
longtemps avant qu'on sût qu'il y avait dans le monde un M. Darby ; et si ma vue à cet égard avait prévalu dans les églises dissidentes, même dans celle du Bourg-de-Four, qui finit par faiblir un peu à cet égard, il est probable que le principe exagéré du théologien que je viens de nommer n'aurait pas eu le succès qu'il a obtenu. Un extrême appelle toujours l'extrême opposé. Le titre de Révérend essaya à cette époque de se glisser parmi nous; mais le Bourg-de-Four ne voulut pas l'accepter. Celui de Spectable qu'on donnait anciennement aux pasteurs de Genève allait tomber : le nouveau ne devait pas réussir.

Puisque j'ai prononcé ce mot de « spectable », je rappellerai à ce sujet un fait assez singulier. Ce titre a été aboli par notre révolution politique, fort peu d'années après l'époque où en est parvenue cette histoire ; et ce serait assez curieux s'il se trouvait qu'il eût été appliqué pour la dernière fois à moi, son ennemi le plus déclaré, et le moins spectable sûrement de tous les ministres ! Car on me le donna encore officiellement, le jour même où je gagnais le procès de la dissidence contre l'église nationale de Genève, et la veille du jour où le clergé de cette église, me retira la qualité de ministre, — qualité qu'il me rendit quatorze ans plus tard, par une singulière oscillation des choses.

Mais il est temps d'en revenir à mon histoire personnelle. Il fallait montrer les maux que j'ai signalés ; mais il est clair qu'à côté de toutes ces misères il se faisait un bien évident, et qu'il y avait, dans les troupeaux comme chez leurs conducteurs, un élément réel de sincère piété : on y trouvait, comme dans le chrétien, les deux hommes.

1825 Tout cela étant convenu j'arrive maintenant à ce qui me concernait individuellement.

Rentré à Genève en août (1824), au milieu de l'état de choses que je viens de décrire, j'y éprouvai ce qui arrive peut-être toujours à celui qui quitte pour quelques années un réveil à sa naissance. On s'est habitué à vivre sans lui; on s'est même modifié sans lui; et quand il revient il trouve en quelque sorte les places prises. Quelle position, par exemple, allais-je occuper dans l'église du Bourg-de-Four où je rentrais? Fondateur de l'œuvre comme mes collègues, ayant même connu l'évangile avant eux tous, et venant de passer cinq années de rudes combats pour ce même évangile, il me semble, encore à présent et tout amour-propre à part, que je ne pouvais guère considérer mes amis comme mes pasteurs, et me considérer, moi, comme simple membre inactif du troupeau. D'un autre côté mes collègues craignaient les mauvais traits de mon caractère, — qui sait? — peut-être aussi un peu les bons, si toutefois j'ai jamais eu quelque chose de bon. On redoutait mon irrégularité, ma pétulance, mes saccades, mes boutades, mes incartades (je sais par cœur toutes ces belles expressions); on craignait peut-être encore quelques vues qui n'étaient pas rigoureusement celles de M. Haldane; puis mon opposition déjà bien déclarée à M. Malan, dans les points que j'ai touchés plus haut. Il est vrai que depuis longtemps, les rapports du Bourg-de-Four lui-même avec ce frère et son église n'étaient pas au mieux, il s'en fallait grandement; mais on craignait, quoique l'événement ait prouvé que c'était à tort, que je n'agrandisse la brèche, et que je ne fisse un éclat. De mon côté j'appelais politique ce qu'on appelait des ménagements; je prétendais voir partout un peu de dissimulation; bref, il y avait un certain mal-aise entre mes collègues

et moi ; — comme il y en avait aussi, je puis le répéter, 1825
beaucoup entre eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, il s'écoula ainsi plusieurs mois pendant lesquels, pour utiliser mon temps, et aussi pour me faire une faible, quoique très-faible ressource pécuniaire, j'essayai de fonder une petite pension, qui n'eut guère que huit à dix élèves, au nombre desquels étaient deux de mes enfants. Il me reste de ce petit établissement, qui ne dura pas un an, quelques jolis souvenirs. C'est dans l'intervalle de mes leçons que j'ai fait la musique de quelques-uns des cantiques du *Voyage du Chrétien ;* entre autres celle du cantique « Un chrétien doit-être fidèle », auquel j'ajoutai les paroles du deuxième verset. Mais le plus beau de ces souvenirs est celui d'un singulier mouvement religieux qui eut lieu un jour parmi mes élèves. Dès le commencement j'avais cherché, mais sans grand succès apparent, à faire naître quelque vie religieuse dans ces jeunes cœurs. Un jour cependant, où je les menais promener pour vingt minutes sur la plaine de Plainpalais, je les vis dès la sortie de la maison marcher deux à deux, le bras passé autour du cou l'un de l'autre, et beaucoup plus tranquilles que de coutume. Je n'y réfléchis cependant pas davantage ; et pendant qu'ils s'amusaient, je me mis à lire sur un banc. Puis, quand le moment en fut venu, je donne, sans me détourner, un coup de sifflet, pour les faire rentrer. Comme ils n'arrivaient pas, j'allais m'impatienter, lorsque je les vois tous à genoux, en rond, sur l'herbe, et mon Samuel, alors âgé de cinq ans, faisant à haute voix une prière au nom des autres. — On conçoit qu'il n'y avait pas, dans le fait de ces enfants, la moindre affectation : au contraire ils avaient agi avec une complète simplicité.

Cependant ma position allait changer d'une manière inattendue.

1825 Sans qu'il y eût eu aucune lutte entre nous, mais évidemment par suite des diversités de vues dont je viens de parler, notre frère Empeyta se retira en mai (1825) des fonctions de pasteur dans l'église du Bourg-de-Four; et comme on lui cherchait, moi présent, un remplaçant, sans pourtant me faire de proposition à cet égard, je me présentai moi-même. Était-ce imprudence? Il ne m'appartient pas de prononcer sur cette question: mais je puis dire que mon mobile fut très-simple, et qu'à l'heure qu'il est encore, il me semble avoir été fort innocent. Je n'aime pas les sous-entendus. Évidemment on ne pouvait pas ne pas penser à moi dans cette occasion, fût-ce en mal: et puisque personne ne voulait soulever la question, je me dis que l'église saurait bien déclarer librement son opinion à mon égard; et je crus par conséquent devoir la mettre en demeure de parler nettement. Dès que la question fut ainsi posée, tout marcha rapidement: je fus nommé à l'unanimité des voix de toute l'église, soit des frères, soit même des sœurs qui, dans cette occasion, furent aussi appelées à voter une à une. On ne peut-être mieux nommé.

L'une des premières propositions que je fis aussitôt à l'église, fut de traiter, dès ce jour, de vive voix les négociations avec l'église du Pré-l'Évêque (Malan): qui se conduisaient depuis longtemps par écrit. Il me sembla que cette marche éviterait des longueurs, et qu'elle prêterait moins à la diplomatie d'église que la voie des délibérations et des procès-verbaux; qu'en un mot la méthode était plus évangélique. L'idée fut généralement admise.

C'est à ce moment que cessèrent, et bien naturellement, mes relations avec la Société continentale de Londres qui m'avait entretenu jusqu'à ce jour; et c'est aussi dès cette époque que je commençai, sauf une courte interruption, à vivre pendant plusieurs années

sans paie aucune (car le Bourg-de-Four ne m'en faisait 1825
point) et uniquement des secours que le Seigneur m'envoyait par mes frères, presque toujours sans provocation de ma part, comme ils le savent.

Mon court pastorat dans l'église du Bourg-de-Four fut bientôt signalé par la publication de la *Défense des fidèles*, puis par celle du *Procès* qui en fut la suite. Il semble que Dieu ait voulu que ces deux publications, qui eurent une certaine importance, acquissent encore quelque poids de plus et prissent quelque chose d'un caractère officiel, par la circonstance que ce fût l'un des pasteurs du Bourg-de-Four, de cette église jusque-là si douce et si peu guerroyante, qui dût faire cet éclat, et donner cette suite assez naturelle à *Genève religieuse*.

La Défense des fidèles fut provoquée par un sermon que M. Cheyssière, assez bel orateur, précédemment pasteur à Bordeaux, prêcha cette année dans quatre chaires de Genève, et publia à deux éditions, qui se succédèrent rapidement. — On peut juger du sermon par le texte seul : « *Évite le sectaire* (c'est la traduction qu'avait suivie M. Cheyssière), *sachant qu'un tel homme est condamné par sa propre conscience*.

Ce sermon était une violente diatribe, presque personnelle, contre les dissidents. Il avait été prêché et publié précisément à l'époque où je devenais pasteur du Bourg-de-Four. N'allant jamais, alors, aux services de l'église nationale, je n'avais aucune connaissance de cette publication. Mais j'aperçus peu à peu venir un ami, puis deux, puis trois, qui me demandaient de répondre à cette attaque violente dont nous étions tout-à-coup les objets, après trois ou quatre ans d'un calme presque absolu. Je dois le dire, parce que c'est la stricte vérité : je n'ai jamais cherché la guerre de plume : je n'ai jamais fait de polémique, surtout de polémique personnelle que sur

1825 forte provocation, ou pour quelque raison vraiment saillante; et dans ce cas-ci je montrai les mêmes dispositions. « Écrivez vous-même », disais-je à quelques-uns. « Il n'y a aucune nécessité de le faire », répondais-je à d'autres.

Cependant, comme les obsessions continuaient, je revins à cette méthode de consulter l'Éternel dont j'ai déjà parlé plus d'une fois : je demandai à Dieu de me donner un signe de sa volonté, et pour signe une chose qu'il me semblait raisonnable de demander, et qui était prise dans la nature des circonstances : je me dis que j'écrirais si notre frère Gaussen, alors encore membre du clergé national de Genève, me faisait dire, lui aussi, que je devais écrire.

A midi du jour même où j'avais eu cette pensée, je vois entrer chez moi un de nos plus chers frères, homme simple et pieux, qui me dit, sans rien savoir de ma résolution : « Je viens de Sattigny : le frère Gaussen te fait bien des amitiés; et il dit qu'il faut que tu répondes à M. Cheyssière. »

On conçoit que je fus singulièrement surpris de ce fait; et cependant j'étais si peu chercheur de signes que, comme Gédéon, je fus plutôt un peu infidèle à celui que j'avais posé moi-même; et loin de me jeter tête baissée dans cette entreprise, je me rendis chez notre frère Gaussen pour lui exprimer mes scrupules, et lui faire encore mes objections. « C'est une pièce misérable, » lui dis-je. — « Mais enfin, me dit-il, ce sermon fait du mal chez notre population peu éclairée; il en fait, même chez des gens d'ailleurs instruits et de bonne foi : « il fait un mal réel. » — Je fus frappé de cette considération; et je me décidai à écrire. C'était fin juillet.

Mais j'éprouvais, grâces à Dieu, alors, comme en tout temps, un plus grand besoin de recueillement qu'on ne

l'aura souvent cru : je n'ai jamais combattu l'erreur par 1825
suite d'un simple entêtement orthodoxe : je résolus donc de traiter la question avec calme ; et l'on voit par le commencement de l'écrit que je débutais effectivement dans cette disposition. La chaleur est venue ensuite : mais, loin de penser que la chaleur soit nécessairement un péché, je pense que c'est plutôt le contraire qui en est un ; et que celui qui ne répond aux ennemis de l'évangile que dans le calme scientifique, ou avec les circonlocutions que demande le beau monde, n'a pas beaucoup d'amour dans le cœur, ou n'en a point.

Quoi qu'il en soit, voici en quelques mots l'analyse de mon ouvrage... Parlons avant tout du titre, qui valut à lui seul toute une brochure, et qui prononça le mot du réveil. « *Défense de ceux des fidèles de Genève qui se sont* » *constitués en église indépendante contre* LES SECTAIRES » *de cette ville.* » — Il faut que j'explique comment j'arrivai à ce titre, qui causa alors beaucoup d'étonnement.

Nous étions, du premier au dernier, nous autres, enfants du réveil, aussi ignorants que le reste de la nation quant à tout ce qui regardait les questions ecclésiastiques. Nous pensions en particulier qu'on appelait, quoique à tort, *églises* les grandes associations religieuses, et *sectes* les petites : pas plus compliqué que cela. Et par conséquent nous ne réclamions pas vivement contre l'épithète de sectaires qu'on nous appliquait, et que nous regardions plutôt comme une expression injurieuse que comme un terme qui eût un sens précis et sérieux. La preuve en est entre autres, que lorsque mon écrit parut, l'un de nos frères vaudois, ministre et homme instruit, s'écria avec douleur à la vue du titre de mon ouvrage : « Ah ! voilà Bost qui écrit contre ses frères ! » — Telles sont les dispositions et, je puis dire sur ce dernier point, l'ignorance dans laquelle je me mis à l'œuvre.

1825 Heureusement que j'eus la pensée d'aller chercher le texte de notre adversaire dans l'original; et là je vis à mon grand étonnement, non pas les mots : *évite le sectaire,* mais « *évite l'hérétique* (Texte gr. Tite 3, 10); sachant »que cet homme est condamné par sa propre conscience», etc.— De Wette traduit ce mot par ceux-ci : « L'homme qui *fait des partis* » (partheysüchtig); mais l'Anglais met *heretic man*. Je ne cite pas la Vulgate comme autorité; mais je puis dire qu'elle aussi emploie le mot *hereticum;* et le dictionnaire de Wahl définit l'*hérésie* ou la secte « une société d'hommes, qui s'établissant des dogmes et des institutions *à eux, se séparent* des autres. » — En résultat c'est donc l'idée de fausse doctrine qui domine dans ce mot : cela se voit par le texte même qui nous occupe, qui traite l'hérétique ou le sectaire d'homme « perverti », et par plusieurs autres passages semblables. Paul écrit aux Romains : Je vous exhorte à prendre garde à ceux qui causent des divisions (des dissentions, des séparations, des coupures) *au préjudice de la doctrine que vous avez apprise*. (Rom. 16, 17) et Pierre parle de *sectes* (ou hérésies) *de perdition* (2 Pierre, 2, 13).

Il me devint dès-lors évident que c'était la doctrine qui décidait de l'église ou de la secte; et dès ce moment toute la question fut couverte de lumière. C'est ce qui m'autorisa à prendre le titre hardi et inattendu que je donnai à ma brochure; et mon plan fut aussitôt à peu près tracé.

Il faut se reporter à la position où se trouvait le réveil de Genève, pour comprendre comment je pus, avant même d'entrer précisément en matière, me croire dans la nécessité de donner une idée de ce qu'était le réveil, son origine, ses principes et son personnel. Cette époque était, en particulier, celle du grand éclat que faisait M. Malan: Genève et l'étranger ne voyaient le réveil qu'en lui. Or, d'après tout ce qui s'est vu plus haut, on conçoit

que nous ne pouvions pas, ni moi en particulier, admettre 1825
cette solidarité absolue qu'on établissait entre notre frère et l'évangile, ni entre notre frère et nous. Je m'attachai donc en premier à montrer que le réveil religieux n'était dû, comme on l'a vu abondamment dans ce qui précède, ni à M. Malan, qui avait paru longtemps après son origine, ni à aucun homme en particulier ; et j'ôtais ainsi, d'entrée, à la question sa personnalité pour lui rendre son ampleur et sa grandeur véritables.

Je posai ensuite la grande question qui forme l'objet principal de l'ouvrage : « Qu'est-ce que l'Église? Qu'est-ce que la secte? » Et je n'eus pas de peine à prouver que l'Église chrétienne c'est l'ensemble de ceux qui croient à l'évangile, la secte ceux qui le rejettent.

Dans une troisième partie j'établissais encore une fois, après tout ce qui s'était écrit précédemment, que le clergé de Genève avait depuis longtemps abandonné les doctrines vitales de l'évangile, et que c'était lui, avec tous ceux qui le suivaient, qui formaient ainsi véritablement une secte.

Il ne me convient pas de me citer longuement; mais je crois pouvoir dire aux personnes désireuses de bien connaître l'histoire si intéressante de ces années, qu'elles ne regretteront pas de recourir soit à cette publication, soit à toute autre publication de l'époque. Aucune analyse ne peut donner une idée de la vivacité de cette guerre, non plus que de la profondeur à laquelle était tombée la foi parmi nous, et dans presque toute l'église protestante de la langue française : j'en suis surpris de nouveau en relisant ces choses presque oubliées.

Mais comme ma *Défense des Fidèles* donna lieu à un procès, je me permettrai d'en donner les courtes citations qui suivent, comme étant de celles sur lesquelles on s'appuya surtout pour m'attaquer.

1825 « Le catéchisme de Genève *(Déf. des Fid., p. 48)* termine la section qui regarde plus particulièrement l'œuvre de notre Sauveur par cette question : « Que résulte-t-il de tout ce que nous avons dit de la personne » de Jésus-Christ ?

» L'Écriture répondrait ici : « Que les anciens jettent leurs couronnes » à ses pieds, et que toutes les créatures, au ciel, dans la terre et dans » la mer, avec toutes les choses qui y sont, s'écrient dans des transports » sacrés : Amen ! Le salut est de notre Dieu et de l'Agneau ! A celui qui » est assis sur le trône et à l'Agneau soit louanges, honneur, gloire et » force aux siècles des siècles. » Mais la Compagnie des pasteurs de Genève, — cieux, écoutez ! et toi, terre, prête l'oreille ! — trouve que c'est bien assez d'être « pénétré pour lui de *respect*, de soumission, de » confiance et d'amour. » (1)

» Et moi je demande si ces hommes, non-seulement égarés, mais coupables, en ce qu'ils s'obstinent à paraître professer un évangile qu'ils couvrent réellement de mépris, nous font donner ici à notre Sauveur, à l'Éternel-notre-justice, plus que ce que doit *toute femme à son mari*, tout *citoyen à ses magistrats*, tout *écolier à son maître ;* plus que ce que ces pauvres gens pensent qu'on leur doit à eux-mêmes ! Voilà, ô mes compatriotes, comment on se joue des hommes, après les avoir élevés dans l'ignorance ! Voilà comment, avec un étalage de mots, on trompe les âmes des pécheurs ! Voilà, — me comprenez-vous enfin ? — comment on introduit, « avec des paroles artificieuses, des sectes de perdition ! » Est-ce que vous ne parleriez pas, vous, avec plus de chaleur d'un homme de bien qui vous aurait tirés du feu, que les pasteurs de Genève ne le font là de Jésus-Christ ? Oh ! qu'ils nous montrent bien qu'ils ne le tiennent pas réellement pour leur Sauveur ! »

Plus loin, répondant à quelques accusations de détail, je disais :

« Vous n'aimez pas à discuter, il est vrai, mais votre troupeau nous jette des pierres : vous ne répondez rien à nos arguments, mais vos paroissiens viennent casser nos vîtres ; et, pour nous défendre de vous, ce n'est finalement plus la bible ni la logique qu'il nous faut, mais les gendarmes. Vous avez bien promené de temple en temple un sermon violent contre des gens qui annoncent l'évangile, par la seule raison qu'ils ne vous suivent pas : mais avez-vous prêché contre ces scènes de meurtre ?...

(1) (Catéchisme de 1819, p. 78).

» Vous nous exhortez à visiter les pauvres, à parcourir les hospices, 1825
les prisons... Mais vous oubliez que nous le faisons, selon toutes les probabilités, plus que vous; que chacun des membres de nos églises a fait peut-être, depuis peu d'années, plus de visites de charité et plus distribué d'aumônes de son propre argent, proportion gardée, que maint pasteur depuis sa consécration; et que, pendant que tel d'entre vous prend le thé avec des riches ou se donne « l'innocent amusement » de la danse, nous sommes occupés à consoler son paroissien sur un grabat! Oui; je crois que nous connaissons mieux que vous les galetas de notre patrie; et que si vos amis sont dans le haut de la ville, les nôtres se trouvent assez généralement dans le haut des maisons. »

Quelques autres passages signalaient vivement le manque de droiture de notre clergé dans la manière graduée et couverte avec laquelle il avait introduit ses fausses doctrines dans l'église de Genève; et si je mentionne particulièrement cette accusation là, c'est parce que c'est sur elle surtout qu'on s'appuya pour m'intenter une accusation en calomnie, en prétendant que j'avais attaqué la réputation et la probité de nos pasteurs. On conçoit que je n'avais parlé que de leur conduite dans les affaires d'église; mais on voulut confondre.

Qu'il est difficile de décrire convenablement des faits de ce genre! On vient de lire quelques lignes qui excitent le sourire par le contraste des images qu'elles présentent, ou par une sorte de vivacité du style: cet écrit avait d'autres passages encore du même genre; et un lecteur tant soit peu superficiel pourrait croire ce style incompatible avec le sérieux solennel du sujet; ou bien s'imaginer que la sévérité de certains passages provenait d'un défaut de charité. Or, le fait est que lorsque j'eus achevé cet écrit, et au moment de le repasser une dernière fois, je me mis à genoux avec le frère qui m'avait aidé comme copiste, et je demandai au Seigneur qu'il ne laissât pas, dans tout cet ouvrage, passer une seule phrase, non pas même un seul mot qui n'eût son approbation. — Je sais

1825 bien qu'une prière de ce genre, même la plus sincère, ne nous garantit nullement l'infaillibilité, mais cependant c'est l'indice d'une disposition d'esprit convenable, qu'une revue faite dans cet esprit. Quant à la question du sérieux, je puis dire que nous repassâmes mon écrit tout entier sans qu'un sourire ait effleuré nos lèvres ; et qu'en général je ne trouvai pas dans mon ouvrage un seul mot qui fût incompatible avec l'idée de la présence de Dieu.

Dès que j'eus achevé mon ouvrage, je le lus dans les premiers jours de septembre à quelques frères ; je le retouchai jusqu'au 23 ; je le relus ensuite une dernière fois, de la manière que je viens de raconter ; puis j'allai à l'imprimeur.

Seulement l'écrit était trop grave pour que, malgré la liberté de la presse qui régnait à Genève, j'osasse l'imprimer chez nous : j'envoyai mon manuscrit à Lyon. L'ouvrage arriva à Genève le 12 novembre. Après avoir de nouveau prié chez moi pour cette affaire, j'envoyai, dès le 15, un exemplaire de l'écrit à chacun de nos principaux magistrats et à nos différentes sociétés littéraires ou religieuses ; en un mot je le répandis abondamment ; et la sensation commença. Elle fut d'une rare vivacité.

Elle le fut sur le public ; elle le fut aussi dans nos églises. Seulement l'effet sur celles-ci fut exactement l'inverse de ce que quelques-uns auraient attendu. Mon collègue, M. Guers, homme de paix, qui a la douceur plutôt que la force évangélique, croyait prévoir, dans la publication de cet ouvrage, l'achèvement de la rupture avec M. Malan ; car je dois le répéter, les rapports des deux églises étaient fort pénibles ; tout ce que j'en ai dit précédemment, n'en donne encore qu'une faible idée ; et le premier article de mon ouvrage protestait contre la solidarité qu'on voulait établir entre lui et nous. Ce n'était donc pas sans quelque apparence de raison que mon col-

lègue voyait dans ma brochure le dernier coup porté à 1825
l'accord, ou plutôt à la désunion des deux troupeaux. Il craignait même, en général, l'agitation que cet ouvrage devait jeter dans les esprits; et cette crainte alla à tel point qu'il fut convenu entre nous, — bien contre mon sentiment intérieur, — qu'on ne ferait dans l'église aucune mention de cet ouvrage, pas même dans les prières! C'est un fait positif.

Quant à M. Malan, qui allait se dédire si admirablement dès le lendemain, on conçoit que le début de mon livre ne put lui plaire; et, sans aller plus loin pour le moment, il écrivit aussitôt à notre premier magistrat avec son impétuosité ordinaire, pour lui dire: « qu'à la seule » inspection du titre d'un ouvrage qui prétend parler » pour les deux églises indépendantes de Genève, il pro» teste n'avoir aucune part à cet écrit. » — Mais dès le lendemain, ayant achevé sa lecture, ce frère se relève comme un vrai chevalier. Lui, dont j'étais sur plusieurs points, non pas certes l'ennemi, mais l'adversaire déclaré, il écrit une nouvelle lettre au magistrat pour modifier la précédente; il bénit Dieu publiquement, dans son assemblée du 16, « pour le courageux témoignage que venait » de rendre à l'évangile son ami Bost »; il vint prier, chez moi l'après-midi; et ainsi, contre toutes les prévisions de la peur, les deux églises et leurs conducteurs furent pour le moment, et pendant toute la durée du procès qui suivit, parfaitement rapprochés! Voilà comment j'ai pu dire que l'effet de cette brochure fut précisément le contraire de ce qu'on avait craint. Mon frère belliqueux, me voyant au milieu de l'ennemi, ne voulut pas me laisser la guerre à moi seul; et, pris d'une sainte jalousie, il revendiqua sa part du combat. Tant il est vrai que la fidélité, même la plus téméraire, dès qu'elle est dans la vérité, ne produit jamais que du bien; tandis que les mé-

1825 nagements et les calculs de la sagesse et de la prudence humaine, en laissant le mal s'amasser, finissent souvent par amener un mal sans remède.

J'ai dit que l'effet sur le public fut très-grand ; il fut aussi beaucoup plus favorable que nous ne l'eussions attendu. Sans doute notre cause était d'une justice évidente, même au simple raisonnement humain ; mais on sait que le monde ne se prend pas toujours à l'évidence ! Cependant ce dernier cas eut lieu pour quelques jours ; et les indifférents, le grand nombre, furent momentanément gagnés. « C'est du Rousseau ! c'est du Voltaire ! » disaient-ils par manière d'éloge, et en ne s'arrêtant qu'à la logique et au style... Mais notre clergé et nos autorités n'en dirent pas autant, on le conçoit : deux de mes exemplaires me furent renvoyés, dès le 16, par nos deux premiers magistrats ; le premier syndic en particulier m'écrivit :

« Monsieur, — L'inspection du titre de l'écrit polémique
» que vous m'adressez par votre lettre de ce jour, me fai-
» sant supposer qu'il peut donner lieu à des poursuites ju-
» diciaires, je ne crois pas devoir l'accepter. Recevez, etc.
Genève, 16 novembre 1825. (1) Rigaud, syndic.

En effet, le Conseil d'État déféra l'écrit au ministère public, en lui demandant s'il ne croyait pas que cet ouvrage fût de nature à donner lieu à une poursuite judiciaire ; et, dès le 19, je vis arriver chez moi un pauvre huissier tout tremblant, qui m'apporta une assignation à paraître devant le juge d'instruction, comme inculpé de calomnie. Cette comparution devait avoir lieu deux heures seulement après réception de l'assignation ! L'huissier était si ému qu'il eut grand'peine à écrire son nom sur l'acte

(2) Je transcrivais cette lettre par une singulière rencontre, à la même date du 16 novembre, mais en 1852. Quels changements dans l'intervalle des deux époques !

de citation, et que je fus obligé de le rassurer moi-même. 1825
Ce n'est pas la seule fois que pareille chose m'est arrivée.

Cependant j'avais bien aussi une bonne dose d'émotion; car il est très-facile de perdre un procès de ce genre; d'autant qu'on ne me donnait, pour ma première comparution, que deux heures de réflexion ! et que l'homme le plus juste, et dans la plus juste des causes, a toujours le droit de demander un peu de temps pour préparer une défense. Mais enfin je me présentai, et cela dans une ignorance des lois qu'on aura peine à se figurer ; je les connaissais aussi peu que la masse de mes lecteurs ou même de mes lectrices. Mais j'ai toujours pensé que le droit naturel, le droit moral, nous conduit, dans la plupart des cas, très-heureusement à travers les chicanes de ce que les hommes appellent je crois le *droit positif*, c'est-à-dire le labyrinthe des lois humaines; et j'en ai fait, en particulier dans ce procès, une belle expérience.

Du reste nous n'en étions encore qu'aux préambules du procès. Le juge d'instruction, je dois le dire, fut, comme tous mes juges ensuite, dans les deux instances, plein d'équité. Au moment le plus important de l'espèce d'enquête à laquelle il me soumettait, il m'invita, avec une insistance marquée, à bien prendre garde à la réponse que j'allais faire, et qu'il mettait, comme toutes les autres, par écrit. Cette réponse portait sur la question : « Si je » reconnaissais avoir imputé à la Compagnie des pasteurs » des faits qui pussent l'*exposer à la haine et au mépris des* » *citoyens*. » Sans trop savoir pourquoi je devais si fort prendre garde à mes expressions, je lui dis tout simplement que je n'avais réellement pensé à aucune de ces choses; que je ne m'occupais pas de citoyens, mais de chrétiens ou d'incrédules ; que je n'avais jamais voulu exposer qui que ce fût à la haine de ses semblables; et que, quant au mépris, je crois que j'y aurais exposé notre

1825 clergé national en lui imputant nos doctrines, bien plus qu'en lui reprochant de ne pas les avoir.

Je parus, trois jours après, pour un nouvel interrogatoire. Et, quoique je ne craignisse nullement un procès, même avec la perspective d'une condamnation, je crus devoir faire jusqu'au bout mon possible pour éviter un éclat ou une injustice. J'adressai donc au ministère public un mémoire qu'on trouve en tête de mon procès, où je lui présentais les considérations qui me semblaient devoir le détourner d'entamer cette affaire. Mais ce fut en vain; et le 3 décembre je reçus une citation à comparaître devant le tribunal de police correctionnelle pour le 4 janvier suivant (1826). — Le cas était grave; car le maximun de la peine dont je pouvais être frappé, et qu'invoqua d'abord l'accusateur public, comportait non-seulement une amende de 2,000 francs et six mois de prison, mais l'interdiction des droits civils pendant cinq ans, c'est-à-dire une flétrissure. Or aucun de nous ne croyait, au premier moment, que nous pussions échapper à une condamnation. Nous avions sans doute mille fois raison; mais la question avait été posée par moi trop crûment pour que, une fois entre les mains des tribunaux, elle pût se résoudre en faveur d'une poignée de dissidents contre le clergé de la nation, vu que, si je n'étais pas calomniateur, notre église nationale était, pour le moment, une secte.

Il est vrai que la perspective d'une condamnation ne m'effrayait nullement : au contraire c'est justement sa partie réputée la plus dûre qui me souriait. Deux mille francs d'amende? Ne les ayant pas, je ne les aurais pas payés; et on se serait arrangé comme on aurait voulu. — Six mois de prison? — C'était là la perspective délicieuse dont je parle. Ayant vécu depuis plusieurs années dans un état de fatigue et de surexcitation nerveuse, ayant d'ailleurs toujours aspiré après la vie paisible du couvent,

je voyais dans la prison la réalisation des vœux les plus 1825
chers à mon cœur. Oh ! l'imagination produit quelquefois de grandes puérilités ! Oui, je me voyais déjà distinctement entrer gaiement en prison, un petit paquet à la main, dans un mouchoir blanc ; comme si un homme qu'on met en prison y portait lui-même son bagage !... Puis, quant à l'interdiction des droits civils, je ne savais ce que cela voulait dire; et maintenant que je le sais à moitié ce n'est pas ce qui m'effrayerait beaucoup : à chacun sa tâche : je m'occupe d'autre chose.

J'avais encore un autre motif pour n'être pas très-zélé à me défendre : je pensais, et avec quelque raison, qu'une cause de ce genre n'était réellement pas du ressort des tribunaux civils : et je penchais en conséquence à décliner simplement leur compétence dans cette affaire, et à me laisser juger comme il leur semblerait bon.

Mais ce même frère Gaussen qui m'avait déjà poussé à écrire la Défense des fidèles, me poussa encore à plaider : « Vous compromettez la cause en le refusant », me dit-il. — Je luis obéis ; et voilà encore un cas qui m'a prouvé à moi-même que je ne suis pas toujours entêté ni absolu. J'étais imbu jusqu'alors du principe tout simple de souffrir pour l'évangile sans aucune résistance; et aujourd'hui encore, quoique je ne regrette point ce que je fis en cette occasion, et ne blâmant point les frères qui suivent une autre règle, je crois que c'est le principe de conduite le plus élevé. Mais la question n'étant alors qu'entre le mieux et le bien, et surtout entre un frère que je reconnaissais mon supérieur sur presque tous les points, et ma propre vue, je fléchis, et je me préparai à plaider.

Mais alors il était juste que celui qui me poussait à la guerre m'y aidât ; et il le fit abondamment, de même qu'un de ses frères qui remplissait quelques fonctions civiles.

1825 Quel travail ! Mener de front le point de vue juridique, le point de vue historique, et le point de vue vraiment religieux ; montrer que je ne pouvais être calomniateur pour avoir répondu par une masse de vérités à une masse d'accusations calomnieuses ; suivre pas à pas la manière insensible dont on nous avait fait passer depuis cent ans, de la foi évangélique au déïsme, montrer d'ailleurs que tout cela devait plutôt se plaider devant des consciences que devant un tribunal ; puis l'emporter, par la force des preuves, sur la répugnance naturelle que devaient éprouver tous mes juges et la masse de la nation à prononcer, par mon acquittement, que j'avais dit vrai en accusant notre clergé ; tout cela m'offrait d'abord l'apparence d'un immense labyrinthe. Et cela d'autant plus que j'avais affaire à une loi qui déclarait calomniateur quiconque publiait contre un autre citoyen des faits injurieux, *même vrais*, *même notoirement vrais*. Je ne puis donner ici l'analyse de ce plaidoyer, qui a donné un volume in-8°. On pourra le consulter dans l'occasion. Par diverses circonstances que je n'indiquerai pas ici, il a été moins remarqué lors de sa publication qu'au moment de l'évènement même ; et, à plus forte raison, il reste maintenant parmi les documents du passé. J'en ai d'ailleurs dit quelques mots précédemment et à l'avance (p. 94) ; je me bornerai donc à donner ici simplement la marche du procès même.

Et d'abord on ne me reprochera pas, je suppose, de dire que je sentais un besoin continuel de rechercher le secours de Dieu. Je m'y livrais tellement que je me relevai, un jour, de ma prière avec cette folle expression, dont le sens était pourtant moins coupable que la forme : « Eh mon Dieu ! je perds tout mon temps à prier ! » Pour excuser cette expression, autant qu'elle peut s'excuser, et s'expliquer le fait, il faut se représenter, ou plutôt on

ne peut se représenter, la forêt de matériaux que j'avais 1825
devant moi ; en même temps que je n'avais qu'un mois pour me préparer, et dans ce mois la semaine de Noël et du premier de l'an, qui m'occupait d'autre chose. Il y avait des moments où je ne savais où donner de la tête.

Cet évènement présente un exemple de plus de ces passages de l'Écriture pris ou rencontrés au hasard, dont j'ai déjà parlé, et qui peuvent être remarqués par leur singulière application au cas où l'on se trouve. J'avais un petit livre qui contenait un verset de l'écriture pour chaque jour de l'année ; je cherchai d'avance en décembre quel serait le passage du 4 janvier, jour de ma première comparution ; et j'y trouvai ces mots : « Ceci *est procédé du* » *Dieu fort de ton père, lequel t'aidera, et du Tout Puis-* » *sant, qui te comblera de bénédictions des Cieux en haut*» (Genèse, 49, 25). — J'avoue que ces paroles m'encouragèrent beaucoup : et je ne doute point que le Seigneur ne m'ait effectivement aidé et puissamment soutenu dans cette affaire. Quant aux bénédictions, je me suis souvent demandé quelles elles avaient été ; et je crois en avoir remarqué quelques-unes. Le secours même, accordé pour soutenir la lutte, en était déjà une : puis je vis, ou j'appris, pendant tout le cours de l'année qui suivit cet évènement, que plusieurs frères, qui s'imaginaient ou qui s'étaient laissé dire que c'était moi qui étais la principale cause des divisions de Genève, — mensonge ridicule ! — revenaient à moi, comme l'avait fait si noblement mon frère Malan, lui le premier. Je puis penser encore que j'aurai reçu quelques bénédictions que ni moi ni d'autres n'ont aperçues, vu que plusieurs de ces bénédictions ont pu être d'une nature négative, comme par exemple des préservations, ou tant d'autres circonstances que Dieu n'a pas rattachées visiblement à cet évènement de ma vie, quoiqu'elles aient pu en dériver.

1826 Quoi qu'il en soit, voici enfin le 4 Janvier.— Il en était temps : car le mois qui venait de s'écouler est le seul de ma vie où j'aie perdu à la fois l'appétit, le sommeil et les forces, tandis que j'ai toujours dormi comme un enfant, avant et après cet évènement. J'espère que l'on comprend bien que ce ne fut pas par inquiétude ou par abattement que je me trouvais dans cet état : c'était précisément le contraire. Une cause si belle ! Une lutte si formidable ! Tous les droits pour nous, toutes les passions contre nous ! Les rénovateurs du jour contre les novateurs de la veille ! Une poignée de dissidents sans réputation contre l'église de l'Etat ! N'était-ce pas un choc imposant ?

Mes souvenirs de famille présentent ici un singulier contraste. C'est en septembre qu'était née ma fille, ma seule fille, qui avait déjà cinq frères devant elle ; et c'est au milieu des sourires enfantins de ce petit être et des caresses que je lui prodiguais, que je travaillais à mon ouvrage si sévère.

Quand je parus devant les juges, j'étais donc, vu ce que je viens de dire, très-affaibli ; et le président du tribunal, voyant d'ailleurs que je me présentais sans avocat, crut devoir m'avertir avec beaucoup de politesse et de bienveillance, que la cause étant civile et non religieuse, le tribunal renverrait à huitaine si je voulais me faire assister d'un homme de loi. Je répondis que j'avais un avocat auprès de Dieu pour ce qui concernait mes intérêts éternels ; mais que, pour l'affaire actuelle, j'espérais pouvoir me tirer d'affaire tout seul. Alors la parole fut donnée à l'accusateur public.

Les plaidoyers ayant lieu à huis ouvert, il y avait une affluence de public extraordinaire ; mais l'on s'attendait généralement à un plaidoyer purement religieux et faible de notre part, puis à une condamnation qui aurait lieu le jour même. Je sais qu'un grand dîner avait été

préparé pour quelques-uns des plus intéressés dans 1826
cette affaire : car je le tiens de l'un de nos frères, pâtissier de son état, chez qui on avait fait les commandes. Cette attente générale d'une condamnation provenait de ce que tout le monde ignorait la plénitude de nos droits ; nous les premiers, avant que je les eusse étudiés à fond dans cette occasion. Mes juges même, et le procureur général étaient dans cette ignorance aussi bien que les autres ; et ce dernier fait devint évident dès le premier jour du procès. L'accusateur public se donna, ce jour-là, contre nous des libertés beaucoup plus grandes qu'il ne le fit plus tard ; il parla sans gêne, comme il n'osa plus le faire ensuite, de méthodistes, de sectaires, de calomniateurs, de mauvais citoyens, et d'autres choses semblables; — puis, comme on l'a vu, il finit par invoquer contre moi le maximum de la peine.

Quand vint mon tour de parler on fut très-surpris de voir à quel point nous avions pour nous les lois de l'état aussi bien que celles de l'évangile. On le fut aussi de nos répliques sur des points inattendus. Le réveil nous avait heureusement habitués à l'improvisation ; et quoique j'eusse, pour le fond des choses, tout mon plaidoyer par écrit, je pris des notes durant le réquisitoire ; et je ne fus embarrassé de répondre sur aucun point.

Mais ce qui étonna surtout le public et mes juges, c'est que, partant du fait que notre clergé avait enfreint nos lois ecclésiastiques les plus claires, et de la manière la plus évidente, je pouvais invoquer de plein droit, contre mes adversaires, les articles 123 et 124 du Code pénal, section 3, intitulée « *Coalition des fonctionnaires publics* », articles qui condamnaient tout notre parti socinien à la peine du bannissement, et les moins coupables à deux ans de prison. On trouve toute cette portion de ma défense dans mon *Procès*, page 11 à 36. Par une espèce de

1826 pudeur déplacée, je n'ai pas osé citer au long les textes dont je parle ici; mais chacun peut les lire aux endroits cités du Code pénal : — en voici les dispositions principales :

123. — Tout concert de mesures contraires aux lois, pratiqué soit par une réunion d'individus ou de corps dépositaires de quelque partie de l'autorité publique, soit par députation ou correspondance entre eux, sera puni d'un *emprisonnement de deux mois au moins et de six mois au plus, contre chaque coupable...*

124. — Si, par l'un des moyens exprimés ci-dessus, il a été concerté des mesures contre l'exécution des lois ou contre les ordres du gouvernement, la peine sera *le bannissement...*

J'ai déjà dit que je me bornai à montrer à mes juges le terrible moyen de défense qui me serait laissé si je voulais pousser les choses à la rigueur et me défendre comme on m'attaquait; mais après avoir développé toutes ces considérations dans un cahier à part, je posai ce cahier sur le bureau du tribunal, en disant que je renonçais à m'en servir. On entendit alors les avocats, tous présents, se dire entre eux en riant : « Oh ! il aurait dû en rester là ! » — C'est-à-dire placer les juges dans une position singulièrement difficile. Le droit était évident.

Quand j'eus parlé pendant environ une heure et demie, le président du tribunal eut l'obligeance de m'offrir de suspendre la séance pour vingt minutes; je repris encore pendant une heure; puis, à la profonde surprise du public, qui avait cru que toute l'affaire s'expédierait d'une matinée, le procureur général demanda réplique, à huitaine.

Au bout de ces huit jours il répliqua en effet ; je ripostai; il reprit encore; et, quoique d'après la loi, j'eusse en qualité d'accusé le droit de parler le dernier, j'y renonçai. Enfin le tribunal, après une demi-heure de délibération, ne reparut que pour renvoyer sa propre

sentence à huitaine; puis le 18 janvier, il prononça son 1826
jugement, attendu avec tant de curiosité par la foule toujours compacte; — et sa sentence fut l'*acquittement*.

J'abrège tout cela. Le procureur général en appela de ce jugement : et je parus devant notre Cour suprême le 7 février. La cause avait gagné en grandeur de jour en jour; et si le nombre des assistants ne put être beaucoup plus grand dans la salle qu'en première instance, la qualité des auditeurs fut plus respectable. Tout l'espace autour des juges était occupé par des membres de notre grand conseil à qui on avait fait des places extraordinaires : le public, dans la salle, était compacte comme la première fois, sans compter peut-être un millier de personnes qui restaient dans la cour, faute d'avoir pu pénétrer.

Le procureur général reprit son argumentation, un peu modifiée par mon plaidoyer précédent : je répliquai de nouveau; et je finis cette fois par demander à porter la cause devant notre Conseil d'état, à qui elle appartenait réellement. La cour s'ajourna au 9 février; et là, après quelques derniers mots de ma part et une nouvelle réplique du procureur général, la Cour s'étant retirée pendant trois quarts d'heure, donna sa sentence qui *repoussait l'action en calomnie* et ses conséquences, mais qui, pour donner satisfaction à notre clergé, me condamna à une amende qui ne s'éleva pas en tout à la somme de cinq cents francs; et cela, non pour avoir calomnié, mais pour avoir usé envers un corps respectable de l'état, d'expressions *injurieuses*. » J'avais donc dit la vérité, mais des vérités injurieuses : tel est le sens évident de ce verdict; et je l'accepte, sauf l'amende.

Un ami qui se trouvait présent à la séance, déclara aussitôt qu'il prenait cette amende sur son compte. Mais, comme il était étranger, plusieurs frères présents refusèrent son offre fraternelle, et dirent qu'ils formeraient

1826 cette somme entre les chrétiens évangéliques de Genève, sans distinction d'église, puisque le procès était le leur et non le mien seulement. — La chose s'arrangea rapidement; je crois même qu'un des juges souscrivit; et en trois jours la liste atteignit la somme de quinze cents francs. — J'en donnai cinq cents au fisc, cinq cents à l'un de mes collègues qui n'était pas plus riche que moi; et j'en employai cinq cents pour moi, qui vivais aussi, comme on l'a vu, sans paie ni rentes.

Dès que la sentence du tribunal fut prononcée, le peuple, amassé dans la cour de l'hôtel-de-ville, et qui était revenu de la première surprise que lui avait causée le plaidoyer du 4 janvier, apprenant que j'étais condamné sur un point, poussa quelques huées. Il ne sut pas distinguer entre l'absolution sur le chef de calomnie et une légère condamnation pour la forme; et quand je sortis, il se forma un attroupement si considérable de populace autour de moi, que notre gouvernement, toujours soigneux d'éviter tout genre d'éclat, me fit entourer à distance par cinq ou six gendarmes protecteurs : deux amis vinrent se placer à mes côtés; et nous partîmes ainsi, toujours accompagnés de la foule et de ses huées. Mais comme je demeurais hors de ville, le poste militaire ferma cette porte aussitôt après ma sortie; et la populace fut réduite à monter sur les parapets du bastion pour nous saluer encore une fois de quelques cris.

Ainsi finit ce procès, et la courte, mais importante, période qui fait l'objet du présent livre.

J'achève l'histoire de cette époque, en mentionnant brièvement quelques faits qui n'entraient pas dans le cours de mon récit.

On a vu que, dès mon retour d'Allemagne, et avant d'être nommé pasteur au Bourg-de-Four, j'avais essayé de former un petit institut; mais je dus renoncer à ce

genre de travail quand la Défense des Fidèles et surtout 1826
le procès vinrent absorber tout mon temps et mes forces.

C'est pendant cette même époque que je composai la musique déjà mentionnée du plus grand nombre des *Cantiques* du *Voyage du Chrétien;* en continuant ainsi, dans une paix momentanée, un travail que j'avais commencé dans la trève de Friedrichsdorf. Ceux de ces cantiques qui se rattachent à ce moment sont entre autres :

Heureux séjour, charmantes rives, etc.
Il faut qu'un berger qui veut paître, etc.
Un chrétien doit être fidèle, etc.
O Dieu de vérité, etc.

et quelques autres encore.

En fait d'évènements étrangers à ma vie et au réveil, et que j'aime quelquefois à remarquer comme point de contraste ou de comparaison, c'est le 1er mars (1825) qu'avait eu lieu le naufrage du *Kent;* et le 29 août que mourut Boos. « Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur; ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent ! »

Maintenant j'entre dans une nouvelle phase de ma vie. Mon procès avait fini le 9 février : et déjà le 12 mars je donnais ma démission des fonctions de pasteur du Bourg-de-Four, pour redevenir bientôt missionnaire.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

—

(Le 2e volume contiendra une table alphabétique des principaux objets traités dans ces deux volumes. Nous ne donnons ici que la Table générale des 11 livres qui composent ce tome Ier. Pour les détails, on peut consulter le sommaire de chaque livre et le titre courant de chaque page).

Pages.

PRÉFACE. . . . . V.

Livre Ier — Depuis ma naissance jusqu'à ma consécration. — De 1790 à 1814.. 13

Livre II. — Depuis ma consécration et mon mariage jusqu'à mon départ pour Moutiers-Grand-Val. — Nouveaux symptômes du réveil. — Mars 1814 à Octobre 1816.. 35

Livre III. — Départ pour Moutiers-Grand-Val. — Premier temps de mon ministère dans cet endroit. — Octobre à décembre 1818. 48

Livre IV. — Histoire suivie du réveil de Genève, repris dès ses premières origines jusqu'à son établissement définitif, en 1818. — De 1800 à fin 1818. . . 76

Livre V. — Moutiers et retour à Genève. — 1817 et 1818. . . 106

Pages.

Livre VI. — Première mission, et Genève religieuse — De novembre 1818 à fin mars 1819.. 126

Livre VII. — Mission de Strasbourg, et grand voyage d'Allemagne. — 1819 et 1820. 171

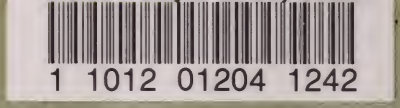
Livre VIII. — Mission de Colmar. — De 1820 à 1822. 231

Livre IX. — Mission d'Offenbach. — 1822 et 1823. 299

Livre X. — Mission de Carlsruhe ; et retour à Genève. — 1823, 1824 et janvier 1825. 347

Livre XI. — Dix-neuf ans à Genève. — 1re Partie. De mon retour d'Allemagne jusqu'à l'issue de mon procès. — Du 14 août 1824 au 11 février 1826. . . . 374

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


1 1012 01204 1242

DATE DUE

GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.